...DO PIZZOFALC...
NAZIONALE
B. Prov.
VIII
401
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

...OTECA PROVINCIALE
Armadio XIX
Palchetto 5
Num° d' ordine 23

B. Prov.
VIII
401

Digitized by Google

DESCRIPTION

DES

ENVIRONS DE PARIS.

Digitized by Google

On trouve aux mêmes adresses :

Description de Paris et de ses Édifices, avec un Précis historique et des observations sur le caractère de leur architecture, et sur les principaux objets d'art et de curiosité qu'ils renferment ; par J.-G. Legrand, architecte, et Landon, peintre. Ouvrage divisé en 4 parties, savoir : la première, Églises et Monuments religieux ; la seconde, Palais ; la troisième, Places, Fontaines, Marchés, Théâtres, Hôpitaux, et autres Édifices d'utilité publique ; la quatrième partie, Hôtels et Édifices particuliers. Seconde édition, corrigée avec soin dans toutes ses parties, et considérablement augmentée en texte et en planches. 2 vol. gr. in-8. enrichis de 120 planches, avec un plan de Paris et de ses embellissements. 1818. . . . . 36 fr.

Description générale et particulière de la France, ou Voyage pittoresque de la France, ouvrage national, orné d'estampes, au nombre de 428, dessinées et gravées par les artistes les plus distingués de la Capitale. 12 vol. gr. in-folio (publiés en 86 livraisons, dont 6 de discours et 78 de planches ; plus, les livraisons 52 et 60 *bis*.) *Paris*, 1781 à 1796. . . . . 1200 fr.

Description de Londres et de ses Édifices, par Barjaud et Landon. Ouvrage faisant suite à la *Description de Paris*. Un fort vol. in-8. avec 42 planches. 1810. . . . . 18 fr.

Digitized by Google

ARIS par Alexis DONNET.

54 1673

DESCRIPTION

DES

ENVIRONS DE PARIS,

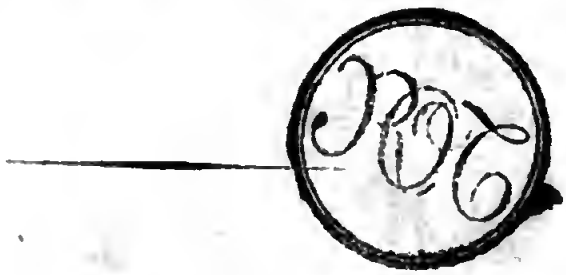
CONSIDÉRÉS

SOUS LES RAPPORTS TOPOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET MONUMENTAL;

PAR ALEXIS DONNET,

INGÉNIEUR-GÉOGRAPHE.

Avec une Carte, et soixante-deux Gravures représentant les Plan, Coupe, Élévation des principaux Édifices, et les Vues pittoresques des Sites les plus remarquables.



A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,

RUE DE BOURBON, N°. 17;

A STRASBOURG ET A LONDRES, MÊME MAISON DE COMMERCE.

1824.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Considéré dès long-temps comme la première cité de l'Europe, Paris a, depuis quarante ans, acquis une célébrité égale à celle des plus fameuses villes de l'antiquité; et si la capitale de la France n'est plus, comme il y a peu d'années, le centre de l'Europe politique, au moins est-elle demeurée la métropole du monde civilisé.

Dans chaque genre de beautés et de richesses, cette ville célèbre, lorsqu'elle ne surpasse pas ses rivales, offre au moins d'avantageuses comparaisons, et contient, dans son enceinte, de quoi satisfaire la plus vive curiosité; mais la splendeur d'une ville n'est pas toujours concentrée dans ses murs; outre les avantages qu'elle tire de sa situation, ses alentours ajoutent plus ou moins à ses autres genres d'intérêt; et, sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, peu de capitales peuvent se flatter d'être comparables à Paris.

Les villes, les bourgs, les villages, riches et populeux, se pressent sur la surface de son enceinte départementale et des départements environnants; ils offrent presque tous, à la curiosité du voyageur quelque chose d'intéressant. La nature et l'art se disputent l'avantage d'embellir cette campagne; les rivières qui l'arrosent serpentent dans de larges vallées, entre des coteaux où la main de l'industrie, secondant la disposition du terrein, a, dans des parcs magnifiques, ménagé les sites les plus pittoresques. De somptueux édifices, d'élégantes habitations, dominent toutes les bourgades, entourent les palais des rois, en forment les avenues. Ici, les arches elliptiques d'un pont semblent soutenues par magie sur un fleuve large et profond; là, une chaussée, par d'immenses travaux, franchit un marécage et gagne le sommet d'une montagne; plus loin les cent arcades d'un aquéduc portent en tribut aux cascades de Versailles, des eaux réunies sur cent lieues carrées de terrein; ailleurs, sont de vastes établissements publics, des hôpitaux, des manufactures, etc.; de tous côtés, de longues et magnifiques avenues conduisent à ces propylées qui annoncent l'opulente cité; enfin, partout le peintre trouve un site, l'architecte un motif, le savant une observation à faire, le philosophe un souvenir.

Google

La description pittoresque des environs de Paris, et celle des édifices qui enrichissent cette contrée, est donc le complément nécessaire de la *Description de Paris et de ses édifices*, publiée par MM. *Legrand* et *Landon*. Quelque témérité qu'il y ait à continuer en quelque sorte un ouvrage écrit par MM. *Legrand*, *Quatremère de Quincy et Goulet*, nous nous flattons que la richesse du sujet fera oublier la faiblesse de la plume qui l'aura traité, et que l'indulgence du public nous tiendra compte de nos efforts.

La division adoptée pour la description de Paris avait été déterminée sur le genre de destination des différents édifices de cette ville; mais, comme il ne nous était pas permis de suivre un pareil plan, à cause de la diversité des objets que nous avions à décrire, disséminés sur une vaste étendue, nous avons préféré diviser notre ouvrage par région. Chaque région sera l'objet d'une promenade particulière, ce qui mettra facilement le voyageur dans le cas de visiter tout ce que nous lui indiquerons d'intéressant sur sa route.

Nous avons en conséquence partagé l'examen des environs de Paris en cinq promenades.

Dans la première, dirigée vers le nord, ayant

pour but le château de Compiègne, après avoir visité à Saint-Denis la sépulture des rois, on parcourt la riche vallée de Montmorency et les bords de l'Oise, pour descendre à Ermenonville voir le tombeau du philosophe de Genève.

Le château de Vincennes et les rives de la Marne sont l'objet de la seconde promenade, dirigée au levant.

La troisième, au midi, ayant pour but le château de Fontainebleau, ramène le voyageur par la route d'Orléans au pied de l'ancien château de Montlhéry.

La quatrième, au sud-ouest, et dont l'objet principal est la ville et le château de Versailles, se prolonge jusqu'à Rambouillet, pour revenir par Saint-Cloud.

Enfin, dans la cinquième, à l'ouest, on parcourt les rives de la Seine jusqu'à Poissy, et même jusqu'à Mantes.

Nous commencerons par donner, en peu de mots, une description historique et statistique des environs de Paris.

INTRODUCTION.

Paris est situé au centre du département de la Seine, qui tire son nom, comme la plupart de ceux du royaume, de sa principale rivière. Ce département serait peu considérable sans la Capitale, et n'est, à proprement parler, qu'une banlieue établie pour que les bourgs et villages, qui ne sont en quelque sorte qu'une extension de la ville de Paris, ou qui ont avec elle des rapports trop journaliers, ne soient pas soumis à une autorité départementale différente, et que leurs habitants ne se trouvent pas obligés à chercher loin d'eux les administrations, plus à leur portée dans l'enceinte de Paris.

Le département de Seine-et-Oise entoure celui de la Seine, mais s'étend beaucoup vers l'ouest et le sud; celui de Seine-et-Marne, séparé de celui de la Seine par un très-petit espace, s'étend au levant; et enfin, le département de l'Oise, limitrophe des deux derniers, occupe la

partie septentrionale. Ces quatre départements forment ce qu'on appelle généralement les environs de Paris.

Cette contrée est située à la latitude moyenne de 48 degrés 50 minutes; le plus long jour y est de seize heures six minutes, et le plus court de sept heures cinquante-quatre minutes; le *maximum* de la chaleur est de vingt-six à vingt-huit degrés, du thermomètre de Réaumur, et le *maximum* du froid de douze degrés; cependant, en 1793, la chaleur s'éleva à trente-deux degrés, et le froid de 1788 et 1820, a été de dix-sept degrés et demi. Il tombe plusieurs fois de la neige dans un hiver; mais il est rare qu'elle demeure sur la terre au-delà de quelques jours. Le climat est plus humide que froid; des brouillards assez fréquents règnent en hiver: cependant l'air est généralement très-sain.

La Seine, la Marne et l'Oise, qui arrosent cette contrée, sont pour elle une source de richesse, par l'activité qu'elles procurent au commerce et par la facilité des approvisionnements de Paris. Le cours de la Seine est peu rapide, sa pente est d'un pied sur six mille de distance; la

vitesse plus considérable de la Marne a exigé des barrages ; les canaux de l'Ourcq et de Saint-Maur, en facilitant les communications entre les rivières, ajouteront encore, lorsqu'ils seront terminés, aux avantages de la navigation, que les canaux de Saint-Quentin, d'Orléans et de Briare étendent, par leurs ramifications, jusqu'aux extrémités de la France.

Un grand nombre de petites rivières font mouvoir une multitude d'usines et embellissent les parcs tracés sur leurs bords ; et, dans ces parcs, des sources innombrables viennent naturellement, ou par les efforts de l'art, former des cascades ; des eaux minérales même s'y rencontrent, comme à Passy, à Porche-Fontaine, près Versailles, à Enghein, à Montlignon.

Les environs de Paris n'offrent point de montagnes, mais seulement un sol légèrement ondulé. Dans le département de la Seine on ne trouve que les croupes des plaines élevées du département de Seine-et-Oise, qui viennent se terminer sur les bords de la Seine. La butte Montmartre, qui a trois cents quarante pieds, et le mont Valérien, élevé de cinq cent dix pieds

au-dessus des moyennes eaux de la Seine, sont les points culminants du département.

Dans le département de Seine-et-Oise, la pente générale est dirigée du S.-E. au N.-O.; mais il est facile de juger, et par le changement de direction qu'éprouve le fleuve, et par ses sinuosités multipliées, et par la réunion des bassins de la Marne et de l'Oise, combien est variée l'exposition des collines et des vallées qui partagent ce département, dont les points les plus élevés sur la mer sont la butte de Sannois à six cent vingt-quatre pieds, le plateau de Meudon à six cent cent douze, les Champeaux, dans la forêt de Montmorency, cinq cent onze; le sommet de l'Autil, quatre cent soixante-deux pieds; celui de Saint-Germain-en-Laye, trois cent soixante-six pieds; la cour de marbre de Versailles, quatre cent soixante-cinq pieds.

Le département de Seine-et-Marne et celui de l'Oise, dans les parties qui avoisinent le plus Paris, sont généralement plats: légèrement ondulés entre la Seine et la Marne, ils ne présentent, comme le précédent, que des collines

peu élevées formant les bassins des différentes rivières et des ruisseaux dont ils sont arrosés. Les plus grandes inégalités se font remarquer dans l'arrondissement de Fontainebleau ; les formes du terrein y sont plus accidentées et présentent un aspect géologique tout particulier.

On ne trouve aux environs de Paris aucune mine ; mais les coteaux gypseux qui bordent la Seine au nord sont des carrières inépuisables de plâtre. Les roches quartzeuses qui forment les coteaux des vallées de l'Ivette, de la Juine et des environs de Fontainebleau, fournissent ces grès si précieux pour le pavage de Paris et de nos grandes routes. Le bassin de la Seine même est calcaire ; on en tire une prodigieuse quantité de pierres à bâtir : enfin, le reste de la contrée est, à peu d'exceptions près, argilo-siliceux et présente, sur une couche de terre végétale assez épaisse, des bancs de sable et de pierre meulière, dont les principales sont à la Ferté-sous-Jouarre et aux Mollières. En différents endroits on trouve d'excellentes argiles, propres à la poterie et même à la porcelaine.

Quelques-unes des vallées du département de Seine-et-Oise offrent des tourbières.

Les plaines, presque toutes en labour, sont parsemées de bouquets, de bois et de forêts, dont les principales sont celles de Fontainebleau, de Valence, de Sourdun, de Jouy-le-Châtel, de Armainvilliers, de Crécy, de Villers-Coterêts, de Compiègne, de Hallate, de Chantilly, de Saint-Germain, de Sennart, de Montmorency, des Ivelines, de Rambouillet et de Ste.-Geneviève.

Les coteaux au midi de la Seine produisent des vins parmi lesquels on remarque ceux d'Andresi et de quelques clos du Gâtinais; mais les vins de Suresne et de Brie, autrefois si renommés, parce qu'on visait plus à la qualité qu'à la quantité, sont, par suite d'une cupidité peu réfléchie, tombés dans un discrédit qui malheureusement s'applique à la plupart des vignobles des environs de Paris.

On compte dans le département de la Seine, non compris Paris, quatre-vingt-huit mille âmes; dans Seine-et-Oise, quatre cent trente-un mille; dans Seine-et-Marne trois cent quatre mille; et dans l'Oise trois cent quatre-vingt-

quatre mille. Total, un million deux cent sept mille âmes, sur une étendue de neuf cents lieues carrées; ce qui donne mille trois cent quarante habitants par lieue.

L'histoire de cette contrée est essentiellement liée à celle de Paris, dont les départements voisins ont presque toujours été une dépendance. Avant l'invasion de César, les Parisiens étaient une peuplade nombreuse de la cité des Sénonnais. Ces peuples, jadis vainqueurs des Romains sous Brennus, supportaient impatiemment le joug que voulait leur imposer le général romain. Les Gaules se soulevèrent, et les habitants des rives de la Seine coururent aux armes, sous la conduite de Camulogène, vieux guerrier de la nation des Aulerces. Vercingentorix avait rassemblé en Auvergne les principales forces des Gaules : César y vole, tandis que Labienus, son lieutenant, deux fois repoussé de Paris, se trouvait dans une situation critique. Mais ce général, feignant de fuir, passe la Seine à Auteuil, et se porte sur les hauteurs de Meudon. Cette ruse attire les Parisiens hors de leurs retranchements : cédant à leur impétuosité naturelle, ils

attaquent les légions romaines ; et, après un combat meurtrier, où ils perdent, avec Camulogène, l'élite de leurs guerriers, ils sont forcés de se soumettre aux vainqueurs.

Pendant la domination des Romains dans les Gaules, les Parisiens furent compris dans la deuxième Lyonnaise. Le pays au nord de Beaumont, occupé par les Sylvanectes, faisait, avec le reste du département de l'Oise, partie de la deuxième Belgique. Après la prise de Paris par Childéric, en 450, les Francs dominèrent sur toute cette contrée, qui prit insensiblement le nom de France.

Dans le partage de la monarchie des Francs entre les enfants de Clovis, Corbeil et tout le département de Seine-et-Marne firent partie du royaume de Metz ; le département de l'Oise fut compris dans le royaume de Soissons. Versailles, Étampes, Montlhéry, jusqu'à la rive gauche de la Seine, dépendirent d'Orléans. Enfin Paris, Saint-Denis, Pontoise, Saint-Germain, appartinrent à Childebert, roi de Paris, dont la puissance s'étendait sur les côtes de l'Océan, depuis la rivière de l'Authie jusqu'aux Pyrénées.

Sous les règnes de Louis-le-Faible et de ses enfants, les environs de Paris furent souvent ravagés par les Normands. Ces peuples, sortis du Jutland, venaient avec une marine, considérable pour ces temps-là, faire des courses sur les côtes de Neustrie, et pénétrèrent jusqu'à Paris, à Metz, et même à Aix-la-Chapelle, alors capitale de l'empire. Charles-le-Gros leur céda la Neustrie; l'Epte, qui sépare aujourd'hui le département de Seine-et-Oise de celui de l'Eure, devint la limite de la Normandie. Cependant on considère souvent comme partie de cette province toute la contrée au couchant de Saint-Germain-en-Laye et de Saint-Denis.

Durant l'anarchie féodale, il s'était formé un duché de France qui comprenait, avec d'autres provinces, les pays enclavés entre la Seine, l'Oise, la Marne et l'Ourcq; on le nommait Ile-de-France. Le comté de Paris faisait partie de ce duché, dont Hugues Capet, qui en était possesseur, monta sur le trône de France, en l'an 1004.

Depuis cette époque, les environs de Paris dépendirent toujours de la capitale; leur divi-

sion en diverses seigneuries se conserva dans le Vexin, le Mantois, le Hurepoix, le Gâtinais, le comté de Corbeil, la Brie, le Valois, le comté de Senlis, le Multien et autres, qui toutes relevaient du gouvernement de l'Ile-de-France, et forment aujourd'hui les quatre départements que nous avons cités.

L'accroissement successif de Paris donna naissance à de nouvelles constructions, à de nouveaux établissements. Sous Dagobert, Saint-Denis acquit de l'importance, et Chelles fut fondé. Sous la seconde race, s'élevèrent les châteaux de Montfort, de Montlhéry, de Vincennes, de Pierrefond, de Marcoussis, etc. Sous la troisième dynastie, et plus particulièrement sous le règne des Valois et des Bourbons, l'on construisit les châteaux de Meudon, de Saint-Cloud, de Saint-Germain, de Compiègne, de Rambouillet, de Choisy, de Marly, de Versailles, et cette foule de maisons de plaisance et de jardins, qui font des environs de Paris le séjour le plus varié; enfin, les aquéducs d'Arcueil, de Buc, de Marly, dus aux règnes de Louis XIII et de Louis XIV, mais qui le cèdent en utilité aux

grandes routes ouvertes par Louis XV, et dont le nombre et la beauté suffisent pour illustrer un siècle.

Si, depuis la révolution, un esprit destructeur, ou plutôt la cupidité de certaines associations, a fait disparaître beaucoup d'édifices recommandables sous le rapport des arts, ou de l'histoire, on ne peut disconvenir qu'en général les villes et les campagnes ne se soient embellies; que l'aisance a été plus générale, plus également disribuée; que le nombre des habitations commodes et appropriées aux besoins de la vie, ne se soit accru. C'est aussi à cette dernière époque que se rattache la construction d'un grand nombre de ponts, de routes et de canaux, qui ne sont pas sans importance pour la Capitale.

Le gouvernement de l'Ile-de-France dépendait, pour l'administration civile, des généralités de Paris, de Soissons, et, partie, de celle de Rouen. Pour le gouvernement ecclésiastique, il y avait un archevêque à Paris, des évêques à Beauvais, à Noyon, à Soissons, à Senlis, à Meaux et à Chartres. Aujourd'hui, le départe-

ment de la Seine se divise en trois arrondissements : Paris, St.-Denis et Sceaux : il comprend soixante-dix-neuf communes et vingt cantons, dont douze dans Paris.

Le département de Seine-et-Oise se divise en six arrondissements : Versailles, Pontoise, Mantes, Rambouillet, Étampes et Corbeil. Il comprend sept cents communes, réparties en trente-six cantons.

Le département de Seine-et-Marne se divise en cinq arrondissements : Melun, Fontainebleau, Provins, Coulommiers et Meaux ; il comprend cinq cent soixante-dix communes, réparties en vingt-neuf cantons.

Le département de l'Oise se divise en quatre arrondissements : Beauvais, Clermont, Compiègne et Senlis : il comprend sept cent quarante-sept communes, réparties en trente-cinq cantons.

L'archevêque de Paris a des suffragants à Versailles, à Meaux et à Noyon.

Digitized by Google

DESCRIPTION

DES

ENVIRONS DE PARIS.

PREMIÈRE PROMENADE.

A COMPIEGNE.

LA CHAPELLE. — MONTMARTRE. — AUBERVILLERS. — SAINT-OUEN.

En sortant de Paris pour parcourir la partie septentrionale de ses environs, on traverse le village de *la Chapelle*, qui semble n'être qu'une extension du faubourg Saint-Denis. On l'appelait autrefois *la Chapelle Sainte-Geneviève*, d'un hospice où, dit-on, cette pieuse fille, née à Nanterre, s'arrêtait avec les vierges ses compagnes en allant à Saint-Denis visiter les tombeaux des martyrs. Brûlé en 1358 par les Anglais et Charles de

Digitized by Google

Navarre, puis en 1418 par les Armagnacs, ce bourg fut rétabli et s'accrut considérablement; aujourd'hui on y compte quinze cents habitants. On y trouve plusieurs belles maisons de campagne; il est la patrie du poëte Chapelle.

Là commence la belle avenue qui conduit à Saint-Denis, dont on découvre déjà les clochers; à gauche s'élève *Montmartre;* ce monticule gypseux est célèbre par ses belles carrières de plâtre, les monuments fossiles qu'il renferme, et les nombreux moulins à vent qui le couronnent.

Il serait difficile d'assigner la véritable étymologie du nom de Montmartre; la plus vraisemblable paraît être due à un temple de Mars qui aurait existé jadis sur cette butte; elle est en effet appelée *mons Martis* dans un poëme latin que le moine Abbon écrivit en 896 sur le siége de Paris. Deux de nos plus anciens historiens, Frédegaire et Hilduin, la nomment *mons Mercurii,* d'un temple dédié à Mercure. Enfin, d'autres écrivains l'appellent *mons Martyrum*, à cause, disent-ils, que ce fut au pied de cette montagne que saint Denis et ses compagnons reçurent la couronne du martyre. Sauval assure avoir vu, en 1657, quelques vestiges d'un temple dans le jardin du prieuré; il restait encore une niche où était placée une petite statue qui passait pour une idole.

En 1133, Louis-le-Gros et la reine Adélaïde sa

femme fondèrent pour cinquante-cinq religieuses, sur un terrain appartenant jadis à des moines de l'ordre de Cluny, l'abbaye de Montmartre. Ce monastère, célèbre tour à tour par la piété et les déréglements de ses nonnes, eut cruellement à souffrir par les guerres civiles. Henri IV y établit son quartier-général, et sut s'y faire aimer de Marie de Beauvillers qu'il fit plus tard abbesse de Montmartre. Aujourd'hui une belle et vaste maison de campagne, dans laquelle est établi un pensionnat, s'élève sur l'emplacement de cette abbaye : dans une autre maison située vis-à-vis celle-ci, on trouve un puits profond de cent soixante-un pieds, et dont les sceaux, capables de contenir une moitié de muid, se versent d'eux-mêmes dans un réservoir, à l'aide d'un mécanisme fort simple. En montant à l'église paroissiale, on trouve à gauche un obélisque élevé en 1756 pour fixer l'alignement de la méridienne de Paris; son axe est à deux mille neuf cent trente-une toises deux pieds de la face méridionale de l'Observatoire.

Au pied, et au sud-ouest de la montagne de Montmartre, dans un espace étroit et solitaire, dont les fouilles d'une immense carrière de plâtre avaient fait en quelque sorte un vallon, se trouve le *Champ de repos*, l'un des quatre cimetières de Paris.

On doit regretter que le nom mélancolique et

sentimental, donné à ce premier asile ouvert à la mort hors de l'enceinte de Paris, n'ait pas prévalu sur celui de cimetière Montmartre qu'il porte aujourd'hui.

Ce dernier nom (1), qui ne présente que la sombre idée de la mort, afflige sans émouvoir, tandis que le champ de repos semblait sourire au cœur de l'homme. La pensée du repos est à la fois consolante pour celui qu'accable le fardeau de la vie et pour l'homme vertueux qui voit là le port où tend tout ce qui est créé.

Parmi un assez grand nombre de monuments, pour la plupart fort simples, nous citerons ceux de saint Lambert et de Legouvé; et, sous le rapport des arts, nous ferons remarquer celui de la famille Larmoyer, placé à gauche en entrant; il est décoré d'un bas-relief qui n'est pas sans mérite.

Le village de *Montmartre*, qui compte avec ses dépendances deux mille habitants, devint en 1815 un des points les plus formidables de la ligne de retranchement, qui, vers le nord, couvrait Paris contre l'invasion étrangère. Au bas de la butte, et plus au nord, on voit encore des vestiges

(1) Le mot cimetière dans son étymologie grecque a bien le même sens, puisqu'il signifie dortoir, κοιμητήριον mais comme personne n'y attache une pareille idée, l'effet de la première dénomination n'en est pas moins perdue.

des lignes construites en 1792 lorsque l'on craignait à Paris l'armée de Brunswick, qui fut défaite dans les plaines de Valmy.

Il y a, sous le nom d'*Asile de la Providence*, une maison de refuge pour cinquante à soixante vieillards des deux sexes et pour des orphelins. Sur une ancienne tour de l'abbaye on a établi un télégraphe de la ligne de Calais : on y jouit de tous côtés de la vue la plus étendue et la plus variée ; et l'immensité de la ville de Paris n'est pas un des moins imposants objets de ce magnifique panorama.

Avant d'arriver à Saint-Denis, on traverse, sur un pont d'une seule arche en pierre, le canal ouvert du bassin de la Villette à la Seine, qui est alimenté par les eaux de la Thérouenne et de la Beuvrone en attendant celles de l'Ourcq. L'objet de ce canal est d'éviter aux bateaux qui remontent ou descendent la Seine, la traversée de Paris et des douze ponts qu'on rencontre depuis *la Briche*, où est son embouchure, jusqu'à l'arsenal de Paris, où doit aboutir l'autre branche du canal tiré du même bassin de la Villette à la haute Seine ; jusqu'à ce que cette dernière partie soit faite, le canal de Saint-Denis sera d'une médiocre utilité ; il est même nul pour le commerce de cette ville qui trouve moins dispendieux de conduire ses marchandises immédiatement à la Briche pour les embarquer sur la Seine, que de les transporter au bord

du canal, et de supporter les droits de navigation et les frais d'un double chargement.

Le village d'*Aubervillers*, ou *Notre-Dame-des-Vertus*, situé à droite de l'avenue de Saint-Denis, fut en 1815 disputé par les troupes françaises et celles des alliés. A gauche, *Saint-Ouen*, autre village, est remarquable par sa situation élevée sur la rive droite de la Seine. Le château, que Lepautre bâtit en 1660 pour la Seiglière de Boisfranc, chancelier du frère de Louis XIV, et qui passa ensuite au duc de Gèvres et à madame de Pompadour, est démoli depuis deux ans. Louis XVIII l'habita en 1814 avant de faire son entrée à Paris; et c'est de là qu'est signée la déclaration dont la charte n'est que le développement. On prétend que la maison de M. Ternaux, à Saint-Ouen, bâtie en 1743, et qui appartint au célèbre Necker, remplace un lieu de plaisance de Dagobert; et que c'est là que Jean Ier institua l'ordre de l'Étoile en 1351.

SAINT-DENIS.

Saint-Denis est après Paris la seule ville du département de la Seine : siége d'une sous-préfecture, d'une justice de paix, elle a plusieurs manufactures, fait un commerce assez considérable, et compte quatre mille deux cents habitants.

L'origine de cette ville est due à l'abbaye, qui

probablement existait long-temps auparavant, et dont la première histoire est aussi douteuse que celle des temps héroïques : le nom de *Catuliacum*, que ce lieu portait avant l'entrée des Francs dans la Gaule, vient, dit-on, d'une dame chrétienne, nommée Catule, qui, ayant racheté des bourreaux les corps de saint Denis et de ses compagnons, mis à mort à cause de leurs prédications, sous l'empire de Dèce, vers l'an 240, fit bâtir en cet endroit une chapelle pour y déposer les restes des saints martyrs.

Lorsque les chrétiens des Gaules eurent obtenu le libre exercice de leur religion, on éleva, dans le canton de *Catuliacum*, plusieurs églises et chapelles, dont une fut dédiée à saint Denis de l'Estrée qui subsiste encore. Sous Clotaire Ier il y avait un oratoire bâti sur le tombeau des saints martyrs Denis, Rustique et Eleuthère. En 380, suivant Grégoire de Tours, Chilpéric fit enterrer un de ses fils dans cette chapelle; mais la célébrité, les richesses de l'abbaye de Saint-Denis ne datent que de Dagobert.

Déjà roi d'une partie de la France par concession de son père Clotaire IV, et brouillé avec lui pour avoir fait raser son gouverneur Sandregisile, Dagobert s'était réfugié dans la basilique de Saint-Denis; il y eut une vision dans laquelle les martyrs lui apparurent, et lui promirent leur pro-

tection s'il faisait vœu de leur élever un temple magnifique; il s'y engagea : dès le lendemain on vint lui faire des propositions, et le père et le fils se reconcilièrent.

Quoiqu'il en soit de ce récit, au moins fabuleux, de nos vieilles chroniques, le premier soin de Dagobert, parvenu au trône, fut de bâtir l'église de St.-Denis. Eloi, célèbre d'abord comme sculpteur et comme orfévre, et depuis évêque de Noyon et canonisé, conseilla et dirigea cette construction. Le roi dépouilla plusieurs églises pour enrichir celle-ci. Il en coûta à saint Hilaire de Poitiers ses portes richement sculptées et une superbe cuve de porphyre qui servait de fonts baptismaux. Dagobert établit à Saint-Denis *laus perennis*, ou la psalmodie perpétuelle, c'est-à-dire qu'à chaque heure du jour et de la nuit, des moines chantaient les louanges divines, ce qui prouve le grand nombre de ces cénobites. Il mit sous la protection des saints son royaume, et dans la servitude des moines les habitants du lieu, qui sans doute ne furent pas les mieux traités dans cet arrangement.

Charlemagne agrandit l'église, et y enferma les tombeaux de Charles-Martel et de Pépin, qui avaient été élevés en dehors : ses successeurs s'empressèrent de l'enrichir, et les ravages des Normands obligèrent, pour la préserver du pil-

lage, à entourer l'abbaye de fortifications dont il reste encore des traces.

On ignore quelle sorte de moines habitaient Saint-Denis sous les premiers abbés. Le dix-neuvième de ceux-ci, *Hilduin*, qui vivait sous Louis-le-Débonnaire, est le premier qui ait soutenu que le patron de son église était le même que saint Denis l'aréopagiste, converti par saint Paul. Cet Hilduin rétablit parfaitement la règle de saint Benoît. Hugues-Capet, parvenu au trône, le démit de l'abbaye de Saint-Denis, fit élire à sa place Odillon, religieux profès, et composa son clergé régulier de moines de la réforme de Cluny. Cent cinquante ans plus tard, ces moines furent encore réformés par Suger, aidé de Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny. En 1633, on y introduisit la réforme de la congrégation de Saint-Maur qui a subsisté jusqu'en 1790, époque à laquelle l'abbaye a été supprimée.

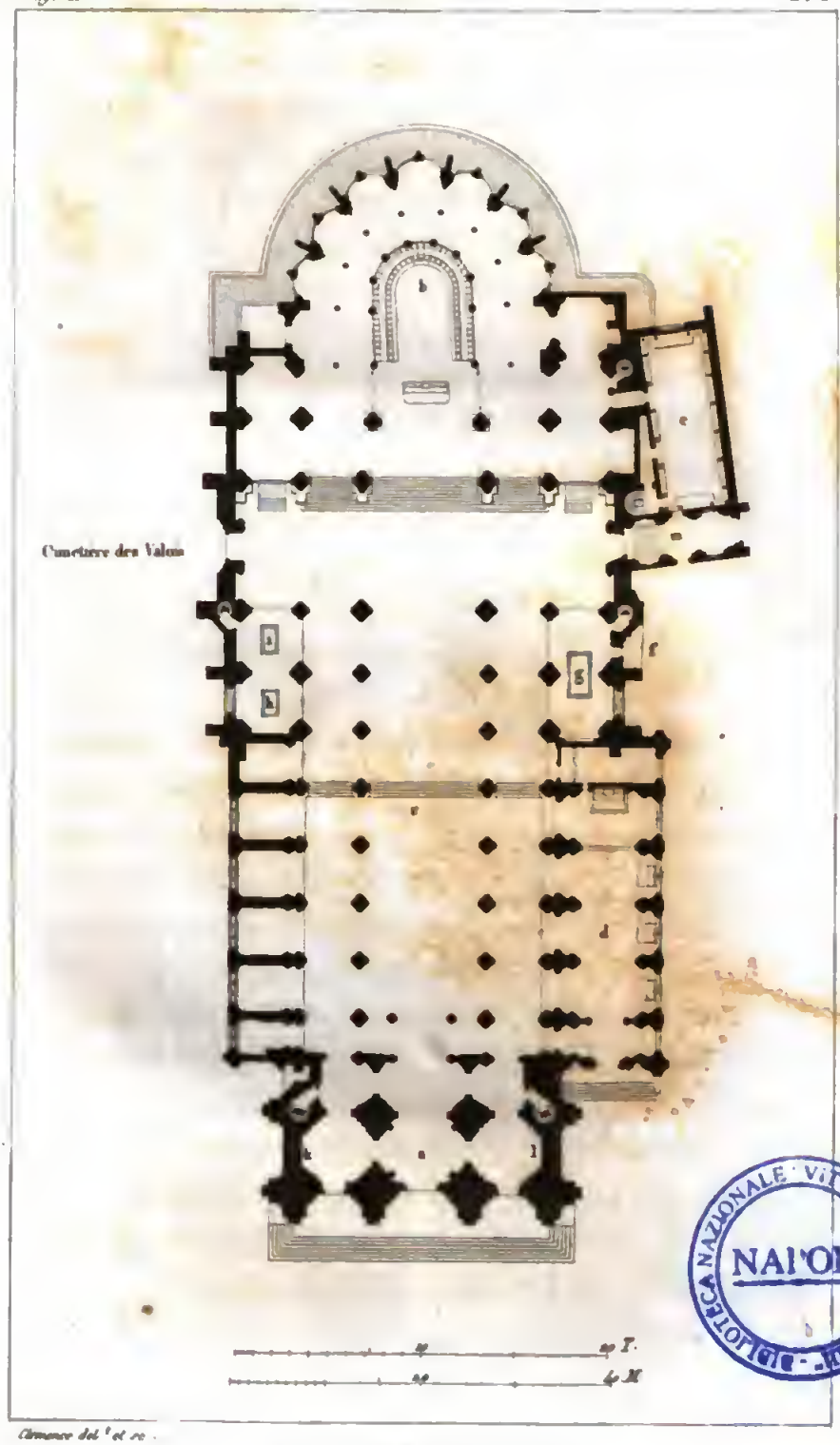
En 1567, les protestants saccagèrent Saint-Denis, dépouillèrent les châsses de l'or et des pierreries qu'elles renfermaient, et profanèrent les sépultures. La bataille du mois de novembre de la même année, bataille dans laquelle le connétable de Montmorency fut tué, obligea le prince de Condé et les protestants à laisser tomber cette ville au pouvoir de leurs adversaires.

En 1692, la manse abbatiale avait été réunie à

la maison de *Saint-Cyr*. Les moines sont aujourd'hui remplacés dans le service de l'église par un chapitre de neuf chanoines, choisis parmi les archevêques et évêques sexagénaires, et vingt-cinq chanoines du second ordre, dont plusieurs dignitaires.

L'église de Saint-Denis (Voyez pl. 1, 2, 3.) passe pour un bel édifice gothique, et souvent on la compare à la cathédrale de Paris; son ancienneté, car elle était vénérée dans les Gaules longtemps avant la fondation de la plupart des autres églises, ses trésors amassés pendant une longue suite de siècles, enfin l'honneur d'être la sépulture royale, ont établi et entretenu cette favorable prévention.

Cette église, dont les plus anciennes constructions n'existent plus, manque d'ensemble comme la plupart des édifices construits à plusieurs reprises, ou rebâtis à des époques différentes. Ce défaut d'ensemble peut tenir à plusieurs causes : c'est à cette sorte de respect, dont on a peine à se défendre pour les restes des anciens monuments; quelquefois c'est au désir de surpasser en magnificence les premiers édifices, à la vanité des ordonnateurs qui prétendent s'illustrer par des innovations remarquables, et bien plus souvent encore ce sont des motifs malentendus d'économie.



Plan de l'Eglise de St Denis.

Digitized by Google

Clémence del.t Clémence et Nassoli sc.

Elévation de l'Eglise de S.t Denis.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Clemente del et sc

Plan de la Crypte, ou Eglise Souterraine de St Denis.

Digitized by Google

Digitized by Google

Il est fort incertain si l'église bâtie, ou tout au moins agrandie par Dagobert, fut reconstruite en entier par Charlemagne, ou si ce prince ne fit qu'y ajouter quelques autres parties. Suger, ministre de Louis-le-Gros, et régent sous le règne de Louis-le-Jeune, fit élever, de 1130 à 1134, le portail, le vestibule (Voyez sur le plan *a*) et les tours, ainsi que le rond-point et la crypte ou caveaux semi-souterrains qui contiennent les sépultures et que quelques-uns attribuent à Charlemagne. Enfin, sous saint Louis, l'abbé Odon fit joindre ce rond-point (*b*) au portail de Suger par la nef (*c*) qui ne fut terminée qu'en 1281 sous Philippe-le-Hardi.

L'architecte ignoré qui bâtit cette dernière porte de l'édifice, partie qu'on admire avec raison, était sans contredit un homme fort habile, et l'on doit croire qu'il fut maîtrisé par le caprice de ceux qui l'employèrent, ou qu'il ne put se résoudre à sacrifier le goût dominant alors aux convenances, en proportionnant sa composition aux anciens ouvrages. Cette belle nef est beaucoup trop élevée relativement au portail, et se distingue encore par un style fort différent.

L'axe du sanctuaire et du rond-point est incliné sur la gauche. Ces parties de l'édifice sont aussi plus étroites que la grande nef; néanmoins le plan en est bien disposé, et les chapelles circulaires

qui en contournent le pourtour, produisent un fort bel effet.

Les voûtes et toutes les croisées du sanctuaire semblent être du même temps et de la même manière que celle de la nef, ce qui porte à croire que l'ouvrage de Suger n'était pas encore terminé à l'époque de sa construction. Le portail et les tours, dont une a deux cent soixante-huit pieds de hauteur, sont d'un style mâle et simple, et présentent ce caractère de solidité qui se retrouve dans les édifices construits vers les 11e et 12e siècles. La partie inférieure de ce portail est ornée de sculptures d'une composition ingénieuse et d'une belle exécution.

La nef construite vers la fin du treizième siècle, présente ces formes légères et élégantes qui caractérisent les constructions de cette époque. Enfin, le chœur ou sanctuaire et le rond-point, élevés de dix-huit marches sur la crypte pratiquée au-dessous de la partie postérieure de cette église, participent de ces différents styles.

Autrefois il n'y avait des chapelles que du côté gauche de la nef. Les anciens bâtiments de l'abbaye mettaient obstacle à ce qu'il y en eût de l'autre; mais, dans la restauration qui se fait actuellement, on a élevé, en place de ces bâtiments, et pour servir d'église paroissiale aux habitants de la ville, une nef (*d*) contiguë au bas-côté de l'église

principale sur laquelle elle est ouverte par cinq entre - piliers. Cette petite église aura un autel principal, huit chapelles, une sacristie et une entrée sur la place, indépendante de celle de la collégiale (Voyez pl. 1).

On peut juger par cet exposé que l'église de *Saint-Denis* est au-dessous de sa réputation comparée à celle de Notre-Dame de Paris, mais elle n'en est pas moins, surtout par ses souvenirs, l'édifice religieux le plus important des environs de cette ville, et peut même tenir un rang distingué entre ceux de la France en général, soit qu'on la considère sous le rapport de son étendue ou sous celui de la beauté qu'on retrouve dans ses différentes parties.

La porte de l'église souterraine (pl. 3.), était autrefois sous celle du chœur (*d*), aujourd'hui l'on descend dans cette crypte sépulcrale par deux escaliers latéraux (*e*, *f*). L'intérieur de ces voûtes réparées avec soin, a reçu les tombeaux, ou plutôt les cénotaphes rapportés du musée des Petits-Augustins. Une large tranchée (*a*) ouverte au pourtour de ces souterrains, les garantit de l'humidité qui les rendait presque impraticables; ils sont distribués en un grand nombre de petits caveaux (*b*) ouvrant sur une galerie circulaire (*c*), soutenue par de petites arcades portées sur des colonnes dont les chapiteaux, ornés de bas-reliefs,

indiquent la manière du style antique dégénéré à l'époque du Bas-Empire.

Cette disposition a permis à M. Debret, architecte, actuellement chargé de la restauration de l'église de Saint-Denis, de classer chronologiquement ces monuments qui consistent, pour la plupart, dans des statues grossièrement ébauchées et couchées sur une pierre tumulaire.

Les premiers tombeaux que l'on rencontre au pied de l'escalier (*e*) par lequel on descend dans ces souterrains, sont ceux de Clovis (*g*) et de Clotilde, de Childebert et successivement, en faisant le tour des caveaux jusqu'à la sortie (*h*) où se trouvent les Valois. Le caveau du centre (*i*), destiné à la famille des Bourbons, est fermé par une porte de bronze ornée de dorures; c'est là qu'ont été déposés les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, recueillis au cimetière de la Madeleine à Paris. A droite et à gauche sont deux caveaux, dont une partie du premier (*j*) est occupée par la sépulture du dernier prince de Condé, et dans le second (*k*) on a rassemblé, en deux tombes, tous les ossements qui des anciens tombeaux avaient été portés au cimetière des Valois où on les a recueillis.

Le caveau du milieu (*l*) de la galerie tournante forme une chapelle expiatoire.

Vers la fin de 1792, l'église Saint-Denis fut

dépouillée de son riche trésor, de ses magnifiques ornements; les mains du vandalisme ne respectèrent rien; les sépultures furent violées, et les cendres des rois jetées au vent. Cependant, graces aux soins de quelques savants estimables, et particulièrement de la commission temporaire et du comité d'instruction publique, tout ce qui intéressait les arts échappa aux fureurs de la destruction, et fut transporté au musée des monuments français; les vases ou ornements précieux à la bibliothèque nationale, d'où, plus tard, ils passèrent en partie au trésor de la cathédrale de Paris.

L'église de Saint-Denis ayant été rendue à sa destination primitive, fut réparée. Les travaux entrepris sous Napoléon, par Legrand, ont été continués par Célerier, et s'exécutent encore aujourd'hui, sous la conduite de M. Debret, avec les changements qu'exigent les circonstances.

La sacristie actuelle (*e*, pl. 1.) a été construite sur les dessins de Célerier; l'exécution de la décoration en menuiserie est digne d'être remarquée. La partie qui renfermait le trésor, tombant de vétusté, a fait place à l'église paroissiale, et dans la partie (*f*) qui s'étend de cette petite église à la sacristie, on construit un nouveau bâtiment pour recevoir le trésor dispersé. Une galerie (*m*) de communication joint l'église au bâtiment de la maison royale.

Les vitraux des absides de ce monument étaient regardés comme les plus anciens qui nous fussent restés. Il paraît qu'appartenant à l'avant ordinaire église, ils furent conservés et replacés dans l'édifice de Saint-Louis. Les peintures en étaient fort estimées ; ce genre de décoration devait sa naissance au goût qu'avaient nos ancêtres pour les mosaïques coloriées : le plus ancien vitrail connu remonte au règne de Charles-le-Gros. Ceux de Saint-Denis ayant été détruits à la révolution, on les a remplacés par d'autres, composés de verres de couleurs où le jaune doré qui y domine produit un assez bon effet. Les vitraux des deux chapelles latérales qui précèdent le chœur, et où l'on avait élevé les autels expiatoires des deux premières dynasties, sont remarquables par leur dessin qui offre des fleurs de lis en fer de lance, et des couronnes dans le style des sixième et neuvième siècles.

Dans l'église haute (pl. 1.), on a placé sous le vestibule le cénotaphe (*k*) de Dagobert Ier. Le tombeau de ce roi et ceux de ses successeurs ayant été détruits dans le onzième siècle par les Normands, saint Louis les fit réédifier. Ce monument est extrêmement curieux, sous le double rapport de l'art et du sujet représenté dans les trois bas-reliefs qui contiennent la prétendue révélation faite à Ansoalde, ambassadeur en Sicile, par un

anachorète nommé Jean, qui assurait avoir vu Dagobert sur un esquif, entre les mains des démons qui le fustigeaient, et secouru par saint Denis, saint Martin et saint Maurice. Ce monument qui était à double face, n'ayant pu, dans le projet de M. Debret, être isolé, M. Lenoir, conservateur des monuments de *Saint-Denis*, l'a fait séparer en deux parties, dont une forme le cénotaphe de Dagobert (*k*), et l'autre (*l*) celui de Nantil son épouse.

Dans la chapelle à droite (*g*), qui précède le chœur, on a placé le mausolée de François Ier, érigé, en 1550, d'après les dessins, les uns disent du Primatice, et d'autres de Philibert Delorme. Ce monument, en marbre blanc, est composé de seize colonnes ioniques cannelées, de six pieds de hauteur, qui soutiennent un entablement. Sur les cuves ou gisants placés sur la voûte principale de ce monument, sont couchées les statues plus grandes que nature, de François Ier et de Claude de France sa femme, dans leur état de mort. Ces statues, d'une très-belle exécution, sont attribuées à Pierre Bontems; mais elles paraîtraient plutôt être de Jean Goujon. La voûte, enrichie de bas-reliefs et d'arabesques exécutés par Goujon, offre des génies éteignant le flambeau de la vie; l'immortalité de l'ame y est ingénieusement exprimée par l'allégorie du Christ vainqueur des ténèbres; les

quatre prophètes de l'apocalypse entourent ces deux figures. Le bas-relief qui fait le tour du monument, représente les batailles de Cérisoles et de Marignan; au-dessus de l'entablement sont placées, à genou, les statues, en habit de cour, de François Ier, de la Reine et de leurs trois enfants, François, dauphin, qui dit-on fut empoisonné par Catherine de Médicis; Charles, duc d'Orléans, et Charlotte, morte à huit ans.

Dans la chapelle à gauche sont les tombeaux de Louis XII et de Henri II. Le (*h*) premier, dont le style indique la renaissance du bon goût qui eut lieu sous le règne de ce prince, est d'un grand caractère de dessin, et offre des détails précieux. Louis XII et Anne de Bretagne, représentés dans leur état de mort, sont de l'exécution la plus hardie, et d'une vérité effrayante; les figures des douze apôtres, placées dans les douze arcades ornées d'arabesques qui entourent ce cénotaphe, sont remarquables par la beauté de leur attitude, et par leur exécution : les bas-reliefs du socle représentent les triomphes des Français en Italie; la bataille d'Agnadel, et l'entrée de Louis XII à Milan. Les statues agenouillées de Louis XII et d'Anne couronnent ce monument, dont on croit qu'une partie fut faite à Tours par Jean Juste, sculpteur, et les figures à Paris, par Paul-Ponce Trébati.

Le tombeau (*i*) de Henri II, exécuté par

Germain Pilon sur les dessins de Philibert Delorme, est orné de douze colonnes d'ordre composite, avec leurs pilastres en marbre blanc turquin. Les quatre vertus cardinales, figures en bronze, en décorent les angles : Henri II et Catherine sont représentés morts dans le monument, et vivants et agenouillés sur le couronnement.

Depuis sa restauration, l'église de *Saint-Denis*, plus belle qu'elle ne le fut jamais, a été enrichie de plusieurs tableaux et statues modernes. Dans la sacristie on voit la prédication de saint Denis, par Monsiau ; Dagobert ordonnant la construction de l'église en 269, par Ménageot.

L'institution de l'église de Saint-Denis comme sépulture des rois, par Garnier.

Sa dédicace en présence de Charles-Quint, par Meynier.

Saint-Louis faisant placer les cénotaphes de ses prédécesseurs, en 1264, par Landon.

Saint-Louis recevant l'oriflamme, par Le Barbier aîné.

Philippe portant sur ses épaules le corps de son père mort, en 1270, par Guérin.

Charles-Quint visitant l'église de Saint-Denis avec François Ier, par Gros.

Le couronnement de Marie de Médicis à Saint-Denis, imitation de celui de Rubens.

Louis XVIII ordonnant la continuation des travaux de l'église, par Manjand.

Dans le caveau des Bourbons on voit les statues modernes de Charlemagne, par Gois, fils; de Louis Ier, par Bridan; de Charles II, par Foucou; de Louis II, par Deseine; de Charles III, par Gaule, et de Louis IV, par Dumont. La première est en marbre; les autres sont seulement en pierre.

Le cimetière des Valois, qui est situé le long de la partie septentrionale de l'église, tire son nom d'un monument sépulcral le plus vaste, le plus magnifique et le seul même que nous ayons eu en France de ce genre. Il fut commencé par Catherine de Médicis; son plan polygonal à douze faces, avait cent pieds de diamètre; des six avant-corps, dont un formait la communication avec l'église, cinq étaient décorés des ordres dorique et ionique, de vingt colonnes correspondantes aux pilastres entre lesquels se trouvaient des niches. Un troisième ordre en retraite devait soutenir une coupole de quarante-deux pieds de diamètre, surmontée de son lanternon. Dans l'intérieur, chaque avant-corps était marqué par deux colonnes: six chapelles décorées de niches et de colonnes, occupaient, à chaque étage, les intervalles des massifs: celles du deuxième étage communiquaient entre elles par une galerie circulaire. Les

souterrains de ce monument présentaient la même distribution avec ses niches, mais sans colonnes. Au centre était le tombeau de Henri II et de Catherine de Médicis.

Ce monument sépulcral, qui ne fut jamais achevé, était si négligé qu'il tombait en ruines en 1719, époque à laquelle on le démolit pour en avoir les matériaux. Le souvenir nous en est conservé, heureusement pour les arts, par Marot, architecte et graveur du dix-septième siècle, dans une planche qui fait partie de ses ouvrages; ce monument contenait dix-huit autels, soixante-cinq niches pour les statues et cénotaphes, et cinquante-trois pour les cercueils.

Parmi les objets qui seront rendus au trésor, le plus précieux est un vase d'une seule agate orientale, chargé dans son pourtour d'ornements en bas-reliefs, offrant les attributs de Bacchus. Ce morceau, très-recommandable par sa forme, sa conservation, et son antiquité qu'on fait remonter à Ptolomée Philadelphe, roi d'Égypte, est encore à la bibliothèque royale.

Les bâtiments de l'abbaye, élevés sur les dessins de Robert de Cotte, sont remarquables par leur étendue et leur belle construction; ils forment un double carré; la façade, qui regarde la ville, est décorée d'un grand fronton orné de sculpture, par Adam le Cadet, et représentant saint Maur,

Digitized by Google

implorant le secours de Dieu pour la guérison d'un enfant déposé à ses pieds par une mère affligée. Cette maison est aujourd'hui occupée par l'institution royale des orphelines de la légion d'honneur. ces demoiselles y sont au nombre de cinq cents, depuis la réunion en ce lieu de l'institution qui existait à *Ecouen*. Quatre cents sont reçues gratuitement, et cent à titre de pensionnaires de l'un ou de l'autre des ordres royaux. La direction de cette maison est confiée à une surintendante, assistée de sept dames dignitaires, de dix dames de première classe et de trente de seconde classe.

Il faut encore voir à Saint-Denis l'ancien couvent des carmélites, dans lequel s'était retirée madame Louise de France, fille de Louis XV. L'enclos de ce couvent forme, aujourd'hui, une très-belle pépinière.

L'église, d'une belle construction, rebâtie en 1786 sur les dessins de Mique, offre un péristyle en avant-corps, de six colonnes d'ordre ionique, couronné par un fronton orné de sculpture. Ce péristyle est d'un bel effet et d'une heureuse proportion.

Au nord, et près de Saint-Denis, est un très-beau corps de casernes d'infanterie, précédé par de belles plantations.

Saint-Denis est encore, en partie, entouré de

remparts changés en promenades agréables. Cette ville a soutenu plusieurs siéges.

PONTOISE.

Trois routes se présentent à la sortie de Saint-Denis : celle du milieu conduit en Angleterre par Calais ; celle de droite rejoint, par Gonesse, la route des Pays-Bas ; celle de gauche conduit, à travers une magnifique campagne, à *Pontoise*, ville ancienne et célèbre, qui tire son nom du pont qu'elle a sur l'Oise, au-dessus de laquelle elle s'élève en amphithéâtre sur deux coteaux séparés par la Viorne. Le parlement de Paris fut transféré plusieurs fois dans cette ville. C'est le siége d'une sous-préfecture du département de Seine-et-Oise : on y compte cinq mille habitants ; son commerce en farines est considérable. Les environs de Paris offrent peu de sites plus pittoresques.

EPINAY. — SANNOIS. — FRANCONVILLE. — SAINT-GRATIEN. — EAUBONNE.

Cette route traverse, en longeant les coteaux, *Epinay-sur-Seine*, village dont on fait remonter la fondation au VIIe siècle, et qui contient plusieurs belles maisons de campagne. On remarque, entre autres, celle de M. Sommariva, qui fut

habitée par Gabrielle d'Estrée. Son parc renferme une chapelle qu'avait fait construire cette femme célèbre. On peut encore citer de ce village les jardins de la maison de M. Perrin, dessinés par M. Berthault, architecte du Roi, et l'église rebâtie en 1742 par le prince de Condé.

Les rois de la première race avaient un hôtel de campagne à Epinay; c'est là, suivant Fredegaire, que Dagobert Ier fit son testament.

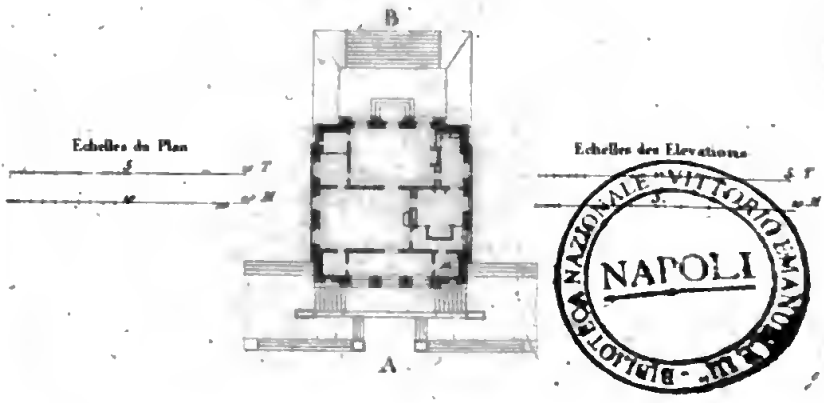
Sannois est un village dominé par des moulins élevés de cinq cent soixante-douze pieds au-dessus de la Seine, qui coule sur ses derrières; et plus loin Franconville, bourg de douze cents ames, est l'un des plus agréables de cette vallée justement qualifiée de belle et riche. L'une des maisons de campagne de ce lieu, appelée *la Maison Rouge*, a été habitée par les Cassini : ses jardins, distribués avec goût, sont ornés d'une foule de monuments consacrés aux vertus, aux arts, et à la mémoire d'hommes illustres.

Au milieu de la vallée, et au bord de l'étang de Montmorency, s'élève le joli château de *Saint-Gratien*, illustré par le séjour de Catinat, qui y mourut le 25 février 1712, à l'âge de soixante-quatorze ans. Le monument consacré à la mémoire de ce guerrier philosophe, est placé dans une chapelle à gauche du chœur de l'église paroissiale du

Digitized by Google

A. Côté de la Cour.

B. Côté du Jardin.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Clémence del.t Clémence et Mr Montalant sc.

Plan et Élévations, d'une Maison à Eaubonne.

village de *Saint-Gratien*, qui, d'ailleurs, n'aurait rien de remarquable.

Au-dessus de *Saint-Gratien*, et au pied du coteau que couvre la forêt de Montmorency, on voit *Soisy*, village où le vainqueur de Valmy passa les dernières années de sa glorieuse carrière.

Eaubonne, célèbre par ses bosquets enchanteurs, sous l'ombrage desquels Saint-Lambert chanta les *Saisons* et écrivit son *Catéchisme universel*. Franklin habita Eaubonne lorsqu'il vint à Paris pour intéresser la France au sort de sa patrie contre la tyrannie de l'Angleterre; on y voit le chêne qu'il planta en honneur de la liberté.

La maison dont nous donnons le plan et les élévations (pl. 4.) est celle qu'habita long-temps Saint-Lambert. Ledoux saisit habilement l'intention du financier Mézières qui destinait cette maison à un littérateur. Il donna à ce petit édifice la physionomie qui convient à l'asile de la philosophie, au temple de l'amitié, au rendez-vous des grâces. Ce joli manoir, qui réunit l'*utile dulci*, est bâti entre cour et jardin. Il s'élève sur un soubassement qui contient les cuisines; un perron à double rampe conduit au péristyle qui forme l'entrée. Ce péristyle, composé de quatre colonnes d'ordre dorique, est couronné par un fronton; de chaque côté sont des niches ornées de sta-

tues. Les murs sont appareillés en refends. La distribution intérieure est simple et commode; l'appartement principal est au rez-de-chaussée; il y en a un autre dans l'étage au-dessus. Cette maison a été bâtie en 1776.

PIERREFITTE. — DEUIL. — MONTMORENCY.

En suivant la route de Calais, *Pierrefitte* est le dernier village du département de la Seine. Les amateurs de fleurs rares et belles ne sauraient passer sans visiter la riche collection végétale de M. de Vieux-Bancs. Du coteau à gauche de ce village, on découvre dans sa longueur toute la riante vallée de *Montmorency*, magnifique tableau qu'il est plus facile d'admirer que de peindre. En deçà de l'étang, au milieu des allées de cerisiers, on voit *Deuil*, gros village sur le territoire duquel est la source d'eau sulfureuse connue sous le nom d'*eau d'Enghien*. Près de là, le château de la *Chevrette*, où une femme pleine d'esprit réunissait souvent les hommes les plus célèbres du dix-huitième siècle.

Après Deuil, vient la petite ville de *Montmorency*, située sur un coteau élevé qui domine toute cette fertile vallée à laquelle elle donne son nom. C'est de la terrasse de son église paroissiale qu'il faut de nouveau contempler ce tableau

enchanteur, qui change de point de vue sans rien perdre de sa richesse.

Bouchard-le-Barbu, forcé par le roi Robert de quitter sa forteresse de l'*Ile-Saint-Denis*, se retira dans celle de *Montmorency*, dont son antique famille prit le nom qu'elle rendit à jamais célèbre. Montmorency fut, après la mort du dernier connétable, donné par Louis XIII à la princesse de Condé, sa sœur.

En confirmant cette donation par lettres-patentes de septembre 1689, Louis XIV changea le nom de Montmorency en celui d'*Enghien*.

Pendant la révolution on l'appela *Emile*. Louis XVIII a rendu à l'antique domaine des Bouchard le nom d'Enghien ; et, malgré toutes ces vicissitudes, celui de Montmorency, qui est si agréable à l'oreille, et qui rappelle tant de glorieux souvenirs, a toujours prévalu.

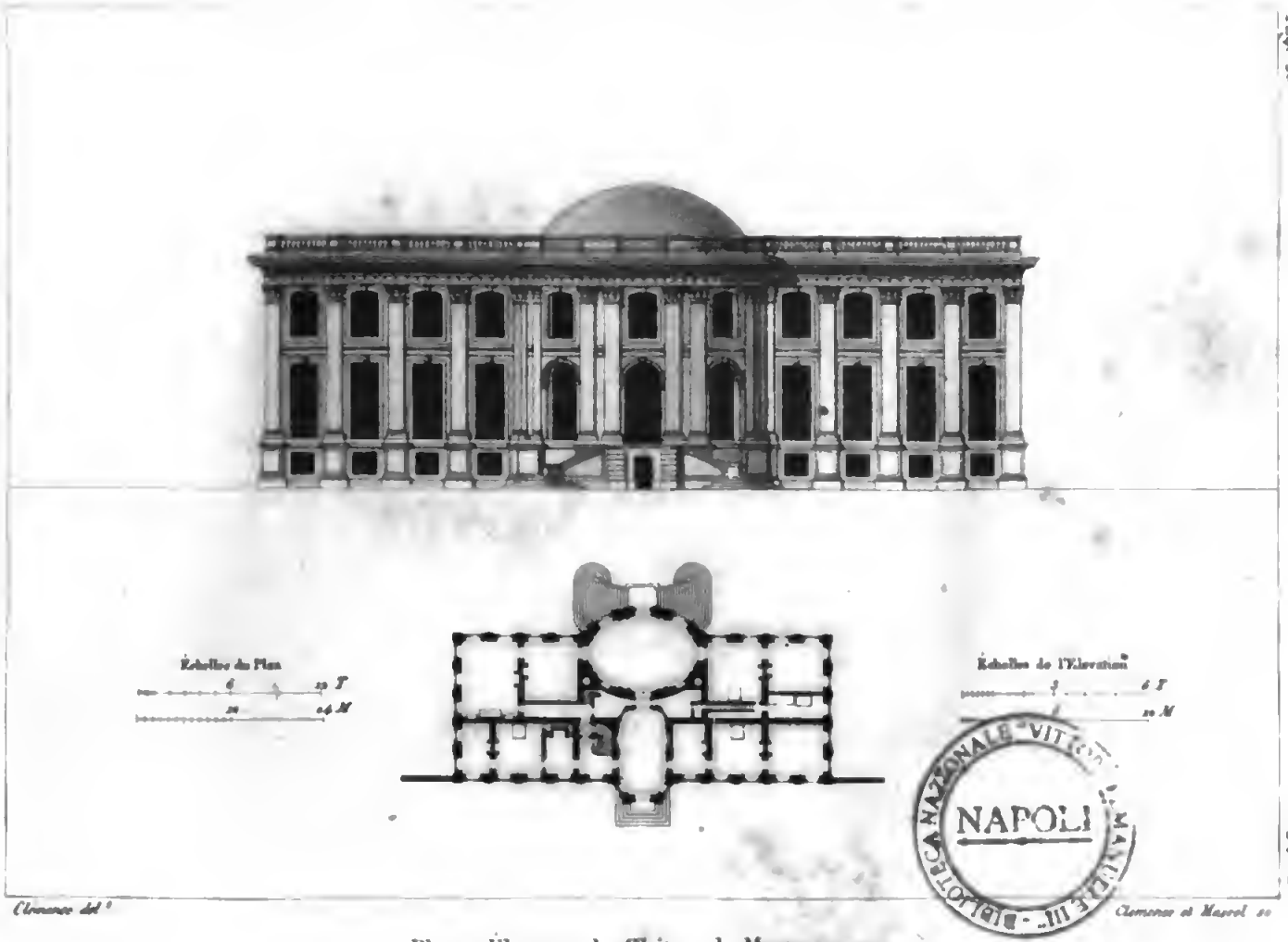
Cette petite ville, siége d'une justice de paix, et peuplée d'environ mil sept cents habitants, doit son importance à son agréable situation qui fait qu'une foule d'étrangers vient y jouir des délices de la campagne. L'air y est pur, les fruits, et surtout les cerises et les melons, y sont excellents. Mais il faut aller chercher l'eau beaucoup trop loin.

On n'y trouve presque plus de traces de l'ancien château des premiers barons chrétiens, quoi-

Digitized by Google

que plusieurs parties de l'enceinte fortifiée de la ville subsistent encore; mais l'église paroissiale, autrefois collégiale, mérite l'attention des curieux, par son étendue et le style de son architecture. Suivant une ancienne inscription qui se voyait dans le sanctuaire, au bas du portrait de Guillaume de Montmorency, chambellan des rois Charles VIII, Louis XII et François Ier, ce fut ce seigneur qui fit, en 1525, rebâtir l'église de Montmorency. Mais le corps presque gothique de cette église nous paraît, par son élégance et sa légèreté, être un des beaux ouvrages de la fin du quinzième siècle. Cet édifice, comme il arrive souvent, n'était point achevé, et Guillaume ne fit sans doute que le réparer, et y ajouter ou refaire la façade que l'on y voit actuellement, et dans laquelle l'emploi des ordres grecs sur un petit module, la voûte du porche en plein-cintre, et les sculptures délicates, attestent l'époque de la renaissance des arts. On voyait dans cette église le tombeau que Henri de Montmorency, décapité à Toulouse, avait érigé à son aïeul. Ce monument, ouvrage de Jean Bullant, était composé de dix colonnes soutenant une coupole hémi-sphérique; il ne fut pas achevé: on le transporta au musée des Petits-Augustins.

Le nouveau château, aujourd'hui démoli, et dont nous donnons (planche 5.) le plan et l'élé-



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Plan et Élévation, du Château de Montmorency.

Google

vation du côté des jardins, avait été bâti sous le règne de Louis XIV, par Cartaud ; il était décoré dans tout son pourtour d'une grande ordonnance de pilastres corinthiens, élevés sur un stylobate, et couronnés d'une balustrade. Ses façades offraient une grande unité, de belles lignes, et ce caractère de magnificence et de sévérité qui distingue les édifices de ce siècle. Peut-être aurait-on pu critiquer les baies des croisées du premier étage, légèrement cintrées, et la suppression de la frise de l'entablement.

Les appartements étaient vastes et riche. Le grand salon ovale, et décoré de pilastres corinthiens et des peintures de Lebrun, était surtout remarquable. Il ne reste plus rien de cet édifice non moins recommandable sous le rapport des souvenirs, que sous le rapport des arts.

Il a partagé le sort de tant d'autres monuments historiques. Des spéculateurs l'ont démoli depuis peu d'années pour en vendre les matériaux, faute d'amateurs disposés à faire l'acquisition d'une aussi intéressante propriété.

Les jardins, abondamment pourvus de très-belles eaux, avaient été dessinés par Lenôtre ; leurs grands arbres sont aussi tombés sous la hache de cupides acquéreurs.

La forêt de *Montmorency*, qui s'étend sur le plateau par lequel la ville est dominée, contient

cinq mille arpents, et forme un des bouquets de cette vaste étendue de bois qui règne presque sans interruption sur la rive gauche de l'Oise ; elle est souvent l'objet d'une excursion de la Capitale, et le lieu d'une délicieuse promenade. Tous les sites de ce canton sont pleins des souvenirs de l'auteur d'*Émile*. J.-J. Rousseau habita cinq ans le petit Mont-Louis, modeste maison bâtie sur un site très-piquant, et qui domine la vallée. L'*Ermitage*, que madame d'Épinay avait fait bâtir pour celui qu'elle appelait *son ours*, se trouve à l'entrée de la forêt, et peu éloigné de cette salle d'antiques châtaigniers, où la jeunesse du pays vient chaque dimanche se livrer à sa folle gaieté. L'*Ermitage*, dans lequel Grétry mourut le 4 septembre 1813, appartient aujourd'hui à son neveu : c'est une petite maison fort simple, placée à mi-côte, et isolée de toute habitation; quelques appartements ont encore la même distribution et les mêmes meubles qu'au temps de Rousseau. C'est là son seul mérite ; mais les lieux habités par les grands hommes n'ont pas besoin des beautés de la nature et de l'art pour nous intéresser. Le sol aride de la Grèce, foulé par les héros, l'emporte sur les riches contrées de l'Inde. L'*Ermitage* fût l'asile du plus grand écrivain, son nom fait oublier les châteaux de la contrée ; on n'y cherche que le souvenir du grand homme. Dans le jardin, au bas

d'une terrasse, on voit le buste de cet éloquent écrivain, avec cet hommage rendu à sa mémoire, par madame d'Épinay :

O toi dont les brûlants écrits
Furent créés dans cet humble ermitage,
Rousseau plus éloquent que sage,
Pourquoi quittas-tu mon pays ?
Toi-même avais choisi ma retraite paisible;
Je t'offris le bonheur, et tu l'as dédaigné :
Tu fus ingrat, mon cœur en a saigné,
Mais qu'ai-je à retracer à mon ame sensible ?
Je te vois, je te lis, et tout est pardonné.

Au bord du petit bassin ombragé par un massif d'accacias, un cippe de marbre blanc porte le buste de Grétry avec cette inscription :

GRÉTRY,

Ton génie est partout; mais ton cœur n'est qu'ici (1).

Le chalet de la nouvelle Héloïse, voisin de l'ermitage, a été bâti par Grétry.

SAINT-LEU. — TAVERNY. — BOISSY.

On ne saurait quitter la vallée de *Montmorency* sans prolonger l'excursion jusqu'à *Saint-Leu* et

(1) La ville de Liège, qui s'honore d'avoir donné le jour à Grétry, vient de réclamer son cœur.

Taverny, beaux et grands villages le long des riches coteaux d'*Andilly* que couronne la forêt de *Montmorency*. Dans cette route, on domine tour à tour *Moulignon*, *Soisy*, *Eaubonne*, *Margency*, remarquable par son château et le riche village d'*Ermont* connu par sa belle fontaine et ses tombeaux, qui remontent du treizième au quatorzième siècle. Ils sont en pierre de taille, ou bien d'un mastic fait de plâtre et de cailloux; ils sont d'une seule pièce, et ressemblent assez à une auge. Le couvercle est ordinairement chargé de blasons. Ils contenaient un seul individu : presque tout Ermont est bâti sur ces tombeaux, principalement l'église et les maisons qui l'avoisinent; ils sont accolés les uns aux autres (1).

Le château de Saint-Leu est d'une décoration élégante et d'une distribution commode et agréable. Cependant il est si rapproché des maisons du village, qu'il n'a pas fallu moins que le talent de M. Berthault pour réussir à le faire paraître isolé.

Bâti par le fermier-général Delaborde, Saint-Leu vit ses premiers essais en plantations pittoresques. Le parc n'est pas fort étendu, mais on a tiré un grand parti de l'heureuse disposition du terrain; on y jouit des plus magnifiques points

(1) Thiébaud de Berneaud, voyage à Ermenonville.

de vue de la vallée qui se développe sur un plan plus vaste que de partout ailleurs. Les plus beaux arbres, tant indigènes qu'exotiques, enrichissent ce parc qui, dans ces agrandissements, a embrassé le cimetière du pays. Une pierre tumulaire, entourée d'ifs, et dans un lieu solitaire, consacre ce souvenir par cette touchante inscription que traça, dit-on, la main qui, après avoir porté un instant le sceptre, répandit tant de bienfaits sur les habitants de Saint-Leu.

C'est à l'ombre de l'if, sous ce tertre stérile,
Où la mousse se glisse autour des ossements,
Qu'enfermés pour jamais dans leur étroit asile,
Les aïeux du hameau dorment depuis cent ans.
Leurs yeux ne verront plus, au retour de l'aurore,
Leurs amis et leurs champs; et le cornet sonore,
Les cris perçants du coq, la chanson du berger,
Ne les salueront plus à leur humble lever.
Passant, qui que tu sois, viens honorer leurs mânes;
Une ame fut empreinte en ces tristes débris.
Ah! que le fer cruel et que les mains profanes
De ce lieu consacré soient à jamais bannis!
Songe que ton pouvoir, ton nom, ton opulence,
Te mènent à la mort, en dépit de ton rang.
Le monarque lui-même, au sein de la puissance,
Est soumis à ces lois, ainsi que l'indigent.

Saint-Leu appartient aujourd'hui à M. le duc de Bourbon.

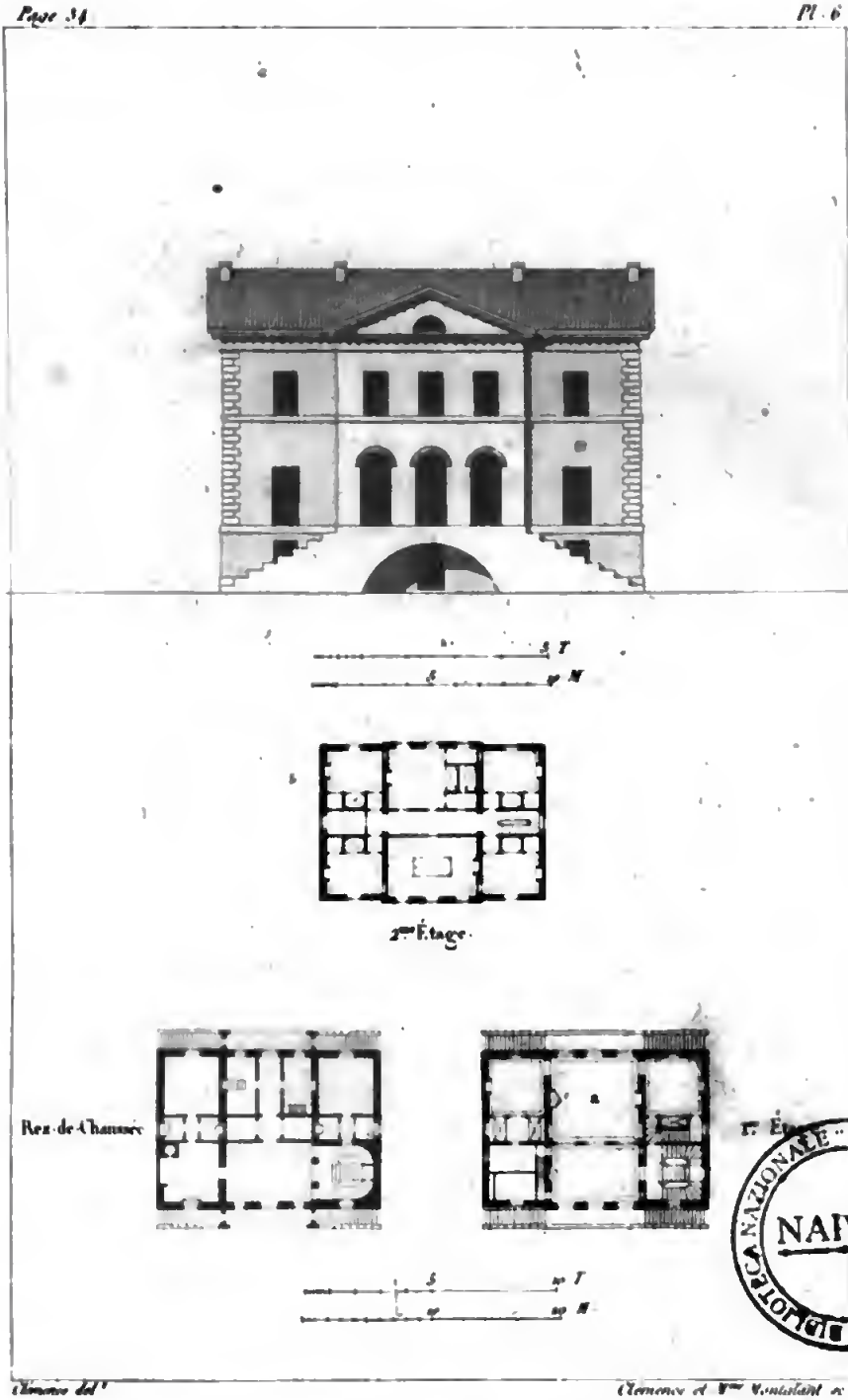
Le village de *Taverny* est agréablement situé,

et semble n'être qu'une continuité de celui de Saint-Leu. Ses nombreuses fontaines fournissent abondamment de très-belle eau.

Nous donnons ici (pl. 6.) les plans et élévation d'une maison appelée *Boissy*, et bâtie en 1793, pour son frère, par M. Bruyère, inspecteur-général des ponts-et-chaussées et ancien directeur des travaux de Paris. La simplicité de sa composition, la manière commode dont elle est distribuée et son beau salon (*a*), ne la rendent pas moins remarquable que sa position solitaire au milieu des bois; c'est maintenant un rendez-vous de chasse qui, comme Saint-Leu, appartient au duc de Bourbon.

GROSLAY. — L'ISLE-ADAM. — BEAUMONT.

Après avoir visité l'intéressante vallée de Montmorency, on peut rejoindre, à Sarcelles, la route de Calais, en passant par *Groslay*, village à mi-côte, connu par sa riante exposition, ses jolies maisons de campagne et sa double école d'enseignement mutuel pour les filles et les garçons, fondée par l'un des riches propriétaires du lieu. On laisse à gauche la route de Boulogne-sur-Mer, dont un embranchement conduit à l'*Isle-Adam*, bourg de treize cents habitants, sur le bord de l'Oise, et dont le grand château, situé dans une île, a été détruit : près de là est le château de *Stors*, plus recommandable par sa situation et les plantes



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Clémence del. Clémence et Mme Montalant sc.

Plans et Élévation, de la Maison Boissy, près St Leu.

Digitized by Google

Digitized by Google

exotiques de son parc, que par son architecture.

Beaumont, situé sur l'Oise, à une lieue de l'*Isle-Adam*, est peuplé de deux mille habitants. Cette petite ville est moins remarquable par son importance actuelle, que par celle que lui donnait jadis sa force et sa situation, et par les démêlés qu'eut l'un de ses seigneurs, Robert d'Artois, avec sa tante Mahault, comtesse de Bourgogne. Les prétentions du comte de Beaumont, justement condamnées par Philippe-le-Bel son seigneur suzerain et par le parlement, amenèrent, par un funeste enchaînement de circonstances, la guerre la plus sanglante et la plus désastreuse dont notre histoire fasse mention, et qui fut l'origine de la rivalité de la France et de l'Angleterre. Une grande partie de l'ancienne forteresse de Beaumont existe encore, et de cet endroit on jouit d'une vue très-étendue sur les bords de l'Oise et les campagnes voisines.

SAINT-BRICE. — SARCELLES.

Sur cette route, non loin de Groslay, on trouve *Saint-Brice*, village dans une situation agréable. On y voit plusieurs jolies maisons de plaisance.

Sarcelles, grand et beau village, sur la route de Calais, peuplé de mille cinq cents habitants, possède aussi plusieurs jolies maisons de plaisance. Celle qui est à l'ouest du bourg, et dont les jardins ont été dessinés, en 1788, par Chaussard,

Digitized by Google

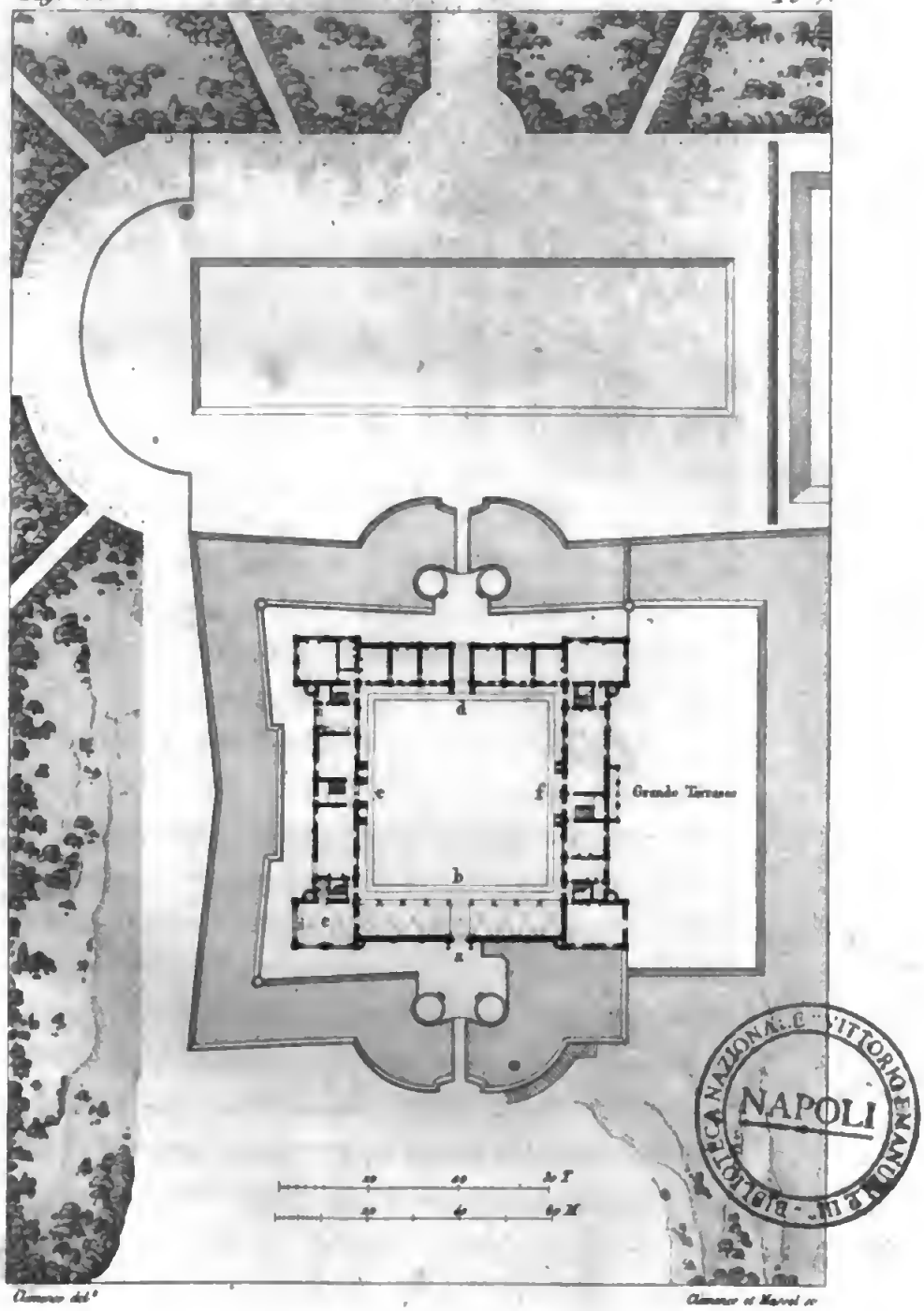
entrepreneur et architecte, est particulièrement remarquable. Dans le salon, huit tableaux, peints par Robert, représentent des antiquités du midi de la France; le boudoir est décoré de glaces et d'arabesques en plâtre d'un beau fini; les plantations et les eaux sont très-belles.

ECOUEN.

Sur un tertre qui domine Saint-Brice, Sarcelles et toute la campagne environnante, s'élève le bourg d'*Ecouen* et son beau château.

Ecouen, chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise, compte environ douze à treize cents habitants. Ce bourg, quoique bien bâti et bien percé, n'offre en lui-même rien de remarquable; c'est un passage assez difficile pour la route, à cause de la rapidité des pentes qu'on doit suivre pour y arriver et en sortir : dès le onzième siècle, Ecouen appartenait aux Montmorency, il est passé ensuite dans les domaines de la maison de Condé.

Le château (pl. 7.) qui domine le bourg au couchant, est d'un aspect imposant et romantique. Il fut bâti sur les dessins de Jean Bullant, sous le règne de François Ier, pour le connétable Anne de Montmorency, et forme un carré parfait de trente-deux toises de *côté*, flanqué de quatre pavillons et entouré d'un fossé sec.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Plan du Château d'Écouen.

Digitized by Google

Digitized by Google

Porte, au fond de la Cour

Avant-Corps, sur la Cour à gauche.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Clemence del.t Clemence et Massol sc.

Portiques, de la Cour du Château d'Écouen.

Digitized by Google

Digitized by Google

La façade du côté de Paris (*a*) présente un avant-corps décoré des ordres dorique et ionique avec un attique, surmonté d'un campanille. On entrait sous une galerie (*b*) éclairée par un portique formé d'un petit ordre ionique. Cette galerie était ornée de bustes de marbre placés dans des niches, et de plusieurs morceaux de sculpture parfaitement exécutés. Elle conduisait à la chapelle (*c*) qui est construite à gauche dans un des pavillons; l'état d'abandon dans lequel les princes de Condé laissaient depuis long-temps le château d'Ecouen, avait entraîné la ruine d'une partie des bâtiments et particulièrement de la galerie, dont la beauté aurait dû commander tous les soins; mais, au contraire, on aima mieux l'abattre que de dépenser une modique somme de 10,000 fr. pour la réparer. Enfin, en mil huit cent sept, cet édifice fut destiné à une institution des orphelines de la légion-d'honneur; et l'architecte, M. Peyre, chargé de sa restauration, rétablit cette galerie, mais il en fit un corps de bâtiment divisé suivant les besoins du service auquel il était destiné (1). La porte d'entrée fut changée et décorée de deux colonnes d'ordre dorique. Une cour à peu près

(1) Notre plan donne cette galerie dans son état primitif.

carrée, de vingt-quatre toises de longueur sur vingt-deux de largeur, est formée par les quatre corps de bâtiments qui réunissent les pavillons des angles. La porte du fond (*d*), modèle de grace et d'élégance, est composée d'une arcade et de deux colonnes doriques élevées sur leurs piédestaux et couronnées par un entablement. Les tympans de l'un sont enrichis de deux Renommées sculptées en bas-relief, excellent morceau de Jean Goujon. Les bases des colonnes sont attiques et les chapiteaux ornés d'oves ; les métopes de l'entablement sont enrichis de trophées d'une exécution très-soignée. (Voyez l'élévation, pl. 8.)

Les deux corps de bâtiments latéraux offrent deux avant-corps (*e f*) qui, bien que présentant quelques ressemblances, ne sont cependant pas symétriques. Celui de gauche (pl. 8.), est sans contredit le plus recommandable : son ordonnance se compose de quatre colonnes corinthiennes cannelées, élevées sur un stylobate, et couronnées par un entablement dont la frise est aussi enrichie de trophées d'armes, de la plus belle exécution. L'entre-colonnement du milieu, plus large que ceux de côté, est ouvert par deux arcs surmontés de deux grandes croisées ; les entre-colonnes de côté sont ornées de niches, et de cartouches d'un dessin gracieux, quelque répréhensible que soit la licence que s'est donnée l'ar-

chitecte dans la distribution des ouvertures comprises dans l'entre-colonnement du milieu, la critique reste muette devant l'admirable ensemble de ce bel ouvrage. On trouverait difficilement une ordonnance d'une plus agréable proportion, d'un style plus correct, et d'une exécution aussi parfaite. Le reste du château d'Écouen, au milieu des plus grandes licences, et même des bizarreries les plus singulières, offre une foule de ces beautés de détails qu'on remarque assez généralement dans les édifices élevés par Bulland, et qui attestent tous que cet habile architecte sut secouer le joug du style gothique dont son siècle n'était point encore affranchi, et qu'on retrouve dans les masses de presque tous les édifices de ce temps. L'autre avant-corps (*f*) se compose des deux ordres dorique et ionique l'un sur l'autre. Cette décoration, d'un goût pur et sévère, présente un ensemble d'ajustement plus simple, mais plus correct que le premier.

La grande galerie d'Écouen, originairement pavée en faïence, avait été rétablie, vers 1788, sur les dessins de M. Leroi, architecte du prince de Condé.

La petite galerie, dite de *Psyché*, parce qu'elle était décorée de vitraux peints en camaïeux, représentait, en trente tableaux, l'histoire de l'Amour et de Psyché, d'après les compositions de Raphaël.

Cette suite de peintures, exécutées en 1545, était fort curieuse et digne du maître dont elle reproduisait les dessins, avant qu'un vitrier d'Écouen, en employant du grès en poudre pour la nettoyer, eut détruit les demi-teintes, et laissé le verre à nu dans plusieurs endroits.

La masse du château a pu seule résister aux orages de la révolution; la plus grande partie des bustes, des tableaux et autres chefs-d'œuvres des arts qu'il renfermait, ont été enlevés, brisés et mutilés. Quoi qu'il en soit, lorsque le Gouvernement en ordonna la conservation, plusieurs objets précieux qui y étaient restés, furent alors transportés au Musée des monuments français, qu'on venait d'établir à Paris, dans le cloître des Petits-Augustins, et dont la garde avait été confiée à M. A. Lenoir. Parmi ces objets étaient vingt-deux cadres des vitraux de la galerie de Psyché; les deux grands vitraux de la chapelle, dont le Primatice avait donné les dessins, et qui représentent, l'un la Nativité, et l'autre la Circoncision du Christ; un groupe de grandeur naturelle, représentant l'Education de la Vierge, exécuté en albâtre de Lagny par Bulland; un bel autel en pierre de liais; enfin, deux sujets de bataille, dessinés et exécutés sur faïence par Bernard de Palissi, avec la supériorité qui distingue tout ce qui est sorti de sa fabrique. Ces deux peintures précieuses servaient de pavé dans la chapelle du château.

Le château d'Écouen s'est acquis une triste célébrité dans nos discordes civiles, par l'édit de juin 1559 qui prononça l'arrêt de proscription des protestants. Ne pourrait-on pas appliquer ici ce que dit Lucrèce : *Tantùm religio potuit suadere malorum !*

Mais non, ce ne fut pas la religion qui mit le poignard à la main des persécuteurs de la réforme; ce ne fut que l'ambition ou la cupidité de quelques-uns, l'ignorance et la sottise d'un plus grand nombre. Instruisez les hommes, ils seront tolérants; ils ne prêteront plus une oreille si facile aux séductions des méchants, et leurs erreurs, aliment du fanatisme, n'ensanglanteront plus la terre.

VILLIERS-LE-BEL. — CHAMPLATREUX. — LUZARCHES. — ROYAUMONT.

Au pied du monticule d'Écouen s'étend le village de *Villiers*, assez populeux, et que l'agrément de ses environs, couverts de maisons de plaisance, a fait surnommer *le Bel*. Son église paroissiale est très-vaste.

En suivant la route de Calais, et après avoir traversé le village du Ménil-Aubry, on arrive à *Champlâtreux*, autre petit village qui tire son nom des belles carrières à plâtre qui l'avoisinent. Son château, bâti sur les dessins de Chevotet, est assez remarquable. On y arrivait autrefois par deux

vastes avant-cours qui sont présentement disposées et plantées en jardins anglais de mauvais goût. Ce château est décoré d'un ordre de colonnes doriques, surmonté d'un ordre ionique; l'avant-corps du milieu de la façade du côté du jardin est couronné par un fronton circulaire, dont le tympan représente Diane partant pour la chasse. Le même architecte a dessiné les jardins et bâti la petite église paroissiale. La fontaine et l'abreuvoir, placés sur la route, sont entourés d'arbres plantés par M. de Malesherbes.

Parmi les anciens propriétaires de Champlâtreux, on compte le courageux président Molé, dont les descendants possèdent encore le château.

Quand le voyageur est parvenu au-delà de Champlâtreux, ses regards sont arrêtés par un objet nouveau et digne de les fixer : c'est la vallée de *Luzarches*, entrecoupée de prairies, de vergers, d'arbres, de ruisseaux qui procurent à la petite ville du même nom un agrément peu ordinaire. Dans cette ville, peuplée de dix-huit cents habitants, on voit une grande église paroissiale, remarquable par sa belle façade, et un ancien château qui, souvent assiégé, a causé la ruine du bourg. Luzarches peut s'enorgueillir d'avoir, pendant leur proscription, accueilli les protestants, qui y trouvèrent l'asile dû au malheur.

L'ancienne abbaye de *Royaumont*, fondation

favorite de saint Louis, est aujourd'hui un des établissements les plus importants de la France, en filature et tissage de coton ; l'immense maison conventuelle contient les ateliers. Des débris de sa belle et célèbre église, on a construit un petit village habité par les ouvriers et leur famille au nombre de plus de quatre cents personnes, et renfermé dans l'enclos de l'abbaye avec la jolie maison abbatiale qu'habite le propriétaire de l'établissement. Cette importante manufacture enrichit les villages d'alentour, et vivifie tout le voisinage.

CHANTILLY.

En traversant la forêt d'Hérivaux et celle de *Chantilly*, qui est d'une étendue de 7,600 arpents, on entre dans le département de l'Oise pour arriver bientôt à *Chantilly*, lieu qui, suivant Olivier de Serres, tire son nom de la grande quantité de tilleuls qu'on cultive dans ses environs, et dont la deuxième écorce s'emploie à faire des cordes à puits et des câbles.

Le bourg de Chantilly, peuplé de deux mille deux cent soixante-dix habitants et célèbre par son château, est connu depuis long-temps dans les fastes de la féodalité. Dès le commencement du douzième siècle, Guy, comte de Senlis, en était seigneur ; ce fut lui que Louis-le-Gros éleva à la dignité de grand boutillier de France, titre

que sa postérité a constamment conservé. Guillaume, boutillier de Senlis, troisième du nom, et l'un des descendants de Guy, embellit le séjour de Chantilly, et, en 1333, y fit bâtir une chapelle qui fut sa sépulture. La race des Boutilliers de Senlis, qui se disaient issus de celle de Charlemagne, s'éteignit vers le commencement du quinzième siècle. Pierre d'Orgemont, chancelier de France, sous Charles VI, posséda Chantilly que son petit-fils donna, en 1484, à son neveu Guillaume de Montmorency. Les successeurs de Guillaume embellirent considérablement ce château, et le possédèrent jusqu'à la mort tragique du dernier connétable.

Louis XIII avait, comme nous l'avons dit plus haut, donné, en 1633, le duché de Montmorency, dont Chantilly faisait partie, à la princesse de Condé; mais il s'était réservé en même temps la seigneurie et le château de Chantilly dont il se fit un lieu de plaisance. La reine, mère de Louis XIV, en accorda ensuite la jouissance, pendant son règne, au prince de Condé. Mais, quelque temps après, le jeune roi rentra en possession de ces biens, et ce ne fut qu'en 1661 qu'il remit Chantilly, en toute propriété, au même prince de Condé.

Considérablement embelli par les seigneurs qui l'ont possédé, Chantilly était devenu une des

plus belles maisons de campagne qui existât dans le royaume. La nature et les arts (disait Mérigot en 1791) semblent avoir à l'envi contribué à l'embellissement de Chantilly.

« Il est peu de lieux en France qui réunissent » autant d'objets de magnificence et d'agréments. » Le luxe et la richesse des bâtiments, la variété » et la beauté des jardins, l'abondance et la lim- » pidité des eaux, la fraîcheur des ombrages, » l'éclat des divers points de vue, des collections » précieuses, des raretés de plusieurs genres, le » contraste des sites imposants et des sites agrestes, » y attirent journellement une foule de curieux. »

Au reste, ce récit est bien moins aujourd'hui une description qu'un souvenir, et Chantilly n'offre plus que des ruines. Ces magnifiques bâments, ces décorations magiques, ce luxe merveilleux, ces jardins superbes, ces chefs-d'œuvres de peinture, de sculpture, de tous les arts, tout a croulé à la voix du génie destructeur qui plana si long-temps sur la France.

L'ancien château de Chantilly, bâti vers la fin du quinzième siècle, était, ainsi que le montrent ses ruines, assis sur un roc au milieu d'une vaste pièce d'eau qui forme ses fossés. Son plan présente un triangle dont les trois faces très-irrégulières étaient flanquées de tourelles, accompagnées de meurtrières, et surmontées de pavillons,

dont les combles étaient en calottes sphériques. Ces tourelles communiquaient l'une à l'autre par une galerie extérieure, fort étroite, qui régnait entre les deux étages sur les trois façades du château. Cette décoration, à la fois triste et sauvage, rappelait à l'imagination des uns la demeure de ces anciens preux dont parlent si souvent nos vieux romans de chevalerie, et à la mémoire des autres le séjour d'un de ces tyrans si sombres et si redoutés dans les temps féodaux.

Les appartements de ce vieux château étaient richement décorés ; les peintures étaient en grande partie l'ouvrage de Coypel, de le Sueur.

Le petit château, construit vers le seizième siècle, moins vaste et plus simple à l'extérieur, est le seul qui existe aujourd'hui. Au temps où Chantilly appartenait à la maison de Montmorency, cet édifice était destiné à la capitainerie. Il est élevé dans les fossés du grand château auquel il communiquait par des ponts en forme de corridors, et présente un corps de bâtiment ayant deux pavillons en avant-corps sur la cour ; ces pavillons sont décorés d'une ordonnance corinthienne en pilastre, d'nn bon style et d'une exécution soignée. Dans toute l'étendue du bâtiment, l'entablement est interrompu par les croisées en mansardes de l'étage qui règne au-dessus du rez-de-chaussée.

La galerie des batailles est décorée de douze tableaux, peints par Lecomte, sur les dessins de Van-der-Meulen, et tous représentent les faits d'armes qui illustrèrent le grand Condé dans les années comprises entre 1643 et 1674. Au bout de cette galerie était un riche cabinet de physique et d'histoire naturelle, commencé par le duc de Bourbon, pendant son ministère, et augmenté, en 1786, de la collection du célèbre Valmont de Bomare.

En face du château est le bâtiment d'Enghien, dû aux soins de l'architecte Leroy, qui ne mit que quatre mois à le bâtir. Ce bâtiment se compose d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage que couronnent un entablement et une balustrade.

La terrasse du connétable, placée entre le bâtiment d'Enghien et les fossés du vieux château, était décorée de la statue équestre d'Anne de Montmorency. Cette figure, assez bonne pour le temps où elle fut faite, était composée de lames de cuivre très-rapprochées; à cette époque on ignorait en France l'art de jeter en fonte de grandes figures.

De cette terrasse on arrive au grand escalier, du haut duquel l'œil embrasse à la fois le parterre et le riant coteau de Villiers qui termine ce riche tableau. Les deux parties du soubassement de la terrasse sont décorées d'une ordonnance de co-

Google

lonnes toscanes, rustiques et accouplées ; des statues de naïades et de fleuves, enrichissent les niches et les grottes pratiquées dans le mur entre ces colonnes. Quoique fort dégradé, cet ouvrage est encore un des plus imposants qu'on voit à Chantilly.

L'écurie de Chantilly, bâtie sur les dessins de Jean Aubert, fut commencée en 1719, et finie en 1735; elle présente une façade de quatre-vingt-seize toises et demie de développement sur neuf toises deux pieds de largeur; les deux extrémités sont arrêtées par deux gros pavillons de dix toises cinq pieds en carré, et de quarante deux pieds et demi en hauteur, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à l'entablement : ils sont percés chacun de trois arcades sur chacune de leurs faces. Au milieu de la façade est un pavillon formant avant-corps, orné de pilastres ioniques, et qui offre la principale porte d'entrée de l'écurie; sous l'archivolte de cette porte sont sculptés en demi-bosse trois chevaux qui présentent différentes attitudes. Sur ce pavillon, couronné comme tout l'édifice d'une balustrade, s'élève un dôme octogone qui offre pour amortissement la Renommée montée sur un cheval ailé : ce groupe, fait en plomb, a une proportion de douze pieds.

Les deux parties de cette façade qui sont entre les trois pavillons, sont percées de vingt arcades, de douze pieds de largeur chacune, sur vingt-six de hauteur, et ornées d'assises en bossages.

L'intérieur des écuries a, dans œuvre, quatre-vingt-treize toises de long, sur trente-six pieds de large : la hauteur prise du sol à la clef de la voûte est de quarante pieds et demi, proportion énorme, qui, en donnant un air de majesté à ce logement pour des chevaux, nuit beaucoup à la commodité. La vaste étendue de l'intérieur, la hauteur de la voûte, la grandeur des fenêtres rendraient cet édifice inhabitable même pour les animaux, si en hiver on n'avait soin d'y entretenir du feu.

Au milieu de cette longueur est le dôme qui a, dans œuvre, soixante-trois pieds de diamètre et quatre-vingt-deux pieds de hauteur. La voûte, qui est à huit pans, est éclairée par quatre grandes croisées ovales; le tout est orné de guirlandes et de trophées de chasse, tels que des têtes de cerf et de sanglier.

Au-dessous de ce dôme, et en face de la principale porte d'entrée, est un renfoncement formant une grande arcade en cul-de-four, sous laquelle on trouve une magnifique fontaine en cascade, décorée d'un groupe de chevaux et d'enfants.

Ces écuries peuvent contenir deux cent quarante chevaux.

Les arcs doubleaux, placés entre les fenêtres, présentent, à la naissance de la voûte, des têtes de cerfs entourées de cartels et de guirlandes de feuilles de chêne en peinture.

Les deux extrémités de cette écurie sont terminées par un cul-de-four. Dans un renfoncement qui est au-dessus de la corniche, sont peints des sujets de vénerie : d'un côté est une chasse aux loups, et de l'autre côté une chasse aux sangliers. L'étage supérieur, en mansardes, est divisé en vingt-quatre appartements.

Le manége découvert est un édifice circulaire de vingt toises de diamètre, bâti dans le genre de l'écurie à laquelle il tient, et qui présente des portiques à jour décorés d'une ordonnance de colonnes ioniques répétée par des pilastres.

Les chenils construits pour les divers espèces de chiens, ne sont pas distribués moins grandement que l'écurie. Ils sont décorés de fontaines, de sculptures et de peintures. La boulangerie, les remises, le logement de la vénerie, forment avec le principal édifice, dont ils répètent la décoration extérieure, un vaste et magnifique ensemble qui, par le caractère de son architecture et sa position avantageuse sur une immense pelouse, peut excuser l'erreur où tombent quelquefois les étrangers en la prenant pour le palais même.

La porte par laquelle on entre dans le bourg de Chantilly est le commencement d'un pavillon symétrique à celui de l'écurie; la rue qui vient ensuite est bordée d'un corps de logis de plus de cent soixante toises de longueur, divisé en maisons

uniformément construites, derrière chacune desquelles est un jardin qui donne sur la pelouse de Chantilly : l'église paroissiale est d'une construction moderne; l'intérieur est orné de pilastres, et sur l'autel on voit une Adoration des bergers peinte par Houasse.

Les réservoirs, placés sur la pelouse à l'extrémité du bourg, présentent deux vastes pièces d'eau qui ont près de cent toises de long chacune, sur environ cinquante de large. Ils fournissent à une partie des eaux de Chantilly. Plusieurs allées plantées d'arbres entourent ces deux pièces d'eau, et forment, de cet endroit, une promenade fort agréable.

Le grand canal a trois quarts de lieue de long sur environ quarante toises de large; il est alimenté par la Nonette. L'entrée de cette petite rivière dans le bassin circulaire qui domine le canal, présente un point de vue intéressant par la grandeur et la beauté des arbres dont elle est bordée.

C'est maintenant l'unique beauté du parc de Chantilly. La nature seule lui est restée; presque tout ce qu'il devait à l'art a disparu.

Le hameau offre un tableau formé de tout ce que les habitations des humbles villageois ont à l'extérieur de plus champêtre, de plus riant et de plus simple. Sept bâtiments détachés, disposés sans ordre, et couverts de chaume, forment ce hameau.

Digitized by Google

Au milieu est une place étendue, irrégulière, et tapissée d'un vert gazon que coupent des sentiers servant de communication d'une maison à une autre. Sur un des côtés de la place est l'orme antique dont les branches semblent offrir leur ombre hospitalière aux habitants de ces demeures agrestes. Un puits, plusieurs jardins potagers, fermés par des palissades, caractérisent encore ce séjour rustique. Les grands, blasés sur toutes les jouissances, et n'en trouvant plus que dans les contrastes, aiment à transporter l'éclat de la richesse. Quoiqu'il soit rare d'ailleurs que ce genre de décoration, admis dans un parc, produise tout l'effet qu'on s'en est proposé, cependant, sous ce rapport, le hameau de Chantilly traité en grand par un architecte, est une heureuse imitation de ces habitations dont la réalité déplaît souvent à ceux qui s'en font donner des copies.

Chantilly a une belle manufacture de porcelaine et quelques autres fabriques intéressantes.

CREIL. — LIANCOURT. — MONTATAIRE.

Creil, sur la rive gauche de l'Oise, est une ancienne mais très-petite ville; on n'y compte guère que douze cents habitants : dans l'île que l'Oise forme en cet endroit, on voit les restes d'un ancien château bâti sous le règne de Charles V, et connu prin-

Digitized by Google

Vue des Ruines de l'Eglise Collégiale, de Creil.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

cipalement par le séjour qu'y fit Charles VI pendant son état de démence.

Autrefois Creil possédait une collégiale royale, une châtellenie et un grenier à sel; aujourd'hui on y trouve une importante manufacture de faïence en terre de pipe, qui occupe plus de quatre cents ouvriers : on y travaille aussi la poterie de luxe en grès argileux. C'est des environs de Creil, près du village d'*Aumont*, que la manufacture de Saint-Gobin tire le quartz arenacé ou sable blanc employé à la fabrication des glaces; l'embarquement des bois provenants des forêts de Hez et Hallate ne laisse pas que de donner de l'activité à cette petite ville qui, sans être jolie, offre quelques vues assez pittoresques, dont une des plus remarquables est celle de la collégiale dont nous avons parlé, et des ruines de laquelle nous donnons (pl. 9.) une vue pittoresque.

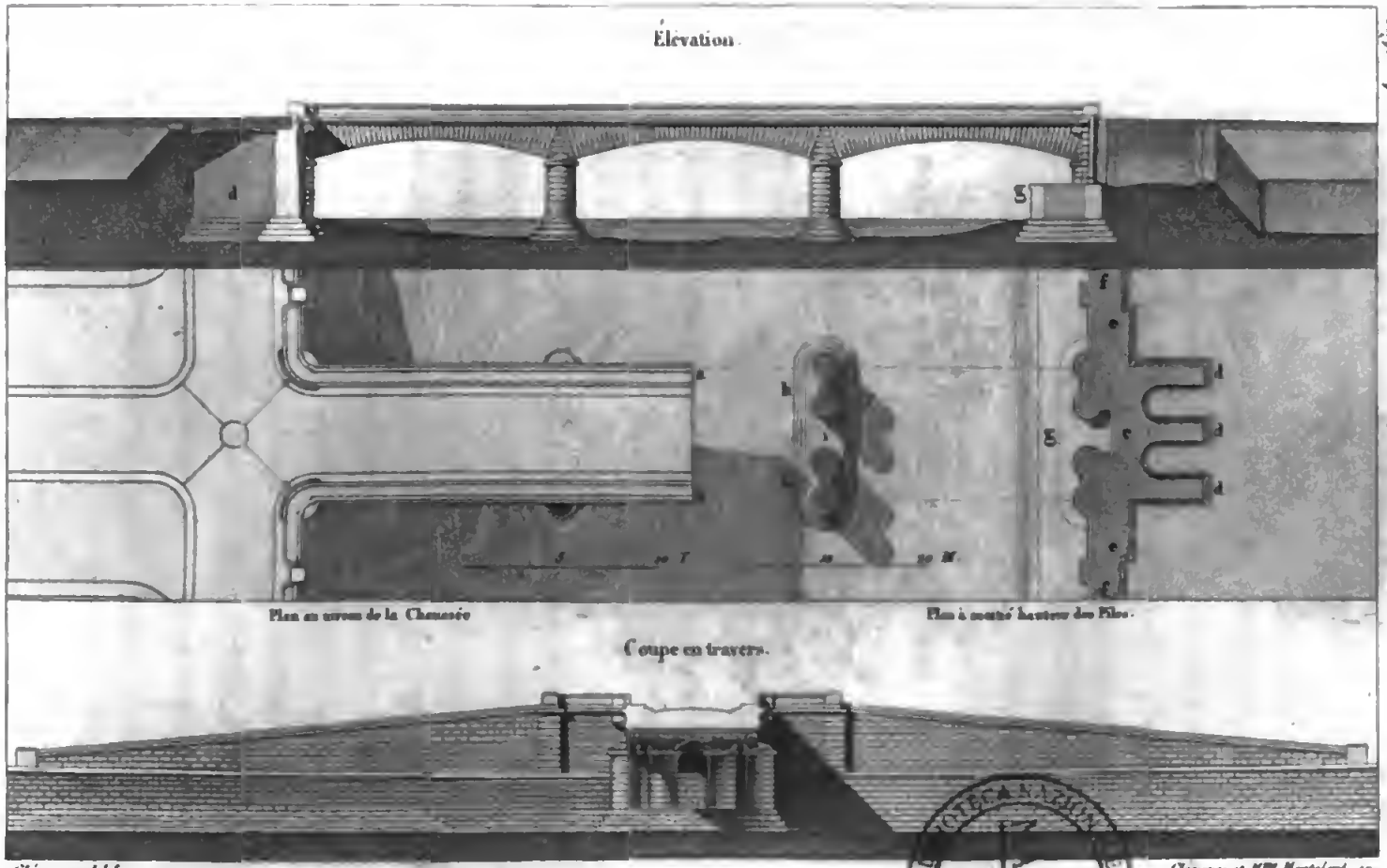
Au nord de Creil, et à peu de distance de Clermont, se présente le village de *Liancourt*, appelé le Philantrope. C'est là que le voyageur verra les dignes rejetons d'une illustre maison diriger des établissements industriels qui répandent au loin l'aisance dans une classe laborieuse. Le château de Dubos, démoli, a fait place à une manufacture de calicots que le duc de la Rochefoucauld y a établie. C'est à ce citoyen zélé pour sa patrie, qu'est dû le premier établissement de l'école des arts et

métiers qui, de Liancourt a été transféré à Compiègne, puis à Châlons-sur-Marne. La même famille a fondé dans ce bourg, en 1645, un hospice dirigé par des sœurs de la charité de Nevers. Il est l'asile de vingt-quatre vieillards des deux sexes, et répand des secours à domicile sur dix-neuf communes.

Montataire, village situé sur une montagne presque vis-à-vis Creil, se montre de la manière la plus pittoresque. De ce lieu on jouit d'une des plus belles vues de la contrée, et peut-être de la France. Montataire paraît avoir été jadis très-considérable. C'est dans son église que Coucoupètre, vulgairement appelé l'ermite Pierre, fit ses premières déclamations pour exciter à la croisade.

PONT-SAINTE-MAIXENCE. — PLESSIS-VILLETTE. — VERBERIE. (Pl. 10.)

Quittant la route de Calais pour remonter l'Oise, on rencontre *Pont-Sainte-Maixence*, autre petite ville de deux mille cinq cents habitants, située agréablement sur la rive gauche de l'Oise, et au pied de la forêt de Hallate : ses tanneries, ses mégisseries et son commerce de grain lui donnent une certaine importance; mais ce qui mérite le plus en elle l'attention des voyageurs, c'est le beau pont construit sur la rivière d'Oise : pont dont nous donnons (pl. 10.) les plan, coupe et



Clémence del.t

Clémence et Mme Montalant sc.

Pont, de Pont Ste-Maxence.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

élévation et qui passe pour un des plus remarquables que la France doit à Perronnet.

Le pont qu'il y avait auparavant, et dont les ruines obstruent le lit de la rivière, avait été bâti par les Romains, ainsi que le prouvent des médailles à l'effigie de Maxence qui ont été trouvées dans l'une de ses piles. Son peu de largeur qui gênait la circulation des voitures; huit petites arches qui tombaient en ruines et entravaient la navigation, déterminèrent l'administration des ponts et chaussées, qui, sous Louis XV, s'est particulièrement distinguée par ses travaux pour l'amélioration des routes, à le remplacer par le beau pont dont nous allons donner la description, et dans lequel on retrouve le caractère distinctif des travaux de l'habile ingénieur qui fut chargé de sa construction. Il est surtout remarquable par cette légèreté, cette grâce dans la coupe des arches, qu'on admire dans la plupart de nos ponts modernes, et par les soins extrêmes apportés dans l'appareil, qui, il est vrai, devait être ici en rapport avec la légèreté du tracé. La science est redevable à Perronnet de principes et de détails précieux sur les constructions de cette espèce, qui ont fait et feront encore long-temps loi dans notre école.

Les principales dimensions de ce pont sont de soixante-douze pieds d'ouverture pour chacune

des trois arches dont il se compose ; de trente-neuf pieds entre les têtes (*a b*) ; de quatre pieds de largeur aux trottoirs ; et de dix-huit pieds d'épaisseur au corps carré de chacune des culées (*c*), lequel corps carré est soutenu par des piliers buttants (*d*) de dix-huit autres pieds de long sur six de large. Aux murs de prolongement (*e*) qui accompagnent ces culées, on a donné vingt-cinq pieds huit pouces de long, y compris les pilastres, et douze pieds d'épaisseur. Ceux de rampe (*f*) ont chacun vingt-six toises ; un mur au-devant des culées forme le chemin de hallage (*g*). Les piles ont neuf pieds d'épaisseur, mesurées à leur nu, à la hauteur des plus basses eaux, au-dessous desquelles elles s'étendent en empatement par assises saillantes de dix-huit pouces, les unes au-dessous des autres, le tout solidement fondé sur pilotis, racinaux et plate-forme de charpente. Les piles ont, y compris le couronnement, dix-huit pieds de hauteur, qui est celle des plus grandes eaux ; elles se composent chacune de quatre piliers circulaires de neuf pieds de diamètre et groupés deux à deux (*h*) et dont le premier et le dernier de chaque pile, débordant d'un demi-diamètre les têtes du pont, forment avant et arrière-becs. Ces groupes de colonnes laissent au milieu de chaque pile un intervalle (*i*) de neuf pieds. Le bas de cette ouverture est fait en arc renversé, ce qui distribue la charge des voûtes sur toute l'aire du massif des piles. En haut, ce vide se termine

par des lunettes qui pénètrent les voûtes. Cette décoration se répète dans les culées. Les voûtes des arches sont des arcs de cent onze pieds de rayon ; elles ont quatre pieds et demi d'épaisseur aux clefs. Un très-beau percé a été fait au travers de la ville, et se prolonge en-deçà et au-delà du pont, et dans son axe sur une longueur totale d'une lieue.

Ce pont, commencé en 1774, et terminé en 1777, est une preuve de la variété qu'on peut apporter dans les formes et la décoration de ce genre d'édifices, qui, en France, a long-temps semblé ne consister que dans la réunion d'un nombre plus ou moins considérable d'arches semi-circulaires. Dans celui-ci il y a économie de matériaux, légèreté et solidité tout-à-la-fois. Sa forme donne un plus grand débouché à l'eau à mesure qu'elle s'élève et que, par conséquent, elle acquiert de vitesse. En diminuant le poids considérable des reins de voûtes ordinaires, l'ingénieur a pu diminuer aussi l'épaisseur des piles qui doivent en porter le fardeau, épaisseur qu'on avait l'usage de faire au moins d'un cinquième de l'ouverture des arches, et qu'il n'a fait, comme on voit, que du huitième de cette ouverture.

Au nord, et près de Pont-Sainte-Maxence, on trouve le *Plessis-Villette*, château et jardin embellis par la fille adoptive du philosophe de Ferney, la marquise de Villette.

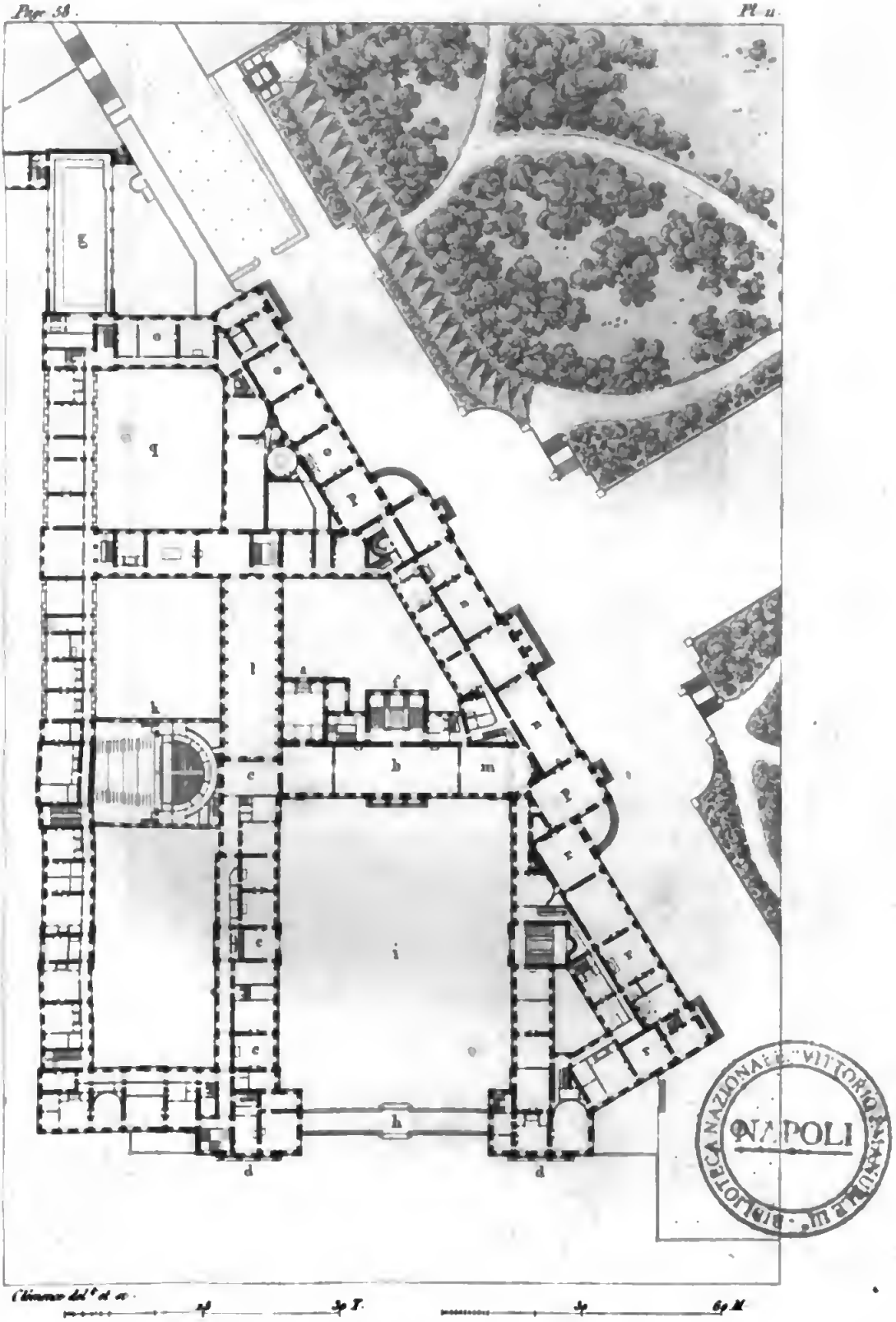
Verberie, comme tous les lieux situés sur les rives de l'Oise, est dans une agréable position; on y trouve quelques jolies maisons, une source d'eau minérale ferrugineuse et une manufacture d'alun et de couperose, avec des briqueteries.

Ce bourg, autrefois ville considérable, avait un superbe palais, séjour des rois des deux premières races. Cet édifice, qui se développait sur une longueur de deux cent quarante toises, paraît avoir été magnifique pour le temps où il fut construit; il souffrit beaucoup par les guerres du règne de Charles VI, et plus tard il fut incendié et enfin démoli sous François Ier.

Verberie avait un port et trois ponts sur la rivière d'Oise. On y frappait monnaie, et plusieurs fois s'y tinrent des assemblées de la nation; mais, depuis le commencement du quinzième siècle, cette ville est réduite à l'état de bourg. François Ier le fit entourer de murs, et bien qu'il prétende encore au titre de ville, on n'y compte guère que douze cents habitants; il est sur la route de Paris à Compiègne.

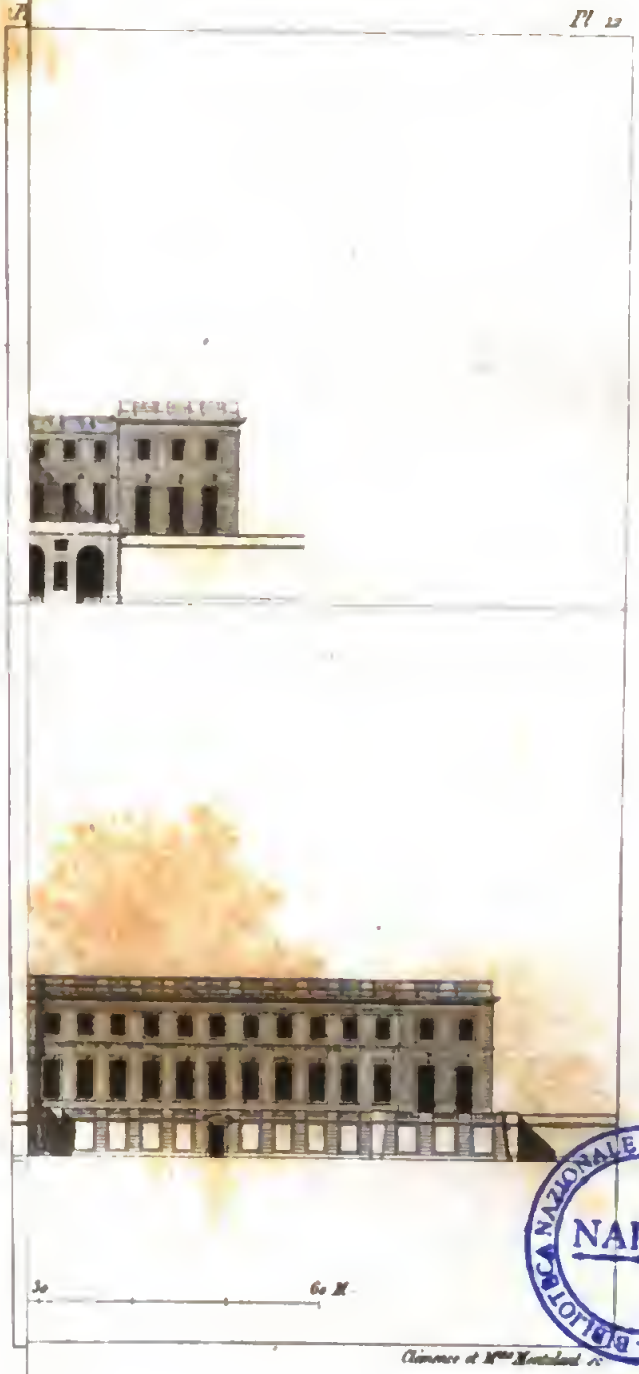
COMPIÈGNE.

La ville de *Compiègne*, dont on fait remonter l'origine jusqu'au temps de la puissance des Romains dans la Gaule Belgique, ne présente cependant une existence certaine qu'à dater de la fin du règne de Clovis. Peu considérable alors, elle



Plan Général du Château de Compiegne, au bel étage.

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

s'accrut sous Charles-le-Chauve et ses successeurs, parce qu'elle fut l'objet de fréquents voyages de ces princes. Elle est construite en partie sur le plateau d'une éminence qui domine d'assez beaux sites. On y voit encore des restes d'enceintes. Elle a d'ailleurs des rues étroites, sombres et tristes. Cependant ses promenades, et surtout celle du Cours, sont belles, spacieuses et bien aérées; les dehors sont délicieux : du haut rempart, qui s'étend entre la porte de la Reine et celle de Pierrefond, la vue peut agréablement errer sur les sites pittoresques de la forêt.

Compiègne est le siége d'une sous-préfecture; sa population monte à environ sept mille habitants; elle fait un peu de commerce en grains, chevaux et bestiaux. Il y a un port et un chantier pour la construction des bateaux, et on y fabrique des agrès pour la marine.

Il s'est tenu en cette ville huit conciles et trois assemblées de la nation, ou plutôt des princes et des évêques en qui on semblait faire uniquement consister le peuple Français de ce temps-là. La première de ces assemblées se tint en 757; dans la seconde, en 838, Louis-le-Faible fut déposé, et dans la troisième, connue sous le nom de Parlement de Compiègne, en 1193, Philippe-Auguste fit, sous prétexte de parenté, casser son mariage avec Ingelburge. Ce qui, dans l'histoire,

fait le plus d'honneur aux habitants de Compiègne, c'est la valeur qu'ils déployèrent pendant le siége qu'en 1431 les Bourguignons et les Anglais avaient entrepris, qu'ils furent obligés d'abandonner, et où fut prise cette fille courageuse qui avait relévé le trône de Charles VII.

L'Oise, qui baigne Compiègne, une demi-lieue après avoir reçu l'Aisne dans ses eaux, est traversée par un beau pont de trois arches elliptiques, bâti de 1730 à 1733. L'arche du milieu a douze toises d'ouverture, et les autres, onze. Le pont a en total trois cent quarante pieds de long, et trente-six de large entre les parapets, sur l'un desquels un obélisque est placé au milieu de la longueur du pont. Un second pont de trois arches et de deux cents pieds de long sur trente de large, destiné à l'écoulement des eaux débordées, est à cinquante-cinq toises du premier; il conduit à une chaussée d'une lieue de longueur, haute de vingt pieds, large de quarante-cinq, et dont le talus, du côté de la rivière, est revêtu en pierres de taille : c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

L'église de Saint-Jacques offre une tour fort élevée, qui paraît dater de la renaissance de l'art; elle est surmontée par une lanterne décorée d'un ordre grec. Cette tour devait faire symétrie à une autre ainsi que l'indique l'arrachement du

portail dont la construction n'a pas été continuée.

L'église Saint-Antoine, d'une belle architecture gothique, est accompagnée de deux tours hexagones d'une agréable proportion. L'intérieur est simple, mais réunit les mêmes avantages que l'extérieur.

L'hôtel-de-ville est un bâtiment gothique fort ancien, comme on en peut juger par ses tourelles et quelques sculptures qui décorent sa façade.

Compiègne, du temps même que les rois continuaient d'habiter le palais de Guise, dont nous parlerons plus tard, possédait déjà un château qui comptait parmi les maisons de plaisance royales. Ce château avait été bâti par Charles-le-Chauve, entre la porte de Pierrefond et le confluent de l'Aisne : plus tard le même prince fit élever un second édifice du même genre sur les bords de l'Oise, près du faubourg Saint-Germain. Les jardins du château, dont il ne reste plus rien aujourd'hui, s'étendaient dans une île. Louis XI en fit la donation aux moines de Saint-Dominique, et ordonna que sur un autre emplacement on élevât un nouveau palais (pl. 11.) qui subsiste encore. Il ne reste des premières constructions que la chapelle (*a*) et la grande salle (*b*). Louis XI y ajouta l'appartement (*c*) qui joint la grande salle des Suisses.

D'autres princes vinrent ensuite qui achevèrent cet ouvrage: parmi eux, François Ier fit élever la principale porte et ses tourelles, détruites depuis en 1695. Le connétable de Montmorency ordonna la construction d'un appartement près de la porte à laquelle on avait donné le nom de sa dignité. Plus tard, Louis XIV fit embellir les jardins, les réunit au château en faisant abattre le rempart qui les en séparait, et rétablit toute la partie de bâtiment qui fait face à la forêt.

Le grand escalier (*f*), le jeu de paume (*g*), sont dus à ce prince; mais c'est particulièrement sous Louis XV que les immenses travaux de Gabriel le fils, Jacques-Ange, donnèrent au palais de Compiègne cet ensemble qu'on ne devrait pas attendre du défaut d'unité de son plan et de la diversité des époques auxquelles furent bâties les différentes parties du palais. Cet architecte, d'un goût peu sévère, savait cependant allier dans ses compositions la grandeur et la magnificence à de belles dispositions, avantages qui font souvent oublier l'absence du style et de sévérité dans ses ordonnances et le mauvais choix de ses ornements. En terminant la façade du côté de la forêt, entreprise sous Louis XIV, il l'étendit des deux corps de bâtiments latéraux, et construisit sur l'emplacement de plusieurs maisons qu'on abattit, les deux ailes et la colonnade qui en forment la cour

d'honneur. Il fit preuve d'un rare talent dans le raccordement de ces constructions disparates, raccordement exécuté sur ses dessins par Leleu, et qui a rendu tous les appartements de plein-pied, quoiqu'ils soient au premier sur la cour et au rez-de-chaussée sur le jardin. Le projet de Gabriel comportait, au-devant du palais, une place vaste et régulière, entourée d'un portique de même caractère que le soubassement du palais, et qui aurait établi la communication entre l'édifice royal et ceux destinés à l'habitation des ministres. Cette partie du projet qui eût complété, d'une manière vraiment grande, le palais de Compiègne, ne fut jamais entreprise.

Sous le règne de Louis XVI, on ajouta peu aux bâtiments, mais on les meubla.

Pendant la révolution, on établit à Compiègne une école des arts et métiers, formée de celle de Liancourt. Toutes les distributions intérieures du palais disparurent; les somptueux appartements qui avaient jusque là échappé au vandalisme, furent transformés en ateliers de serrurerie ou de menuiserie : en peu de temps ce château fut dans un état déplorable. Rendu, en 1806 à sa destination primitive, sa restauration fut confiée à M. Berthault. Cet architecte a, dans son projet, régularisé la distribution des cours de la partie gauche du palais, et ajouté un théâtre qui

s'élevera sur l'emplacement de constructions qui remontent à François Ier et même à Louis XI.

La façade du côté de la ville (pl. 12.), présente deux pavillons, en avant-corps, décorés d'une ordonnance de pilastres ioniques, élevés sur un soubassement, de ce côté, régnant dans toutes les parties de ce château, et couronné par un fronton triangulaire. Ces pavillons (*d d*, v. le plan), sont réunis par une double colonnade dorique (*h*) dont l'entablement est surmonté d'une balustrade. Au milieu de cette colonnade, une porte, couronnée d'un fronton circulaire, donne entrée dans la cour d'honneur (*i*) comprise entre les ailes que terminent les pavillons; au fond de cette cour s'élève le principal corps de bâtiment. Un avant-corps, composé de quatre colonnes ioniques, décore la façade ouverte, ainsi que les autres parties de ce côté du château, de deux étages de croisées : une balustrade règne sur toute l'étendue de cette ordonnance qui manque de sévérité; l'entablement complet dans les avant-corps, est architecturé dans le reste de la façade; néanmoins l'ensemble de ce vaste édifice présente un aspect magnifique, grandiose, et surtout une unité parfaite, avantages qui répondent fort bien à sa noble destination; et l'on ne peut méconnaître, dans cette grande composition, la main du génie qui, combinant la disposition du plan pour les effets

produits par les élévations, obtint ces heureux résultats. Cette cour a trente-quatre toises de profondeur sur vingt-cinq et demi de largeur.

Au fond de cette cour, est un immense et superbe vestibule (*b*), décoré d'une colonnade dorique d'une belle exécution, et recevant les retombées des arcs surbaissés qui forment la voûte. Ce vestibule donne accès au grand escalier (*f*) qui est à double rampe. Au premier étage, la salle qui répète le vestibule, et qui est décorée de pilastres doriques et de trophées, conduit, d'un côté, à une chapelle fort petite, au théâtre projeté (*k*) et à la grande galerie (*i*); et de l'autre côté, à la salle des gardes (*m*), par laquelle on entre dans les appartements du roi.

La salle de spectacle projetée aura, dans son plan semi-circulaire, quarante-huit pieds de diamètre. Le théâtre aura, dans œuvre, soixante-cinq pieds de largeur sur quarante-deux de profondeur.

Les appartements du château, par le séjour de l'école des arts et métiers, devinrent, après la translation de cette même école à Châlons, l'objet de réparations considérables. M. Berthault, chargé de la direction de cette entreprise, non-seulement rétablit cette habitation royale dans son ancienne somptuosité, mais encore y ajouta un lustre qu'elle n'avait jamais eu. De ces appartements

Digitized by Google

nouveaux, ceux du roi (*n*) occupent l'avant-corps sur les jardins; de chaque côté sont ceux des princes; à droite (*o*) pour M. et madame la duchesse d'Angoulême, et à gauche (*r*) pour madame la duchesse de Berry et M. le duc de Bordeaux. Ces appartements communiquent avec ceux du roi par les antichambres communs (*p*) et entre eux par la grande galerie et la salle des gardes. La grande galerie (*l*), qui a été érigée en 1810, a quatre-vingt-dix pieds de long sur trente-six de large; elle est décorée d'une ordonnance de quatre colonnes corinthiennes en stuc. Les peintures sont de M. Girodet, comme presque toutes celles du palais. M. Vafflard a peint les arabesques; la décoration et les ornements sont de M. Dubois. Le service des cuisines et offices (*q*), rejeté sur les derrières du palais, est de la plus parfaite distribution; c'est un vrai modèle en ce genre.

La façade qui donne sur les jardins (pl. 12.), se développe sur une longueur totale de quatre-vingt-dix-sept toises et demie. Le corps de bâtiment principal qui se distingue par ses ornements de sculpture, offre trois pavillons, dont celui du milieu est décoré de quatre colonnes ioniques d'une belle proportion, surmontées d'un fronton triangulaire enrichi d'un bas-relief. L'entablement, surmonté d'une balustrade, se prolonge en cou-

ronnement sur toute l'étendue de la façade, dont les grandes lignes, sans mouvements, ne produisent qu'un effet médiocre et monotone, auquel le style peu sévère de cette décoration contribue singulièrement : cependant on doit convenir que cet ensemble, d'un aspect imposant, présente une unité de composition qu'on rencontre assez rarement dans un édifice de cette importance.

De la terrasse on descend, par une pente douce et par plusieurs escaliers, au jardin qui s'étend dans la plaine. Ce vaste jardin, clos de murs et de fossés, communique avec les avenues de la forêt par des ponts tournants. On y remarque un berceau d'une longueur considérable.

Une machine à vapeur, construite en 1810, par M. Berthault, fournit les eaux de l'Oise au palais. Ce n'était qu'une construction provisoire, en attendant qu'on pût mettre à exécution le projet conçu par le même architecte, et agréé en 1810, d'amener à Compiègne, par des conduits souterrains, les eaux des étangs de Pierrefond. Ces travaux, qui devaient coûter un million, auraient fourni aux jardins du palais des jets de cent pieds de hauteur et d'abondantes eaux à douze fontaines de la ville.

La forêt de Compiègne, avant le règne de François Ier, n'avait d'autre route percée en ligne droite que la chaussée Brunehaut. Cette chaussée

était une partie de la voie militaire des Romains, commencée par Agrippa, sous le règne d'Auguste, et terminée au temps de Caracalla, connue en langue romance sous l'ancien nom de *Chemin des ly Estrées*. Ce n'est que dans le treizième siècle, qu'elle a pris son nom actuel des rêveries d'un certain poëte nommé *Renclery*, qui en attribua la construction aux enchantements d'un certain roi de Hainault, nommé Brunehaut, et contemporain de Salomon. Cette voie fut décorée de colonnes militaires par Caracalla, ainsi que le prouve l'inscription d'une de ces colonnes trouvée à Vic-sur-Aisne en 1712. La structure de la chaussée Brunehaut n'est point uniforme; tantôt ce n'est qu'un amas de pierrailles recouvert de sable, tantôt un massif de maçonnerie en moellon hourdé de mortier de chaux. Ici il est tombé, là il ne déborde pas la surface du terrain, et ressemble aux fondements d'un grand édifice. François Ier fit percer la forêt de *Compiègne* de huit grandes routes; Louis XIV y ajouta cinquante-quatre petites laies; et enfin Louis XV fit ouvrir deux cent vingt-neuf routes, ce qui étend à deux cent soixante-quinze lieues le chemin qu'on peut parcourir dans cette forêt. Les immenses bois de Compiègne ne sont eux-mêmes qu'une partie de la vaste forêt de Guise, démembrée et défrichée en divers temps. Cette dernière prenait son nom du château de

Guise, regardé comme la plus ancienne habitation qu'aient eu les rois de France dans ce canton. En 890, il s'y tint une assemblée des évêques et des grands vassaux de la couronne. On en trouve encore quelques vestiges à Saint-Jean-aux-Bois.

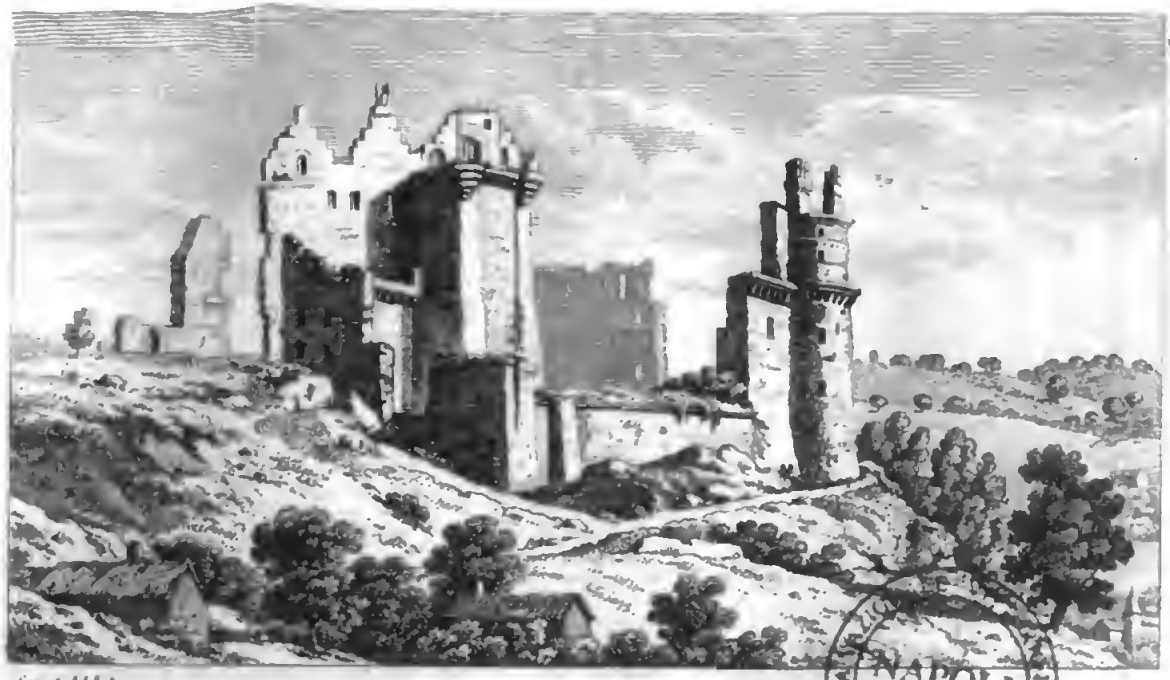
PIERREFOND.

Non loin de la limite du département de l'Aisne, entre les forêts de Compiègne et Villers-Cotterets, s'élève un monticule que couronnent les ruines imposantes du château de *Pierrefond*. Cet édifice, monument de la grandeur et de la puissance de ses anciens maîtres, servait de demeure à ces vassaux toujours rebelles, brigands féodaux qui, sous la protection de leurs remparts, ravageaient impunément les terres de leurs voisins; rançonnaient les paysans; détroussaient les voyageurs, et se montraient partout les fléaux de l'humanité. Les seigneurs de Pierrefond devenus, par une usurpation, propriétaires de la maison royale du *Chêne Herbelot* sous la première race, avaient fait sortir des débris de cet édifice le château-fort dont nous parlons ici; ils en firent bientôt un rempart qui les mirent en état de braver les dévastations des Normands, et d'y faire succéder les leurs. Leur puissance se soutint jusqu'au treizième siècle, époque à laquelle la seigneurie de Pierrefond ayant

Digitized by Google

été réunie à la couronne, le château abandonné tomba en ruines : Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, en fit construire un nouveau sur la croupe d'une montagne adjacente à la plaine du *Chêne Herbelot*, emplacement qui semblait fait exprès pour sa nouvelle destination. Ce château, des ruines duquel nous donnons une vue (planche 13.), formait un quadrilatère de mil six cent quatre-vingts toises de superficie; il était ceint d'une très-haute et très-épaisse muraille crénelée, percée de meurtrières et flanquée de tours rondes, de plus de cent pieds de hauteur. On avait profité des interstices du roc qui servait de fondement à cette forteresse, pour y pratiquer des souterrains d'une étendue considérable. Elle soutint plusieurs siéges, et plus d'une fois, comme l'ancien château, elle fut le repaire des nobles bandits. Enfin, Pierrefond ayant été pris en 1616 par le comte d'Auvergne sur les mécontents, Louis XIII le fit démanteler au mois d'avril 1617. Obligé de renoncer à la démolition des murailles, à cause de leur solidité, on se contenta de les entailler, et le temps a fait le reste. Ces ruines conservent encore un aspect imposant autant que pittoresque.

Le village de Pierrefond avait autrefois plusieurs églises et deux couvents.



Vue des Ruines du Château de Pierrefond.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

VILLERS-COTTERETS.

Au sud-est de Pierrefond, et sur la route de Paris à Soissons, paraît *Villers-Cotterets*, entouré presque de tous côtés par la forêt qui porte son nom. Ce bourg, qui compte aujourd'hui deux mille quatre cents habitants, n'était, au septième siècle, qu'une cense ou métairie voisine d'un château des comtes de Crépy, appelé la *Mal-Maison*. Embelli d'abord par Philippe d'Alsace, ce château était devenu considérable sous saint Louis, et donna naissance au bourg de Villers-Cotterets, que les Anglais, au quinzième siècle, détruisirent de fond en comble. Ainsi que le château, le bourg se rétablissait avec peine, lorsque François Ier fit bâtir un nouveau château à côté, et sur une partie du même emplacement. Le caractère de ce dernier édifice tient du genre mixte qui est la marque des maisons fortes construites vers le seizième siècle. Des ordres d'architecture multipliés et d'un petit modèle; de jolis ajustements, enfin des tours, tourelles etc., lui donnent, tout ensemble, la physionomie d'une forteresse et d'une habitation; mais sa situation enfoncée nuit à son développement, et le rend triste et monotone.

Ce château qui, avant les jours de la révolution, étalait, dans ses dehors et dans son enceinte, le

faste et l'opulence de ses hôtes, est aujourd'hui transformé en un refuge de la misère et des plus affreux besoins. On en fait le dépôt de mendicité du département de la Seine.

Villers-Cotterets manquerait absolument d'eau, si une source amenée d'assez loin ne venait tomber dans une fontaine construite au milieu du bourg. Cette fontaine a son vaste bassin qui ressort par quatre jets. Le spirituel auteur des *Lettres à Emilie*, DEMOUSTIER, naquit et mourut à Villers-Cotterets.

CRÉPY. — CAMP ROMAIN. (Planche 14.)

En se rapprochant de Paris, et rentrant dans le département de l'Oise, on trouve la ville de *Crépy*, peuplée de deux mille deux cents habitants, et connue par son commerce de fil et de grosses toiles du pays.

Les Romains, en occupant Crépy, y bâtirent un château dont quelques siècles plus tard les rois français s'emparèrent. Ce même château fut enlevé à ceux-ci par les comtes de Vexin, devenus maîtres d'une partie de la Champagne et de la Brie : Crépy, jusque-là peu considérable, acquit de l'importance sous Gauthier-le-Blanc, comte de Valois. Outre le château principal, il en renfermait deux autres, avec l'hôtel de la comtesse et le palais de Bouville.

Guyot del.t et sc.

Vue de l'Eglise de St. Thomas de Crépy

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

On y comptait huit beaux hôtels, cinq églises et deux mille maisons, lorsque, en 1431, cette malheureuse ville, prise par les Anglais, fut renversée de fond en comble. Les habitants, qui avaient montré la plus rare valeur, furent passés au fil de l'épée, les églises dévastées, les édifices abattus; enfin Crépy, célèbre dans la contrée, par sa grandeur et son opulence, n'offrit plus que des monceaux de ruines, restes déplorables de sa splendeur : le seul donjon du château avait échappé à la fureur des Anglais; ils s'y maintinrent jusqu'en 1433 que Charles VII les en chassa.

Ce fut alors qu'on s'occupa de relever de ses ruines la capitale du Valois; mais les habitants, en petit nombre, se resserrèrent dans l'enceinte du château, des débris duquel ils se construisirent des maisons. Cette ville n'a pas acquis depuis beaucoup plus d'étendue : les rues sont tortueuses, étroites et mal pavées; cependant elle a des promenades agréables, et une belle et vaste place qui sert de marché aux chevaux.

Dans le faubourg de Crépy, on distinguait l'église de Saint-Thomas, dont nous donnons une vue dans la planche 14. Cette église fut bâtie en 1182 par Philippe d'Alsace, comte de Vermandois, en l'honneur de Thomas Beket, archevêque de Cantorbéry. On avait fait un Saint de ce prélat, uniquement, peut-être, parce que son prince fut

assez lâche pour le faire assassiner, au lieu de le punir comme un rebelle.

Au nord de Crépy, à l'entrée de la forêt de Compiègne, près du village de *Champlieu*, les yeux du voyageur sont arrêtés par les restes du *Camp Romain*, spectacle digne d'attirer un moment l'attention des curieux. Ce camp, situé dans une pleine très-élevée, forme un rectangle d'environ six cents toises sur deux cents quatre-vingt-dix; une terrasse de vingt-deux pieds de hauteur, en fer à cheval, le termine : elle est revêtue de murs, et sous cette terrasse on avait creusé des souterrains. Une sorte de fort, carré de vingt-quatre toises de côté, est à une distance plus longue d'un tiers en avant de cette terrasse; il était défendu par cinq tournelles : c'est la seule différence qu'on trouve entre ce monument et ceux dont Caylus nous a conservé les plans. On a également trouvé en ce lieu d'anciennes sépultures et des médailles.

En suivant la route de Senlis on trouve, dans un petit vallon, le village de *Drit*, reste d'un des quartiers de l'ancien Crépy; et, à une lieue et demie plus loin, un peu sur la gauche, s'élèvent les ruines imposantes de la tour de *Montespilloy*.

Digitized by Google

Vue des Ruines du Château de Montepilloy.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

MONTESPILLOY. — LE PLESSIS-CHAMANT.

(Planche 15.)

Le château de Montespilloy est célèbre dans l'histoire de la contrée, par l'asile qu'il a souvent offert aux bandes dévastatrices qui composaient seules la force militaire, dans le treizième siècle. Détruit vers cette époque, il fut rebâti au siècle suivant. Ce château, du haut de l'éminence sur laquelle il était situé, commandait une vaste étendue de pays dont il était la terreur; ses restes, figurés sur la planche 15, suffisent pour donner une idée de sa force et de sa solidité. Il était défendu par des fossés larges et profonds, dont on retrouve les traces. Les murs de son donjon avaient vingt-quatre pieds d'épaisseur. Une masse énorme, détachée par le temps du faîte de cette tour, est tombée sans se briser, et des arbrisseaux assez forts, élevés sur cet emplacement, qui tant de fois a retenti du bruit des armes, du hennissement des coursiers, des sanglots des captifs et des blasphèmes de leurs féroces vainqueurs, ombragent aujourd'hui l'humble chaumière d'un paisible laboureur.

Dans un petit vallon, un peu au nord de Senlis, on trouve le Plessis-Chamant, château dont l'architecture rappelle le siècle de Henri IV par le mélange de pierres et de briques usité à cette époque.

Digitized by Google

Lucien Bonaparte la complété en y ajoutant un pavillon, une galerie et une salle de spectacle. Les détails de l'habitation décèlent l'homme de goût, qui, laissant la nature dans toute sa simplicité, réserve la magnificence pour les seuls ouvrages de l'art. Le goût et le sentiment ont présidé à la composition du tombeau que Lucien a élevé en ce lieu à son épouse, dont le buste est placé sur un cippe entouré de fleurs et d'arbustes. Un petit monument imité de la Lanterne de Démosthène, contient une pompe destinée à augmenter le volume des eaux du parc.

SENLIS.

Senlis, par sa position sur une colline, par ses tours, par son clocher célèbre, produit un effet agréable sur le voyageur qui l'aperçoit.

La cathédrale de Senlis est le principal édifice de cette ville; on en attribue la fondation à Charlemagne. Détruite par la foudre en 1304, cette église fut rebâtie par la munificence de Louis XII, qui y consacra le produit de la retenue d'un denier sur chaque mesure de sel vendue dans le royaume. Le portail en est à plein-cintre, décoré de vignes, de raisins, et d'une frise tournante, garnie d'oiseaux. Les statues des apôtres et celle de Louis XII, témoignage de la reconnaissance des habitants, ont été mutilées.

Le vaisseau en est vaste et d'une construction fort hardie. Rien de délicat, de délié comme les ornements en pierre de l'intérieur. Ils joignent à la légèreté des évidements, les formes agréables qui commençaient à paraître dans la sculpture au quinzième siècle. L'intérieur en était très-richement décoré. Parmi un nombre de tableaux assez médiocres, on en distingue un de Restou qui est fort estimé. Le clocher en pierre est travaillé à jour avec une extrême délicatesse, genre de décoration fort en usage dans le treizième siècle; mais la flèche qui le domine, n'est pas proportionnée à sa hauteur.

Senlis, peuplé de cinq mille ames, assis sur la pente d'un coteau, près de la rivière de Nonette, est le siége d'une sous-préfecture. Bien que cette ville se fasse gloire d'une antiquité reculée, il paraît cependant qu'elle n'était encore qu'un assemblage de misérables huttes de terre avant l'arrivée des Romains, qui y établirent une colonie dont ils firent le chef-lieu des *Sylvanectes*. Pline, parle de cette nation gauloise comme d'un peuple libre qui, en se donnant aux vainqueurs, conserva ses lois, ses coutumes et ses magistrats. Les murs d'enceinte qu'y bâtirent alors les Romains, étaient, ainsi qu'on le voit par ce qui en reste, formés d'assises de moellons séparées par plusieurs rangs de briques, genre de construction qu'on retrouve

dans un grand nombre d'édifices élevés, et particulièrement dans ce qui nous reste du palais des Thermes à Paris : à ces anciennes fortifications on en ajouta d'autres dont il reste quelques parties. Il y a peu d'industrie et peu de commerce à Senlis; cela vient de ce que la plupart des familles, avant la révolution, tenaient à l'Église, ou à quelques-unes des nombreuses juridictions qui siégeaient en cette ville.

Senlis est entouré, à une petite distance, par les forêts de Hallate, Chantilly, Pontarmé et Ermenonville : c'est en traversant cette dernière, que l'on arrive au village qui lui donne son nom. A peu de distance, à l'est de Senlis, on doit voir les ruines très-pittoresques de l'abbaye de la *Victoire*, fondée par Philippe Auguste dans le lieu où le courrier qu'il envoyait annoncer à son fils Louis le gain de la bataille de Bouvines, rencontra celui de Louis qui annonçait à Philippe la victoire remportée sur Jean-Sans-Terre.

D'énormes piliers, de vastes arcades, élancées dans les airs, font de ces imposantes ruines un des plus curieux débris de l'architecture de nos aïeux.

ERMENONVILLE.

Depuis assez long-temps, nous tenons l'attention de nos lecteurs fixée sur ces monuments des siècles de barbarie, sur ces tours, ces donjons,

restes déplorables du joug affreux de la féodalité. Ici leur ame pourra s'ouvrir à de plus doucesé motions, nous allons parcourir les jardins du philantrope, champs où tout respire la paix, les arts, la philosophie; c'est en un mot *Ermenonville* tout plein encore de la mémoire de l'écrivain immortel à qui ses ennemis les plus acharnés ne purent refuser la véritable éloquence, celle du cœur.

Ce domaine, qui date de la fin du septième siècle, possédé tour à tour par les Bouteilliers de Senlis; par Raoul Herpin, sire d'Erqueri; par les Montmorency-Laval, puis par la branche aînée de cette famille, fut érigé dans l'année 1603 en vicomté pour Dominique Devic. Après de nouvelles mutations, il passa tout entier dans la possession de René-Louis de Girardin, à qui l'on doit de voir métarmorphosée en un lieu de délices, une vallée marécageuse qu'aucun de ses prédécesseurs ne s'était même occupé d'assainir. Un volume suffirait à peine pour décrire tous les points de vue, les sites, les monuments, les inscriptions sans nombre, qui font de ce jardin, riche des graces de la nature et des beautés de l'art, une sorte d'élysée, dans lequel l'homme sensible retrouve, sinon les ombres, au moins le souvenir de tous les amis de l'humanité.

Sans entrer dans des détails qui passeraient les bornes que nous nous sommes prescrites, nous

ne parlerons que de quelques objets entre les plus remarquables, et nous renverrons nos lecteurs aux nombreux ouvrages qui ont paru sur ce lieu intéressant, et particulièrement au *Voyage d'Ermenonville*, par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, 1 vol. in-12, dans lequel on trouve non-seulement la carte et la flore du pays, mais encore des détails circonstanciés sur J.-J. Rousseau, et ses amis les plus fidèles (1).

Le village d'Ermenonville, qui borde de chaque côté le chemin de Senlis au Plessis-Belleville, est divisé en deux parties par la Nonette, qui forme en cet endroit, et au milieu de la prairie la plus variée, de vastes pièces d'eau. Du sein de l'une d'elles s'élève le château qui, par sa position dans la partie la plus étroite de la vallée, la coupe en deux parties bien distinctes. Ce bâtiment considérable, flanqué de quatre tours, privé de l'aspect sévère des vieux édifices gothiques, sans avoir l'élégance des constructions modernes, n'a d'autre mérite que d'offrir, du salon, la vue de deux paysages également beaux, bien que différents l'un de l'autre. Au midi l'aspect est sévère; un sol accidenté présente des monticules boisés se réfléchissant dans un lac dont les ondes s'échappent en cascades à travers les ro-

(1) Cet ouvrage se trouve à Ermenonville, à l'Hôtel de J.-J. Rousseau.

Digitized by Google

Vue de l'Ile des Peupliers, et du Tombeau de J.-J. Rousseau

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

chers. Une brillante verdure, des masses d'arbres variés et répandant leurs ombres sur des monuments, rappellent les sites de l'Italie, tandis que, vers le nord, un pays uni, des eaux plates, une végétation vigoureuse, plus d'uniformité, présentant un aspect plus doux, semblent caractériser un paysage des contrées septentrionales.

Sous les peupliers, dont les tiges élancées et le feuillage tranquille semblent commander le recueillement et la méditation, s'élève, dans une île du lac méridional, le cénotaphe où les cendres de l'immortel auteur d'*Emile* reposèrent seize ans. (Pl. 16.) Ce monument, construit dans le style antique le plus sévère, est décoré d'un bas-relief exécuté en 1780 par le Sueur sur les dessins de Robert. Une femme allaitant son fils au pied d'un palmier, symbole de la fécondité, tient ouvert le livre de l'Éducation, à l'endroit où Rousseau peint si éloquemment le plus saint des devoirs de la maternité. D'un côté de ce groupe, des enfants élevant le signe de la liberté, brûlent les entraves dont l'ignorance chargeait autrefois leurs jeunes corps au berceau; de l'autre côté, l'amour maternel jure, sur l'autel de la nature, de ne plus l'outrager; et la reconnaissance y dépose des fleurs et des fruits. Aux deux côtés de ce bas-relief, d'une belle exécution, sont les figures de l'éloquence et de la musique. Dans le tympan du fronton, une cou-

Digitized by Google

ronne civique entoure la devise favorite de Jean-Jacques :

Vitam impendere vero.

Sur l'autre face du sarcophage, entre les attributs de la vérité et de la bienfaisance, on lit :

Ici reposa
L'homme de la nature et de la vérité.

Dans le fronton, deux colombes expirent sur des torches fumantes et renversées : chacune des extrémités du monument offre un lacrymatoire.

Sur un plateau délicieux, d'où l'on découvre tout le pays d'Ermenonville, le lac et les îles dont il est parsemé, s'élève, sous l'abri de pins d'écorce de plus de cent pieds de hauteur, un temple dédié à la philosophie moderne, commencé sur le plan circulaire et dans le style du temple de la Sibylle dont on admire les ruines à Tivoli (l'antique Tibur). Il n'a encore que six colonnes d'élevées, chacune d'elles porte, avec une devise caractéristique, le nom d'un philosophe. On y lit successivement :

DESCARTES : *Nil in rebus inane.*
NEWTON : *Lucem.*
W. PENN : *Humanitatem.*
MONTESQUIEU : *Justitiam.*
VOLTAIRE : *Ridiculum.*
ROUSSEAU : *Naturam.*

Au-dessus de la porte on lit ces mots de Virgile:

Rerum cognoscere causas.

L'intérieur de ce temple découvert n'offre que cette inscription.

Hoc templum inchoatum
Philosophiæ nundum perfectæ
MICHAELI MONTAIONE,
Qui omnia dixit,
Sacrum esto.

Des chapiteaux, des corniches, des fûts de colonnes épars autour de l'édifice avec des matériaux à dégrossir, laissent conjecturer, dans leur langage muet et symbolique, les progrès que doit encore faire la philosophie pour atteindre à la perfection.

L'obélisque consacré à la muse pastorale, offre dans des inscriptions, en langues grecque, latine, anglaise et allemande, les noms de Théocrite, Virgile, Thompson et Gessner.

De la cabane de Rousseau, taillée dans une masse de grès, l'œil plane sur un vaste amphithéâtre, où la nature se montre sous les formes les plus austères. Le sombre pin, le triste mélèse, le genévrier buissonneux, ne dérobent qu'une partie de ces rochers grisâtres, que coupent de longues zones de bruyères; les tranquilles eaux d'un grand lac baignent le pied de ces montagnes. Autour res-

Digitized by Google

pire la mélancolie ; c'est là que Jean-Jacques corrigea son *Émile*, termina ses *Confessions*, et écrivit sur la *Botanique*. Cette solitude sauvage paraît jetée dans un parc orné et fertile, comme le philosophe le fut au milieu des hommes.

Dans la tour de Gabrielle, petit donjon gothique, assez mesquin, bâti dans une île, on montre l'armure du brave Devic, amiral de France, qui, pour voler au service de sa patrie, aima mieux se faire couper une jambe que d'attendre dans l'inaction qu'elle fût guérie d'une blessure.

Ce qui mérite aussi d'être vu dans ces lieux, est un moulin bâti dans le genre des fabriques italiennes, et dont le mécanisme est établi dans un système de mouture perfectionné, dû à César Becquet ; la petite maison construite pour Rousseau, et qui ne fut achevée qu'après sa mort ; enfin, celle qu'il habita du 20 mai 1773 au 2 juillet suivant, époque où il termina sa carrière à l'âge de soixante-six ans.

Ermenonville est sans doute un des plus beaux jardins pittoresques ; mais, pour en jouir pleinement, il faut, comme dans tous les lieux, n'y chercher que les impressions qui naissent naturellement des beautés locales, et rejeter celles qu'on a eu la prétention de vous donner.

En effet, le lieu qu'enrichit la plus belle végétation, qu'anime le souvenir de Rousseau, pou-

vait se passer de ces éternels souvenirs de l'Italie, et des scènes gigantesques de la Suisse que, maladroitement, le fondateur n'a pas su rejeter de son projet, d'ailleurs bien conçu et exécuté avec goût.

MORTEFONTAINE.

Mortefontaine, village éloigné d'une lieue et demie d'Ermenonville, possède un beau château, célèbre par la signature du traité du 3 octobre 1800 entre la France et les Etats-Unis. La grande route, qui passe à l'extrémité des cours de Mortefontaine, divise le parc en grand et petit. Dans celui-ci, le seul qui eût été décoré par Pelletier de Mortefontaine, se trouve le château, d'une architecture massive, mais dont l'intérieur est élégamment décoré. Joseph Bonaparte, qui l'a possédé, l'a beaucoup augmenté, et particulièrement d'une orangerie: la volière et le pavillon de la glacière sont remarquables. Au milieu d'un bois d'arbres verts, parmi lesquels on remarque un pin du nord, le plus grand qu'on connaisse dans nos contrées, est un tombeau de marbre noir. Enfin, à l'extrémité du petit parc, est un temple décoré de quatre colonnes ioniques.

La manie qu'avaient nos ancêtres de mettre leurs châteaux sur le bord des routes, les privait souvent de l'avantage de lier entre eux les alen-

tours de ces édifices ; c'est ainsi qu'à Mortefontaine il a fallu pratiquer sous le chemin un passage pour joindre le petit parc au grand.

Celui-ci, moins élégant que l'autre, est dessiné d'une manière beaucoup plus large : le lac des Islettes communique à celui de Vallière, qui a plus de cent arpents d'étendue ; ils sont alimentés par la Mortefontaine dont le lieu tire son nom.

Les eaux de ces lacs baignent de belles prairies qu'entourent des coteaux boisés, où se montrent souvent des rochers grisâtres dont les pointes sont noircies par les orages. Une masse imposante de ces rochers, séparés, dit-on, par un tremblement de terre, est restée comme suspendue sur le lac de Vallière, et porte cette inscription peut-être un peu hyperbolique :

Sa masse indestructible a fatigué le Temps.

De l'autre côté du lac, se montre la plus riche végétation. Le grand lac offre une étendue en eau de deux cents arpents, et contient une île d'un espace seulement plus petit de la moitié, de nombreux troupeaux de différentes espèces de bestiaux, tirés de la Suisse et de l'Allemagne, animent ce paysage, et ont pour demeures des étables bien entretenues, de vastes bergeries construites sur de hautes pelouses. Partout, dans cette enceinte où la nature se montre grande et libérale, on

rencontre une végétation vigoureuse, une agréable variété de verdure et de fleurs, et tous les grands arbres de l'un et de l'autre hémisphère. La cabane du pêcheur, la grange et le moulin de Vallière ajoutent à la beauté du lieu par leur situation pittoresque.

Sur une pyramide à moitié ruinée on lit cette inscription :

Tempus edax rerum.

En général, la plus grande simplicité règne dans les fabriques de Mortefontaine; mais, si elles paraissent négligées, leur utile destination annonce la sagesse. L'aspect de ce parc est grandiose, sauvage et mélancolique; il retrace parfaitement la nature abrupte du Northumberland ou du Holstein.

Sur la hauteur de *Montmeillan*, du pied d'un vieux donjon ruiné, on découvre, d'un côté, Paris, éloigné de neuf lieues; de l'autre, Senlis, la tour de Montespilloy, les bois de Villers-Cotterets, de Chantilly, de Mortefontaine et d'Ermenonville; près de soi, la ferme de Bertrand, fosse la plus considérable de tout le canton, et la vallée des Tombeaux, qui bornent les buttes sablonneuses de Mahet couvertes de fossiles.

En revenant vers Paris, on trouve le bourg de *Louvres*, qui est peuplé de neuf cents habitants;

Digitized by Google

il contient deux églises dont une, en partie démolie, présente, dans ce qui en reste, une construction du onzième siècle. On fabrique dans ce bourg des dentelles et des blondes.

La ville de *Gonesse*, qui a vu naître Philippe-Auguste le 21 août 1165, était célèbre par son commerce de grains et de farines, et la quantité d'excellent pain qu'elle fournissait à l'approvisionnement de Paris. Aujourd'hui, cette dernière branche de commerce est bien diminuée; cependant cette ville, dont l'église paroissiale est remarquable, dont l'Hôtel-Dieu est considérable, ne laisse pas de compter deux mille deux cents habitants.

Amourelle, beau village situé entre Gonesse et Saint-Denis, possède un beau château et plusieurs maisons de plaisance.

Ici se termine cette première excursion, et l'on rentre à Paris par Saint-Denis.

DEUXIÈME PROMENADE.

A MEAUX ET MELUN.

CANAL DE L'OURCQ.

Le curieux, sorti de Paris par cette belle et vaste rue qu'on nomme assez improprement aujourd'hui *Faubourg Saint-Martin*, jouit, dès les premiers pas, d'un coup d'œil magnifique; ses regards se portent alternativement sur ce beau propylée, ouvrage de Ledoux, monument qui annonce une grande cité, sur le vaste bassin de la Villette, sur les buttes escarpées de Saint-Chaumont, et sur la plaine qui se déroule jusqu'à Saint-Denis et Gonesse. De là, il voit partir, pour se diviser en une multitude de rameaux, deux des plus grandes routes de France; l'une qui, par Soissons, Laon et Wesel, se dirige à travers l'Allemagne septentrionale, sur les rives de la mer Baltique; l'autre qui, par Meaux et Strasbourg, unit par un lien de communication, notre brillante

Capitale aux résidences des souverains d'Allemagne : c'est là enfin qu'il voit aboutir cet intéressant canal de l'Ourcq qui, de tous les travaux faits pour l'utilité de Paris, est peut-être celui qui mérite le plus la reconnaissance des habitants de cette ville.

En 1778, les aquéducs d'Arcueil, de Belleville, de Menil-Montant, les machines hydrauliques de la Seine ne fournissaient ensemble que cent cinquante-cinq pouces d'eau, suivant la manière de jauger des fontainiers ; encore cette quantité était-elle souvent beaucoup diminuée par les accidents et par les sécheresses. La construction de machines à vapeur en 1778, vint la porter à trois cent soixante-quinze pouces, dans les moments d'abondance. Cependant la consommation de Paris, à raison de huit pintes par personne et par jour (d'après des évaluations exactes), est de vingt-trois mille trois cents muids, ou trois cent vingt-quatre pouces, sans y comprendre ce qu'emploient les boulangeries, buanderies, les bains, la consommation des bêtes de somme; et c'était par l'eau des puits et par l'eau tirée plus péniblement de la rivière, que l'on suppléait, non-seulement à cette consommation extraordinaire, mais encore à ce qui souvent manquait à l'usage journalier et personnel des habitants. Cependant cette pénurie, les peines ou les dépenses nécessaires pour s'en préserver, ajoutent

sans contredit aux misères de la classe indigente, et la cessation de ce mal était depuis long-temps l'objet de la sollicitude des gens de bien. Cent projets enfantés, les uns par l'espoir de s'enrichir en vendant au peuple ce supplément d'eau reconnu nécessaire; les autres par un véritable sentiment de philantropie, amenaient au pied de l'Observatoire, la Bièvre, l'Yvette, l'Orge ou la Juine, ou sur le plateau un peu moins élevé de la barrière de Pantin, la rivière de Beuvronne, de Thérouenne ou d'Ourcq.

Demanse, gendre du célèbre Riquet, avait commencé en 1670, du côté de l'Ourcq, quelques travaux dont on voit encore les vestiges. Le but de ces travaux était d'employer une partie de la rivière à fournir diverses fontaines, et à former ensuite, de l'Arsenal à Chaillot, comme une seconde rivière, au moyen du grand égoût découvert qui régnait alors dans cette direction. Cette entreprise accomplie, eût procuré, à la Seine, lors des grandes eaux, un débouché nécessaire dans ce temps, où le sol de Paris était beaucoup moins élevé qu'aujourd'hui. Depuis, et particulièrement dans le dernier siècle, on parla, on écrivit beaucoup sur la nécessité et les moyens de donner de l'eau à Paris; mais il était réservé à notre temps de voir s'accomplir ce grand travail.

Un arrêté du gouvernement, du mois de juil-

le 1802, ordonna la construction du canal qui devait amener l'Ourcq à la barrière St.-Martin; et, la même année, les travaux commencèrent sous la direction et d'après les projets de l'ingénieur en chef Girard, l'un des membres de l'institut d'Egypte, homme très-instruit, et doué du jugement et de l'activité nécessaires pour faire un bon emploi de la science.

L'entreprise étant donc commencée, on remarqua bientôt que, quoique le canal dont la prise d'eau est à Mareuil, dût côtoyer la Marne sans la perdre de vue, on ne pouvait se dispenser de la faire navigable, vu que l'eau nécessairement empruntée à la petite rivière d'Ourcq pour un simple aquéduc, aurait rendu difficile la navigation au-dessous de Lizy. Il était plus facile et moins dispendieux de continuer cette navigation par le canal qui, à la faveur de la disposition du sol, n'aurait point d'écluses, ni de barrages, de procurer ainsi au quartier élevé du nord de Paris, l'avantage inappréciable d'avoir un apport de bois, de charbon et autres marchandises de rivière, que les habitants sont obligés de faire monter des bords de la Seine. D'ailleurs, la limpidité et la salubrité des eaux ne pouvaient que gagner à l'augmentation de leur volume, qui leur donnait en même temps plus de rapidité et plus de continuité dans leur cours.

Le canal de dérivation de l'Ourcq, à sa prise

d'eau, a trente-un pieds, trois pouces au-dessus du sol de la barrière de Pantin, et se développe sur une longueur d'environ quarante-huit mille cinq cent toises, jusqu'au bassin de la Villette. Il est ouvert à même les terres, sans revêtement, et a vingt-deux pieds de large à la surface de l'eau dont la profondeur habituelle sera de six pieds. La disposition du sol n'a exigé aucun de ces ouvrages qui tiennent les eaux stagnantes. Le seul obstacle qu'on ait rencontré, est l'élévation du sol naturel qui sépare le bassin de la Marne de celui de la Seine, et qui se fait sentir plus particulièrement dans la forêt de Bondy. Là, il a fallu creuser, sur une longueur de cinq mille toises, une tranchée de quarante à quarante-cinq pieds de profondeur.

Le bassin de la Villette, rectangle de trois cent soixante-onze toises de longueur sur cent trente-une de largeur, forme le port où aboutit ainsi la navigation de l'Ourcq, qui commence à porter bateau à deux lieues au-dessus de la Ferté-Milon. Lorsque le canal, qui n'est fait que depuis Lizy, et n'est jusqu'ici alimenté que par la Théronenne, la Beuvronne et quelques autres petits ruisseaux, sera terminé, il versera dans ce bassin, même dans la sécheresse, de douze à treize mille pouces d'eau, qui alimenteront les fontaines de Paris aussi abondamment que les fontaines de Rome ancienne

Digitized by Google

furent alimentées, et fourniront à la navigation des deux embranchements de St.-Denis et de St.-Martin.

Nous avons déjà parlé du canal qui se rend dans la Seine, à la Briche, près Saint-Denis; il a son embranchement sur celui de l'Ourcq, à trois cents soixante-dix toises au-dessus du bassin de la Villette. Sa pente, de quatre-vingt-treize pieds, est rachetée par douze écluses.

Le canal de *Saint-Martin* sortira du bassin de la Villette à l'un des angles à pans coupés; il entrera dans Paris, et se dirigera à travers les faubourgs Saint-Martin, du Temple et Saint-Antoine, sur une longueur d'environ dix-huit cents toises, et ira aboutir dans la Seine, aux fossés de l'Arsenal qui forment son port. Sa pente naturelle, de quatre-vingt-quatre pieds, sera rachetée par neuf écluses. Ainsi s'établira par ce dernier canal, dont les travaux sont entrepris, la communication ouverte à la navigation de la haute et de la basse Seine, de l'Ourcq et de la Marne; communication qui abrège de près de cinq lieues le trajet de l'Arsenal à la Briche, et sauve le passage toujours dispendieux, et souvent périlleux, de douze ponts. Tout l'excédant de l'eau inutile à la navigation, s'échappant du bassin de la Villette par un embranchement symétrique à celui du canal Saint-Martin, se précipite bientôt dans une galerie souterraine qui se soutient à mi-côte, et à peu près parallèlement et intérieure-

ment à l'enceinte nord de Paris jusqu'aux hauteurs de Chaillot. Trois galeries secondaires pénètrent dans la Capitale, et leurs tuyaux, se divisant autant qu'il est nécessaire, portent l'eau à un grand nombre de fontaines. Nous ne parlerons pas d'une multitude d'ouvrages d'art, tels que les ponts fixes et mobiles, les gares pour les bateaux, les aquéducs pour faire franchir au canal les vallons qu'il rencontre, les déversoirs : ces détails appartiennent plus à la technologie qu'au genre de notre ouvrage.

Le bassin de la Villette, entouré d'une belle plantation, est, pour les Parisiens, le but de promenades dans la belle saison, et dans l'hiver même, car sa surface gelée attire la jeunesse qui s'y livre à des exercices agréables, toujours sains, quand ils sont surveillés par la prudence.

Nous ne quitterons pas le canal de l'Ourcq sans parler de l'importante découverte de M. Girard sur le mouvement des eaux; découverte qu'ont amenée les recherches et les expériences nombreuses auxquelles cet habile ingénieur s'est livré à l'occasion de l'important travail confié à ses talents.

On avait remarqué que les eaux, après qu'on leur eût creusé un lit artificiel sur de longs plans plus ou moins inclinés, ainsi que cela s'était pratiqué jusqu'alors pour les canaux, agissaient sur ces plans, et souvent au grand détriment des ouvrages,

by Google

jusqu'à ce qu'elles aient formé une certaine courbe qui leur est en quelque sorte plus commode. M. Girard a pensé que ce serait faire faire un grand pas à l'art, que de devancer cette opération de la nature; il s'est donc mis à rechercher selon quelles lois les grands filets d'eau agissent sur leur lit, et l'espèce de courbe qu'ils lui font prendre.

Il a trouvé que c'était la même, en supposant fixées les deux extrémités du canal, que celle que les *Bernoulli*, *Leibnitz* et *Huygens* attribuent à une corde pesante et flexible suspendue par les deux extrémités. Après avoir soumis cette ingénieuse hypothèse aux savants capables d'en juger, dans un mémoire publié en 1805, il en a fait l'application au creusé du canal de l'Oureq. Cette courbe, appliquée à l'hydrodynamique, s'appellera désormais *courbe d'écoulement stable*.

On voit que ce système de navigation et de conduite d'eau, lorsqu'il aura reçu son exécution complète, sera non-seulement du plus grand prix pour Paris, mais encore unique dans son genre, et digne en tout de la grande ville pour la magnificence et la commodité de laquelle on veut tout entreprendre. Il augmentera beaucoup le commerce et l'activité qui règnent dans la *Villette*, village peuplé de dix-sept cents habitants, et un des plus considérables de ceux qui touchent aux portes de Paris. Ce lieu était commode dès le deuxième siècle

comme une dépendance de l'hôtel Saint-Lazare; il fut brûlé en 1418 par les Armagnacs unis aux Anglais.

C'est dans ce village que furent continuées les conférences entamées à Surènes au mois de mai 1593, pour la conversion de Henri IV; c'est aussi là que se conclut, le 30 juillet de la même année, la trève entre les royalistes et les ligueurs, trève que les premiers rompirent quand ils trouvèrent leurs antagonistes confiants dans leurs traités, et dépouillés de leurs armes.

BELLEVILLE. — ROMAINVILLE. — PANTIN.

En suivant la route d'Allemagne, on côtoie la partie basse de la butte Chaumont, éminence remarquable par ses carrières en plâtre qui forment des galeries dont les voûtes élevées sont soutenues par des piliers, restant de la pierre exploitée; elle est plus célèbre encore par le courage héroïque que les jeunes élèves de l'école polytechnique, et les guerriers français, y déployèrent le 30 mars 1814, contre les armées réunies de toutes les puissances de l'Europe.

Belleville, autrefois *Sané Poitronville*, est assis sur ce coteau dont, avec les dépendances de *Ménil-Montant* et la *Courtille*, il couvre en partie la croupe méridionale jusqu'aux murs de

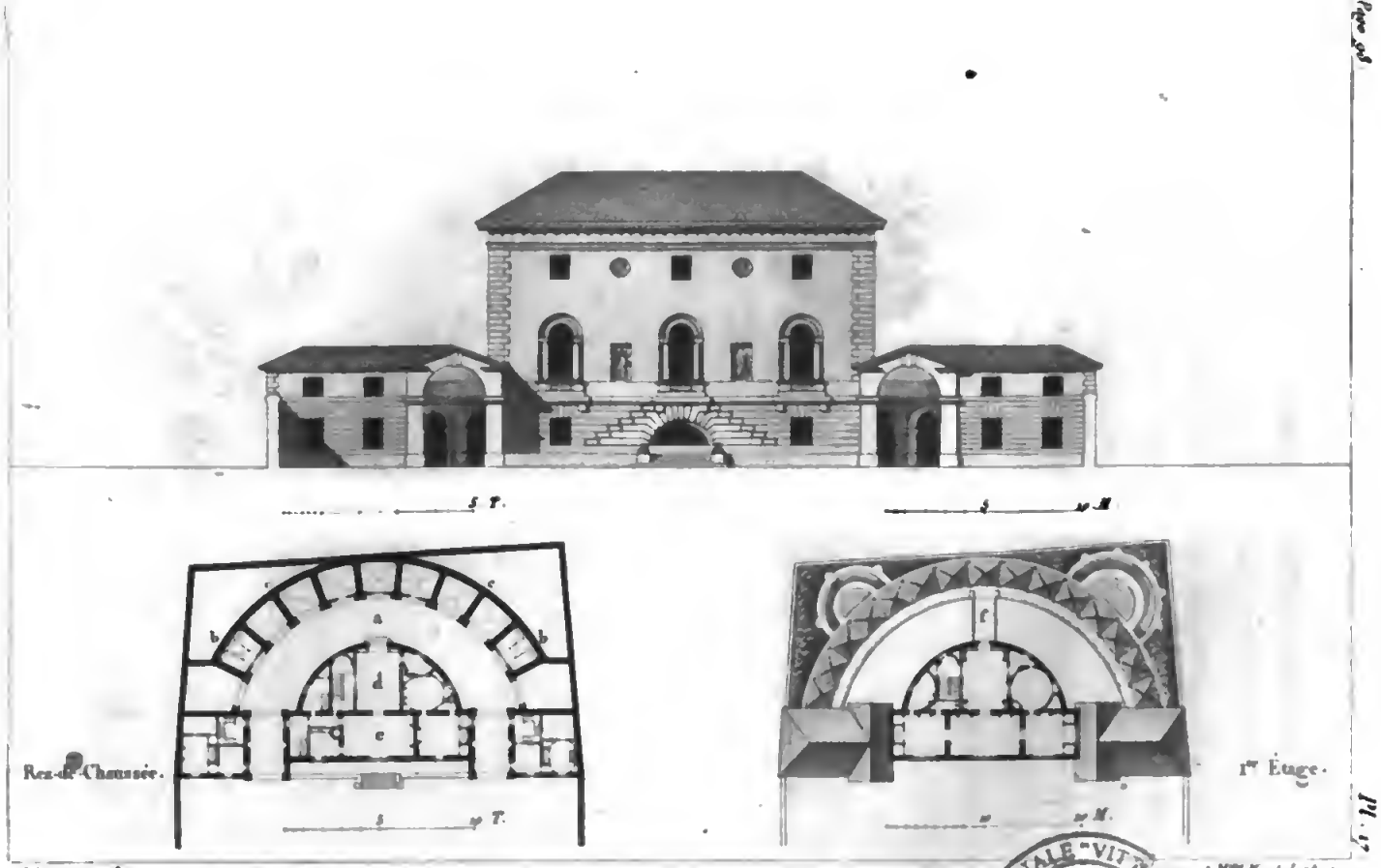
Digitized by Google

Paris. La crête de la montagne est bordée de jolies maisons bourgeoises.

Les coteaux couverts de vignes et de vergers, et coupés en tous sens de chemins ombragés de haies, de lilas et de rosiers, qui entourent le village du *Pré-Saint-Gervais*, font, de ce lieu rempli de guinguettes, les délices des Parisiens, par les promenades agréables qu'ils y trouvent, et la vue pittoresque dont l'œil y jouit.

Belleville, assis sur ce coteau, en partage l'étendue avec *Romainville*; et ces deux villages sont remarquables par leurs jolies maisons autant que par leurs magnifiques points de vue. Ils dominent le pré Saint-Gervais, lieu de promenade fréquenté des Parisiens, *Noisy-le-Sec*, et *Pantin* traversé par la grande route d'Allemagne. Dans ce dernier village on remarque, entre plusieurs maisons charmantes, celle qui fut bâtie, en 1785, par Bellanger, et dont nous donnons les plans et l'élévation dans la planche 17.

Placé à mi-côte, le jardin est à la hauteur du premier étage, et s'élève en amphithéâtre. Cette disposition du terrain a forcé l'architecte à adopter un plan semi-circulaire qui semble, au premier coup d'œil, n'avoir de motif qu'une difficulté à vaincre; mais l'artiste en a tiré un parti original. Un large passage tournant (*a*), forme la



Plans et Élévation, d'une Maison sise à Pantin.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

cour, et sépare la maison des écuries (*b*) et des remises (*c*) pratiquées en voûtes sous le jardin. Sur les côtés sont rejetés la salle des bains et les logements des domestiques. Au rez-de-chaussée sont le vestibule (*d*), la cuisine (*e*) et d'autres pièces; au premier, le grand appartement. A l'inspection seule du plan, on peut juger combien était difficile la distribution de la partie circulaire. L'élévation est de ce style agréable dont Bellanger a laissé tant de modèles. Mais elle offre aussi de ces licences heureuses quand elles sont, comme ici, un écart du génie, mais qui trop souvent dégénèrent en bisarreries, quand elles sont imitées par la médiocrité. Tels sont, par exemple, les énormes bossages qui accompagnent l'ouverture semi-circulaire de la cuisine, et la petite terrasse, sans issue, qui est au pied du soubassement. L'appartement du premier communique avec le jardin par un pont (*f*) qui traverse la cour.

C'est du sein des coteaux couverts de riches villages et d'agréables promenades, que sortent une partie des eaux qui alimentent les fontaines de Paris. Les premiers travaux, pour conduire ces eaux, furent faits avant le règne de Philippe-Auguste, par les moines de Saint-Laurent, de Saint-Martin et de Saint-Lazare. Ces travaux consistent en une pierrée ou aquéduc souterrain, parfaitement construit et accompagné de regards. Cet aquéduc,

fournit sous Philippe II les trois premières fontaines de Paris, savoir : celles des Halles, des Innocents et de la rue Maubuée, qui furent, en 1457, l'objet d'une grande restauration, dont le souvenir nous a été conservé.

Le nombre des fontaines alimentées par ces eaux, fut peu à peu augmenté : on en comptait déjà seize au temps de Louis XII ; mais les guerres de religion, qui s'allumèrent sous ses successeurs, ranimèrent la barbarie ; et, lorsque Henri IV fut possesseur paisible du trône, il eut à rétablir et les fontaines et les aquéducs ruinés par l'incurie.

BONDY. — LE RAINCY. — LIVRY.

Le village de *Bondy* n'a de remarquable qu'un beau et vaste château et son ancienneté : l'histoire en parle dès avant l'an 700. Il donne son nom à une forêt autrefois tellement redoutée, qu'elle est passée en proverbe pour désigner un lieu de brigandage. Aujourd'hui cette forêt, percée d'une multitude de routes, traversée par le canal de l'Ourcq et la grande route d'Allemagne, offre de belles promenades.

Cette forêt renferme le château du *Raincy*, bâti en 1652 par Leveau, pour Bordier, secrétaire du conseil des finances. Acheté par le seigneur de

Livry, en 1698, il passa dans la maison d'Orléans; retourna à celle de Livry; il est enfin resté au duc d'Orléans. Une grande partie de ce château a été abattue. Il ne reste du péristyle que six colonnes ioniques; son entablement est d'un assez mauvais goût. Les écuries et le chenil sont d'un bon style, et surtout parfaitement accompagnés par des masses d'arbres groupées avec art. La disposition de ces fabriques et du château, leur accord avec la disposition du terrain et des plantations, est un modèle dans ce genre. Le hameau est une suite de petites maisons élégantes qui s'étendent le long d'une belle pièce d'eau, et qui offrent d'agréables logements aux hôtes du château, lorsqu'ils sont trop nombreux. L'orangerie se fait aussi remarquer par sa grandeur. On voit encore dans ce parc, qui a près de sept cents arpents, la maison russe, imitation fidèle des constructions en bois des rives du Ladoga; le pont de fer au milieu d'un site riche en arbres verts, la porte de Chelles, bâtiment gothique de bon goût; enfin la grotte des bains, nouvelle preuve que c'est toujours sans succès que l'art contrarie la nature. Depuis que la pompe qui fournissait l'eau à cette nymphée artificielle ne va plus, cette grotte des bains n'offre qu'un bourbier au lieu de l'eau limpide qu'on devrait y trouver.

De la route d'Allemagne, on va au village du

Digitized by Google

Raincy, par une magnifique avenue de peupliers, seul reste de la plantation primitive du parc.

Le château de *Livry* et le grand village du même nom sont situés sur cette route. Autrefois ce château fut une forteresse importante, contre laquelle le roi Louis-le-Gros eut à épuiser toutes les ressources de l'art militaire de son temps ; enfin, il ne le prit d'assaut qu'après y avoir été blessé, et avoir éprouvé une perte de beaucoup de monde : il le démantela. Depuis, les rois y ont eu un pied-à-terre. Le nouveau château, qu'y firent bâtir les *Sanguins de Livry*, a, comme toutes les maisons de ce genre, changé de physionomie autant de fois qu'il a changé de maîtres. Il appartient aujourd'hui au comte de Damas.

Entre Livry et le Raincy, on trouve, à peu de distance de la route, les restes de l'ancienne abbaye de Livry, fondée en 1186, et habitée quelque temps par madame de Sévigné. C'est aujourd'hui une maison de campagne fort agréable.

Non loin de Livry est le lieu où le canal de l'Ourcq traverse le point culminant de la forêt de Bondy. Il a fallu, comme nous l'avons dit plus haut, ouvrir une tranchée de quarante-cinq pieds de profondeur. Cette excavation considérable a produit des escarpements d'environ deux cent cinquante pieds, couverts de plantations et couronnés par deux rangées d'arbres. Ces talus présentent,

au milieu des bois, l'aspect d'une vallée aussi pittoresque que solitaire.

MONTFERMEIL. — CHELLES. — POMPONNE.

De *Montfermeil*, beau et grand village sur la lisière de la forêt de Bondy, et où l'on trouve quantité de jolies habitations, la vue se promène agréablement sur la vallée de la Marne. Cette belle rivière, dont la source est au pied de la montagne de *Langres*, arrose une riche contrée dont elle porte les tributs à Paris. La rapidité de son cours, malgré ses détours nombreux, en rend la navigation facile; et, quoiqu'elle ait exigé de nombreux barrages, son lit est par fois profond, et les bateaux qu'elle porte sont remarquables par leur grandeur, qui va jusqu'à cent-vingt pieds de long, sur dix-huit de largeur, et par leur port qui est de six-cent milliers à pleine charge. La Marne est sujette à de fréquents débordements.

Au milieu de ce riche bassin s'élève *Chelles*, bourg qui compte mille deux cent cinquante habitants. Les rois de la première race y avaient un palais, près duquel Chilpéric fut assassiné en 584, par Landry, amant de la cruelle Frédégonde. Clovis II habita long-temps ce petit édifice avec ce même Landry, devenu maire du palais. Clotilde, femme de Clovis Ier, avait fondé en ce lieu un monastère de filles, qui fut depuis aug-

Digitized by Google

menté par Bathilde, femme de Clovis II; cette princesse en fit reconstruire les bâtiments auxquels elle ajouta une magnifique église. Cette abbaye devint si considérable, que des reines mêmes en jouirent en commande. Là, comme dans presque tous les autres monastères de ces temps, la corruption fut portée à un excès scandaleux. Le fils de Dagobert III, élevé dans ce lieu, en tira son nom, et fut appelé Thierry de *Chelles*. Il fut l'avant-dernier des rois Fainéants.

L'abbaye de Chelles, avant la révolution, était renommée par la richesse, l'antiquité et la beauté de son église, dont le trésor rivalisait avec celui de Saint-Denis. On y montrait, entre autre chose, le calice de saint Éloi, dont la coupe en or était enrichie d'émaux : aujourd'hui il ne reste plus rien de tant de magnificence. Le monastère est détruit; nos guerriers ont été armés du fer de ses grilles pour défendre l'indépendance et la liberté de leur pays. L'or des châsses a fourni de quoi les payer; les pierres, de quoi leur élever des asiles honorables, et la fortune de quelques moines, pour le moins inutiles, divisée entre un grand nombre d'individus, a répandu l'aisance dans le canton.

Pomponne, petit village sur la rive droite de la Marne, a un assez beau château, moins remarquable cependant par sa décoration que par

la belle disposition de son plan et son agréable situation au bord de la rivière, la vaste étendue de son parc et ses belles avenues. Les bois d'alentour ajoutent beaucoup à ses agréments; les dépendances de ce village l'étendent jusque vis-à-vis la petite ville de Lagny : il avait un couvent d'Augustins. Louis-le-Gros fit quelque temps séjour à *Pomponne*, en 1121, pendant sa guerre contre Thibault, comte de Champagne et de Brie.

LAGNY. — CLAYE. — NANTOUILLET. — JUILLY.

Lagny, ville située en amphithéâtre sur la rive gauche de la Marne, doit son origine à une abbaye fondée au septième siècle par Furci, gentilhomme écossais. Ce monastère, pillé et détruit au neuvième siècle par les Normands, fut rétabli par *Herbert*, comte de Champagne, mort en 993. Ses richesses s'accrurent par les libéralités des successeurs d'Herbert et de Thibault II, célèbre par ses poésies galantes et ses amours avec Blanche de Castille, mère de saint Louis. La ville de Lagny, prise et brûlée par les Anglais, en 1358, soutint contre eux, en 1418, un siége mémorable que le duc de Bedfort fut obligé de lever.

Ces désastres détruisirent le commerce de Lagny et ruinèrent l'abbaye. A une époque où le

Digitized by Google

zèle religieux exerçait une bien plus grande influence sur les esprits que l'amour du bien public, on ne s'occupa point du commerce et des manufactures; mais on s'attacha à rétablir l'abbaye qui bientôt attira de nouveaux malheurs sur la ville. En effet, les moines se soulevèrent en 1544, contre leur abbé, et entraînèrent le peuple dans leur rébellion. L'abbé obtint du roi la permission de faire marcher contre les révoltés des troupes que commandait le capitaine de Lorges. La ville fut prise; les hommes passés au fil de l'épée; les femmes abandonnées à la brutalité soldatesque, et l'abbaye livrée au pillage. Le cruel souvenir de tant d'horreurs est resté long-temps gravé dans la mémoire des habitants de Lagny, auprès de qui, il y a peu d'années encore, il eût été imprudent de demander, en faisant allusion à cet événement : *Combien vaut l'orge!* Cette question excitait la fureur de la populace; et, malgré les ordonnances sévères rendues à ce sujet, le malheureux questionneur était plongé dans la fontaine publique aux cris de l'*orge! l'orge!*

La petite ville de Lagny, siége d'une justice de paix, compte à peine deux mille habitants; elle n'a plus d'autre commerce que celui des fromages de Brie, des grains et farine, et, sous le rapport des arts, elle offre encore à la curiosité du voyageur une belle église paroissiale, autrefois

abbatiale, un petit hôtel-dieu très-simple, mais bien disposé, et la fatale fontaine dont l'eau est abondante et pure, et sur laquelle on lit cette inscription :

Siste gradum, nays, nec amicas desere sedes;
Talibus auspiciis, quæ metuenda tibi?
Vindice te, spernit civis convicia linguæ;
Si quis enim nugax unda silere docet.

Claye, traversée en deux sens, d'un côté par la route d'Allemagne, et de l'autre par la petite rivière de Beuvronne, est un bourg de mille habitants et le siége d'une justice de paix. Le canal de dérivation de l'Ourcq passe à Claye, et reçoit, près de là, les eaux de la Beuvronne, qui prend sa source au pied de la butte de Montmeillant, non loin de Mortefontaine, et se jetait autrefois dans la Marne auprès du village d'Anet.

Cette partie des environs de Paris n'est pas aujourd'hui très-riche en monuments des arts. La plupart des villages ont cependant des châteaux, mais presque tous insignifiants sous le rapport de l'architecture. Une grande partie des édifices qui avaient quelqu'importance, ont été démolis, leurs débris dispersés et les parcs mis en culture.

Nantouillet, village situé dans un vallon agréable et riant, affluent à la Beuvronne, possède une

Digitized by Google

jolie église paroissiale et un ancien château dont l'architecture porte l'empreinte de la renaissance des arts. Ce château fut bâti par François Ier, et ensuite appartint à son chancelier Antoine Duprat qui, en 1535, à l'âge de soixante-douze ans, odieux aux peuples qu'il avait foulés, et méprisé du prince dont il avait flatté les goûts licencieux, y termina, dans les remords, des jours abrégés par la mollesse et les maladies. Dans son état de vétusté et de dégradation, ce château est de l'aspect le plus pittoresque.

Près de là, au nord, on trouve *Juilly*, célèbre par son collége qui, en 1639, remplaça une abbaye de l'ordre de Saint-Augustin. Quoique, pendant la révolution, on eût établi à Juilly un hôpital militaire, il y resta un petit nombre d'élèves; mais plus tard, le père Prioleau ayant racheté la maison, les oratoriens s'y réunirent de nouveau, et le collège reprit sa splendeur première. On y compte deux cents élèves qui atteignent le plus haut degré de l'instruction.

Les bâtiments n'offrent rien de bien remarquable, mais ils sont agréables et singulièrement appropriés à leur destination. Un enclos de trente arpents, bien planté, contribue, avec la bonté de l'air et la salubrité des eaux, à en faire un séjour extrêmement sain.

DAMMARTIN. — NANTEUIL. — BETZ.

Dammartin, dont le nom semblait dériver de *Dominium Martini*, ou de *castrum Domini Martini*, dont, par corruption on a d'abord fait *Dommartin*, ainsi qu'on le lit dans des titres anciens, est une petite ville de plus de deux mille habitants, située sur la route de Flandres, et siége d'une justice de paix.

Cette ville est assise sur une éminence, au sommet de laquelle s'élevaient les ruines, qui existent encore en partie, d'un ancien château-fort, connu, dès le règne de Henri Ier, en 1050, mais dont il paraît que la construction primitive remontait à une époque plus reculée : ce qui reste encore de la construction de ce château, paraît être un ouvrage du quinzième siècle, ou du commencement du seizième. Il était en briques, genre de construction très-commun sous les règnes de Louis XII et de François Ier. Il fut démantelé lors de la confiscation des biens du connétable de Montmorency, époque à laquelle ce domaine passa dans la maison de Condé, qui l'a possédé long-temps. Depuis plus d'un siècle, les démolitions de cet ancien édifice, dont la ville s'était rendue propriétaire, ont servi à la construction d'une partie des maisons de Dammartin. L'as-

pect imposant et pittoresque de ces ruines, qui pouvaient encore long-temps braver les siècles, a disparu sous l'opiniâtre marteau, et la partie de ce château, élevée au-dessus des fossés, a été remplacée par une promenade agréable qui ne présente d'ailleurs rien de remarquable, que la vue dont on y jouit. Elle est disposée sur le massif du château, dont la construction est apparente, et s'élève encore à la hauteur du coteau et dans les fossés. De cet endroit, les regards planent dans une étendue de douze à quinze lieues, sur un pays très-riche et très-varié.

Les comtes de Dammartin sont célèbres dans notre histoire, et les amis de la gloire militaire de la France se rappelleront avec plaisir les noms d'Antoine de Chabannes, comte de *Dammartin* et de son neveu Jacques de Chabannes, seigneur de la Palice, à qui Charles VIII dût le succès de *Fornovo*, et qui ne fut pas moins estimable par sa fidélité que par sa valeur.

Le collége fondé à Dammartin par le cardinal de Bissy, et doté par une demoiselle Portefin, subsiste encore.

Nanteuil-le-Hauduoin, bourg sur la même route, n'offre pas des souvenirs historiques aussi agréables aux amis des arts. Cette petite ville appartenait au duc de Guise qui s'y retira en 1560 lorsqu'à la mort de François II, la reine-mère, pour

abaisser les Guises, favorisa les protestants. Le connétable de Montmorency, également mécontent de la cour, était à Chantilly : ce voisinage facilita les réunions et les intrigues de ces deux seigneurs à la suite desquelles ils formèrent, avec le maréchal de Saint-André, cette ligue connue sous le nom de *Triumvirat*, et qui fut le prélude des fureurs de la guerre civile et de la Saint-Barthélemy. Nanteuil avait été donné par Clovis à l'un de ses généraux, que quelques auteurs nomment Chagneric. Valbert, petit-fils de ce guerrier, en prenant le froc, donna, vers 625, ce domaine à l'abbaye de Luxeuil, qui en fut dépouillée par les comtes de Ponthieu. Nous passerons sous silence une foule de mutations pareilles, presque toutes, résultat de la violence, et dans lesquelles la transmission du domaine entraînait toujours celle du reste de la population serve, que n'avait pas anéantie la barbare oppression de ces fiers suzerains qui se partageaient les peuples comme les tigres du désert déchirent entre eux la gazelle devenue leur proie. Le château de Nanteuil, presqu'entièrement démoli, n'offre plus rien de remarquable : ce bourg est le siége d'une justice de paix du département de l'Oise, et compte mille quatre cent vingts habitants.

Betz, beaucoup moins vaste qu'Ermenonville et Mortefontaine, ne leur cédait en rien pour le goût avec lequel on avait su tirer parti d'un site qui se

by Google

prêtait à toutes sortes d'embellissements. Aujourd'hui, comme dans tout ce que les hommes abandonnent, Betz ne présente que des ruines. La nature seule, toujours puissante, semble y avoir pris de nouvelles forces; la végétation y est admirable, et cachera bientôt à l'œil des curieux les traces de quelques fabriques, décoration obligée de ces lieux. Parmi celles qui ont résisté à l'incurie, on remarque un temple à l'Amitié; gracieux monument exastyle d'ordre ionique, et une imitation assez heureuse des ruines d'un vieux donjon chevaleresque. Le château de Betz lui-même, d'élégante et solide construction, est dans le plus mauvais état.

LA FERTÉ-MILON.

La ville de la *Ferté-Milon* tire son nom du château où fort *Milon* bâti au huitième siècle par un seigneur de ce nom : les historiens nous ont conservé le plan de la distribution de ce château, et des détails assez curieux pour trouver place ici. Une première enceinte, la même que celle des murs actuels de la ville, renfermait l'hôtel du châtelain et les maisons des familles qui étaient sous la sauvegarde du seigneur; une seconde enceinte, formée de murailles épaisses flanquées de grosses tours, contenait un donjon très-bien fortifié pour le siècle où il fut construit. Dans ce donjon

demeuraient quatre principaux officiers : au premier était confié la garde de la place ; au second le soin de veiller à ce que, de dehors, il ne fût formé contre elle aucune entreprise ; le troisième était chargé de son approvisionnement ; et le quatrième, enfin, en gardait les clefs. Tous quatre avaient des noms analogues à l'emploi qu'ils exerçaient : on les appelait le garde, le veilleur, l'annonaire ; et le portier ouvrait, et répondait des personnes auxquelles il en permettait l'entrée.

Ce château, négligé dans la suite, et tombant en ruines, dès la fin du règne de Philippe-le-Hardi, fut rebâti par le duc d'Orléans, frère de Charles VI. Le nouvel édifice était d'une grande beauté pour ce genre de construction, dont la force faisait le principal mérite. Il soutint plusieurs siéges : pris enfin par Henri IV, en 1594, il fut presque entièrement démoli. Ce prince laissa subsister les murailles de la ville, qui soutint encore, en 1652, un siége formé par les princes ligués.

Mais ce qui, plus que tous ces remparts homicides, portera à la postérité le nom de la *Ferté-Milon*, c'est la naissance de Racine, de l'inimitable auteur de *Britannicus*, *d'Athalie*, de celui qui, comblé des bienfaits d'un Roi, aima mieux ne pas écrire l'histoire, que de se montrer ingrat, ou de trahir la vérité.

La *Ferté-Milon* est dans une situation très-

Digitized by Google

pittoresque. Le nouveau château a un parc arrosé par la rivière d'Ourcq qui, au moyen de huit écluses, commence à être navigable à compter de ce pont jusqu'à la Marne. Ces ouvrages furent faits par la maison d'Orléans, qui voulut par là faciliter l'exploitation de la forêt de Villers-Cotterets qui lui appartenait. L'ouverture du canal de dérivation de l'Ourcq rendra ces écluses inutiles au-dessous de Mareuil, sans que, pour cette raison, la navigation soit arrêtée ; seulement elle sera établie sur le nouveau canal avec un embranchement qui le fera communiquer à la Marne, auprès de Lizy.

MEAUX.

En revenant sur la Marne, la ville de *Meaux* se développe au milieu d'un vaste et brillant bassin que la rivière sinueuse semble abandonner à regret. Cette ville, la plus considérable du département de Seine-et-Marne après Fontainebleau, et qui compte près de sept mille ames, est fort ancienne, et, par une conséquence assez naturelle, fort mal percée. De tous ses édifices, aucun n'est remarquable, si ce n'est la cathédrale, temple gothique, dont le sanctuaire est très-beau. Cette église fut terminée par la reine Jeanne de Navarre. Les Anglais en ruinèrent une tour en 1419, et lui firent perdre le peu de symétrie qu'on trouve dans les construc-

tions de ce genre. On y élève un monument à la mémoire de l'illustre Bossuet. Meaux fut brûlé par les Normands au neuvième siècle, pendant la guerre de la Jacquerie, à l'époque de la prison du roi Jean. La partie de la ville appelée le Marché, fut assiégée par les paysans révoltés. Coligny faillit surprendre à Meaux Charles IX, qui ne dut son salut qu'à un corps de six mille Suisses qui le ramenèrent à Paris.

Les premières semences des opinions religieuses de Calvin furent apportées dans cette ville sous le règne de François Ier., par deux ouvriers; elles y ont conservé des sectateurs qui dépendent du consistoire de Paris.

Meaux fut la première ville qui abandonna le parti de la ligue. Henri IV y fit son entrée par la porte Saint-Nicolas. Cette porte, rebâtie en 1728 sur les dessins de Boffrand, est d'une décoration un peu lourde.

Du côté de la ville, on lit cette inscription :

Ludovico XV Regi Christianissimo portam a fondamentis restitutam,
Ædiles D. D. T. Anno MDCCXXVIII.

On y lit du côté du faubourg, ces deux vers :

Henricum primâ agnovi Regemque recepi :
Est mihi nunc eadem quæ fuit antè fides.

Cette porte est le seul monument moderne qui

existe à Meaux; car on n'a pas exécuté le projet conçu lors de la démolition de l'église Saint-Faron, projet qui était d'employer les deux ordres, dorique et ionique, qui en décoraient la façade, à faire deux portes de la ville: on voyait dans cette abbaye de St.-Faron, les tombeaux d'Oger et Benoit, tous deux *preux* de Charlemagne. Meaux a une société d'agriculture, sciences et arts; une bibliothèque d'environ dix mille volumes, et un cabinet d'histoire naturelle. Ses nouvelles promenades promettent d'être belles. Le canal de dérivation de l'Ourcq vient par un très-long détour passer fort près de la ville.

CRÉCY. — COULOMMIERS. — COURTALIN.

Crécy, bourg ou petite ville, n'offre rien de remarquable que les vestiges de ses murs qui furent, dit-on, flanqués de quatre-vingt-dix-neuf tours. Le grand Morin, rivière qui tombe dans la Marne, baigne cette petite ville qui est le siége d'une justice de paix, et compte onze à douze cents habitants.

Plus haut, sur la même rivière, est situé *Coulommiers*, siége d'une sous-préfecture, et peuplé de trois mille six cents habitants. Cette ville possède encore les restes du château qu'avait fait commencer, en 1613, Catherine de Gonzague, duchesse douairière de Longueville; il fut démoli par le duc

de Chevreuse, en 1735. Près de ce château il y avait un couvent de Capucins, dont l'église, qui subsiste encore, se fait remarquer par la délicatesse de son architecture : elle offre un mélange de formes et de détails, qui indique le passage du gothique au genre antique, vers la fin du quinzième ou le commencement du seizième siècle.

Entre Crécy et Coulommiers se trouve l'importante papeterie de *Courtalin*. Cette manufacture, l'une des plus considérables de la France, a été fondée en 1767; on y fabrique des papiers de toute espèce et de toutes dimensions. C'est de là que sortirent en, 1792, les premiers papiers vélins ou sans vergeure qui aient été fabriqués en France, et dont l'invention appartient aux Anglais. Ce succès valut à cette papeterie la qualification de royale. C'est la première usine qui se soit procurée une source artificielle dite à l'artésienne, où, sans le secours d'aucune machine, l'eau s'élève à cent soixante pieds; et c'est aussi la première qui, pour la trituration, ait adopté les cylindres à la hollandaise, concurremment avec les maillets ou pilons qu'on y a conservés.

BOISSY-LE-CHATEL. — GUÉRARD. — FAREMOUTIER. — MAUPERTUIS.

Boissy-le-Châtel, un peu à l'est de Coulommiers, tire son nom d'un ancien château-fort dont

il reste des ruines assez considérables (V. pl. 18). Une grosse tour, une plus petite, les débris d'une chapelle, et deux anciens bâtiments qui faisaient partie de l'habitation principale, forment un ensemble très-pittoresque, et donnent une idée exacte de ce qu'a dû être ce château. Le propriétaire actuel a fait réparer ce qui était susceptible de réparations, et a dessiné à l'entour un vaste jardin paysager, dont ces vieilles constructions, couvertes de lierre et qui attestent les ravages du temps, ne sont pas le moindre ornement. Une petite rivière serpente à travers les bosquets, et remplit la partie des profonds et larges fossés que les débris n'ont pas comblés.

Guérard, bourg, et *Faremoutier*, ancienne abbaye, non loin de Courtalin, et dans l'agréable vallée de Morin, offrent : l'un, un très-beau parc dessiné par M. Delannois, architecte ; et l'autre d'agréables jardins autour de l'abbatiale, seul reste de sa célèbre abbaye de Bénédictins.

Le beau château de *Maupertuis*, qui était situé dans le vallon qu'arrose le ruisseau d'Aubertin, au sud de Coulommiers, a été démoli pendant la révolution. Les jardins qu'a célébrés dans ses vers le Virgile français, n'ont conservé que ce qu'ils tiennent de la nature, la plus magnifique végétation. Le château actuel n'était jadis qu'un moulin orné ; c'était une fabrique d'agrément qui,

Vue des Ruines du Château de Boissy-le-Chatel

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Digitized by Google

par des additions bien entendues, est devenue une fort jolie maison de plaisance; de beaux arbres heureusement groupés en cachent l'irrégularité; un petit portique de quatre colonnes doriques lui donne une élégance particulière, et montre quel parti un architecte intelligent peut tirer d'une décoration aussi simple, lorsqu'il l'emploie à propos, et consulte l'Italie et les ruines de la Grèce qui nous en offrent tant de modèles.

Tous les objets d'art qu'offraient Maupertuis n'existent plus. On n'y trouve que des vestiges d'une pyramide d'un fort bon style, auprès de laquelle on voyait le tombeau de Coligny.

ROSOY. — TOURNANS. — FONTENAI-TRÉSIGNY. — CHAMPEAUX. — VAUX-LE-PRASLIN.

La petite ville de *Rosoy*, qui n'a guère que quinze cents habitants, est située dans un agréable vallon qu'arrose l'Yères; elle n'offre rien de remarquable, si ce n'est une belle église de forme gothique, d'une architecture légère et fort riche d'ornements. Rosoy, clos d'anciens murs flanqués de tours, est ceint d'une agréable plantation. C'est aujourd'hui le siége d'une justice de paix.

Près de Rosoy, on remarque le château de *Bernay*, sur la rivière d'Yères, et celui de *la Grange-*

Bleneau, bâti en grès et flanqué de cinq grosses tours. Le lierre qui tapisse les murs de cette ancienne forteresse, les groupes d'arbres qui l'ombragent, et les eaux qui en baignent le pied, lui donnent de tous côtés un aspect fort pittoresque.

Au milieu du plateau élevé qu'entourent les rivières de Seine, de Marne, de Morin et d'Yères, dans un fond entrecoupé d'étangs nombreux, se trouve le bourg de *Tournans*, siége d'une justice de paix, et peuplé de seize à dix-sept cents habitants. Ce lieu n'a par lui-même rien de remarquable; mais on doit voir, dans ses environs, les châteaux de *Combreux* et d'*Armainvilliers*. Le premier de ces édifices, nouvellement rebâtis, est simple, mais vaste, et présente des aspects très-agréables; l'autre, qui, trente ans avant cette époque, était l'une des plus magnifiques habitations des environs de Paris, renferme dans son parc immense un étang de deux cents arpens, le plus grand qu'il y ait dans la contrée. Ce parc fait en quelque sorte partie de la forêt d'Armainvilliers, forêt très-bien percée, et qui occupe elle-même tout le plateau dont les eaux s'écoulent dans la Marne et l'Yères. Au midi de Tournans, le ruisseau qui a baigné cette petite ville et les jardins de Combreux, vient se perdre dans un gouffre, après avoir fait tourner le moulin de *Villegenard*. Au-dessus, dans le même vallon, sont d'autres gouffres

qui absorbent, sans qu'on connaisse leur direction ni leur issue, toutes les eaux des collines environnantes. Le bas de ce vallon est arrosé par un autre ruisseau qui vient de *Leverdy;* ce dernier village a un château assez considérable.

Fontenay-Trésigny, qui prétend au rang de ville, ne compte guère que mille à onze cents habitants, et son château n'est remarquable que pour avoir été le séjour de Charles IX et du duc d'Epernon, qui le fit réparer. En allant vers *Chaumes,* on trouve, au *Vivier,* des vestiges d'un château royal bâti sous le règne de Philippe-le-Hardy.

En traversant la plaine qui sépare la rivière d'Yères de la Seine, on parcourt les champs illustrés en 1814 par de nombreux combats. Nangis, Mormant, la Ferté, ont été le théâtre des exploits trop infructueux des Français, et des inutiles revers des puissances alliées.

Le village de *Champeaux* était jadis une petite ville qui n'avait conservé de son ancien état qu'une collégiale. Cette église, fort grande, disposée en forme de croix, est d'une structure qui paraît du douzième siècle; elle présente une masse imposante et pittoresque. La belle tour carrée, terminée en terrasse, qui l'accompagne, domine une vaste campagne, et s'aperçoit d'une très-grande distance.

Digitized by Google

Vaux-le-Praslin est un château considérable, bâti en 1653 par Louis Leveau pour le surintendant Fouquet. Vendu par le fils de celui-ci au maréchal de Villars, pour que la terre de Vaux fut érigée en duché-pairie, il prit le nom de *Vaux-le-Villars*. De nos jours, le duc de Choiseul Praslin l'ayant acquis, ce château reçut son nom actuel.

Quoique construit avec magnificence et par un architecte d'un vrai mérite, ce château, considéré dans son ensemble, ne présente pas une heureuse combinaison de formes; ses lignes coupées, ses avant-corps multipliés sans nécessité, ont un air de contrainte qui porte à croire que Leveau ne fut pas absolument maître de sa composition; mais, à travers ces défauts, et quelques licences condamnables, on retrouve, dans cette production, ce caractère de noblesse et de magnificence, ces détails corrects et gracieux qui caractérisent les compositions de cet homme célèbre, et dont l'heureuse application balance avantageusement les défauts d'ensemble et d'harmonie qu'on peut lui reprocher dans cet édifice.

Le corps de logis principal est situé au milieu d'une vaste cour entourée de fossés larges et profonds, remplis d'eau vive, et bordés d'une balustrade en pierre. L'avant-corps du milieu, qui s'élève sur un large perron, est décoré, au rez-de-chaussée,

d'une ordonnance ionique avec fronton. Les quatre pavillons placés aux angles du château, offrent la bizarrerie d'un ajustement de trois pilastres ioniques de toute la hauteur du bâtiment, et couronnés par un fronton. Quoique ce château ait deux étages carrés, élevés sur un soubassement, la hauteur des combles, qui rappelle ceux des Tuileries, en fait paraître les proportions trop courtes. Le milieu est couronné par une espèce de dôme. L'intérieur est richement décoré; la chambre à coucher, dite du Roi, et qui reçut en effet quelquefois les monarques, est enrichie d'un plafond où Le Brun a représenté Morphée accompagné des songes agréables et funestes. La frise est ornée d'arabesques très-délicats. L'avant-cour, entourée elle-même de fossés, répond parfaitement, par son étendue, à la magnificence du château. Les bâtiments qui en forment les deux côtés, offrent des portiques d'ordre toscan d'un très-bon effet. L'entrée est fermée par une grille soutenue de cariatides.

Les jardins de Vaux avaient développé et fait connaître les grands talents de Lenôtre; c'est là, dit-on, que fut exécutée la première grande cascade, et ces jets d'eau, dont les jardins, plantés sous le règne de Louis XIV, nous offrent tant d'exemples.

Le duc de Villars avait tout renversé pour faire

un jardin pittoresque, comme est aujourd'hui le parc, qui contient près de six cents arpents. Les nombreuses statues de marbre, dont plusieurs sont antiques, ont disparu, pour la plupart, dans les dévastations dont ce magnifique château a été le théâtre comme tant d'autres. Le parc forme un but de promenade pour les habitants de Melun.

MELUN. — BOISSISE. — SAINTE-ASSISE.

Melun, chef-lieu du département de Seine-et-Marne, date d'une antiquité si haute, qu'on fait remonter son existence jusqu'avant l'invasion des Romains dans les Gaules. Cette ville est dans une position fort agréable ; au milieu, la Seine qui la coupe en trois parties presque égales, réunies par deux ponts de chacun huit arches. Celle de ces parties qui forme une île, paraît avoir été la première habitée. On y voyait autrefois les ruines d'un temple d'Isis, divinité révérée de nos ancêtres, comme protectrice de la navigation. Il reste encore au même lieu quelques vestiges d'un ancien château que Charles V fit rebâtir, et qu'avaient déjà occupé long-temps plusieurs rois. Robert et Philippe Ier y moururent, l'un en 1031, et l'autre en 1108. Ce château avait été celui des anciens comtes de Melun, qui furent des seigneurs très-puissants.

Cette ville fut saccagée par les Normands, lors de leurs premières incursions en France. Les Anglais la prirent par famine, en 1420, après quatre mois d'un siége très-meurtrier. Ces insulaires, toujours fidèles à leur système, violant la capitulation, massacrèrent les habitants. Ceux-ci, dix ans plus tard, prirent leur revanche en égorgeant les Anglais, et recevant l'armée de Charles VII. Melun avait des vicomtes dès avant 991.

Parmi les souvenirs de cette ville, on peut compter, en 1523, la naissance et plus tard les premières leçons publiques du fidèle et naïf traducteur de Plutarque, Jacques Amyôt. Le célèbre et trop malheureux Abeilard y reçut aussi le jour. L'écossais Law y fit abjuration pour obtenir le contrôle général des finances; administration dont il laisse de si cruels souvenirs.

Mal percé et mal bâti, Melun n'offre rien d'intéressant sous le rapport des beaux-arts. La grande route de Paris à Lyon, que cette ville traverse, la rend assez vivante. Elle fait, d'ailleurs, un bon commerce de blé, et possède plusieurs manufactures.

L'ancien couvent de Saint-Nicolas a été converti en une maison de détention, où les condamnés sont occupés à la filature et au tissage. Cet édifice, vu de la rive droite de la Seine, se

groupant avec une église qu'accompagnent deux tours symétriques, produit un effet très-pittoresque. Melun compte sept mille habitants ; il a une bibliothèque publique d'environ huit mille volumes, et un collége.

Les environs de Melun sont ornés de châteaux et de maisons de campagne, qu'il serait trop long de décrire, mais que leur position sur la pente des coteaux qui bordent la Seine, rend infiniment agréables. En remontant le fleuve, *Vaux-le-Pénil*, *Livry*, *Chartrettes*, l'ancienne abbaye de *Barbeaux*, et les restes de la ville d'*Héricq*, offrent les points de vue les plus pittoresques. Ce dernier lieu fut jadis fortifié. Sa grande et ancienne église domine les ruines d'un pont bâti par les Romains, et détruit sous le règne de Louis XI, pour intercepter le passage des Bourguignons dans la guerre très-improprement dite *du bien public*.

En descendant la Seine, le paysage n'est pas moins riche que dans les lieux plus élevés. L'œil du voyageur se plaît à fixer *Boissise-la-Bertrand*, séjour des plus agréables par ses jolies habitations ; *Sainte-Assise*, beau et vaste château dont la magnifique terrasse domine au loin la Seine et les fertiles coteaux qui la bordent.

On arrive à Sainte-Assise par de belles avenues percées dans le bois, dont cet édifice est entouré, et qui aboutissent à une vaste esplanade suivie de

l'avant-cour du château. Ce château consiste en un principal corps de bâtiment appuyé sur deux pavillons, et accompagné de deux autres corps de bâtiments en retraite, dont l'un contient une magnifique salle à manger.

Il ne reste plus rien du joli château appelé le pavillon du Roi, qui avait été bâti par le financier Bourette, et dont l'élégante décoration n'était pas un des moindres embellissements de ces coteaux.

Le château de la *Grange-la-Prévôté*, qui a appartenu au roi de Suède régnant, est agréablement situé à l'entrée de la forêt de *Rougeaux*.

Cramayel, château déjà fort ancien, est un des plus beaux du canton; il est flanqué de quatre tours avec deux pavillons séparés, et enceint, ainsi que la cour, de fossés secs, de deux ponts-levis. Cet édifice renferme une jolie salle de spectacle; il y a une très-belle orangerie et une serre chaude.

ETIOLES.—SOISY.—DRAVEIL.—BRUNOY.

La forêt de Sennart, aussi bien percée qu'un parc, et traversée dans sa longueur par la grande route de Lyon, occupe le plateau qui s'avance entre la Seine et l'Yères; ses flancs sont couverts de nombreux villages, et entourés de sites infiniment agréables. Sur le bord de la Seine, *Etioles*

a deux châteaux; l'un a appartenu au fermier général Lenormand, mari de la fameuse madame de Pompadour, courtisane habile qui gouverna pendant vingt-trois ans Louis XV et la France; et l'autre a été habité par le poëte Colardeau.

Soisy-sous-Etioles, village qui compte seize maisons de plaisance, occupe une étendue assez considérable entre la forêt et la rivière, sur laquelle on a les plus beaux points de vue.

Draveil, autre village, dont le château moderne, d'une décoration fort simple, est précédé de belles avenues, et entouré d'un beau parc, compte dans ses environs de nombreuses maisons de campagne.

Le joli vallon d'Yères, qui borde au nord la forêt de Sennart, offre de nombreux villages bien exposés. *Brunoy*, qui compte mille habitants, et dont l'origine remonte au moins au règne de Dagobert Ier, a été fréquemment le séjour des plus anciens princes de la maison de Valois, qui en avaient fait leur rendez-vous de chasse. Le château de Brunoy, qui avait reçu le titre de marquisat, en faveur de Pâris de Montmartel, fut magnifiquement embelli par le fils de ce célèbre financier. Sa Majesté Louis XVIII, alors *Monsieur*, étant devenu possesseur de ce domaine, n'épargna aucune dépense pour en faire un séjour vraiment royal. Des jardins magnifiques, des eaux distri-

buées en cascades par l'habile Laurent, le château neuf élevé sur les dessins de Chalgrin, les tableaux de Casanova, les statues, les vases, toutes les richesses de l'art réunies à un beau site, faisaient de *Brunoy*, aujourd'hui détruit, une des plus splendides et des plus magnifiques habitations des environs de Paris.

BRIE. — GROS-BOIS. — LAGRANGE.

De l'autre côté de l'Yères, au milieu d'une belle et fertile plaine, s'élève le clocher de l'église paroissiale de la petite ville de *Brie-Comte-Robert*, construit, à ce que prétend le vulgaire ignorant, par les Anglais, et, depuis, augmenté par la reine Jeanne d'Evreux.

Cette église, d'une belle structure, et l'ancienne forteresse, dans laquelle est une vieille tour ou donjon, sont les seuls objets remarquables de cette ville qui reçut le nom de son fondateur, Robert de France, comte de Dreux et de Brie.

Brie-Comte-Robert, siége d'une justice de paix, a un hôpital, fondé en 1208, et compte deux mille cinq cents habitants ; il s'y tient un marché à blé très-important.

Gros-Bois était connu dès l'an 1226. Cette propriété ayant été acquise, en 1616, par Charles de Valois, comte d'Auvergne, duc d'Angoulême,

fils naturel de Charles IX : ce prince qui aimait les arts, commença dans ce lieu le château et le parc pour l'agrandissement duquel il fit abattre l'église. Cette démolition se fit, dit-on, d'une manière assez bizarre. Le duc, saisissant le temps où le curé et ses paroissiens étaient allés en procession dans une paroisse voisine, mit un si grand nombre d'ouvriers et de soldats à la besogne, que l'église n'existait déjà plus avant le retour de ceux qui étaient intéressés à sa conservation.

Après avoir passé dans un grand nombre de mains, le château et le parc de Gros-Bois, accrus toujours en embellissements et en étendue, vinrent, comme le château de Brunoy, dans la possession de *Monsieur*, aujourd'hui Louis XVIII. Vendus plus tard comme propriétés nationales, ces lieux de plaisance tombèrent heureusement entre les mains de Barras, alors l'un des directeurs de la république, et les arts s'en applaudirent. Conservé et entretenu, Gros-Bois devint la retraite du général Moreau, jusqu'à sa proscription. Il appartient aujourd'hui au prince de Wagram.

Le parc de Gros-Bois a une étendue de mille sept cents arpents, clos de murs. Les jardins, en partie entourés d'eau, sont vastes et agréables; on arrive par une grande et belle avenue au château qui consiste en trois corps de bâtiments,

dont celui du fond s'arrondit en demi-cercle, et les deux autres forment les ailes. Du reste, les combles élevés et le style général de la décoration, rappellent parfaitement l'époque de sa construction. La galerie, peinte par Blanchard, offre différents sujets militaires et des conférences avec les Suisses.

Lorsque le duc d'Angoulême, disgracié de la cour, s'était retiré à Gros-Bois, il avait fait placer dans tous les appartements des devises relatives à sa situation, et qui s'y lisaient encore plus d'un siècle après. Sur la cheminée de la principale pièce, on remarquait celle-ci, qui aurait semblé être faite pour le vainqueur de Hohenlinden :

Scipionibus ac Belisariis, de patriâ non minùs benè meritus, patria non item benè merita.

A peu de distance de Gros-Bois, on rencontre une maison habitée par des religieux de la Trappe, qui ont succédé aux Camaldules que le duc d'Angoulême y avait établis en 1640.

Les premiers ermites avaient été fondés en ce lieu par saint Louis ; un monument qu'on voyait dans leur église, prouve qu'elle avait été restaurée par le frère Jean-Baptiste Nollet.

Le château de la *Grange-du-Milieu*, situé au

centre des bois qui s'étendent du bourg d'*Yères* à celui de *Boissy-Saint-Léger*, chef-lieu du canton, est d'une belle et solide construction. La façade sur les cours a conservé son appareil en briques; celle qui donne sur les jardins est décorée. On admire le beau salon en stuc, commencé pour le maréchal de Saxe, et fini pour M. Raymond, sur les dessins de La Touche. Ce salon est décoré de pilastres cannelés d'ordre corinthien, et de trophées. Les deux cheminées sont ornées chacune d'un bas-relief en stuc, exécuté par Chevalier. Parmi plusieurs bustes qui enrichissent ce salon, on remarque celui du héros de Fontenoy. Dans un autre appartement du même genre, décoré de menuiserie, on voit quatre tableaux : l'un représente Vénus à sa toilette; un autre, Psyché qui réveille l'Amour endormi, tous deux ont été peints par de Troy le fils; les autres sont de Gaze : les sujets sont, l'un Vénus sortant du bain, et l'autre, le triomphe de cette déesse sur les eaux.

Les avant-cours sont fort étendues et entourées de fossés; de belles avenues conduisent à ce château, dont le parc a été planté par Lenôtre.

La Grange, dont la construction semble remonter au règne de François Ier, a appartenu au duc de Guise, surnommé le Balafré, et au maréchal de Saxe. Dans le bois qui est entre la Grange et les Camaldules, il se tient annuellement, au

mois de mai, une fête champêtre qui attire non seulement tous les habitants des environs, mais encore beaucoup de monde de Paris.

De la butte de Griffon, qui forme une sorte de cap à l'extrémité du plateau de Gros-Bois, on découvre tout le cours de la Seine, depuis Corbeil jusqu'à Paris, sur un horizon immense. La base de ce monticule est entouré de beaux villages et d'un grand nombre de maisons de plaisance. Au sud, se trouve Yères, endroit peuplé de mille habitants; *Crosne*, qui a vu démolir son château, mais qui compte parmi ses enfants le législateur du Parnasse français. En face, sur l'autre colline, *Montgeron*, gros village traversé par la route de Lyon, possède un grand château.

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — BREVANNES. — CRETEIL.

Villeneuve-Saint-Georges, sur la pente même de la butte du Griffon, et au bord de la Seine, est un bourg peuplé de mille habitants, et traversé, comme la plupart de ceux dont nous venons de parler, par la route de Lyon; c'est là que la petite rivière d'Yères se joint à la Seine. On trouve en ce lieu une raffinerie de sucre, et on y remarque particulièrement la maison qui est au confluent des deux rivières, et dont la terrasse, ombragée de

grands arbres, domine la Seine. Villeneuve-Saint-Georges, jadis entourée de bois, devait le droit de gîte aux rois; aussi plusieurs d'entre eux s'y sont-ils arrêtés.

Valenton, village où se trouve une communauté de femmes trappistes, est la première maison cloîtrée qu'on ait rétablie depuis la révolution, quoique les lois défendent ces sortes de tombeaux vivants.

Brevannes est remarquable par un beau château dont Lenôtre a dessiné les jardins, et par une maison qui appartenait à madame de Coulanges, et qu'habita souvent madame de Sévigné. Ces deux villages occupent le côté septentrional du Griffon.

Bonneuil était, dès 616, une terre royale où les souverains avaient une maison de plaisance. Clotaire II, dans cette même année, 616, y tint une assemblée des grands du royaume de Bourgogne, et l'empereur Lothaire y séjourna en 842. La petite église paroissiale de ce village est du quatorzième siècle; elle offre des détails très-soignés.

Creteil, beau et grand village près de la Marne, a une haute antiquité; les habitants font remonter la fondation de leur église à l'époque où les légendes placent le martyre de saint Agoard et saint Aglibert. Malgré cette opinion, on peut juger, par la tour placée sur le milieu du portail, comme à Saint-Germain-des-Prés, à Paris, que

cette partie de l'édifice ne remonte pas au-delà de la fin du règne de Henri Ier. Le chœur paraît être du treizième siècle. Cette église est vaste et accompagnée de bas côtés d'une bonne construction.

En 1547, Jean Dubellay, évêque de Paris, échangea avec les chanoines sa terre de *Wissous* contre celle de Creteil, que possédait le chapitre. Ses successeurs y firent bâtir un très-beau château, qu'habitaient souvent les archevêques. Ce château, qui a appartenu de nos jours au maréchal Serrurier, a été vendu et démoli en 1821.

C'est au hameau de *Melly*, nommé *Massolacum* par Frédegaire, que Clotaire II tint en 613 une assemblée des grands de son royaume, et que, deux ans après, Dagobert Ier fut reconnu roi.

ALFORT. — CHARENTON.

Alfort, hameau qui n'est qu'une dépendance de la commune de *Maisons*, est séparé de *Charenton* par la Marne. Il doit sa célébrité à son école vétérinaire. L'origine de ce lieu est due à l'un de ces hôtels que nos ancêtres avaient à la campagne, et que nous avons depuis appelés châteaux, alors même qu'ils n'avaient rien de fortifié. Celui-ci est nommé, dans des titres de 1362 et 1612, hôtel d'Harrefort et d'Hallefort; il a sans doute été rebâti plus d'une fois depuis. Le château qui existe

aujourd'hui est vaste, mais sans aucune décoration. On y jouit du point de vue le plus varié et le plus étendu.

Le célèbre Bourgelat, qui avait fondé à Lyon, sa patrie, la première école vétérinaire, fut chargé, en 1766, par le ministre Bertin, d'en établir une seconde dans le château d'Alfort. Ce nouvel établissement surpassa bientôt le premier; et depuis, sa proximité de la Capitale et un choix de professeurs distingués, lui ont conservé la supériorité sur l'école de Lyon. Alfort possède, et tient ouverts tous les jours au public, une riche bibliothèque, et deux cabinets, l'un de zoologie domestique et d'anatomie comparée, l'autre de pathologie. La création de ces cabinets, uniques en Europe, est due au zélé Chabert, son ancien directeur, qui n'a épargné aucun soin pour les porter au point de perfection qu'ils ont atteint.

Entre autres dépendances utiles de cette école, on distingue encore un jardin botanique, le plus beau peut-être de ce genre qui soit en France; de vastes hôpitaux, où l'on reçoit les animaux malades; une pharmacie; un enclos pour la culture des fourrages; un rucher; un troupeau destiné à des expériences sur le croisement des races, et l'amélioration des laines; enfin, un amphithéâtre où les élèves reçoivent des leçons de médecine vétérinaire et d'économie rurale.

Les machines hydrauliques, qui fournissent l'eau nécessaire à l'établissement, ont été exécutées par Perrier.

Cette école, grâce à la manière dont l'instruction s'y trouve dirigée par les soins constants et infatigables de ses savants professeurs, et par les excellents medecins vétérinaires qu'elle forme, rend les services les plus éminents à l'agriculture et aux sciences économiques.

Non moins braves que les élèves de l'école polytechnique, ceux d'Alfort voulurent, en 1814, contribuer aussi à la défense de la Capitale. L'artillerie confiée à leur jeune courage, le château fortifié par eux, et les murs du parc crénelés, leur permirent une glorieuse résistance, dans laquelle plusieurs d'entre eux trouvèrent la mort ou des blessures honorables.

Charenton est un bourg considérable qui s'étend à la droite de la Seine et de la Marne, sur la pente d'un coteau. Ce bourg est le siége d'une justice de paix du département de la Seine, et compte mille six cents habitants. Il se divise en deux parties ou communes; l'une, sous le nom de *Charenton-le-Pont*, comprend aussi *Conflans* et *les Carrières*; et l'autre sous celui de *Charenton-Saint-Maurice*. Le confluent des deux rivières, le concours de deux routes qui le traversent, et le voisinage

de Paris, ont rendu ce lieu très-commerçant. Son pont, sur la Marne, est un passage des plus anciens et des plus importants, et, de tout temps, il a été regardé comme l'une des clefs de la Capitale; aussi, était-il jadis défendu par une grosse tour. A chacune de nos guerres civiles, il a été pris, repris, détruit et rebâti. En 1814, une de ses arches fut coupée pour opposer un obstacle au passage des Autrichiens et des Wurtembergeois; on l'a rétablie depuis. Tel que nous le voyons aujourd'hui, le pont de Charenton fut construit en 1714, et se compose de six arches en pierre et de quatre en bois. Bien qu'irrégulier, la manière dont il se groupe avec les moulins, les maisons du bourg, les grands arbres des îles de la Marne, et les coteaux environnants, en fait un des points de vue les plus pittoresques des environs de Paris.

Avant la révolution, le château de Conflans appartenait aux archevêques de Paris. Sous le rapport de l'architecture, il ne présente rien qui soit digne d'arrêter les regards; mais son exposition est admirable. Lenôtre en a planté le superbe jardin, et le Sueur a décoré de peintures le pavillon qui s'avance sur la Seine.

Charenton-Saint-Maurice est célèbre par le magnifique temple que les protestants y possédèrent long-temps, et qui, en 1623, avait succédé à

l'Oratoire élevé dix-sept ans auparavant, lorsque Henri IV, qui avait abjuré, parce que, disait-il en plaisantant, *Paris valait bien une messe*, accorda aux religionnaires le libre exercice de leur culte. Jacques Debrosse, célèbre architecte, fut chargé de la construction de ce temple. Ce bel édifice était intérieurement décoré d'un périptère d'ordre dorique, dont les colonnes de vingt-un pieds de hauteur, soutenaient trois étages de galeries. Il avait, dans œuvre, cent quatorze pieds de long, soixante-dix de large et cinquante d'élévation. Au plafond étaient les tables de l'ancien et du nouveau testament, écrites en or sur azur; enfin, il pouvait contenir quinze à seize mille personnes; les protestants y tinrent leurs synodes nationaux de 1623, 1631 et 1644. Vers la fin de 1685, les catholiques tentèrent de l'incendier : on informait contre les coupables, lorsque Louis XIV ayant révoqué l'édit de Nantes, on commença d'abattre le temple, le soir même du 22 octobre 1685, jour désastreux où cet édit sanguinaire, vérifié au parlement, répandit le deuil dans les ames vertueuses; jour fatal qui obscurcit la mémoire du vainqueur de Courtrai, d'Ypres, de Ménin, etc., et qui força cent mille familles à fuir la France, à porter loin de leur patrie leurs ressources, leurs richesses, leur industrie et leurs espérances. Cinq jours suffirent au fanatisme pour

qu'il ne restât aucune trace du magnifique temple de Charenton; les matériaux furent appliqués au profit de l'hôpital général de Paris.

L'hôpital des fous, établi en 1641, par Sébastien-Leblanc, a reçu, depuis sa fondation, de grands accroissements, et, outre les malades de Charenton et des communes environnantes, on peut y recevoir plus de quatre cents malades de l'un et de l'autre sexe. On ne garde dans cet établissement que les insensés qu'on espère rendre à la raison; les autres sont envoyés à Bicêtre. Pour les premiers, le directeur actuel de l'établissement a imaginé d'appeler, comme le pratiquaient les anciens, la musique au secours de la médecine. Des bals, des concerts, des jeux scéniques, occupent, dans les moments lucides, ces malheureux qui, tour à tour, deviennent acteurs et spectateurs des divertissements. Ce genre particulier paraît n'avoir pas été appliqué sans succès.

Ce qui, dans cet hospice, fixe l'attention des connaisseurs, et que l'on regarde comme un ouvrage de maçonnerie de la plus grande hardiesse, ce sont les caves bâties à cent pieds au-dessous du sol du jardin: ces caves sont composées de quatre nefs, chacune de soixante quatre toises de long sur quatorze pieds de large et douze de haut; elles sont

éclairées par quatre lanternes en forme de puits, et dont la disposition rend cet endroit très-sain: ces caves ont été construites en 1764 aux dépens des religieux; elles peuvent contenir quinze cents muids de vin.

Dans la presqu'île que forme la Marne avant d'arriver à Charenton, l'on trouve le village de *Saint-Maur* dans une charmante situation. Une abbaye célèbre par le savoir et l'érudition de ses Bénédictins, et un magnifique château bâti sur les dessins de Philibert de Lorme, le château, les Bénédictins et l'abbaye ont eu le sort des miracles du saint; il n'en est non plus question que de la haute antiquité du lieu, que quelques auteurs ont cru fondé par les *bagaudes*. Ces bagaudes étaient des vétérants que César, après la conquête, laissa dans la Gaule; et pour leur rapporter la fondation de Saint-Maur, quelques auteurs s'appuient sur le nom de *castrum bagaudarum* que ce lieu porte dans les anciennes chroniques. Ce village contient un grand nombre de maisons de plaisance, qui embellissent les bords de la Marne.

C'est à Saint-Maur que l'on vit en France les premiers jeux scéniques. Les confrères de la passion y donnaient des représentations des mystères. Ce genre de spectacle attirait tant de monde de Paris, et causa tant de désordres, que le prévôt des marchands le défendit. Cette prohibition

dura jusqu'en 1402 que Charles V, ayant un jour assisté à une de ces représentations, la trouva tellement de son goût qu'il permit aux confrères de venir jouer à Paris. Telle fut l'origine du premier théâtre de l'Europe. Elle rappelle les voitures et les tréteaux de Thespis, qui donnèrent naissance aux théâtres de la Grèce.

CANAL ET PONT DE SAINT-MAUR. — BERCY.

Le *Pont de Saint-Maur*, hameau qui naguère dépendait du village, dont nous venons de parler, doit son nom à un pont qui a été l'objet en 1811 de réparations importantes. L'espèce de retour que la Marne, arrivée en ce lieu, fait presque sur elle-même, et qui enveloppe la peninsule de Saint-Maur, par un contour de plus de six mille six cents toises, après lequel, elle se retrouve à une distance de près de six cents toises du point de départ, faisait désirer, depuis un grand nombre d'années, que, pour épargner à la navigation ce circuit, et les dangers qu'il présentait, il fût creusé un canal du pont Saint-Maur à Charenton. Ce projet, entrepris sous le gouvernement impérial et presque terminé maintenant, a donné naissance au canal de Saint-Maur, et va offrir au commerce une communication facile pour l'approvisionnement de Paris. Il commence un peu au-dessous du pont de Saint-Maur, et va aboutir à un vaste et magnifique port

établi un peu au-dessus de Charenton Saint-Maurice. Creusé presque entier dans le roc vif, il est recouvert d'une immense voûte de pierre meulière; Les parois intérieures sont formées par le rocher entamé. Un chemin de hallage, de dix pieds de largeur, borde, sous la voûte, les deux rives du canal, qui a lui-même trente-un pieds de largeur d'un bord à l'autre. L'extrados de la voûte est planté de quatre rangs d'arbres qui forment une promenade aussi pittoresque par sa situation que par la vue étendue et variée dont on jouit à l'extrémité inférieure de la voûte. Au niveau du sol d'alentour sont, de chaque côté, deux autres avenues qui vont se joindre à celles qui entourent le port lui-même. Ce port peut contenir un millier de bateaux; il a été ouvert dans une île formée par la Marne et un ancien bras de cette rivière. Le canal souterrain a environ deux cents soixante toises de long, et le port en a autant. Les eaux surabondantes, distribuées à droite et à gauche dans des canaux à ciel ouvert, permettront l'établissement de nombreuses usines, et la chûte dont on pourra disposer donnera le moyen d'élever une quantité d'eau suffisante aux besoins de Vincennes et à la partie haute du faubourg Saint-Antoine dans laquelle les eaux de la Seine ou de l'Ourcq ne peuvent parvenir. Le canal de Saint-Maur, dont l'exécution fait le plus grand honneur aux ingénieurs chargés de le diriger,

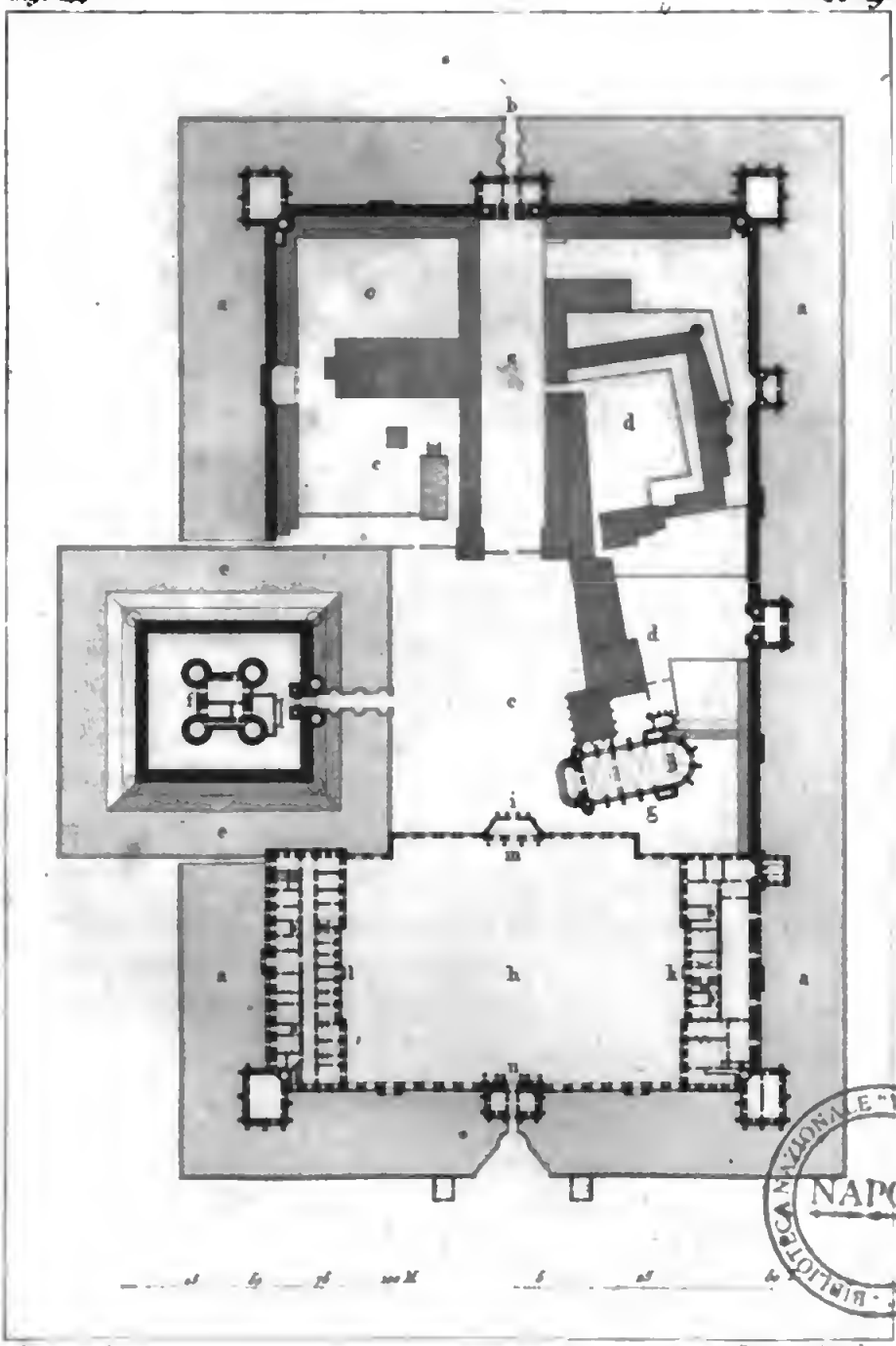
est un des plus importants ouvrages du siècle et l'un des beaux monuments en ce genre.

Bercy, qui touche aux murs de Paris, est un fort grand village connu par ses immenses entrepôts de vin, eau-de-vie et vinaigre pour l'approvisionnement de la Capitale; il se divise en plusieurs parties, et contient douze cents habitants.

Le château de Bercy, bâti au milieu d'un parc de neuf cents arpents dont la Seine baigne les murs, est dans une position fort agréable. Louis Leveau le bâtit pour un sieur de Bercy, intendant des finances. La Guespierre, autre architecte, chargé de sa restauration, le distribua de nouveau, dans le courant du siècle suivant. Pâris de Montmartel, qui le posséda en 1706, l'orna d'un grand nombre de statues, et fit construire la magnifique terrasse qui règne le long de la rivière : le vestibule est décoré de pilastres doriques. Lenôtre, dont on on trouve si souvent le nom dans les descriptions de Paris et de ses environs, a encore planté le parc de ce château.

VINCENNES.

Le bourg, le château et le parc de *Vincennes*, dont l'étendue est dix-neuf cents arpents, occupent presque tout l'espace au levant de Paris compris, entre cette ville, les coteaux de Montreuil et les bords de la Marne. Les bois de *Vilcena*, dont, par



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Clemence del.t Clemence et Massel sc.

Plan Général, du Château de Vincennes.

Digitized by Google

Porte en Arc-de-Triomphe, du Château de Vincennes.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

corruption on a fait *Vicenné*, puis *Vincennes*, était connu depuis l'an 847 par un titre de l'abbaye de Saint-Maur; ce nom de Vilcena se retrouve dans tous les titres postérieurs, et démontre l'erreur où sont tombés les étymologistes à l'égard de Vincennes. L'étendue de ce bois, autrefois beaucoup plus considérable, fut diminuée par les cessions faites à diverses époques par les rois, aux églises et aux monastères. Louis VII en avait donné aux moines de Grammont une partie considérable au delà des fossés. Philippe-Auguste, non content de ces fossés, fit clore en 1183, d'une épaisse muraille, ce qui lui restait de ce bois. Henri II, roi d'Angleterre, instruit de cette dépense, voulant se rendre agréable au monarque français, lui envoya, de ses terres de Normandie et de Guienne, une grande quantité de bêtes fauves pour peupler le nouveau parc.

Philippe, trouvant ce lieu propre à la chasse, y bâtit un *hôtel de campagne* que Louis IX aimait à visiter souvent.

En 1274, Philippe-le-Hardi augmenta de plusieurs acquisitions le parc de Vincennes, et lui donna une nouvelle clôture. Les traces de l'ancienne se trouvent encore à travers le bois, dans une espèce de saillie que ses ruines ont produites sur le terrain, et que les paysans nomment le *Dos d'Ane*.

Jeanne de France, épouse de Philippe-le-Bel,

mourut à Vincennes, le 2 avril 1304, et Louis-le-Hutin, en 1316. Ce prince fit don, en mourant, de cette propriété à Clémence de Hongrie, qui en jouit en effet jusqu'en 1317 qu'elle la céda à son beau-frère, Philippe-le-Long, dont elle reçut en échange la maison du Temple et l'hôtel de Nesle à Paris. Charles-le-Bel mourut à Vincennes, le 2 février 1327; et Jeanne d'Evreux, sa troisième femme, y accoucha deux mois après. En 1333, Philippe de Valois assembla à Vincennes tous les évêques, docteurs et abbés qui étaient alors à Paris, pour examiner les sentiments du pape Jean XXII, sur la vision béatifique : grande et oiseuse question qui occupait tous les esprits de l'Église. Il paraît qu'à cette époque, le *Regale manerium* de Vincennes était en mauvais état, car il fut rasé en 1337, et Philippe de Valois entreprit la construction du donjon que nous voyons aujourd'hui. La mort surprit ce prince dans ce travail, qui fut coutinué, jusqu'au troisième étage, par le roi Jean, et achevé enfin par Charles V. Ces diverses circonstances sont consignées dans une inscription en vers assez mauvais, qu'on lit sur un marbre noir, à l'entrée du pont-levis du donjon, et qu'on attribue à Philippe Ogier, secrétaire de Charles V. Après l'achèvement du donjon, on força les paysans de Vincennes, de Montreuil et de Fontenay d'y monter la garde.

Selon Christine de Pisan, l'intention de Charles V aurait été de créer, à Vincennes, un bourg royal fermé de murs. Pour cela, il avait acheté à ses chevaliers les mieux *amez*, des emplacements pour bâtir de *beaux manoirs*. Ce projet ne fut pas suivi. Le monarque ne fit construire à Vincennes que la Sainte-Chapelle, dont nous parlerons. Il y tint, en 1378, un concile qui se décida pour Clément VII, compétiteur d'Urbain VI au trône pontifical.

Le roi d'Angleterre Henri V, qui disputait la couronne de France à Charles VII, mourut à Vincennes en 1422. Louis XI, qui se plaisait beaucoup dans ce lieu, l'augmenta et l'embellit. Il en fit concierge son ancien barbier, Olivier, surnommé *le Diable*, ou *le Mauvais*, à qui il donna en outre une maison dans le village, avec un parc de deux cents arpents. Sous le gouvernement de ce méchant prince, le château de Vincennes, qui n'avait été jusque-là qu'un lieu de *soulas*, devint un séjour d'angoisse et de douleur. Louis XI, cruel et superstitieux, aimait à avoir ses victimes près de lui : combien de malheureux ont gémi entre ces épaisses murailles, depuis 1472, qu'élevées d'abord pour le plaisir, elles furent changées en prison d'état. Les successeurs du sombre Louis XI, n'aimant sans doute pas à vivre sous le même toit que les victimes de leur pouvoir, ne

vinrent plus à Vincennes. Charles IX seulement, bourrelé de remords, y traîna souvent sa mélancolie, et y termina, le 30 mars 1574, des jours empoisonnés par l'homicide journée de la Saint-Barthélemy.

Marie de Médicis, Louis XIII et Louis XIV, habitèrent Vincennes. Le régent y tint Louis XV quelques mois.

Le château de Vincennes se trouvant sans destination depuis que les rois n'y habitaient plus, le marquis de Furcy, qui en était gouverneur, y établit, en 1738, une manufacture de porcelaine qui n'eut pas de succès, et fut transférée à Sèvres.

Cependant le donjon continua de servir de prison d'état, et de recevoir, à ce titre, jusqu'en 1784, les plus nobles hôtes; que, devenu à peu près inutile, il fut ouvert par ordre de Louis XVI. Mais ce ne fut pas pour long-temps : en 1791, les prisons étant encombrées, on voulut rendre au donjon de Vincennes sa deuxième ou dernière destination. Le peuple de Paris, qui venait de renverser la Bastille, alarmé d'un tel projet, se porta à Vincennes avec l'intention de détruire aussi cette ancienne prison. Il y eût réussi, sans le général Lafayette qui, à la tête de la garde nationale parisienne, arrêta et dissipa les démolisseurs. Cet événement fut cause qu'on cessa les réparations de ce donjon. Le château de Vincennes devait être

vendu; mais, en attendant, il servit jusqu'en 1794 de prison aux femmes de mauvaise vie. Destiné de nouveau à la réclusion de ce qu'on appelle les *criminels d'état*, ou plutôt des victimes d'une politique souvent injuste et cruelle, Vincennes a vu périr le duc d'Enghien, arrêté contre le droit des gens, le 15 mars 1804 en pays étranger, condamné à mort, le 20, par une commission militaire, et fusillé le 21, dans les fossés où il fut enterré.

Vincennes forme aussi, depuis une trentaine d'années, une espèce d'arsenal. Cette place n'est pas sans importance sous ce rapport, et le brave général Daumesnil, si connu du peuple et de ses frères d'armes sous le nom de *la Jambe de bois*, sut, par sa fermeté, la préserver en 1814 et 1815, d'être prise par les Cosaques et les Prussiens.

La disposition générale de ce château, comme on peut le voir sur le plan que nous en donnons (pl. 19.), forme un rectangle d'environ cent soixante-dix toises de longueur sur 100 de largeur; il se compose d'abord d'anciens bâtiments, terminés ou construits par Charles V, et de nouvelles constructions élevées par Marie de Médicis, Louis XIII et Louis XIV. Autour de ce parallélogramme, on voit encore des restes de tours carrées, disposées avec symétrie, et dont la seule aujourd'hui entièrement conservée, et qui fut la plus

célèbre, est le donjon. De larges fossés (*a*) avec revêtements, autrefois remplis d'eau vive, et maintenant à sec, entourent l'ensemble de l'édifice dans lequel on n'entre que par deux ponts-levis.

En entrant dans ce château par le bourg (*b*), on traverse la première partie divisée en plusieurs cours (*c*) par divers bâtiments irréguliers et sans symétrie, dont une partie (*d*) remonte au temps de la construction du premier château. A l'extrémité de la première cour, on en trouve une seconde, à droite de laquelle s'élève le donjon, et à gauche, la Sainte-Chapelle.

Le donjon est entouré d'une enceinte et de fossés particuliers (*e*), profonds de quarante pieds, avec un revêtement à pic. Son enceinte particulière, composée d'une épaisse muraille et d'une porte défendue par deux tourelles, est couronnée d'une galerie percée de meurtrières, et flanquée de quatre tourelles. Deux ponts-levis, dont un pour les voitures, et l'autre pour les gens de pied, donnent accès dans la cour qui ferme cette enceinte; à droite du premier se voit la table de marbre et l'inscription dont nous avons parlé.

La tour du donjon (*f*) est carrée et accompagnée de quatre tourelles; elle a cinq étages, auxquels on monte par un escalier d'une construction hardie. Chaque étage est composé d'une vaste salle carrée, dont la voûte, en pierre, est soutenue

par un gros pilier, et dans laquelle est une immense cheminée. Chaque tourelle forme, aux angles de la grande salle, une chambre de treize pieds de diamètre, avec une cheminée. A la hauteur du quatrième étage, on fait extérieurement le tour de l'édifice sur une galerie qui règne en saillie. Le comble qui termine le cinquième étage, est voûté en pierres d'une coupe très-curieuse, et forme une terrasse, d'où l'on jouit de la vue la plus magnifique. A l'un des angles de cette terrasse, s'élève une guérite en pierre, dont l'exécution est de la plus grande délicatesse.

Le nom de salle de la question, que portait celle du premier étage, indique assez quel était son affreuse destination. Dans la salle du dernier étage, les rois tenaient leur conseil; elle en avait pris le nom de Salle de conseil. La pièce commune est fermée par une porte très-épaisse, et chaque chambre, ou prison, l'est par trois portes doublées en fer et qui, s'ouvrant en sens contraire, se barrent réciproquement.

Les murs de ce donjon, qui ont seize pieds d'épaisseur, ont été construits d'une manière si solide, qu'ils ne portent encore aucun signe de vétusté. Les neuf autres tours carrées servaient aussi de prison; celle qui est appelée la Tour de la surintendance, contient quatre cachots de cinq à six

pieds en carré, où les lits sont en pierre, et un grand caveau où l'on ne peut descendre que par un trou pratiqué dans la voûte; c'est un véritable tombeau.... On est pénétré d'un sentiment d'horreur, en parcourant ces lieux dont les tristes échos ont si souvent répété les sanglots des malheureux que des crimes imaginaires y avaient conduits, et que la vengeance y a fait expirer. Aujourd'hui Vincennes n'est plus une prison, et le donjon, vieux témoin des malheurs de tant de victimes, sert de dépôt pour la poudre.

La Sainte-Chapelle (*g*), fondée par Charles V en 1379, et rebâtie, en grande partie, sous les règnes de François Ier et de Henri II, est un bel édifice d'un gothique svelte et gracieux, dont les différentes parties présentent le style de ce genre de décoration à l'époque du retour du bon goût, c'est-à-dire qu'elles sont de la plus grande richesse. L'intérieur, très-simplement orné, n'était remarquable que par ses vitraux peints par Jean Cousin, d'après les dessins de Raphaël. Détruits, pour la plupart, depuis long-temps, il n'y eut que sept de ces précieux vitraux transportés au Musée des monuments français, lors de son établissement. Les cérémonies de l'ordre de Saint-Michel se firent dans cette chapelle, suivant l'ordonnance rendue en 1557 par Henri II, et jusqu'à l'institution de l'ordre

du Saint-Esprit par Henri III. Louis XIV ayant, en quelque sorte, rétabli l'ordre de Saint-Michel, on en continua les cérémonies à Vincennes, jusqu'en 1728 qu'elles furent transférées à l'église des Cordeliers de Paris.

La troisième cour (*h*), dite cour royale, dans laquelle on parvient, en traversant des portiques (*i*) qui ne manquent pas de beautés, est formée par deux grands bâtiments modernes. Celui de gauche (*k*) fut commencé par Marie de Médicis; il est simple en profondeur, et contient de vastes appartements qu'on appelait appartements de la Reine-mère. Celui de droite (*l*), commencé sans doute aussi sous Marie de Médicis, ou peut être bien sous le règne de Louis XIII, ne fut terminé que sous le règne de Louis XIV, ainsi que tous les bâtiments du château neuf. Il est double en profondeur, et contient deux grands appartements. Dans le bâtiment qui donne sur le parc, était l'appartement du roi, et sur la cour, celui de la reine.

Ces appartements avaient été richement décorés et embellis de peintures estimées de Manchole, de Barzoni, de Seve, et de Philippe de Champagne. La plupart de ces ouvrages sont encore assez bien conservés.

Les façades de ces deux corps de bâtiment, d'une parfaite symétrie, sont décorées d'une or-

donnance dorique en pilastres qui embrasse deux étages, et d'un attique; des vases, à l'aplomp des pilastres, terminent cette décoration. Ces deux bâtiments sont réunis à leur extrémité par deux murs ou galeries découvertes, ornés de bossages, couronnés de balustrades et percés de grandes arcades dont les pieds-droits sont décorés de niches, ornées de statues de marbre que le temps a presque détruites. La porte (*m*) de cette cour, du côté du bourg, est décorée intérieurement de quatre colonnes toscanes d'un bon style. En face, est la porte (*n*) qui donne entrée sur le parc; de ce côté, elle a conservé son ancienne construction, mais sur la cour royale (V. pl. 20.), elle représente un bel arc de triomphe, décoré d'une riche ordonnance de six colonnes doriques; divisant sa largeur en trois parties inégales, celles des côtés sont enrichies de niches qui étaient ornées de statues antiques en marbre, et, au-dessous, de bas-reliefs.

Cette magnifique décoration s'unit aux deux ailes par les galeries découvertes; et cet ensemble harmonieux présentait, avant la mutilation, le spectacle le plus majestueux. Ce bel arc de triomphe est d'une parfaite exécution; il fait le plus grand honneur à Louis Leveau, qui fut chargé de tous les travaux du château neuf, par

ordre de Louis XIV, dont il était le premier architecte.

La destination actuelle du château a exigé des dispositions qui ont entraîné la mutilation d'une grande partie de cet intéressant édifice; mutilation que les amis des arts et des monuments qui rappellent les époques de notre histoire, déploreront éternellement.

Au milieu du parc se trouvait, avant la révolution, un couvent de Minimes qui avaient succédés aux Bons-Hommes, fondés par Louis VII. Tous les bâtiments de cette habitation religieuse ont été détruits, à l'exception de ceux qui formaient le pied-à-terre des rois, et qui sont aujourd'hui une retraite charmante au milieu de cette solitaire et sombre forêt.

Le bourg de Vincennes, dont une partie s'appelait autrefois la *Pissote*, est grand, bien bâti et bien percé. Il est traversé par la route de Coulommiers à Paris. On arrive à cette dernière ville par une longue et magnifique avenue de quatre rangées d'arbres, parfaitement de niveau au moyen de murs de soutenement considérables venant aboutir à la barrière du Trône, qui forme une des plus importantes entrées de la Capitale.

Ce bourg est le siége d'une justice de paix, et

compte dix-neuf cents habitants. La fête communale qui a lieu chaque année, le 15 août, à l'entrée du bois, est une des plus renommées des environs de Paris, et attire une grande affluence.

NOGENT. — FONTENAY. — MONTREUIL.

Non loin de Vincennes, on remarque *Nogent*, grand village dans une situation qui domine les rives de la Marne. Plusieurs jolies maisons de campagne l'embellissent. *Fontenay-sur-Bois*, autre village situé sur un coteau, et contenant plusieurs belles maisons d'agrément, doit son nom aux fontaines d'eau vive des environs, que Charles V fit conduire dans la suite à son château de Vincennes. Ce village, dont le territoire était autrefois beaucoup plus étendu, devint célèbre par le château de *Beauté*, que Charles VII y avait fait bâtir pour l'aimable, la tendre Agnès Sorel, qui mérita l'estime et même la reconnaissance des Français, et que ses contemporains se plaisaient à nommer la *Belle des Belles*. Il ne reste aucun vestige de ce château : la porte de Beauté, dont nous avons parlé, et un moulin sur la Marne, qui porte le même nom, en rappellent seuls le souvenir.

Montreuil, immense village, qui compte quatre mille habitants, est connu par l'excellence de ses pêches et son vignoble considérable. L'aspect que

présente, pendant l'été, cette longue suite de murs tapissés d'espaliers, est des plus agréables; mais en hiver, c'est un triste spectacle que la vue de ces murailles nues et dépouillées des fruits et des feuilles qui les embellissaient.

CIMETIÈRE DU PÈRE LACHAISE, OU MONT-LOUIS.

Nous terminerons cette deuxième promenade, en visitant le cimetière de *Mont-Louis*. Cet asile funèbre s'étend dans un espace de soixante à quatre-vingts arpents sur la croupe de la butte Saint-Chaumont. Son nom vulgaire de *Cimetière du Père Lachaise*, lui vient de ce que le château et le parc de Mont-Louis avaient aparteni à ce jésuite, malheureusement célèbre; c'était un don de la munificence de Louis XIV, qui l'avait fait bâtir. Dans le temps que Mont-Louis était un lieu de plaisirs, sa position devait faire le charme principal de cette habitation. Il est, en effet, peu d'endroits dans les environs de Paris, dont la perspective soit aussi étendue et aussi variée. De ses appartements, le confesseur de Louis XIV dominait la Capitale; à l'ouest, il apercevait Belleville, Montmartre et Ménil-Montant; et au midi, sa vue embrassait tout l'horizon de Bicêtre et de Meudon, et elle

planait délicieusement, à l'est, sur la belle plaine de Saint-Mandé, Montreuil, Vincennes, et sur les rives si fertiles et si riantes de la Marne. Maintenant, déserte, cette colline, qui est presque au niveau du dôme du Panthéon, présente de loin sa solitude et ses tombeaux aux voyageurs qui arrivent à Paris par les routes du levant, du midi et du couchant; et celui qui la visite, voit d'un même coup d'œil le séjour des vivants et celui des morts.

Cette magnifique position du cimetière du Père Lachaise est peu convenable aux affections que l'ame doit éprouver dans le séjour de la mort. Quelle différence entre l'impression de tristesse et de mélancolie dont sont invinciblement frappés ceux qui parcourent le *Champ de repos*, et l'expression d'indifférence, de distraction, qui règne sur le visage des curieux qui visitent les tombes orgueilleuses de Mont-Louis. Là, tout rappelle à la mort; ici la vue est facilement détournée par le tableau magnifique qui se déroule sous les yeux.

Les tombeaux qu'on rencontre dans ce cimetière, sont généralement construits avec plus de luxe et de magnificence qu'ailleurs. La plupart sont des monuments d'orgueil plutôt que de douleur. La mode, qui gouverne tout à Paris, a

mis dans son domaine cette sépulture; et depuis seize à dix-huit ans que Mont-Louis est destiné à cet usage, il est du bon ton de s'y faire enterrer. Il y a beaucoup de tombeaux dont l'emplacement est concédé à perpétuité, et qui sont destinés à recevoir les dépouilles mortelles de toute une famille. Le prix élevé de toutes ces concessions est bien fait pour alimenter cette manie que l'homme a de se distinguer, et qu'il s'efforce de satisfaire, même après sa mort.

Comme c'est la richesse et la vanité qui le plus souvent déterminent le choix du cimetière, elles président aussi à l'érection du monument funèbre comme à la composition de l'épitaphe, et l'on ne sera pas étonné que là, comme ailleurs, le marbre le plus fastueux ne dise pas la vérité, et ne couvre pas toujours l'homme de mérite.

Nous citerons parmi les plus intéressants de ces monuments, par les souvenirs qu'ils offrent, celui de Delille, qui n'a pour inscription que le nom de cet immortel poëte; celui du géographe Mentelle, avec une inscription grecque. Près du *Virgile* français repose un autre poëte, aussi immortel, Marie-Joseph Chénier, chantre de la gloire et de la liberté française; Grétry, et les savants Fourcroy et Bosquillon. Quatre colonnes décorent le tombeau de Parmentier. Beaucoup plus simple,

le monument qui couvre la cendre du *brave* des *braves*, a pour toute inscription le nom de Ney.

Non loin de la tombe de Chénier, se trouve celle d'un homme qu'il ne ménagea pas dans ses satires, mais à qui il eût rendu justice, s'il ne l'eût pas précédé dans cette dernière demeure: Camille Jordan, escorté dans les funérailles par des milliers d'élèves des écoles de droit et de médecine, qui pleurèrent en lui un courageux défenseur des libertés publiques.

Parmi ceux des tombeaux que distingue leur caractère monumental, l'attention se fixera particulièrement sur un édifice gothique, destiné à la famille Gréfulhe, et sur une rotonde de huit colonnes doriques, en marbre blanc, consacrée au ministre Urquijo; l'obélisque de marbre blanc, d'une belle proportion, dont les faces offrent à la fois le nom de Masséna et ses victoires. Le français qui contemple ce monument éprouve, au nom d'un seul homme et de quelques villes, un sentiment de respect et d'admiration que n'ont pu lui inspirer d'autres tombes chargées d'inscriptions flatteuses et de vains titres.

Un soubassement qui s'élève sur des marches en marbre noir, porte une espèce de temple de dix colonnes d'ordre dorique grec, sous la voûte

duquel un sarcophage, de marbre blanc comme le reste du monument, renferme les cendres d'une comtesse Démidoff. Ce tombeau est un des plus magnifiques de Mont-Louis. On distinguera encore l'obélisque en pierre des Crawfurt et l'obélisque en granit du baron d'Abadie. Après le mausolée, richement décoré de sculptures, d'un bourgmestre de Bruxelles, nous citerons celui d'un négociant, Pierre Gareau, où l'on admire une statue de marbre blanc, plus grande que nature, représentant une femme plongée dans la douleur. Ce bel ouvrage serait digne de décorer l'intérieur d'un temple.

Un nom illustre, comme on en trouve tant dans ce lieu, vaut seul une épitaphe : parmi celles où l'on a cru devoir ajouter quelque chose à un nom célèbre, nous ne rapporterons que l'épitaphe de Regnault de Saint-Jean-d'Angély :

Français, de son dernier soupir
Il a salué sa patrie;
Un même jour a vu finir
Ses maux, son exil et sa vie.

Et celle de la célèbre Barilli :

. . . . . *Morte!*
Posto hai silenzio a più suavi accenti
Che mai s'udiran.

En 1814, au moment où l'ennemi menaçait

Paris, de formidables batteries furent établies sur la colline de Mont-Louis; ses murs de clôture furent crénelés. Cette vaste enceinte, consacrée à une paix éternelle, retentit bientôt du bruit des combats: vainement les valeureux élèves des écoles Polytechnique et d'Alfort opposèrent leur bravoure au nombre; écrasés par deux divisions russes, dans les rangs desquelles ils avaient porté le carnage et la mort, ils furent obligés de céder. Le soir du trente mars, les barbares du Wolga bivouaquèrent sur cette terre sacrée, et leurs feux allumés autour des tombes, semblaient augmenter de leur lugubre lueur, le deuil de cette enceinte et celui de cette fatale journée.

TROISIÈME PROMENADE.

A FONTAINEBLEAU.

BICÊTRE.

La Seine et le ruisseau de Bièvre, plus connu à Paris sous le nom de rivière des Gobelins, ont pour intervalle de l'une à l'autre, un plateau dont la partie la moins élevée vient finir à la barrière d'Italie, vers l'extrémité du faubourg Saint-Marcel. Là, deux routes, parfaitement plantées, se présentent; l'une, se dirigeant sur la gauche, se divise bientôt pour aller, d'un côté à *Ivry*, village dans une situation agréable, près de la Seine, et qui a de jolies maisons de campagne, et de l'autre, à *Vitry*, autre village très-considérable, célèbre par ses pépinières, ses maisons de campagne et sa fête champêtre du *Port-à-l'Anglais*, et de là elle se prolonge à Choisy, troisième village dont nous parlerons ci-après. Attachons-nous maintenant à la route de droite qui, plus large que

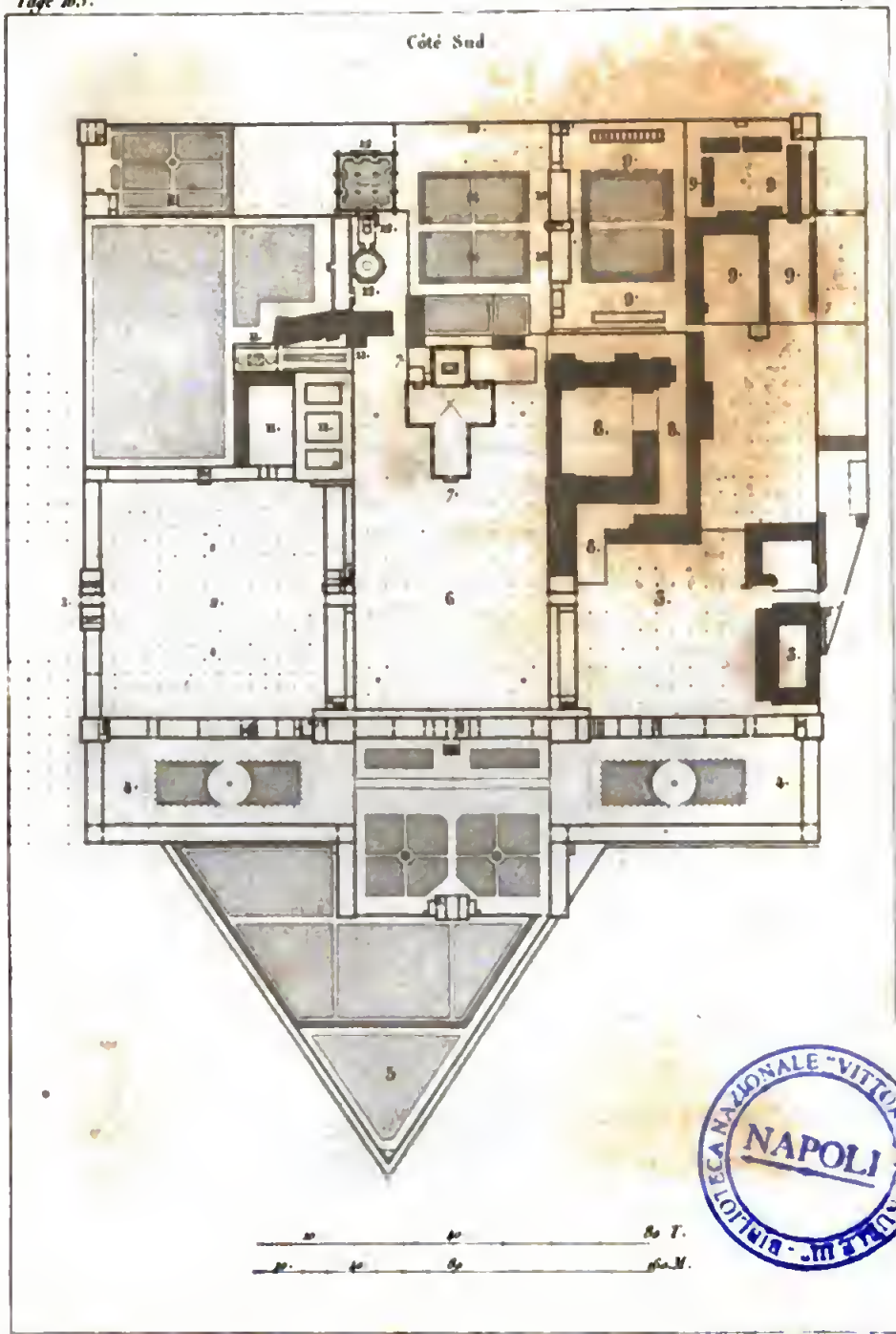
l'autre, est celle de Lyon, et conduit aussi en Italie.

BICÊTRE.

Le premier objet remarquable sur cette route est la maison de *Bicêtre*. Saint Louis avait donné aux Chartreux, qu'il voulait établir près de Paris, un terrain situé sur la paroisse de *Gentilly*, et qu'il avait acquis en 1250, d'un nommé Legueux; mais les cénobites s'étant encore rapprochés de la Capitale, leur couvent, abandonné et presque tombé en ruines, n'était plus connu que sous le nom de *la Grange aux gueux*, lorsqu'au commencement du règne de Philippe-le-Bel, Jean, évêque de Winchester en Angleterre, en fit l'acquisition, et y bâtit un hôtel; de là, ce château prit le nom de Winchester, d'où, par corruption, on fit Bichestre, puis Bicêtre. Cependant quelques auteurs veulent que ce mot vienne de *castrum Biberis*, château de Bièvre. La rivière de ce nom coule en effet au pied de la colline de Bicêtre.

Robert Knolle, chef d'un parti anglais dans les guerres qui agitèrent le règne de Jean Ier, s'empara de cette maison devenue propriété française, et l'abandonna après l'avoir pillée.

Jean, duc de Berry, enchanté de la position de Bicêtre, que Charles V, son frère, lui avait



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Plan Général, de l'Hospice de Bicêtre.

1. Avenue et Porte d'entrée.
2. Cour des Champs, et Fontaines.
3. Cour St. Leger, et Cuisine Génér.le
4. Nouveaux Dortoirs, et Promenoirs.
5. Cimetière, et Salle des Morts.
6. Cour St. Jean, et Fontaines.
7. Eglise, et Logement du Chapelain.
8. Prison, et Dépendances.
9. Cours, et Loges des Fous, et des Epileptiques.
10. Batiment, et Jardin du Conseil.
11. Ateliers, Lavoir, Buanderie et Lingerie.
12. Manège, Puits, et Grand Réservoir.

donné, y fit bâtir un vaste château pour la décoration duquel il appela les plus habiles artistes. Suivant le Laboureur, on admirait dans cet édifice, surtout la grande salle dont les peintures et les autres ornements, que cet écrivain fait connaître en détail, prouvent que sans les guerres civiles qui déchirèrent si long-temps la France, les arts eussent atteint leur perfection bien avant Louis XIV. En 1411, le château de Bicêtre, où s'était retranché le duc d'Orléans, fut pris et brûlé par la faction de Legois, boucher de Paris.

Après cet incendie, le duc de Berry fit don, en 1416, de l'emplacement et des dépendances de son château au chapitre Notre-Dame de Paris. Ce qui restait de ces bâtiments, devenu un repaire de voleurs, fut pris en 1519, et rasé en 1632. A cette époque, Louis XIII, voulant établir un hôpital pour servir de retraite aux soldats invalides, choisit l'emplacement de Bicêtre, et y fit élever, en 1634, la plus grande partie des édifices qui existent aujourd'hui. Cependant cet établissement, loin de parvenir au degré de perfection qu'il comportait, était presqu'oublié, lorsque Louis XIV, dont les vues étaient plus grandes, ayant bâti le magnifique hôtel des Invalides de Paris, réunit Bicêtre à l'hôpital général, dont il est encore aujourd'hui une annexe.

Le plan de Bicêtre (pl. 21.), si l'on excepte quel-

ques additions, offre un carré d'environ cent cinquante toises de côté. Le principal corps de bâtiment donne, au nord, sur un jardin qu'entourent des bâtiments moins élevés, qui sont à l'usage des ateliers. L'ensemble des parallélogrammes offre trois principales cours; la première sert d'entrée par une avenue aboutissant à la grande route; dans la deuxième, est l'église en forme de croix, d'une disposition et d'une décoration fort simple, mais qui convient bien à la destination de l'établissement; la troisième cour renferme un grand nombre de constructions disposées sans beaucoup de symétrie. Là, sont les prisons et les nouveaux cachots construits par M. Viel. Les cours sont plantées d'arbres, et le reste de l'enclos est en jardins. Ces bâtiments sont distribués, suivant leur destination respective, pour le logement des vieillards indigents, qui occupent deux mille deux cents lits, et qui ne sont reçus qu'à l'âge de soixante-dix ans; pour le logement des fous, et enfin pour celui des malfaiteurs, condamnés à la réclusion, ou aux travaux forcés, et qui attendent le départ de la chaîne, dont ils doivent faire partie.

Depuis 1775, on a établi dans la prison de Bicêtre des ateliers de polisseurs de glaces et de boutons, de cordonniers, et une fabrique de bas. Ceux des détenus qui ne veulent pas y travailler, sont punis; les autres, au contraire, reçoivent

un salaire dont une partie est appliquée à leur procurer une meilleure nourriture, et le surplus mis en réserve pour leur être compté au moment de leur sortie. Les vieillards indigents y ont aussi un atelier, où ils se livrent à de petits ouvrages en os et en bois.

Un bâtiment neuf a été construit, depuis la révolution, sur les dessins de M. Viel, pour contenir les fous; il est beau, convenable, et a coûté quatre cent mille francs.

Long-temps on s'était contenté, pour l'évacuation des immondices de ce vaste hôpital, d'un aquédue et d'un puisard à ciel ouvert; mais ces immondices s'accumulant insensiblement, finirent par se répandre dans la campagne, d'où elles portaient aux villages voisins une infection insupportable et pernicieuse; on essaya vainement de les contenir par des digues, il fallut recourir à d'autres moyens.

On songea d'abord à un cloaque voûté jusqu'à la Seine au-dessous de Paris; mais la distance de près de trois mille toises, la nature du sol partout criblé de carrières; trois grandes routes à traverser, une dépense première de trois millions, l'entretien et le service difficile et dangereux du nettoyement d'un souterrain de cette étendue, firent abandonner ce projet. Ce fut alors que M. Viel proposa, et fut chargé d'exécuter

un projet approprié aux circonstances locales, et dont les résultats ont justifié la hardiesse.

Les eaux et les immondices de toutes espèces de la maison de Bicêtre, arrivent par un chenal découvert de deux cents toises de longueur, dans une enceinte isolée, où sont pratiqués deux bassins garnis de vannes nécessaires pour opérer la séparation des matières solides et liquides. Les premières sont enlevées par les cultivateurs qui en paient même un prix considérable ; les autres s'écoulent et se perdent par infiltration dans des carrières creusées soixante pieds au-dessous du sol, et dont il a fallu disposer, à cet effet, une grande étendue.

Ces travaux consistent principalement en plusieurs rigoles tortueuses dans le trajet desquelles s'opère l'absorption d'une partie des eaux, et un puits de quarante pieds de profondeur ; enfin, en quinze grandes tranchées, creusées à travers plusieurs bancs de pierres, où va se perdre le reste de ces eaux. On y trouve aussi des ouvrages d'art, tels qu'un grand nombre de murs, de piles et de voûtes, des escaliers pour pénétrer dans ces vastes souterrains, et plusieurs ventouses pour en renouveler l'air. Tous ces travaux ne pouvaient être conçus et exécutés que par un artiste aussi consommé dans l'art de la construction que l'était feu M. Viel.

La position de Bicêtre sur une hauteur, et son isolement dans la campagne, lui procurent un air beaucoup plus sain que celui de presque tous les hôpitaux de Paris. Cependant de cette position élevée, il résultait autrefois qu'on manquait d'eau, et qu'on était obligé d'en aller chercher à la Seine. Pour remédier à ce grave inconvénient, on fit, en 1733, sous la direction de Boffraud, creuser un puits que ses dimensions rendent remarquable. Il a cent soixante douze pieds de profondeur et quinze de diamètre; creusé presqu'entièrement dans le roc vif sous lequel sont les sources; il a neuf pieds d'eau intarissable.

Un arbre vertical porte à son sommet un tambour sur lequel se roulent et se déroulent alternativement deux câbles qui passent par des poulies de quatre pieds de diamètre, placées au-dessus du puits; ces câbles, à leur extrémité, portent chacun un seau de la capacité d'un muid; lesquels seaux, descendant et montant tour à tour, se remplissent perpendiculairement sans balancement ni choc, au moyen de quatre soupapes qui sont au fond. Parvenu hors du puits, le seau montant est accroché par des mains de fer qui le font pencher vers une cuvette où il se vide, et de suite par son poids il aide à l'autre seau à monter de même. De cette cuvette, l'eau s'écoule dans un réservoir d'une belle et solide construction,

qui a soixante-trois pieds en carré, et contient quatre mille muids d'eau. Cette espèce de citerne est revêtue en plomb laminé; quatre piliers soutiennent la voûte en pierre de taille; des tuyaux souterrains distribuent l'eau dans toutes les parties de l'établissement.

VILLEJUIF. — CHOISY.

Villejuif, bourg situé sur la route de Fontainebleau, et déjà connu dès le règne de Louis VII, est le siége d'une justice de paix, et contient une population de mille quatre cents habitants. Ce bourg est sale et mal bâti; son château, d'un aspect assez triste, a cependant un parc dessiné par Le Nôtre. L'église, très-vaste, a été rebâtie plusieurs fois; les dernières constructions sont de 1539. On trouve à Villejuif un télégraphe de la ligne de Lyon, et sur le tertre en avant de ce bourg, un obélisque qui détermine l'extrémité septentrionale d'une base trigonométrique, établie pour le levé de la carte de France, dite de l'Académie des Sciences, mais plus connue sous le nom de Cassini, son principal auteur. Au pied de cet obélisque, on est plus élevé d'environ quarante pieds que les tours de Notre-Dame, et l'on jouit d'une vue magnifique sur une grande partie de Paris et de son vaste bassin. De cet endroit, la Capitale paraît s'étendre jusqu'à Charenton.

Le plateau qui, de Villejuif, s'étend jusqu'au bord du bassin de l'Orge, se nomme la plaine de *Long-Boyau*. Cette plaine est renommée par sa fertilité en grains; la pente assez rapide qui borde la Seine à quelque distance, est couverte de villages et d'agréables habitations.

Choisi le-Roy, connu dès le huitième siècle, dépendait alors de *Thiais*, qui en est à une demi-lieue. Sa première église, bâtie en 1207, fut érigée en paroisse en 1224; elle fut rebâtie en 1696 par Mademoiselle d'Orléans, qui possédait Choisy à cette époque. Cette princesse fit aussi bâtir en 1682, sur les dessins de François Mansard, un château qui fut successivement possédé par madame de Louvois, le Dauphin, fils de Louis XIV, et la princesse de Conti, fille légitime du même roi. A la mort de cette princesse, Louis XV acheta le château de Choisy, que Jacques Gabriel rebâtit presqu'entièrement, pour en faire, en 1739, une magnifique habitation. Le même architecte bâtit, pour madame de Pompadour, un autre petit château auprès du grand. Les artistes les plus célèbres se distinguèrent à l'envi pour l'embellissement de cet asile fortuné d'un prince qui vécut trop pour sa gloire et son pays. Cependant il ne reste plus rien, ni du château de Choisy, ni de sa magnificence, ni des chefs-d'œuvres de l'art et du luxe de son ameublement; le soc de la char-

rue a sillonné ses superbes jardins; la Seine qui en baignait les bords charmants, dont elle paraissait s'éloigner à regret, vient aujourd'hui briser ses flots contre les débris d'une terrasse d'où l'œil découvre une campagne immense. Quatre manufactures se sont élevées sur les ruines de l'habitation royale; ainsi Choisy n'a gagné au change que des exhalaisons délétères, qu'une épaisse fumée, qui corrompent l'air pur qu'on y respire.

Cependant cette petite ville est une des plus agréables des environs de Paris : son assiette dans un joli bassin, ses rues larges et tirées au cordeau, ses maisons élégantes et bien bâties, les restes de avenues, la proximité de la Seine, tout concourt à en faire un séjour des plus riants. L'église paroissiale est d'une construction solide, et sa décoration fort simple; la première pierre en fut posée, le 4 juillet 1748, par Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Le pont, bâti en 1802, a trois cent soixante-neuf pieds de longueur et vingt-trois de largeur, il est en bois de chêne avec culées et piles en pierre. Ce pont composé de cinq travées d'un dessin élégant, et d'une construction solide, a été exécuté par Navier, ingénieur des ponts-et-chaussées. Il établit la communication entre Provins et Versailles : une très-belle route conduit de Choisy à cette dernière ville.

ORLY. — VILLENEUVE-LE-ROI. — ABLON. — PARAY. — ATHIS.

Nous ne parlerons d'*Orly*, grand village, situé sur la pente du plateau de Long-Boyau, que pour rappeler que la tour tronquée qui accompagne l'église de ce lieu, et qui doit avoir eu plus de hauteur, est un monument glorieux du courage de ses habitants.

A l'époque de nos funestes guerres civiles, les Anglais, par leurs pillages, leurs dévastations, leurs cruautés, forcèrent souvent à la révolte des paysans, qui d'ailleurs ne portaient qu'impatiemment le joug de l'étranger. En 1360, dit un auteur, à qui ce récit est emprunté, deux cents des plus braves habitants des environs d'Orly se retranchèrent dans la tour du village; ils avaient rempli l'église de provisions, et dressé des balistes, des catapultes et autres machines du temps, avec lesquelles ils portaient le ravage dans l'armée anglaise, qui les assiégeait depuis plus de trois mois; ils restèrent dans cette espèce de forteresse sans se rendre; enfin, n'espérant plus de secours, ayant épuisé toutes leurs provisions, pressés par la famine, ils capitulèrent. Les Anglais, au lieu d'admirer une aussi glorieuse défense, assassinèrent la moitié de ces malheureux, firent les autres prisonniers, brûlèrent le village, abattirent en partie la tour, et, tout fiers de ces beaux faits d'armes contre de misera-

bles paysans, ils se retirèrent en triomphe au camp qu'ils avaient entre Chartres et Montlhéry. C'est depuis ce temps que la tour de l'église d'Orly est restée si écrasée. Mais les descendants des braves Français qui s'y défendirent avec tant de courage, voient cette espèce de ruine glorieuse avec plus de plaisir que si elle était un chef-d'œuvre d'architecture.

Villeneuve-le-Roi, autre village, eut pour seigneur Philippe-Auguste, et fut donné en 1337 aux Chartreux de Paris, à la charge de nourrir les chiens du roi; cette terre appartint ensuite au turbulent Marcel, prévôt des marchands, dont un descendant la vendit, en 1617, au chancelier Guillaume Duvair. Quatre-vingts ans après, le ministre Claude le Pelletier y fit construire un magnifique château, aussi remarquable par son architecture que par sa belle position : ce dernier avantage est resté au pavillon, seul débris conservé de cet édifice.

Ablon, village qui paraît devoir son nom au terrain d'alluvion sur lequel il est bâti au bord de la Seine, n'est remarquable que par sa position, son bac, quelques maisons de campagne, et pour avoir eu l'un des deux temples accordés par Henry IV aux protestants, temple qui plus tard fut transféré à Charenton.

En regagnant le sommet du plateau traversé dans toute sa longueur par la magnifique route de

Lyon, on trouve, non loin de cette route et du village de *Paray*, un obélisque funèbre, isolé dans un champ, et sur une face duquel on lit cette inscription :

Noël Jourda Devaux,
maréchal de France, mort à Grenoble
le 12 septembre 1788.

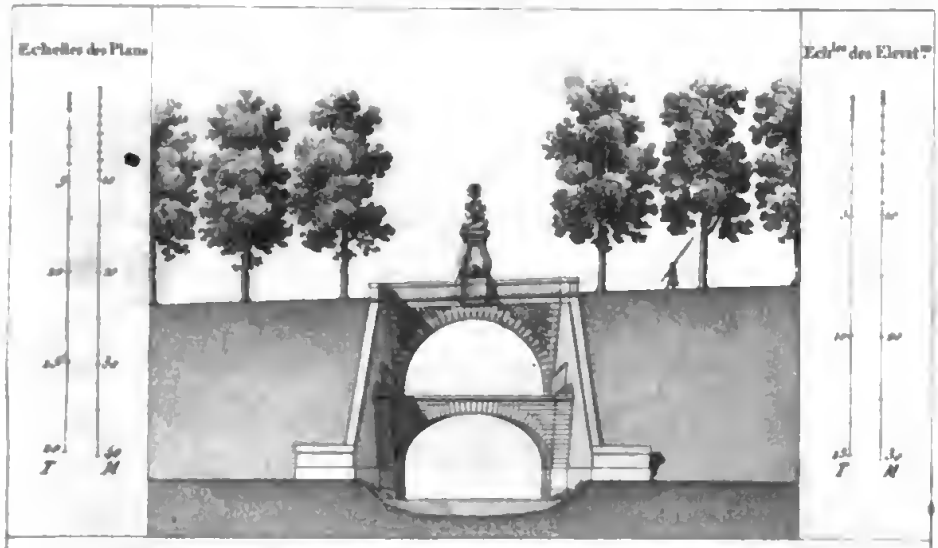
Les autres inscriptions indiquent que c'est par les soins de sa fille, que le cœur du maréchal a été déposé sous ce monument. A gauche de la route, et au bord du plateau, le simple château d'*Athis* domine la Seine. Dans le village de ce nom, connu dès le neuvième siècle, on trouve encore le parc de *Crussol*, remarquable par sa belle futaie, et qui renferme le tombeau de la chienne favorite de Roquelaure, pour laquelle mademoiselle Scudéry composa une épitaphe.

Au bout de la plaine on trouve l'obélisque de Juvisy, qui fixe l'extrémité méridionale de la base dont nous avons parlé page 170. La distance entre les deux obélisques est de cinq mille sept cent soixante toises.

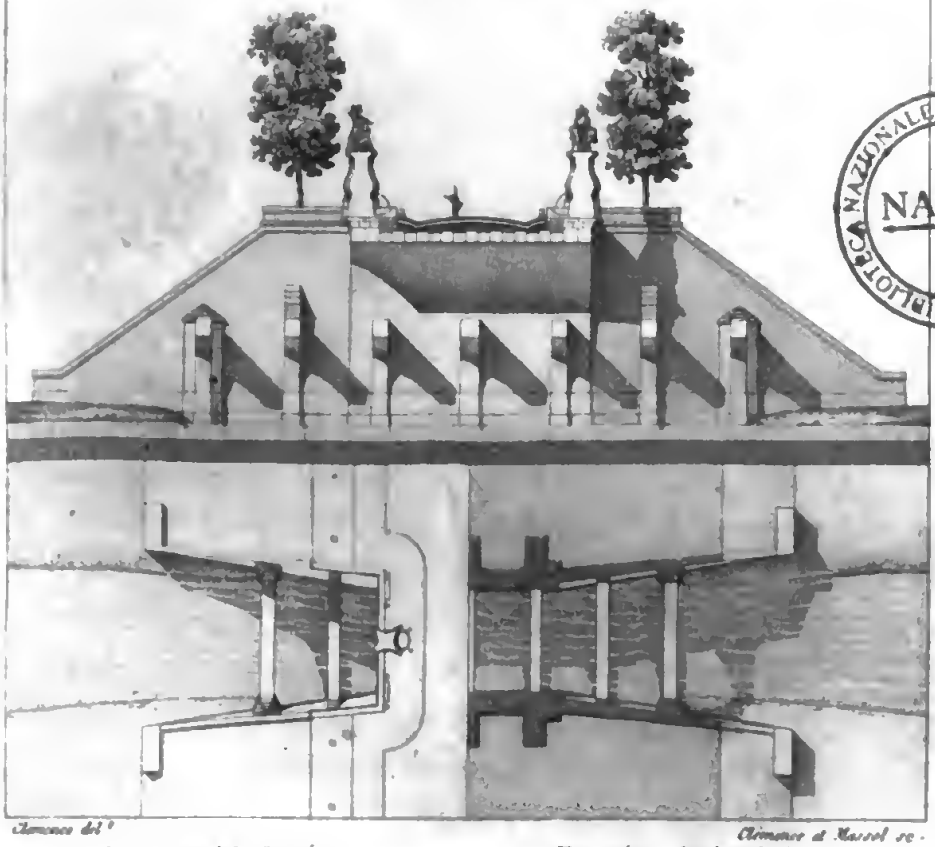
LES BELLES-FONTAINES. — JUVISY.

Autrefois la grande route descendait par une pente rapide, étroite et sinueuse dans le village

de *Juvisy*. En 1728, à cette époque où tant de routes furent ouvertes, on n'oublia pas celle-ci tracée en ligne droite dans toute la plaine depuis Villejuif. A son arrivée au hameau de *Fromenteau*, à la naissance de la pente, elle se développe par une belle courbe jusque dans le vallon de l'Orge. Pour lui donner une pente douce et uniforme, il a fallu d'abord faire une tranchée profonde et fort large, ensuite un remblai de plus de sept cents toises de longueur; ce remblai, qui traverse les deux bras de la rivière d'Orge, a nécessité deux ponts, dont un est particulièrement remarquable. Celui-ci, dont nous donnons les plan, coupe et élévation, (pl. 22.) a soixante pieds de largeur entre les têtes. Il se compose d'une seule arche en plein-cintre de quarante pieds d'ouverture, et reposant sur les culées, qui lui donnent cinquante pieds de hauteur sous clef. Comme le remblai de la route forme de chaque côté un talus considérable, les culées sont prolongées en évasant par des murs en ailes formant rampe de soixante-douze pieds de longueur. Pour soutenir l'énorme poussée des terres, sept arcs-boutants elliptiques, qui ont depuis quarante jusqu'à quarante-deux pieds d'ouverture, sont disposés parallèlement et s'appuient sur les deux culées et leurs prolongements : les arcs-boutants ont une hauteur uniforme de vingt-trois pieds au-dessus de l'eau, et trois pieds d'épaisseur; ils sont en pierre de taille



Coupe en travers



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Clemence del.t Clémence et Massol sc.

Plan au niveau de la Chaussée Plan au niveau des Arcs-Boutans

Pont des Belles fontaines, à Juvisy.

Digitized by Google

et fort bien appareillés. L'arcade principale, dont les pieds-droits et les voussures sont en pierre de taille, est bâtie en meulière, pierre très-abondante dans la contrée, et très-propre à ce genre de construction. La disposition générale de ce pont, dont les parapets s'élèvent de cinquante-neuf pieds au-dessus de l'eau, le fait paraître comme s'il était composé de deux étages d'arcades, et présente un ensemble imposant et pittoresque. Les parapets sont décorés de deux fontaines, dont l'eau abondante et pure, vient d'une source découverte en faisant la tranchée. Des piédestaux de mauvaise forme supportent, l'un, un trophée, et l'autre, le Temps, tenant le buste en médaillon de Louis XV, et terrassant l'Envie : ces groupes, présentement mutilés, sont de Coustou le fils; les angles des corniches sont décorés de têtes de boucs et de quatre faces de mascarons. Sur la fontaine à gauche on lit sur le marbre, cette inscription :

Lud. XV Rex
Christianissimus
Viam hanc anteà difficilem
Arduam ac penè in viam
Scissis disjectisque rupibus,
Explanato colle,
Ponte et aggeribus constructis,
Planam, rotabilem et amœnam
Fieri curavit
Anno. M. D. CC. XXVIII.

Le piédestal de droite porte cette autre inscription, en partie effacée,

Ce Monument
a été restauré,

---

an 1813.

Du pont des *Belles-Fontaines* on jouit d'un coup d'œil admirable; la vue s'y promène sur un vaste bassin que la Seine enrichit de ses brillants contours : de riches coteaux offrent une foule de jolies habitations qui se dessinent parmi des groupes de beaux arbres. Dans le nombre des villages qu'on découvre de ce point, on remarque *Juvisy*, connu dans l'histoire de nos troubles civils pour être le lieu où Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, arrêta, en 1405, Louis de Bavière, Montagut et le comte de Dammartin, qui conduisaient auprès d'Isabeau, retirée à Corbeil, le dauphin, fils de Charles VI.

Le parc de Juvisy, traversé par la rivière d'Orge, a été dessiné par Le Nôtre. L'exposition est magnifique; on y voit de belles sources alimenter une superbe pièce d'eau, à cent pieds au-dessus de la

rivière; de la terrasse, et surtout du pavillon neuf, élégamment décoré, et contenant quatre tableaux de M. Misback, la vue s'étend de Villeneuve-Saint-Georges à Corbeil. Quant au château, il n'offre rien de remarquable, si ce n'est un pavillon en rocaille, contenant une salle de billard, dont l'intérieur, décoré d'un ordre corinthien en pilastres, est orné d'un plafond peint à fresque par des artistes Italiens. Devant le château une petite fontaine, bien ajustée par M. Dubois, est décorée d'un Mercure en bronze, ouvrage de Jean de Bologne.

SAVIGNY. — VIRY. — RIS.

A l'entrée du vallon, à droite de la route, *Savigny*, village dont l'histoire du diocèse de Paris fait mention dès 1136, offre un très-beau château, entouré de fossés d'eau vive, et flanqué de quatre tours. Sans être régulier, cet édifice, restauré vers la fin du quinzième siècle, ne manque pas de caractère. Le prince d'Eckmühl, qui le possède, l'a considérablement embelli.

On y remarque un salon en stuc, exécuté d'après les dessins de Trouart, et un autre salon décoré de tableaux, représentant plusieurs maisons de plaisance des souverains de France et d'Allemagne. Ils sont l'ouvrage de MM. Bidault et Thibault. Vernet en a peint les figures. Le parc, de deux

cent cinquante arpents, doit uniquement sa beauté à ses eaux et à ses plantations. Le bâtiment du moulin, construit en 1811, par M. Dufour, l'un des architectes du roi, est un bel édifice, dont la disposition ingénieuse et pittoresque, bien appropriée à son utile destination, contribue puissamment aux agréments du parc, et mérite d'être distinguée de ces fabriques éphémères qui décorent la plus grande partie de nos jardins d'agrément.

Dans les nombreuses maisons de plaisance qui dépendent de Savigny, on doit encore remarquer celle de *Grand-Vaux*.

Le village de *Viry*, connu par ses excellents fromages, contient plusieurs maisons de plaisance, auxquelles leur situation à mi-côte procure une vue très-agréable. Celle de *Piedefer* est remarquable par un jardin de peu d'étendue, mais qui offre, avec un source abondante, un très-beau rocher artificiel qu'accompagnent des plantations variées. La maison, extrêmement simple, qu'y possède madame la duchesse de Raguse, est accompagnée d'un jardin anglais, avec une rivière artificielle. Dans une espèce de ferme d'un dessin pittoresque, on trouve une vacherie, remarquable par sa tenue. La serre et le pavillon gothique qui forment l'entrée du parc, sont aussi d'un dessin élégant. Mais, en général, l'ordonnance de ces fabri-

ques, du dessin de Damême, ainsi que la distribution du jardin, se ressentent beaucoup de la décoration maniérée des théâtres. Toutes les maisons de Viry ont d'abondantes eaux de source.

Ris, village traversé par la grande route, contient plusieurs châteaux ou maisons de plaisance, dont aucune n'est remarquable sous le rapport de l'architecture, mais tous ont une vue agréable. Le jardin de *Frémont* se distingue par une collection curieuse de végétaux exotiques.

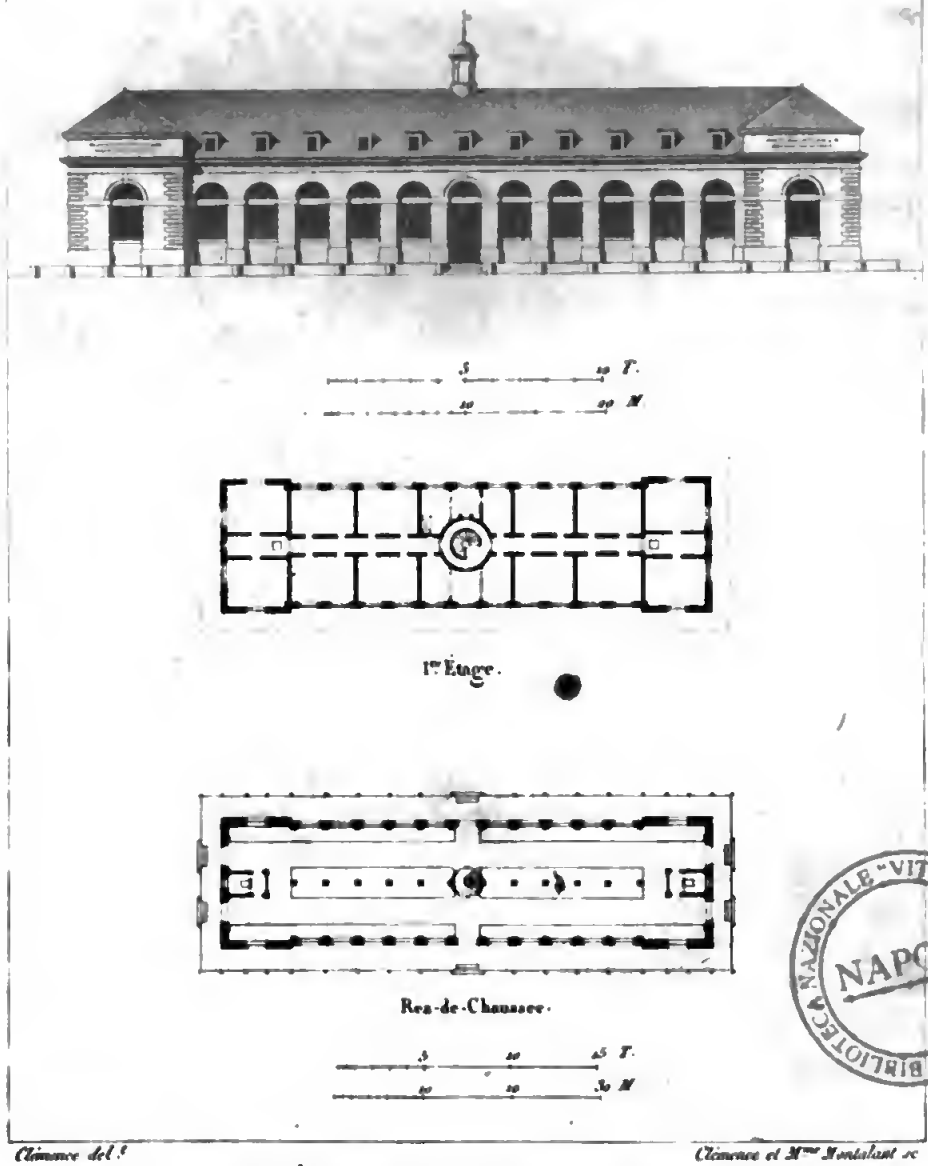
Le château de *Petit-Bourg*, bâti à mi-côte, et près de la grande route, remarquable par son étendue et sa régularité, est sans caractère extérieur de décoration ; mais l'intérieur en est très-orné. Son parc est un de ceux dont la continuité non interrompue couvre le coteau qui s'étend de Ris à Corbeil. Petit-Bourg, bâti sous le règne de Louis XIV, reçut souvent ce monarque et la fière Montespan. Il appartenait au duc d'Antin, et cette circonstance entra pour beaucoup dans la construction de la magnifique route que nous avons fait suivre au lecteur, et dont le pont le plus près de Viry porte le nom d'*Antin*. Ce château tombait en ruine lorsque la présidente Chauvelin en fit l'acquisition, et le fit rebâtir par Chevotel. Le parc dévasté, fut restauré ; depuis on y a fait de nombreux changements et embellissements. Ce serait nous répéter que parler de la vue dont on

jouit à Petit-Bourg; cet avantage est commun à tous les sites qui bordent la Seine. Mais *Etioles* et *Soisy*, beaux villages, qui en occupent la rive droite, ajoutent singulièrement à la beauté de cette riche vallée.

CORBEIL. — ESSONNE.

Corbeil, petite ville, siége d'une sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, et peuplée d'environ quatre mille ames, fait dériver son nom de Domitius Corbulon, général de Néron dans les Gaules, et qui, dit-on, a fondé cette ville. D'autres auteurs croient que Corbeil est le *Mitioledum* que, dans ses commentaires, César place sur la Seine entre Paris et Melun. Quoiqu'il en soit, il est constant que Corbeil est fort ancien, et que sa situation primitive était près de la droite de la Seine. Cette partie de la ville porte encore le nom du *Vieux-Marché*. Il y avait déjà un pont sous les rois de la première race, mais point de maisons par-delà. Au neuvième siècle, Charles-le-Gros fit bâtir, à Corbeil, un château où il plaça un comte avec des troupes, pour protéger les campagnes contre les invasions des Normands. Ces comtes, devenus puissants, osèrent plus d'une fois résister aux rois dont ils tenaient leur autorité. Cette ville de Corbeil, importante pour la défense de Paris, fut assiégée en vain par le duc de

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Clémence del.t Clémence et Mme Montalant sc

Plans et Élévation, de la Halle au Blés de Corbeil.

Bourgogne, en 1418, résista de même aux Calvinistes en 1560, et ne se rendit, en 1590, au duc de Parme, qu'après un mois de siége. Cette dernière et vigoureuse résistance coûta cher aux habitants qui l'avaient faite.

Ce fut à Corbeil que mourut Ingelburge, cette reine infortunée, fille de Valdemar, premier roi de Danemarck et femme de Philippe-Auguste, qui prit un insurmontable dégoût pour elle dès le premier jour de ses noces. Les esprits forts du temps attribuèrent cette aversion à un sortilége. Le véritable sorcier était l'amour de Philippe pour Agnès de Méranie.

Aujourd'hui Corbeil est une ville ouverte, et dont la partie la plus considérable est sur la rive gauche de la Seine. Le pont qui réunit ces deux parties est ancien, et a été rebâti a diverses époques.

Ce que Corbeil offre de plus remarquable, ce sont les magasins à grains construits sous le ministère de l'abbé Terray. Les moulins à douze tournants dans deux cages, mus par la rivière d'Essonne, à sa chute dans la Seine, appartiennent à l'hôtel-dieu de Paris et datent de 1665.

La halle aux blés de Corbeil, dont nous donnons (pl. 23.) les plans et l'élévation, est, sous le rapport de l'architecture, ce qu'il y a de plus

digne d'attention dans cette ville, et c'est, indépendamment de toute comparaison, un très-bel édifice; elle fut bâtie, en 1780, par M. Viel, architecte des hôpitaux et hospices de la ville de Paris. Sa forme est un rectangle de cent cinquante-deux pieds de long sur quarante-quatre de large, terminé par deux pavillons. Elle est ouverte, dans son pourtour, par trente arcades, et sa largeur est partagée au rez-de-chaussée et dans toute sa longueur, en deux nefs, par une file de piliers. Un escalier circulaire, placé au milieu, conduit aux deux étages supérieurs. Cette halle, qui ne sert pas à l'usage auquel elle a été destinée, est située sur le bord de la Seine, au milieu d'une place vague et longtemps négligée. On l'a depuis quelque temps ornée de plantations qui ajouteront à l'effet piquant de cet intéressant monument.

Ce qui, plus que les monuments des arts, rend Corbeil célèbre dans la contrée, c'est son église, autrefois collégiale de Saint-Exupère (par corruption Saint-Spire) : la dévotion y attire tous les ans, au mois de mai, un concours considérable, et c'est l'occasion d'une fête fort gaie et à laquelle ajoute beaucoup la beauté de la saison. L'église est gothique et d'un style assez lourd. On y remarque un tableau représentant saint Exupère; il est dû au pinceau d'un jeune peintre du pays, et n'est pas sans mérite.

Les environs de Corbeil sont très-riants, mais la partie qui est la plus agréable, est celle qui s'étend dans le vallon qu'arrosent les ramifications de la rivière d'Essonne, jusqu'au bourg de ce nom. Ce site ressemble parfaitement à un vaste jardin anglais, chinois ou naturel, entremêlé des fabriques les plus pittoresques. Les restes de l'ancienne commanderie de Saint-Jean-de-l'Ile, ainsi nommée de sa position, contrastent par leur style gothique avec la belle maison de *Chante-Merle*. Celle-ci est une de ces habitations que le goût et l'industrie se sont disputés à créer; elle appartient à la famille Oberkampf, famille dont le chef sera long-temps célèbre dans nos annales manufacturières. C'est à la fois une des plus agréables habitations et des plus importantes filatures de la France. La même famille possède encore près de là une manufacture de toiles peintes. Celle-ci avait été fondée en 1763, par Baron, qui mourut cinquante ans après, n'occupant encore que soixante ouvriers. Le fondateur de *Jouy* l'acquit en 1770, et a porté le nombre des ouvriers jusqu'à trois cents.

Si l'aspect opulent de Chante-Merle fixe les regards, la modeste habitation de Bernardin de Saint-Pierre n'est pas non plus sans intérêt. La fraîcheur des eaux et des bosquets qui entourent cette petite fabrique simple et sans art, suffirait

pour la faire remarquer, alors même qu'elle ne rappellerait pas le sensible écrivain qui l'habita.

En voyant l'isolement et la simplicité de cette demeure, d'où sont parties des descriptions si variées, si pittoresques et si originales, on ne peut qu'admirer la puissance de l'imagination qui a transporté l'auteur, du fond de sa paisible retraite, au milieu des scènes les plus terribles et les plus lointaines de la nature, pour nous les montrer avec une inimitable vérité.

Essonne, traversé par la grande route, et peuplé de seize à dix-sept cents habitants, existait déjà du temps de Clovis. On y battait monnaie, et les pièces portaient cette légende : *Exona Fisci*. L'abbé Suger y fonda, en 1221, sous le nom de *Notre-Dame-des-Victoires*, un prieuré, dont l'église subsiste encore auprès de la route.

L'ancienne papeterie a été changée en foulon, et la poudrerie, dont les explosions n'étaient pas sans danger, a été transportée plus haut dans la même vallée.

FLEURY. — SAINTE-GENEVIÈVE. — MENNECY.

Entre les rivières d'Orge et d'Essonne, s'élève un vaste plateau peu fertile, dont les bois de *Fleury* et de *Sainte-Geneviève* occupent une partie, et que dominent quelques tertres. Le château de Fleury, dans un village bâti en grès, et celui de

Beaurepaire, sont les plus remarquables de cette plaine. Dans celui-ci, dont le propriétaire, sans respect pour l'œuvre de Le Nôtre, a disposé son parc dans le genre irrégulier, on voit une vasque de marbre blanc d'environ vingt-quatre pieds de circonférence, décorée de mascarons, dont l'exécution habile est attribuée au ciseau de Jean Goujon.

Sainte-Geneviève-des-Bois, petit village célèbre par son pélerinage, est aujourd'hui bien déchu de sa vogue. Sa petite et ancienne église, couverte de lierre, est surmontée d'un clocher pyramidal, et est très-pittoresque. L'intendant de Paris, Berthier de Sauvigny, qui possédait cette terre, a fait faire de très-belles routes pour y arriver.

Le château et la nouvelle église, construits sur les dessins de Cellérier, ont été démolis par ses héritiers depuis peu d'années. On peut encore voir, au haut du manége, un bas-relief contenant deux figures de Naïades qu'on croit être de Jean Goujon.

Le bourg de *Mennecy*, qui compte aujourd'hui douze cents habitants, et qui a un marché considérable, n'était encore, au quatorzième siècle, qu'un hameau. Son accroissement est principalement dû au magnifique château de *Villeroy*, commencé par Neuville de Villeroy, secrétaire d'état, successivement en faveur sous quatre monarques,

Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. De ce château et de son parc il ne reste plus que des ruines.

LE COUDRAY. — COURANCE. — MILLY. — FLEURY-D'ARGOUGES.

En reprenant la grande route dont la Seine s'éloigne et se rapproche tour-à-tour, on trouve, sur le bord, ou à une petite distance du fleuve, plusieurs châteaux, dont le plus remarquable est celui du *Coudray*, qui donne son nom à un village dont les jardins et le parc font un très-agréable effet. Le château de *Nainville*, dans la plaine entre l'Essonne et l'Ecole, a eu un beau et grand parc. On y voit une machine hydraulique assez curieuse, et qui fournit de l'eau à toute l'habitation.

En remontant la petite rivière d'Ecole dont la source est au milieu des grès de la forêt de Fontainebleau, on rencontre le château de *Courance*, dans un village de construction moderne; il est flanqué de deux pavillons, entouré de fossés remplis d'eau vive, et l'on y vient par une superbe avenue plantée de quatre rangs d'ormes. Ce qui fait de Courance un séjour enchanteur, c'est la profusion et la beauté des eaux que lui fournit l'Ecole,

qui, tout entière, circule dans le parc, et y produit des effets admirables.

C'est dans ce château que Daubigné et Laforce, encore enfants, échappés au massacre de la Saint-Barthélemy, furent arrêtés par le chevalier d'Achon. Ils auraient péri sans un officier, qui les fit évader, et les conduisit à Montargis où ils furent accueillis par la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII.

A une lieue de Courance, l'Ecole baigne les murs de la petite ville ou plutôt du bourg de *Milly*, qui compte dix-sept à dix-huit cents habitants. C'est le siége d'une justice de paix et le lieu d'un marché assez considérable; la place est vaste et régulière. Le château gothique, et autrefois fortifié, a soutenu plusieurs siéges, notamment sous le règne de Charles VII.

Dans un vallon affluent à la vallée de l'Ecole, on trouve, dans un site très-agréable, le château de *Celly*, bâti vers 1400, par Jacques Cœur, argentier du roi Charles VI. Cet édifice est d'un beau caractère; le parc a près de deux cents arpents, et renferme des eaux limpides, qui entretiennent une agréable fraîcheur. On y voit une belle collection d'arbres exotiques.

Le château de *Fleury d'Argouges*, dans un petit village à peu de distance du précédent, fut bâti, sous le règne de Henri II, pour Côme Closse,

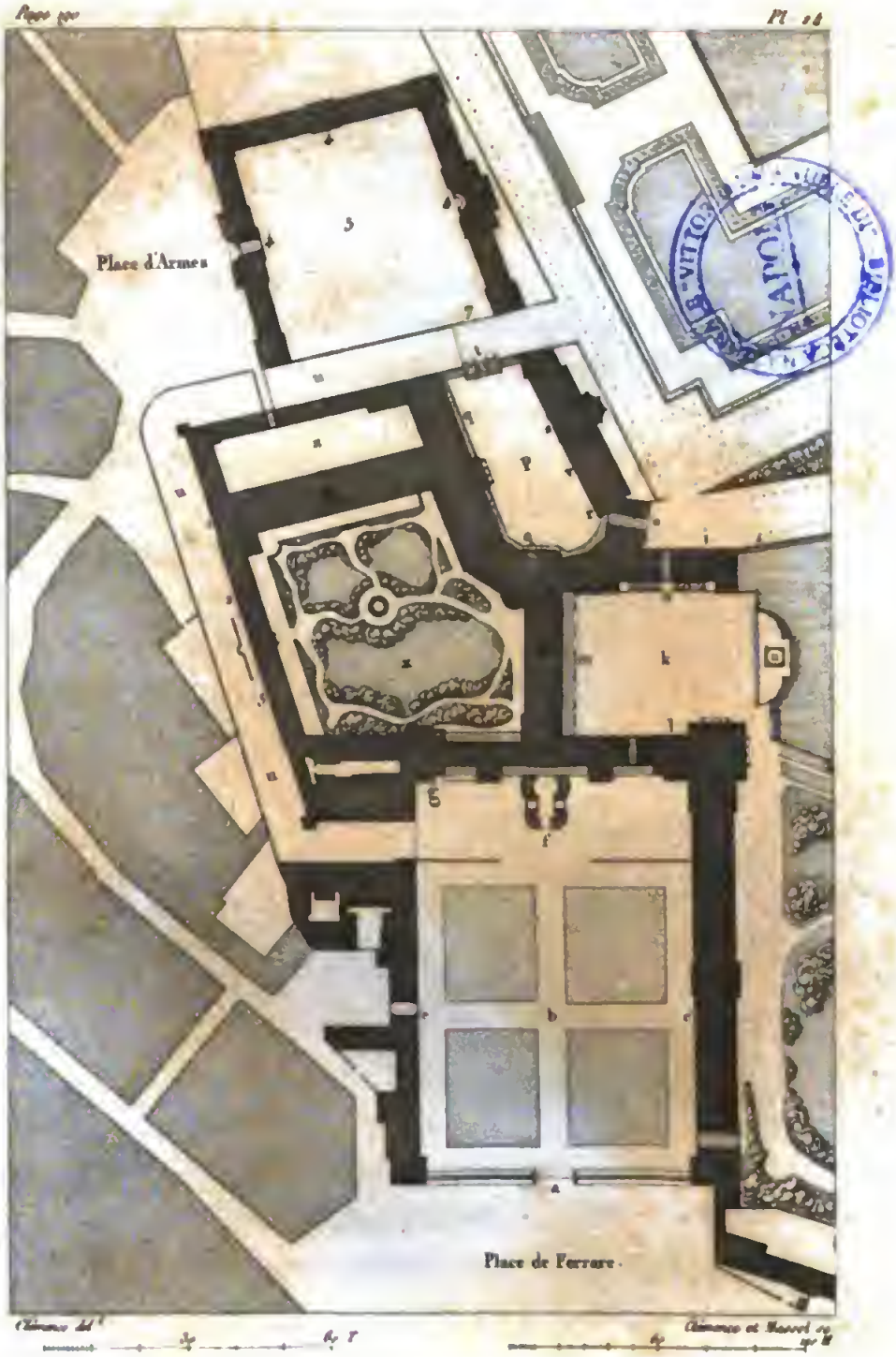
grand-maître des eaux et forêts. Le cardinal de Richelieu, qui le posséda ensuite, y prépara la journée des Eperons. Ce château est précédé d'une avant-cour séparée de la cour du château par des fossés remplis d'eau; le principal corps de bâtiment fait face à l'entrée de cette cour : il a été presque entièrement rebâti par le marquis d'Argonges. Dans un bâtiment, en aile à droite, on voit, au premier étage, une galerie ornée, par le Primatice, de peintures à fresque, présentement en très-mauvais état.

On descend du vestibule par un bel escalier en fer à cheval, sur une large terrasse, et de là dans le parc, dont les eaux sont très-belles; ce parc et les eaux sont à présent fort négligés. On y voit entre autres un canal de quatre cents toises de long; sur un marbre placé au-dessus de la source qui alimente ce canal, on lit une inscription composée par Rollin.

Les villages de *Villiers-en-Bierre* et *la Rochette* ont des châteaux dont le dernier est remarquable par sa belle terrasse sur la Seine.

FONTAINEBLEAU. (Pl. 24, 25 et 26.)

La forêt de *Fontainebleau*, qui portait jadis le nom de forêt de Bierre, a une étendue de trente-deux mille huit cent soixante-dix-sept arpents.



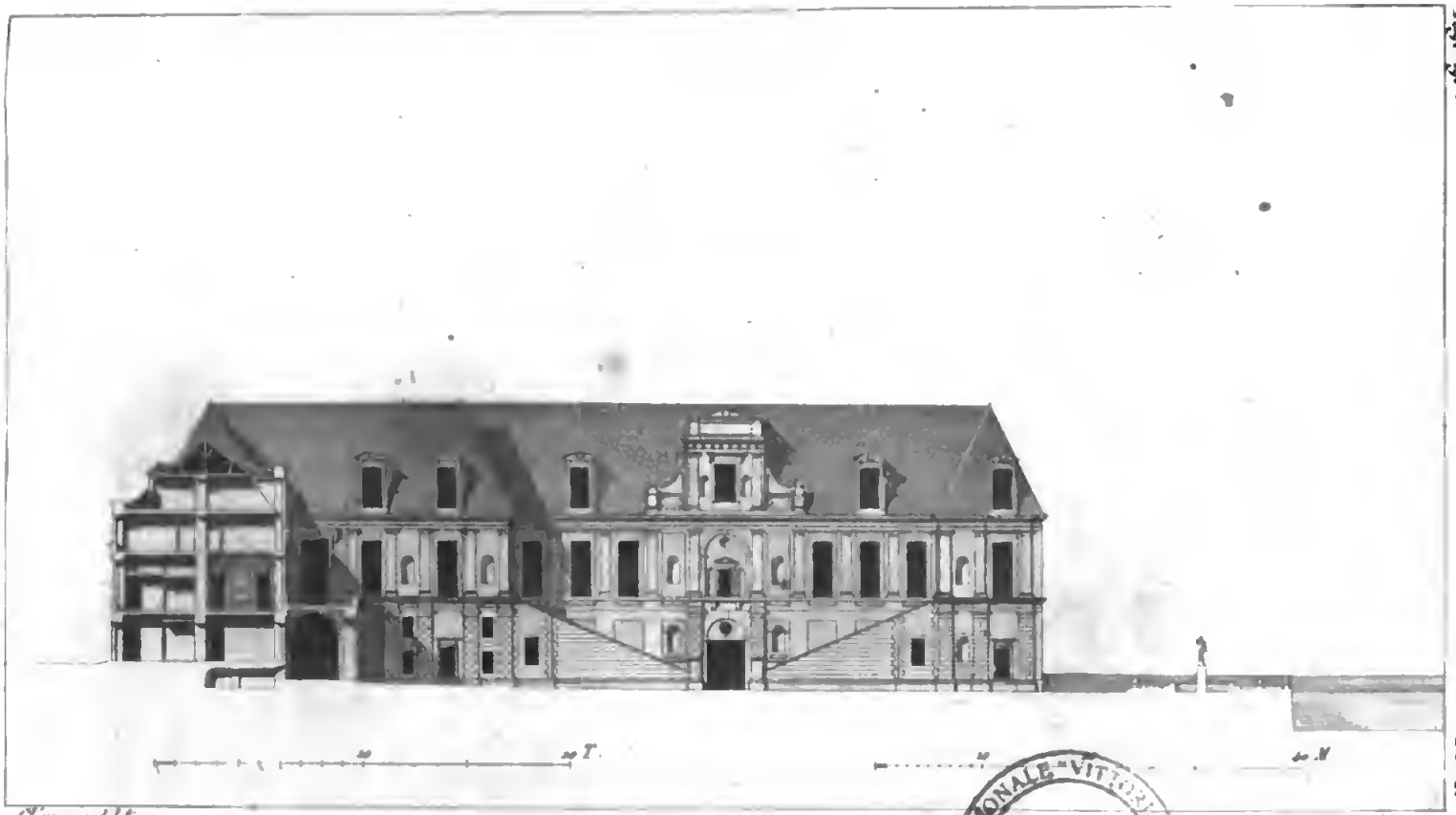
Plan Général, du Château de Fontainebleau.

Digitized by Google

Digitized by Google

Château de Fontainebleau.
Élévation Principale, sur la Cour du Cheval-blanc.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI



Château de Fontainebleau.

Élévation de l'aile gauche, de la Cour de la Fontaine.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Digitized by Google

Elle est percée d'une multitude de belles routes, et peuplée de bêtes fauves ; c'est un des lieux les plus agréables pour la chasse, en même temps qu'un des plus pittoresques par sa belle végétation et le désordre qu'a produit la nature dans les mouvements du terrain. Les énormes bancs de grès qui le composent, soulevés par une épouvantable révolution, ont été brisés, et couvrent de leurs restes ce sol tourmenté. Ces rochers grisâtres donnent un aspect sauvage aux profondes anfractuosités qui sillonnent la forêt, et qu'ombragent les plus beaux chênes qu'on puisse voir. Indépendamment de ces grands végétaux qui atteignent en ce lieu un degré de force extraordinaire, cette forêt nourrit beaucoup de bouleaux, arbre qui se plaît dans les grès, et un grand nombre de plantes qui lui sont particulières, et dont plusieurs même ne se trouvent que dans les Alpes.

Fontainebleau, célèbre par son château royal, est le siége d'une sous-préfecture du département de Seine-et-Marne. Cette ville, qui, avant la révolution, ne comptait que cinq mille habitants, en a aujourd'hui près de neuf mille; mais elle contient des bâtiments pour une population bien plus nombreuse.

Les rues de Fontainebleau sont généralement étroites et irrégulières, mais les maisons sont assez

bien bâties ; les plus remarquables d'entre elles sont l'hôtel d'Armagnac, celui des gardes-du-corps, les petites écuries et les écuries d'Artois ; dans ces trois dernières est casernée la cavalerie de la garde royale, le château d'Eau, petit édifice construit en 1608 avec un réservoir destiné à recueillir les eaux d'une source dite *la mare aux Pelleux*.

La chancellerie est un vaste et bel hôtel que fit construire le cardinal chancelier Duprat, et que François Ier acheta de lui, pour y loger les chanceliers de France ; c'est dans cet hôtel que fut commencée, en 1661 l'instruction du procès du surintendant Fouquet.

L'église paroissiale a été bâtie par Louis XIII, en 1624. Des deux hospices celui de la Charité a été fondé par Anne d'Autriche en 1646, et l'autre, appelé Mont-Perreux, fut bâti par la célèbre Montespan. Dans la chapelle de ce dernier un monument en marbre rappelle la mémoire de l'abbé Guénée, auteur des *Lettres de quelques Juifs portugais*.

La principale occupation de la classe ouvrière dans cette ville, est l'exploitation des bois et l'extraction du grès employé à paver les routes et à bâtir. On apporte annuellement de la forêt à Paris environ huit mille cordes de bois, et huit cents milliers de pavés. Le raisin exquis que fournit le territoire de Fontainebleau, est presque le seul

commerce de cette ville, dont les habitants n'ont de ressource que dans la présence de la cour et les travaux ordonnés par le souverain.

Le plus ancien bâtiment, dont il soit fait mention authentique à Fontainebleau, est une chapelle fondée en 1169 par Louis VII, et qui fut dédiée à la Vierge et à Saint-Saturnin, par Thomas Beket, connu sous le nom de Saint-Thomas de Cantorbéry. Cependant il devait y avoir de quoi s'y loger, puisque Philippe-Auguste vint s'établir dans le château en 1191.

Saint Louis, et tous ses successeurs, augmentèrent à l'envi cet agréable séjour, mais plusieurs des premiers bâtiments étant tombés en ruines, François Ier les fit reconstruire et décorer presque entièrement par les plus habiles artistes, qu'il appela d'Italie, principalement par S. Serlio, Vignole, le Primatice et Nicolo. Henri II, Charles IX, et Henri III y ajoutèrent quelques constructions nouvelles; mais Henri IV en fit de plus considérables encore, et y dépensa, en dix-huit ans, la somme énorme, pour ce temps là, de 2,440,850 livres. Ce prince appelait Fontainebleau ses *Déserts*. Louis XIII et Louis XIV mirent la dernière main à ce château magnifique. Ce dernier seul y dépensa plus de cinq millions.

Sous le règne de Louis XV on y exécuta aussi quelques grands travaux.

Si l'on en excepte la bizarrerie que présente cet ensemble de constructions faites à des époques si éloignées, et si différentes les unes des autres, sous les rapports du goût et des usages, cette habitation colossale est vraiment digne des plus grands monarques; mais elle a beaucoup souffert durant nos troubles civils : plusieurs des bâtiments qui en dépendaient, ont été vendus et démolis; peu même s'en est fallu que la masse entière n'éprouvât le même sort. Le château fut dépouillé de tout ce qu'il renfermait de plus précieux. Une école militaire fut établie dans les bâtiments, et ne contribua pas peu à leur dégradation, jusqu'à ce que Bonaparte, voulant faire de Fontainebleau l'une de ses habitations, y fit exécuter de grands travaux de restauration et d'embellissement.

Le château de Fontainebleau (pl. 24.), qu'un anglais nommait assez plaisamment *un Rendez-vous de châteaux*, se compose de six cours, dont les bâtiments qui les entourent n'ont entre eux aucun rapport d'ordonnance, ni de symétrie. Le défaut d'ensemble, et de façade principale, ne permettant pas d'en décrire autrement toutes les parties qu'en parcourant successivement ces diverses cours, nous allons suivre cette marche et signaler les variétés, et les époques de construction ou de réédification de chacune de ces parties en particulier.

Digitized by Google

La principale entrée de ce château (*a*) est sur la place de Ferrare, ainsi nommée d'un hôtel bâti par la duchesse de ce nom, fille de Louis XII, et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Cette entrée est, depuis 1810, ornée d'une belle grille de cinquante-deux toises et demie de longueur, qui s'appuie aux deux pavillons, terminant les ailes de la cour (*b*). Cette cour, dite *du Cheval-Blanc*, à cause d'une copie en plâtre du cheval de Marc-Aurèle, moulée à Rome par Vignole, en 1560, et qui fut placée au milieu, conserve encore ce nom, quoique le cheval, qui fut brisé par accident, en eût été retiré en 1626. Le terrain de cette cour fut acquis des Mathurins, en 1529, par François Ier, qui fit construire tous les bâtiments qui l'entouraient.

L'aile neuve (*c*) a été reconstruite sous Louis XV et achevée sous Louis XVI sur l'emplacement de la fameuse galerie dite d'Ulysse, qui avait été décorée, sous François Ier, Henri II, Charles IX et Henri IV, par maître Roux, le Primatice et Nicolo. Cette galerie a été détruite vers 1740. Son ornement principal, et qui sera toujours regretté, consistait en cinquante-huit tableaux à fresque représentant les travaux d'Ulysse. L'aile neuve, dégradée tour-à-tour par le temps et les élèves des écoles centrale et militaire, a été réparée en partie; on y a disposé des appartements de

princes. Il est à désirer que l'autre partie soit à son tour restaurée. Cette aile est décorée, comme celle qui lui fait face, de deux ordonnances de pilastres doriques, dont la partie supérieure ressemble, par ses courtes proportions, à un attique.

A l'extrémité occidentale de l'aile neuve se voient encore des restes de la grotte du jardin des Pins (*d*), monument des amours de François Ier et d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes. L'appartement de cette favorite était au-dessus. Cette grotte, qui, dégénérant de plus en plus de son premier usage, renferma des bains sous Henri IV, ne sert plus maintenant que d'écurie. Que de métamorphoses s'opèrent avec le temps!

L'aile de bâtiment (*e*), à gauche, ne présente rien de remarquable; sa construction primitive date du règne de François Ier, dont quelques cheminées portent encore le chiffre; c'est là que logent ordinairement les ministres, d'où elle a pris le nom d'*Aile des ministres*.

La façade intérieure, dont nous donnons l'élévation (pl. 25.), est précédée d'un grand escalier découvert en fer à cheval (*f*) construit, en 1634, par Jacques Lemercier, premier architecte de Louis XIII.

Cet escalier d'honneur donne entrée aux appartements, dont le dessus de la porte principale était orné d'un buste de Louis XIII, par Germain

Pilon. Les deux fontaines qu'on voit devant cet escalier, étaient surmontées jadis de deux statues antiques en marbre blanc.

Cette élévation, dont l'ensemble de la décoration porte l'empreinte de l'époque de la construction primitive, paraît être un ouvrage de S. Serlio. Elle est composée de cinq pavillons en avant-corps, réunis, au rez-de-chaussée, par une galerie en arcade, au-dessus de laquelle est une terrasse découverte. Le corps de bâtiment principal, en retraite sur les pavillons, est élevé d'un étage au-dessus du soubassement, et terminé par un comble fort haut dans lequel est pratiqué un second étage. Les cinq pavillons, élevés d'un étage de plus, sont terminés par des combles semblables : le soubassement de cette façade est décoré d'un ordre toscan rustique; les étages supérieurs sont aussi décorés de pilastres corinthiens et de leur entablement. Cette décoration ayant éprouvé de fréquents changements, nous avons pensé qu'il serait plus convenable d'en rétablir la composition première dans le dessin que nous en donnons; c'est la seule licence de cette nature que nous nous soyons permise dans le cours de cet ouvrage.

Le pavillon à gauche (*g*) du côté de l'horloge, s'appelait le *Pavillon des armes*, parce que François Ier y avait rassemblé des armes anciennes et d'autres curiosités militaires. C'est là que fut en-

fermé le maréchal de Biron, lorsque Henri IV le fit arrêter le 5 juin 1602.

Au milieu de la façade est le pavillon des peintures, ainsi nommé parce qu'on y avait réuni beaucoup de tableaux des plus grands maîtres; ceux qu'on y voit aujourd'hui ne font pas partie de la primitive collection. Sur le fronton de la porte de ce pavillon, on lisait autrefois cette inscription :

D. O. M.
Karolus Dei gratiâ Francorum rex.
Anno Dom. M. D. LXV.

Au pied du pavillon des armes est un jeu de paume, qui a été rétabli dans ces derniers temps d'une manière plus régulière et plus commode.

Par la chaussée qui passe sous l'escalier en fer à cheval, on se rend à la chapelle de la Trinité (*i*) construite en 1529, à la place d'une plus ancienne que saint Louis avait fait bâtir en 1254. Elle a été desservie jusqu'à la suppression des ordres monastiques en France, par les religieux connus sous le nom de Mathurins. Henri IV, Louis XIII et Anne d'Autriche, l'ont fait décorer et orner de peintures par Martin Fréminet.

Le principal autel, exécuté sur les dessins de Bourdoni, architecte, est d'une composition aussi

noble que majestueuse; il est décoré d'une ordonnance de quatre colonnes corinthiennes, d'un marbre rare, avec leurs bases et chapiteaux, en bronze doré, et couronné d'un riche entablement. Quatre anges, grands comme nature, aussi en bronze doré, sont placés au-dessus des colonnes. Les statues en marbre blanc, de Charlemagne et de saint Louis, par Germain Pilon, décorent les deux niches pratiquées entre les colonnes. Le nouveau tabernacle n'est pas si précieux, sous le rapport de l'art, que l'ancien, dont les bas-reliefs en bronze doré étaient du célèbre Girardon. Une descente de Croix, sur toile, par Jean Dubois, orne le rétable de l'autel.

Le pavé de la chapelle est à compartiments de marbre précieux. En face de l'autel est la tribune du roi, élevée à la hauteur des appartements, sur dix colonnes d'ordre corinthien. L'une des huits chapelles latérales, la quatrième, à gauche en entrant, avait été ornée par les ordres de Diane de Poitiers; mais Louis XIII la fit rétablir comme les autres. Aujourd'hui ces chapelles ne laissent voir que la nudité des murs. La nouvelle horloge fait le plus grand honneur au talent de M. Le Pautre neveu; le cadran en émail a six pieds de diamètre d'un seul morceau. Cette pièce capitale est placée, comme l'ancienne, au haut d'une espèce de tour carrée, entre la chapelle et le pa-

villon des armes, aujourd'hui du grand aumônier. Elle a coûté environ 25,000 fr.

La cour de la Fontaine (*k*) est la plus agréable de ce château par son exposition et ses points de vue au midi; elle en est aussi la mieux décorée. La fontaine qui lui donne son nom a changé trois fois de forme et de place avant d'être où on la voit aujourd'hui. Une statue de Persée, en marbre blanc, et des dauphins en bronze, ornaient celle qui fut construite sous Louis XIV; celle-ci a été restaurée sous le dernier gouvernement. Au milieu d'un bassin s'élève un piédestal en marbre blanc; sur les côtés, quatre mascarons de bronze versent de l'eau.

Tout le premier étage de l'aile droite (*l*) de cette cour formait l'ancien appartement des reines-mères. C'est là que fut logé l'empereur Charles-Quint, lorsqu'il vint à Fontainebleau en 1539; et que se tint une assemblée de notables, le 15 août 1560, au sujet de la conjuration d'Amboise.

Ce même appartement fut occupé par le pape Pie VII, lorsqu'il vint en France à la fin de 1804; il y fut retenu captif depuis le 20 juin 1812, jusqu'au 23 janvier 1814. Enfin, c'est dans ce même lieu que fut logé, pendant quelque temps, Charles IV, roi d'Espagne, dépouillé de ses états.

En avant du bâtiment du fond de cette cour,

s'élève une terrasse (*m*) au-dessus d'une galerie voûtée et percée de sept arcades, entre lesquelles sont des niches à jour : cette construction est de 1594.

Le rez-de-chaussée de ce corps de bâtiment, qui servit d'abord aux bains, étuves et autres commodités du château, fut converti en appartements, en 1597. La dernière pièce, au levant, fut appelée *salle de la Conférence*, depuis celle qui eut lieu, le 4 mai 1603, entre l'évêque d'Evreux, depuis le cardinal Duperron, et Duplessis-Mornay.

Au premier étage, et au fond de cette cour, est la galerie de François Ier. C'est aussi dans les pièces de l'étage supérieur, qu'était placée cette bibliothèque formée par ce prince et augmentée des livres que ses prédécesseurs avaient rassemblés dans la tour de la librairie du Louvre. On sait que cette bibliothèque, alors confiée à la garde du célèbre Guillaume Budée, fut transportée à Paris en 1595, et devint le commencement de la bibliothèque dite du Roi, aujourd'hui la plus considérable du monde. Jusqu'à l'époque de la révolution française, il n'y eut plus de bibliothèque dans ce château.

Le bâtiment (*n*) de l'aile gauche, remarquable par son double escalier, le bel effet produit par la disposition du plan, son ensemble gracieux, son ordonnance pure et riche, est une des parties

de ce château attribuées à S. Serlio : nous en donnons une élévation (pl. 26). Il contient la salle de spectacle, qui, depuis 1725 qu'elle fut reconstruite, n'a éprouvé d'autre changement que l'addition d'une grande loge d'honneur, en face du théâtre, avec un petit salon derrière, à l'imitation des loges d'Italie. Cette salle a trois rangs de loges; les ornements en relief et or, et les peintures ont été exécutés sur les dessins de Claude Audran, neveu.

La porte dorée (*o*), ainsi nommée de ses anciens ornements, donne entrée dans une cour (*p*) qu'on appelle *Cour du Donjon*, parce qu'elle est la plus ancienne du château, et *Cour ovale*, à cause de la forme qu'elle reçut en 1528, et qui fut altérée depuis par les constructions faites sous Henri IV. Les deux tiers des bâtiments qui l'environnent communiquent en dehors par un balcon (*qq*) que supportent quarante-cinq colonnes de grès, dont tous les chapiteaux sont composés et sculptés sur des dessins différents, dans le style du seizième siècle. Ce balcon fut fait sous le règne de Henri IV.

A côté de la porte dorée, à droite en entrant, est encore un escalier (*r*) remarquable, en ce que ses cent trente-une marches, d'environ six pieds et demi de long, forment chacune leur noyau, et que son entrée compose un petit monument d'assez bon goût. Les deux pilastres qui le décorent, ont des chapiteaux composés, dont les volutes sont

formées par des masques du caractère le plus mâle. Les trois pilastres qui partagent la porte en deux, ne sont pas moins précieux, bien que mutilés comme les premiers. Deux petites statues, posées sur des consoles et une table saillante que supportent des cariatides, méritent également l'attention des artistes. Le buste de François Ier et la Salamandre, corps de la devise de ce prince, en ont été enlevés durant nos troubles civils.

La voûte et les murs de la chapelle basse (*s*), édifiée par François Ier sur les fondations de celle de Louis VII, n'ont été décorés qu'en 1639; mais le principal autel l'avait été précédemment, et portait les chiffres de Henri II et de Diane de Poitiers. Ces derniers ornements ont disparu, tandis que les premiers, encore d'une grande fraîcheur, font désirer que cet édifice soit rendu à sa première destination.

La porte Dauphine (*t*), par laquelle on communique de la cour ovale à celle des cuisines, sur les anciens fossés (*uu*), est décorée, du côté de cette dernière, de quatre colonnes toscanes rustiques, et de deux masques antiques de marbre blanc. Le côté de la cour ovale est décoré de pilastres corinthiens enrichis de deux bustes antiques en bronze. Le dessus de cette porte s'élève en dôme carré avec son lanternon; il est soutenu par deux arcades ornées de bossages et couron-

nées d'un fronton. Si cette espèce de coupole, malgré sa forme tourmentée, plaît à l'œil par sa légèreté, l'ordre inférieur, ou l'ordonnance qui décore le côté du fossé, satisfait par sa belle proportion et son caractère mâle et sévère, qui convient bien au monument. Cette porte fut construite en 1601, à l'occasion de la naissance du Dauphin, depuis Louis XIII.

La galerie des Cent-Suisses (*v*) autrement appelée la Salle de bal, fut construite sous le règne de François Ier. C'est sans contredit, sous le rapport de l'art, le monument le plus intéressant du château de Fontainebleau. Il démontre, mieux que tout autre, que le goût dominant du seizième siècle avait introduit des changements considérables dans tous les arts du dessin, et que la France cherchait à cette époque à rivaliser avec Florence et Rome par la magnificence et la beauté de ses palais.

Sébastien Serlio, architecte non moins recommandable par ses rares talents que par sa modestie, donna les dessins de cette belle galerie qui devait être ouverte, comme on en voit de nombreux exemples dans les palais d'Italie; mais ce projet fut abandonné, et les arcades de la galerie furent vitrées.

La belle disposition de cette vaste salle, la

beauté des proportions de ses différentes parties, et particulièrement la richesse et la correction du dessin de son magnifique plafond, sa tribune des musiciens, sa cheminée, enfin sa belle situation entre une cour et le parc que l'ouverture de ses arcades laissent apercevoir, en feront toujours un objet digne de l'attention des curieux. Les peintures, aujourd'hui bien dégradées, sont dues au pinceau du Primatice, de Nicolo et de Toussaint Dubreuil; elles n'ont été faites que sous le règne de Henri II.

Cette galerie communique à la chapelle haute, bâtie aussi par François Ier en 1546, au-dessus de la chapelle basse (s), dont il a été fait mention ci-dessus. On doit à Henri IV tous les ornements de cette belle nef, à l'exception de la tribune qui date du règne de Henri II. La voûte construite en grès, et décorée de caissons ornés alternativement de chérubins, de rosaces et des chiffres en or de Henri IV et de Marie de Médicis, a toujours été admirée des artistes. Il n'est entré ni fer, ni bois dans cette construction, qui est par conséquent tout en grès. On prétend que Serlio fut si étonné lui même de la hardiesse de son ouvrage, qu'il n'osa pas rester sur les lieux lorsqu'on enleva les échafauds qui avaient servi à la construction. On regrette la lanterne qui était au milieu de cette voûte, à cause de sa décoration

et du beau jour qu'elle devait donner à l'édifice.

C'est dans cette chapelle qu'est placé la bibliothèque la plus riche et la plus nombreuse qui soit dans les maisons royales.

Les grands appartements occupent le premier étage sur la cour ovale et l'orangerie (*x*), depuis la porte dorée, jusqu'au portique où se trouvait autrefois le grand escalier, et qui n'offre plus qu'un vestibule soutenu par quatre colonnes doriques. Ils se rattachent, d'un côté, à la galerie de Diane (*y*) qui règne entre l'orangerie et la cour des princes (*z*), et de l'autre à la salle de spectacle (*j*) et à la bibliothèque. L'entrée principale est par le grand escalier en fer à cheval, et la galerie (*k*) de François Ier.

Cette galerie fut construite en 1536, par le prince dont elle porte le nom; on n'y voit plus que de faibles traces des magnifiques peintures à fresque de maître Roux et du Primatice, qu'accompagnaient les sculptures de Paul Ponce. Samson, Michel, Louis Dubreuil, ont exécuté différents sujets d'après les dessins des deux premiers maîtres.

Derrière cette galerie, et en regard de l'orangerie, règne un corps de bâtiment commencé sous Louis XV, et terminé sous Louis XVI, mais dont les appartements n'ont été meublés avec la plus rare magnificence qu'en 1810. On y re-

marque particulièrement la grande chambre à coucher et un petit salon garni et décoré avec beaucoup de recherche. C'est là, qu'en 1814, Bonaparte signa son abdication sur une petite table ronde en bois d'acajou, la même qu'on y voit encore aujourd'hui, et qu'on n'oublie pas de montrer aux curieux.

Dans la partie qui communique à la galerie de Diane (*y*), on remarque la salle du trône. C'est Louis XIII qui, vers 1642, fit orner cette pièce; Louis XIV, en 1713, la fit agrandir d'environ un tiers, ce qui se distingue également à l'inspection du parquet et du plafond qui est composé de deux corps de menuiserie, dorés en plein sur un fond gris-blanc, et qu'on peut regarder comme un des plus beaux ouvrages qui existent en ce genre. Ce n'est point un modèle de goût, mais il faut se reporter au temps de sa construction.

En continuant à traverser les appartements de la reine, dont la chambre à coucher est enrichie d'un plafond qui ne le cède en magnificence qu'à celui de la salle du trône, on arrive à la galerie de Diane (*y*), ainsi nommée de l'histoire de cette déesse, que, dans des compositions charmantes, Dubois avait retracé sur la voûte. Lors de la démolition de cette voûte, impérieusement commandée par la mauvaise construction de la charpente du comble et du mur de face sur le jardin de

l'orangerie, on a été assez heureux pour enlever quelques fragments de ces jolies peintures que l'on conserve au château. La réédification de cette galerie a été faite, avec infiniment d'intelligence et de goût, par M. Heurtault, membre de l'académie des beaux-arts.

Quoique circonscrit dans des limites que les localités ne lui permettaient pas de franchir, cet architecte a su trouver le moyen de déguiser l'extrême longueur de cette pièce, en plaçant, à ses extrémités, un vestibule et un salon séparés de la galerie par des colonnes accouplées d'ordre dorique, en stuc, supportant des arcs-doubleaux. Du vestibule, l'on monte à la galerie proprement dite, par sept degrés en marbre blanc veiné, qui occupent toute sa largeur. Huit pilastres du même ordre que les colonnes, marquent le milieu de la galerie, et rappellent très-heureusement l'ordonnance des deux extrémités. C'est surtout par sa riche décoration que se distingue cette galerie. Pour donner en apparence plus de lumière à la pièce qui n'est éclairée que d'un côté, et pour obtenir une plus grande régularité d'ordonnance, l'architecte a répété toutes les croisées, hors celle du milieu, par des portes à glaces qui réfléchissent la lumière.

En face de la croisée du milieu est une magnifique pendule, dont les ornements doivent ac-

compagner un portrait équestre de Henri IV ; plusieurs tableaux. que le public a déjà pu voir en 1819, doivent enrichir cette galerie. Les compartiments de la voussure seront occupés par des sujets tirés de l'histoire de Diane chasseresse. Il serait à désirer que ces tableaux fussent exécutés par une même main ; c'est le seul moyen d'obtenir l'unité de composition, l'harmonie du faire et de la couleur, sans laquelle l'effet général serait tout-à-fait manqué ; ce vœu est justifié par l'examen des tableaux faits pour décorer les deux côtés de la galerie. Ces tableaux, vus séparément, sont certainement d'un très-grand mérite ; mais il est à craindre que, réunis et placés à des jours différents, ils n'offrent pas entre eux cette harmonie si nécessaire en pareille circonstance.

Le salon (1), comme nous l'avons dit, est au bout de la galerie ; sa décoration ne cède en richesse à aucune autre pièce du palais ; il est éclairé sur le fossé, du côté de la ville, par une grande croisée cintrée avec un beau balcon en pierre, dans le style qui caractérise l'architecture de l'époque de la renaissance des arts.

Les quatre trumeaux de chaque côté des portes, sont revêtus de stuc, et sur un fond blanc. Dans le milieu seront peints des sujets relatifs à l'histoire de Diane, considérée comme déesse de la chasteté.

Digitized by Google

Des têtes charmantes, imitant le camée, s'ajustent dans ces ornements ; elles sont comme un jeu du pinceau d'un de nos peintres d'histoire, M. Blondel. La voussure est en compartiments peints en blanc, rehaussés d'or ; les panneaux seront remplis par des peintures aussi empruntées de l'histoire de Diane.

En revenant le long de la cour ovale, les diverses pièces offrent quelques bonnes peintures. Les petits appartements, meublés avec une recherche et une élégance peu commune, occupent, sur le jardin de l'orangerie, le rez-de-chaussée de ceux que nous venons de décrire.

Les bâtiments qui achèvent d'entourer la cour des princes, furent élevés par Louis XIV et Louis XV ; celui qui règne entre l'ancien fossé et le jardin de l'orangerie, contenait jadis les galeries des chevreuils (2) et des cerfs (3), dont il ne reste que les murs. Elles avaient été bâties en 1600, et décorées, par Dubreuil, de tableaux de chasses et de vues des maisons royales.

C'est dans la seconde de ces galeries que, le 10 novembre 1657, fut égorgé le marquis Jean Monaldeschi, grand écuyer de la reine Christine de Suède, par l'ordre même de cette princesse, et presque sous ses yeux. Cette femme qui se parait d'une vaine philosophie, se crut reine encore,

lorsque l'attachement du malheureux Monaldeschi devait lui rappeler qu'elle ne l'était plus. Cet horrible assassinat fut moins la satisfaction de la vengeance, que le fruit de l'inconstance de cette femme perfide et dissolue.

Le jardin de l'orangerie doit son nom à un édifice qui fut, en 1702 et 1788, la proie des flammes, et dont il ne reste que des ruines. Replanté en 1811, ce jardin fut décoré, par M. Heurtault, d'une fontaine enrichie d'une Diane chasseresse, en bronze, moulée et fondue sur l'antique. On y trouve encore deux statues en marbre blanc, un *Mercure* et un *Amour constant* : cette dernière fut faite en 1811, par un sculpteur suisse, nommé Egenswiller, ancien pensionnaire de l'académie de France à Paris.

Au-delà du fossé, vis-à-vis la *porte Dauphine*, règne un vaste bâtiment (4), composé de trois corps, entourant une cour dite *des Cuisines* (5). Ce fut Henri IV qui les fit élever en 1609, sur les dessins de François Jamin. La principale entrée (6) du côté de la ville, est sur la place d'armes, par un beau portail de soixante-quatorze pieds de haut, sur quarante-deux de large. Sur une table de marbre noir, on y lit cette inscription en lettres d'or :

Henricus Quartus, Franciæ et Navarræ Rex christianissimus, bellator fortissimus, victor clementis-

simus, rebus ad majestatis et publicæ salutis firmamentum compositis, hanc regiam auspicato restauravit, immensum auxit, magnificentiùs exornavit. Anno M. DC. IX.

On remarquera les deux Mercures, de dimension colossale, en grès et d'un travail aussi beau que difficile, qui accompagnent la cour des cuisines, du côté de l'ancien fossé (7), en face de la porte Dauphine.

Les petits jardins qui semblent comprendre l'étang, ont été plantés en 1811. A la même époque, on restaura le pavillon de l'étang, bâti originairement par Henri II. Dans ce jardin se trouve cette fontaine de *Bleau* qui a donné son nom au palais et à la ville.

Le parterre a été décoré en 1817, dans le bassin carré d'une fontaine pyramidale d'un très-bon style.

Au bas du parterre, et dans l'axe du canal, se trouvait la cascade construite sous Louis XIV, et qui devait produire un grand effet, si l'on s'en rapporte au dessin gravé par Israël Sylvestre, en 1678. Peu de temps après la mort de ce prince on en détruisit toute la partie hydraulique, avec le projet de la refaire mieux, sans doute; mais on n'y songea plus. Ce n'est qu'en 1812 qu'on a entrepris de la rétablir sur un dessin plus correct et de meilleur goût.

C'est Henri IV qui acheta le terrain du parc, le fit planter, entourer de murs et orner d'un beau canal; ce canal, bordé de chaque côté de belles allées et de tapis de gazon, a environ huit cents toises de longueur. Près du château, à l'une des portes du parc, on voit encore les restes de l'ancien chenil. Ce petit édifice, construit en briques, est digne, par la disposition de son plan et le caractère de sa décoration, de la réputation de S. Serlio qui en fut l'architecte.

Fontainebleau offre, hors de ses murs, de tous les côtés et quelque soit le temps et la saison, d'agréables promenades; mais la plus fréquentée de toutes, surtout les jours de fêtes, est l'allée de Maintenon, au bout de laquelle est la montagne dite *le Mail* de Henri IV, parce que ce prince allait jouer à ce jeu sur son sommet. Cette montagne, jusqu'alors très-escarpée, a été adoucie dans ces derniers temps, élargie et plantée d'un rang d'arbres de chaque côté, de manière qu'elle offre un plus beau point de vue au château: à droite et à gauche est une longue chaîne de rochers, dont l'aspect devait être bien triste jusqu'au règne de Louis XVI, que l'idée heureuse vint au premier médecin de ce monarque d'y faire semer des pins de Bordeaux et d'Ecosse, qui ont merveilleusement réussi.

Les routes d'Orléans, de Montargis et de Moret aboutissent à Fontainebleau sur une place circulaire décorée d'un obélisque, élevé en 1786, et rétabli récemment.

AVON. — VALVIN. — MORET. (Planche 27.)

Le village d'*Avon*, qui s'étend presque depuis le parc jusqu'à la Seine, était déjà connu alors que Fontainebleau n'existait point encore. Le château fut même long-temps dans la conscription de la paroisse d'Avon. On voit, en entrant dans sa modeste église, à droite, près du bénitier, la pierre tumulaire du malheureux Monaldeschi; elle est d'environ dix-huit pouces de long, sur quinze de large, avec ces mots : Ci gît Monadel. XI Ils n'ont été gravés que long-temps après l'inhumation, puisqu'il n'y avait encore aucune inscription en 1731. Celle-ci a même altéré le nom, car tous les historiens se sont accordés pour *Monaldeschi*. D'autres monuments rappellent la mémoire du peintre Ambroise Dubois, mort en 1615, qui travailla beaucoup à Fontainebleau; du médecin Edme-Louis Daubenton, mort en 1785, et du mathématicien Etienne Bezout, né à Nemours le 31 mars 1730, et mort à Avon le 27 septembre 1783.

Vue de la Porte de la Ville de Moret, du côté de Fontainebleau.

VITTORIO EMANUELE III - BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

Au port *Valvin* on a commencé, depuis plusieurs années, un pont en charpente sur piles et culées en pierre. Il a cinq arches de soixante deux pieds d'ouverture ; sa longueur totale est de trois cent quarante-quatre pieds.

Au bout de la forêt de Fontainebleau, sur la route d'Italie, on trouve la petite ville de *Moret*, dont le Loing baigne les murs : elle est très-ancienne, et dès 850 il s'y tint un concile au nom duquel, Loup, abbé de Ferrière, écrivit sa cent quinzième lettre. Henri IV donna Moret à *son amie* Jacqueline de Beuil, qui le porta dans la maison de Vardes. Cette ville n'a de remarquable que son église gothique assez bien bâtie, et les ruines pittoresques de son vieux château, couvert en terrasse, et de ses portes, de l'une desquelles nous donnons une vue (pl 27). C'est la porte du côté de Fontainebleau.

De l'autre côté du Loing, un faubourg s'étend jusqu'au canal ouvert en 1720, parallèlement à cette rivière qui avait cessé d'être navigable. Ce canal forme, depuis Montargis, la continuation de celui de Briare, terminé en 1642, et qui, dans treize lieues de cours, de Briare à Montargis, est soutenu par quarante-une écluses. A Montargis vient également aboutir le canal d'Orléans qui, à deux lieues de cette ville, joint la Loire. Celui-ci,

fini en 1692, a dix-huit lieues de cours et trente écluses. Ces trois canaux établissent un système complet de communication entre la Seine et la Loire.

MÉRÉVILLE. — CHAMPMOTTEUX.

Les limites marquées des environs de Paris, et le plan que nous avons adopté, nous retiennent dans un cercle qu'il ne nous est pas permis de franchir. Cependant, puisque nous avons déjà décrit Moret, lieu situé hors de notre sphère, nous croyons devoir parler un instant de *Méréville* qui, semblable à l'Oasis du désert, présente, au milieu des plaines tristes et découvertes de la Beauce, tous les avantages de la nature la plus pittoresque.

Le parc de Méréville, sans clôture apparente, ne semble séparé du reste de la campagne que par la cessation insensible de cette belle végétation qui le distingue. C'est donc presque sans s'en apercevoir qu'on se trouve transporté au milieu de ce site enchanteur. Le château de Méréville n'était, en 1782, lorsque Laborde, célèbre par ses richesses et sa bienfaisance, en fit l'acquisition, qu'un vieux donjon gothique flanqué de quatre tours. Son nouveau propriétaire le restaura et l'agran-

dit de deux ailes parfaitement en harmonie avec les anciennes constructions auxquelles, en leur donnant l'air de splendeur que doit avoir une importante maison de plaisance, elles n'ont pas ôté cette teinte chevaleresque inséparable du souvenir de nos aïeux ; c'est ainsi qu'en Angleterre on a, sans rien leur faire perdre de leur caractère, tiré parti de ces imposantes constructions d'abbayes et de monastères, qui font aujourd'hui les plus beaux châteaux du royaume. Au reste, les jardins de Méréville, créés par les mêmes mains qui ont réparé le château, surpassent en beauté tout ce que la France peut offrir dans ce genre.

La rivière de Juine qui prend sa source à *Autruy*, département du Loiret, est déjà assez forte à Méréville pour porter bateau. Divisée en deux branches, elle arrose avec les eaux de l'une la vallée et ses promenades, et fait tourner des moulins; l'autre branche, que reçoit un aquéduc souterrain de trois quarts de lieue de long, vient former une cascade dans la laiterie du parc. Cet élégant édifice, dont le plan présente un carré long, est décoré d'un péristyle composé de six colonnes ioniques. L'intérieur, totalement revêtu de marbre, se termine en une grotte au haut de laquelle vient surgir ce bras de la Juine. Cette ingénieuse création rappelle ces habitations orientales, ces palais de

Grenade où des nappes d'eau décorent l'intérieur des appartements ; mais dans lesquelles on ne trouve pas, pour tempérer l'ardeur d'un climat brûlant, les verts ombrages qui décorent Méréville. Vis-à-vis la laiterie, dans un lac que des plantations, adroitement disposées, font paraître fort grand, s'élève, au milieu d'une île, une colonne en marbre bleu turquin, de trente-six pieds de hauteur ; les rostres qui la décorent, et la boule qui la surmonte, sont en bronze. Ce monument, qu'entourent des arbres des régions australes et la pâle et triste épine de mer, est consacré à la mémoire des deux frères qui, rassasiés des dons de la fortune, mais avides de gloire, périrent victimes de leur courage et de leur dévouement. On y lit cette inscription :

Ed^on J.-J. de la Borde de Marchainville, né à Paris
le 25 juin 1762, lieutenant de vaisseau,
aux ordres de M. de la Peyrouse, a péri le 13 juillet 1786,
aux côtes de la Californie.
Ant^e - Aug. - J^b. de la Borde de Boutervillers, né à Paris,
le 7 juillet 1766, lieutenant de vaisseau aux ordres
de M. de la Peyrouse, a péri le 13 juillet 1786,
aux côtes de la Californie.

Saül et Jonathan amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi. Reg. l. II, cap. I, v. 23.

La grande cascade de Méréville est une parfaite

imitation de la nature. Son site sauvage et solitaire rappelle bien ces accidents montagneux, et l'on y éprouve une sorte d'émotion qui se dissipe en suivant le cours du torrent devenu un paisible ruisseau, et qui va baigner les bords d'un bocage solitaire. Là un monument fixe l'attention : c'est un sarcophage de marbre bleu surmonté d'une urne et placé sous une coupole que soutiennent quatre colonnes d'ordre dorique grec. Ce cénotaphe, ouvrage de Pajou, est élevé à la mémoire de Cook, ce voyageur à la fois si humain et si hardi, et qui a tant augmenté nos connaissances géographiques.

Ailleurs, sur un monticule, s'élève une rotonde périptère. Cette copie du temple de la Sibylle est construite avec beaucoup de soin. Les pierres ont été taillées à Paris par d'habiles ouvriers ; le soffite en stuc est ce qu'il y a de plus parfait. Elle avait été d'abord bâtie près de la rivière ; mais comme le sol en était peu solide, on l'a rebâtie sur la montagne, où elle rappelle le temple rond de Tivoli.

Enfin le moulin mérite aussi d'être vu : moins beau que celui de Savigny, sous le rapport de l'architecture, il est comme lui un objet d'utilité.

Le bourg de Méréville, chef-lieu de canton, est considérable ; il s'y tient un marché impor-

tant pour l'approvisonnement de Paris. On y compte mille six cents habitants.

ÉTAMPES.

Dans le nombre des villages compris entre Fontainebleau et la vallée d'*Etampes*, et qui, la plupart, ont des châteaux sans intérêt historique; on remarque *Champmotteux*, dont l'église renferme le tombeau du chancelier de l'Hôpital, mort au château de Vignay. La vallée d'Etampes offre un des plus beaux paysages de la France, par sa fraîcheur et sa variété. Le bassin assez vaste, que forme la réunion des petites rivières de Chalouette et de Louette avec la Juine, renferme une prairie, si bien partagée et diversifiée par des plantations de peupliers, de saules, d'aunes et autres arbres qui se plaisent dans les lieux humides, qu'à voir les coteaux qui l'environnent, on la prendrait pour un agréable parterre. La réunion de ces eaux, qui suffiraient à la navigation, si les usines de la vallée n'y mettaient obstacle, arrose la ville d'Etampes : elles vont, quelques lieues plus bas, se jeter dans l'Essonne. Les collines qui bordent ce vallon sont ou boisées, ou couvertes de vignes. C'est à la fraîcheur, à la beauté de ce paysage, que les anciens historiographes attribuent l'origine du nom d'Etampes, qu'ils font

dériver de *Tempé* par analogie avec la célèbre vallée de ce nom en Thessalie.

Cette charmante situation a souvent engagé les rois à demeurer à Etampes, qui fut tour-à-tour la possession de trois de leurs maîtresses : Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes, Diane de Poitiers et Gabrielle d'Estrée. Plusieurs maisons de cette ville offrent encore des emblèmes qui rappellent que François Ier et Henri II les firent bâtir pour y établir leur cour.

On remarque particulièrement celle qui fut bâtie pour Diane, et dont il ne reste plus qu'une partie. Sur la porte de l'ancienne chapelle on voit un bas-relief représentant la descente du Saint-Esprit. La tour Guinguette, sur la côte occidentale, est un reste du château-fort construit par le roi Robert ; au milieu de la ville on trouve encore des vestiges de l'hôtel, des quatre tours ou *du Séjour* élevé par la veuve de ce monarque.

Parmi les édifices modernes on distingue à Etampes la maison de M. Lahaye, bâtie sur les dessins de Brigard ; l'entrée en est décorée par un péristyle de quatre colonnes d'ordre ionique. La maison de M. Clémon, restaurée par Lefèvre jeune, offre un petit porche dont les colonnes doriques portent les retombées des arcs.

Il s'est tenu à Etampes plusieurs conciles, tant

nationaux que provinciaux. Innocent II y lança les foudres contre son compétiteur Anaclet.

Etampes, traversé dans sa longueur par la grande route d'Orléans, est une ville assez bien bâtie. Elle est le siége d'une sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, et l'on y compte huit mille habitants; elle est entourée d'agréables plantations qui forment des promenades.

Le commerce de grains, de farines et de laines, y est très-considérable; les foires et les marchés ont donné à Etampes une assez haute importance et lui procurent des richesses qui, depuis la fin du dernier siècle, se sont beaucoup augmentées. Les nouveaux moulins se multiplient aux environs d'une manière étonnante. Les anciens augmentent le nombre de leurs roues; ces usines qui jadis ne travaillaient que pour l'usage des habitants du canton, sont devenues des fabriques importantes, et les meuniers des commerçants qui maintenant expédient à l'étranger et même aux colonies. Etampes enfin est devenu le grenier des provinces méridionales comme de Paris.

BRUNEHAUT. — JEURRE. — CHAMPIGNY. — ETRECHY. — CHAMARANDE.

Au-dessous d'Etampes, à droite de la route, on trouve *Brunehaut*, qui doit son nom à la reine

épouse de Sigebert, qui avait en ce lieu un château, dont il ne reste que quelques vestiges. Dans les fouilles qu'on y a faites on a trouvé des médailles romaines au coin des premiers empereurs, et une statue de Priape. Ces découvertes pourraient faire conjecturer que ce lieu était habité avant que Brunehaut l'occupât.

Le château, situé au milieu d'un grand parc, se présente sous l'aspect d'un fort isolé et d'une forme pittoresque. Assis sur une vaste pelouse, il est entouré de beaux arbres, et de chacune de ses quatre faces, la vue se promène agréablement sur un paysage d'un caractère différent, qu'embellissent les eaux et la verdure. Au milieu d'une épaisse futaie on trouve une colonne en pierre, haute de trente-six pieds : consacrée à la Concorde civile, ce monument est surmonté d'une belle statue de la divinité consolatrice; sur une des faces du piédestal, on lit cette inscription :

Concordiæ civium
Carolus Viart
M. D. CCC.

Sur une autre face sont gravés les vers suivants d'Horace :

Audiet cives acuisse ferrum,
Quo graves Persæ melius perirent;
Audiet pugnas, vitia parentum
Rara juventus.

Les ruines d'un vieux château-fort; un joli pavillon consacré à l'étude, et où l'on voit le buste de Delille, avec ces vers de l'*Homme des Champs :*

Heureux qui, dans le sein de vos dieux domestiques,
Se dérobe aux fracas des tempêtes publiques,
Et dans un doux abri, trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts.

Enfin un temple à l'Amitié, sont les principales fabriques qui décorent ces jardins, plantés sur les dessins de leur propriétaire Charles Viart.

Jeurre, dont le parc marécageux a été desséché au moyen d'un bel aquéduc souterrain; *Gravelle* qui tient au village d'*Anvers*, sont des châteaux qui, sous le rapport de l'architecture, n'offrent rien de remarquable.

C'est à *Champigny*, dans un château qui n'existe plus, que Diane de Poitiers fut reléguée et finit ses jours.

A quelque distance du village d'*Etrechy*, dans un vallon sauvage et entouré de bois, on trouve les ruines *du Roussay*, ancien château-fort, dont la solitude, les fossés profonds et les hautes tours, attestent le séjour de la tyrannie féodale.

Chamarande, grand et beau château, fut bâti dans le dix-septième siècle : sa construction en grès et en briques annonce la solidité, mais lui donne

un aspect sévère qu'augmentent encore ses larges fossés et l'atmosphère humide qui l'enveloppe. Le parc, dont on attribue la plantation à Le Nôtre, contient une magnifique futaie. *Chamarande*, situé à l'endroit où la vallée de Juine se rétrécit, entouré de rochers de grès que cachent à peine une plantation d'antiques châtaigniers, a quelque chose de sauvage.

La rivière de Juine continue de couler entre des coteaux couverts de grands blocs de grès et plantés de bouleaux. A l'extrémité de cet agreste défilé, se trouve le vaste château du *Ménil-Voisin*, construction du règne de Louis XIII. Ce château bâti en grès et en brique, et ses énormes combles, caractérisent le goût du dix-septième siècle. Assis dans un marécage, et entouré de canaux larges et profonds alimentés par des eaux noires comme le fond de tourbe sur lequel elles coulent, ce château est privé de points de vue; mais de son parc, qui a quatre cents arpents et s'étend sur la montagne, l'œil se promène avec plaisir sur des sites aussi variés que pittoresques. Sur une hauteur, vis-à-vis le château, est l'ancienne tour de *Pocancy*.

FREMIGNY. — SAINT-VRAIN. — LA FERTÉ-ALEPS.

Le château de *Fremigny*, dans une assiette plus

agréable, a été restauré et embelli depuis cinq à six ans. On peut trouver de la prétention dans les porches et les perrons de cet édifice; cependant l'effet en est agréable.

Le château de *Saint-Vrain*, dans le village de ce nom, fut bâti en 1778, par Ledoux, pour la comtesse Dubarry, que la mort de son royal amant avait forcée de quitter la cour.

Ce gracieux et élégant édifice forme un pavillon surmonté d'un dôme, et ayant onze croisées sur les grandes faces et cinq sur les petites; on y arrive par un beau perron élevé sur un soubassement formant terrasse. L'entrée est décorée d'un péristyle de quatre colonnes d'ordre dorique, couronné d'un fronton et orné d'un bas-relief par Pajou, représentant le dieu Pan. Le côté du jardin est décoré de niches, et de six colonnes ioniques, portant un entablement surmonté de statues en marbre à l'aplomb des colonnes. Les deux faces latérales offrent chacune un petit ordre de quatre colonnes doriques, enrichi de statues de marbre. Le rez-de-chaussée contient l'appartement principal. Ce bel édifice, remarquable par son heureuse disposition, la richesse de la décoration de ses élévations et la belle distribution de ses appartements, est entièrement bâti en pierre, dans un pays où l'on n'en trouve point. Le parc, qui a de belles eaux, est agréablement et pittoresquement

distribué; il tient à des bois assez vastes, et au milieu desquels s'élève un obélisque, où viennent aboutir toutes les routes qui les traversent.

Presque au confluent de l'Essonne et de la Juine, au milieu de marais tourbeux, on trouve la célèbre filature hydraulique de l'*Epine*, et près de là, au *Bouchet*, la poudrière qu'on y a transporté d'Essonne.

Cette poudrière, voisinage dangereux pour le premier de ces établissements, est la plus ancienne fabrique du département. Elle avait été établie à Essonne en 1668. Cet établissement, en pleine activité, peut occuper soixante ouvriers et fournir par an douze cent milliers de poudre. Une telle fabrication exigerait neuf cent milliers de salpêtre. Cette poudrière est établie sur les ruines du château que posséda le célèbre Duquesne, l'honneur de la marine française. Professant la religion évangelique, ce grand homme mourut après la révocation de l'édit de Nantes, fidèle à sa croyance. Il fut enterré sans pompe dans son jardin, où rien n'indique le lieu de sa sépulture, tandis que les marbres, les métaux précieux, les plus pompeuses et les plus menteuses inscriptions, chargent la poussière de tant d'hommes qui n'eurent de grand que le nom.

La Ferté-Aleps, anciennement *La Ferté-Baudouin*, sur l'Essonne, est une petite ville, ou pour mieux dire, un bourg jadis fortifié, mais qui

aujourd'hui, n'offre rien de remarquable. C'est le siége d'une justice de paix; on y compte huit cents habitants.

ARPAJON. — DOURDAN. — ROCHEFORT. — ANGERVILLERS. — LIMOURS. — LE MARAIS. — BEAUREGARD. — MARCOUSSIS.

En revenant gagner la grande route d'Orléans, on arrive à *Arpajon*, petite ville peuplée de deux mille trois cents habitants, et chef-lieu d'une justice de paix. Sa situation, au confluent de l'Orge et de la Remarde, est fort agréable. Arpajon est entouré de jolies promenades et de plusieurs petits villages, dont les châteaux méritent presque tous quelque attention; on y voit une vaste halle et quelques maisons bien bâties.

Au sud-ouest d'Arpajon on trouve la ville de *Dourdan*, dans une agréable situation, peuplée de trois mille habitants, et présentant, comme seul objet remarquable, un ancien château-fort, dont la fondation peut dater du cinquième siècle. Ce château est composé d'une très-grosse tour, placée au centre, et de huit autres tours réunies par des courtines et entourées de fossés larges et profonds.

Cette forteresse antique, qui fut long-temps la maison de force du département de Seine-et-Oise, a été rendue au duc d'Orléans, et la prison transférée à Poissy.

Rochefort, dont le château est détruit, et *Saint-Arnoult*, sont deux bourgs situés dans la vallée de la Remarde. Ce sont les derniers sites pittoresques avant d'entrer dans les vastes plaines de la Beauce.

Les châteaux d'*Angervillers* et *Bonnelles* ont disparu ainsi que celui de *Limours*, qui fut bâti par la duchesse d'Etampes dans le bourg de ce nom. François Ier se plaisait beaucoup dans ce manoir, qui fut ensuite possédé par Diane de Poitiers et par le cardinal de Richelieu. Le château du *Marais* est le seul qui se présente à l'admiration du voyageur. Construit par Berré, avec un soin tout particulier, ce château est un des plus remarquables des environs de Paris, par le mérite de son architecture et par sa belle situation. Un perron noble conduit à l'étage principal, qui s'élève sur un soubassement. L'avant-corps est orné de quatre pilastres composites et couronné d'un attique. L'intérieur de l'édifice se fait remarquer par la beauté et la noblesse de sa décoration. Bâti d'une pierre très-blanche, sa façade se réfléchit dans un vaste canal, dont il n'est séparé que par les cours. Quoiqu'on pût désirer, dans cet édifice, plus de simplicité, on doit regretter que de pareilles habitations, qui deviennent chaque jour plus rares, ne se multiplient pas sur notre sol; elles annonceraient aux étrangers la richesse de la nation française et son goût pour les beaux-arts.

A l'extrémité orientale de la plaine de Gometz, et dans un village placé comme sur une haute terrasse, s'élève le château justement nommé *Beauregard*, d'où l'on découvre toute la vallée de *Marcoussis*, et, par-dessus la plaine de Bondoufle, la vallée de la Seine jusqu'aux coteaux de la Brie.

En descendant par des sentiers escarpés, à travers les bois solitaires de Saint-Vandrille, on arrive au bord de l'étang de Marcoussis. Vers le milieu de cette belle vallée, s'élevait encore, en 1805, un ancien château-fort, rebâti, en 1336, par Jean de Montaigu, que l'on présume avoir été le fils naturel de Charles VI. (Voyez planche 28.) Abandonné depuis deux siècles, cet édifice fut enfin démoli, et il ne reste plus aujourd'hui que peu de vestiges de cette énorme construction en gresserie. Ce seigneur paya cher la haute faveur dont il jouit pendant quelque temps à la cour de son père : la faction de Bourgogne lui fit trancher la tête en 1409. On raconte que François Ier, passant chez les célestins de Marcoussis, voulut railler ces moines sur le genre de mort de Jean de Montaigu, leur fondateur, dont le corps avait été attaché au gibet de Montfaucon. « *Il ne fut pas jugé par la justice*, lui dit un religieux. *Et par qui donc? Par des commissaires.....* » Le roi, frappé de cette réponse, mit, dit-on, la main sur l'autel, et jura

Vue des Ruines du Château de Marcoussy.

NAPOLI BIBLIOTECA NAZIONALE

Digitized by Google

Vue des Ruines du Château de Montlhéry.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

de ne faire jamais juger personne par des commissaires spéciaux. Pourquoi les monarques ne font-ils pas toujours un pareil serment? On verrait moins de bourreaux, et un bien moins grand nombre de victimes.

L'église paroissiale du village de Marcoussis, construite aussi par Jean de Montaigu, pour les célestins, est un édifice remarquable.

MONTLHERY. — LONGPONT.

Sur un mamelon, qui semble être dans l'isolement, s'élève une haute tour, ancien donjon et principal reste de l'importante forteresse de *Montlhéry*. (Voy. pl. 29.) Comme la plupart des monuments de ce genre, celui-ci a donné lieu à beaucoup de fables. L'étymologie de son nom, souvent altéré, ne peut conduire sûrement à connaître son fondateur. Selon les plus grandes probabilités, il dérive du celtique *Mont-le-Héry*, montée rude et difficile. On sait que jusqu'en 1015 cette éminence était couverte de bois. Ce fut le roi Robert qui accorda à son forestier, Thibaut-File-Étoupe, dont il estimait la probité et le courage, la permission d'y bâtir une forteresse. La qualité de seigneur de Montlhéry que prenait Thibaut donnerait lieu de croire que la ville existait déjà, et que ce fut pour la protéger et y attirer les gens et les effets du plat pays, que le château fut bâti. La situation avantageuse de cette place, la soli-

dité et la hauteur de ses murs et de ses tours firent bientôt repentir les rois de France de la concession de Robert. Sa liaison avec les châteaux de Corbeil et de Château-Fort interceptait toute communication entre Paris et Orléans. Vainement Philippe Ier voulut s'en rendre maître par force; il n'y parvint qu'en mariant Philippe de Mantes avec une fille du seigneur de Montlhéry. Il échangea cette forteresse contre *Mehun-sur-Loire*, et y fit quelquefois sa résidence; mais Milon II ayant tenté de la reprendre, Louis VII, pour mettre fin à ses continuelles alarmes, fit démanteler le château de Montlhéry, en 1106. La possession de ce fief fut cependant encore le sujet de longues dissensions et de nombreux combats, jusqu'à ce que Hugues de Créey eût étranglé de ses propres mains Milon II, son compétiteur, et que, pour obtenir sa grâce, il eût cédé Montlhéry au roi. Plusieurs monarques résidèrent dans ce château qui, ainsi que tous les édifices de ce genre, vit sous ses voûtes gémir d'illustres prisonniers. Philippe IV y fit détenir le comte de Hainaut en 1292, et Louis de Flandre en 1311. Montlhéry fut pris et repris par les Armagnacs et les Bourguignons en 1417 et 1418. Mais l'époque la plus mémorable de son histoire est celle de la sanglante bataille livrée sous ses murs, le 16 juillet 1465, dans le temps de cette *guerre du bien public* qui ne fit que rendre le peuple plus

malheureux. Du sang inutilement versé fut tout le fruit de cette journée, dont chaque parti s'attribua la gloire. Le comte de Charollais et ses Bourguignons, fort maltraités, restèrent néanmoins maîtres du champ de bataille, et le roi se retira à Corbeil.

Cette action eut lieu dans la plaine, au nord de Montlhéry, où se trouvent deux cantons nommés encore, l'un, le *Champ de bataille*, et l'autre, le *Cimetière des Bourguignons*.

Le château de Montlhéry se composait de neuf tours réunies par des courtines, et formait une espèce de carré long, divisé en trois cours. La tour qui reste (voyez pl. 29) n'est point entière : des parties considérables ont été détachées du sommet par le temps ; toutes ses voûtes sont détruites. Sa hauteur, qui est encore de soixante pieds, paraît cependant plus considérable, à cause de sa position élevée de plus de deux cents pieds au-dessus du bourg de Linas. Des huit autres tours il n'existe que quelques pans des plus élevées, les plus basses ont même entièrement disparu. Au milieu de cette enceinte, dont une partie existe encore, est l'entrée d'un souterrain dont l'ouverture est bouchée. Toutes ces constructions, d'une grande solidité, étaient faites en pierre meulière et en grès. Cette tour, qui offre tant de marques des

outrages du temps, les débris qui l'entourent, et la superbe vue dont on y jouit, rendent ce lieu vraiment romantique.

La petite ville de Montlhéry, qui compte 1500 habitants, a perdu à la révolution toutes les juridictions qu'elle avait; mais il lui est resté un marché à blé qui est très-important. La place où il se tient est vaste, les rues de la ville sont larges et propres. L'église paroissiale, assez grande, a été reconstruite à diverses époques : les constructions les plus anciennes paraissent être du treizième siècle. Les murailles de la ville datent du quinzième ou seizième siècle, ainsi que ses portes, dont il existe encore quelques vestiges. Le bourg de *Linas*, que traverse la route d'Orléans, est plus peuplé que Montlhéry, dont il n'est séparé que par une porte sur laquelle on a mis, en 1811, une inscription qui rappelle que c'est Thibaut-File-Étoupe qui la fit bâtir.

Au bas de Montlhéry, sur la rivière d'Orge, le village de *Longpont* avait un prieuré conventuel de l'ordre de Cluny. L'église, aujourd'hui paroissiale, est un édifice du douzième siècle; elle était originairement plus considérable; mais, lors de sa restauration faite en 1820, on en a supprimé le chœur et le chevet en attachant le rond-point immédiatement à la croisée. Le bâtiment conventuel a été transformé en une maison de plaisance.

Près de là, le château de *Lormoye*, peu remarquable par son architecture, est bâti au milieu d'un parc, sur une espèce d'esplanade, d'où l'on jouit de points de vue très-variés : celui de l'antique tour de Montlhéry n'en est pas le moins intéressant.

Villebouzin, près de la route d'Orléans, est un château d'une ordonnance simple, mais régulière, bâti pour M. de Montgommery. On remarque dans la cour deux pavillons, dont l'un contient une chapelle d'un bon style de décoration, et l'autre une charmante salle de spectacle; l'orangerie en est aussi fort belle, et le parc bien distribué.

De l'autre côté de la route, le château *du Plessis-Saint-Père* est remarquable par sa construction en pierres et en briques, et ses belles avenues. Le pavillon de droite contient une salle de bains dont la décoration, aussi riche qu'élégante, est de Liégeon. Dans le pavillon de gauche est la chapelle décorée en 1718 par Bertin.

LONGJUMEAU. — ORSAY. — BIÈVRE. — VERRIÈRES. — CHATENAY. — SCEAUX.

Longjumeau, bourg de 1800 habitants, siége d'une justice de paix, est un lieu bien connu par ses tanneries. L'Ivette, après avoir traversé la grande rue, se jette un peu plus bas dans l'Orge. Cette rivière arrose une jolie vallée renommée surtout

par l'excellence de ses prairies, et dans laquelle on trouve d'agréables maisons de campagne.

Le village d'*Orsay*, situé à l'endroit où se croisent les routes de Paris à Dourdan, et de Versailles à Montlhéry, est remarquable par son château restauré en 1807 par Damême, et qui est bâti sur une terrasse entourée d'eau. Dans le parc, planté régulièrement et bordé par l'Ivette, on voit un canal qui a plus de six cents toises de longueur sur treize de largeur. A l'extrémité s'élève un joli pavillon décoré d'un porche de six colonnes ioniques d'un très-bon style; il a été bâti sur les dessins de Moreau. L'église, dont la façade est décorée des ordres dorique et ionique en pilastres, est de bon goût. Derrière se trouve la chapelle du château, élégante rotonde enrichie à l'intérieur d'un péristyle dorique.

Le château de *Grand-Ménil* fut bâti en 1656 pour Pierre Breil, maître des comptes, sur les ruines de celui que possédait en ce lieu la duchesse d'Etampes. Il est en brique et dans une agréable situation. Ce qu'il y a de plus remarquable à Grand-Ménil, c'est un charme, âgé de plus de cent soixante ans, dont les branches, sans aucun secours étranger, portent, entourent et ombragent de leur verdure une salle qui peut contenir une table de vingt couverts, avec les buffets et l'espace circulaire nécessaire au service.

Au hameau *du Pont d'Antony*, en suivant la grande route, on passe, sur un pont, la petite rivière, ou plutôt le ruisseau de Bièvre, dont quelques auteurs font dériver le nom des *bièvres* ou castors qui habitaient jadis ses bords. Le vallon qu'arrose ce ruisseau, qui est connu à Paris sous le nom de *rivière des Gobelins*, contient plusieurs villages considérables par leur population et les agréables maisons de campagne qu'on y trouve. Parmi ces villages on doit distinguer *Bièvre*, qui prend son nom de la rivière, et qui l'a donné à son tour à ce marquis, appelé le *Père du calembourg*. On y voit une belle manufacture de toiles peintes. Le lit de la Bièvre, en cet endroit, est à cent seize pieds au-dessus du sol de Notre-Dame de Paris.

Verrières est un village considérable et entouré des plus agréables maisons de plaisance; sa situation à mi-côte, au-dessous du bois du même nom, le fait dominer sur toute la vallée.

Le *Plessis-Piquet*, petit village situé au fond d'un vallon très-pittoresque et solitaire, possède également plusieurs maisons de plaisance et de vastes jardins.

Châtenay, village considérable, et qu'embellissent un grand nombre de belles maisons d'agréments, est connu dans l'histoire par cet acte de justice et de fermeté de la reine Blanche de Castille, qui, après avoir frappé les premiers coups,

fit rompre en sa présence les portes des cachots où les chanoines de Notre-Dame, n'écoutant qu'un sordide intérêt, et méprisant les prières de la reine, avaient fait entasser les malheureux habitants de Châtenay qui n'avaient pu payer la taille.

Sceaux, à qui la reconnaissance des habitants a conservé le surnom de *Penthièvre* leur bienfaiteur, est un bourg fort bien bâti, peuplé de 1700 habitants, et siége de la seconde sous-préfecture du département de la Seine. Quelle que soit l'étymologie assez incertaine de son nom, Sceaux était peu considérable encore lorsque Colbert acquit cette terre des héritiers de René Potier, duc de Tresme, et pair de France, lequel avait déjà obtenu du roi, en 1671, la translation à Sceaux des foires et marchés du *Bourg-la-Reine*. Colbert fit élever un magnifique château à la place de celui du duc de Tresme. Le Nôtre fut chargé de la distribution de l'immense parc, et en fit un lieu de délices. En 1700, le duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV, acheta ce domaine du marquis de Seignelay, fils de Colbert. Sceaux dut à ce prince, ami des arts et de la magnificence, la gloire de rassembler ce que le 18e siècle avait de plus illustre dans la littérature et les sciences. Après la mort du duc du Maine, Sceaux passa au duc de Penthièvre; mais dans la tourmente révolutionnaire cette propriété fut vendue, le vaste château démoli, et le

magnifique parc détruit et rendu à l'agriculture. Ces lieux n'offrent plus qu'une campagne nue, dont quelques statues, encore debout, augmentent le triste aspect, en témoignant quelle fut leur ancienne splendeur.

Au moment de la vente du château et de ses dépendances, M. Desgranges, maire de Sceaux, aidé de quelques riches particuliers du pays, fit l'acquisition de la partie du parc où se trouvait l'orangerie. Ce lieu, embelli par ses acquéreurs, a été destiné par eux à l'amusement des habitants du bourg. Là, les dimanches et fêtes, durant la belle saison, se tient le bal champêtre le plus fréquenté et le mieux composé des environs de Paris. Sur la porte d'entrée on lit cette inscription :

De l'amour du pays ce jardin est le gage;
Quelques-uns l'ont acquis, tous en auront l'usage.

La manufacture de faïence établie à Sceaux en 1752 jouit d'une réputation méritée.

En 1700, Colbert avait fait transférer à Sceaux le marché aux bestiaux qui se tenait à Poissy pour l'approvisionnement de Paris ; quoique l'année suivante, ce marché ait été rétabli à Poissy, celui de Sceaux ne fut point supprimé. Il se tient au pied de la colline sur laquelle est bâti le bourg, à gauche de la grande route. L'enceinte des bâti-

ments à son usage forme un carré parfait de cent soixante-huit toises en tout sens. La façade d'entrée contient les logements; les étables sont sur les côtés de la cour, et au fond est une chapelle, dont la décoration, d'un style simple et correct, est bien en harmonie avec les autres parties de l'édifice. L'abreuvoir, sur le bord de la grande route, est très-vaste.

ARCUEIL.

Sur la droite de la route, la petite rivière de Bièvre qu'on a traversée sur le pont d'Antony, coule dans un agréable vallon au fond et au milieu duquel est situé *Arcueil*. Ce village, suivant l'abbé le Bœuf, a tiré son nom des arcs ou arcades de l'aquéduc que les Romains y élevèrent pour conduire au palais des Thermes les eaux de *Rungis*. Cependant, Arcueil n'est connu sous ce nom que depuis le douzième siècle.

Des eaux tirées des environs d'Arcueil étaient autrefois amenées, par des conduits souterrains, au palais des Thermes, attribué à l'empereur Julien; mais l'habitant de Lutèce allait, pour ses besoins, puiser au courant de la Seine. Les premières fontaines publiques de Paris ne datent que du règne de Philippe-Auguste. Elles étaient au nombre de trois, et alimentées par une partie des

eaux que les moines de Saint-Martin, ceux de Saint-Laurent et les hospitaliers de Saint-Lazare, avaient su, pour leur usage particulier, tirer des coteaux de Belleville, de Ménil-Montant, du Pré-Saint-Gervais, et amener à Paris par des aquéducs souterrains, qui furent long-temps les seuls ouvrages hydrauliques de cette immense capitale.

Une partie de l'aquéduc antique d'Arcueil existe encore; elle est contiguë au nouveau. Il n'est donc pas probable, et en cela nous partageons le sentiment de M. Girard, que cet aquéduc ait été plus haut dans la plaine de Rungis, et qu'aucune de ses parties ne soit entrée dans la construction de l'édifice moderne. Cependant plusieurs auteurs ont avancé le contraire, et fondent leur assertion sur des lettres-patentes de Louis XIII, qui accordent au marquis d'Effiat la jouissance des ruines de cet ancien aquéduc et des eaux qui pouvaient s'y rassembler encore, attendu, disent ces mêmes lettres, que ces eaux devenaient inutiles, depuis qu'on avait celles de Rungis, plus hautes, plus près de Paris, et plus faciles à amener. Mais comme Henri IV avait eu l'intention de rétablir l'aquéduc de Julien, et que déjà Sully avait fait ouvrir, dans la plaine de Long-Boyau, des tranchées qui furent abandonnées, il est possible que cela ait accoutumé à confondre le projet de Henri IV avec un autre qu'on a exécuté plus

tard. Quoiqu'il en soit, ce fut Marie de Médicis qui fit exécuter, sur les dessins et sous la conduite du célèbre Jacques de Brosse, l'aquéduc d'Arcueil, pour amener des eaux à son palais du Luxembourg; tels fut, du moins, son premier dessein, le motif qui la détermina, et ce qui eût été l'unique résultat de son entreprise, si son crédit se fût soutenu à la cour de son fils. Le 17 juillet 1613 Louis XIII posa la première pierre de ce monument qui fut achevé en 1624.

L'aquéduc d'Arcueil fournit aux fontaines de Paris cinquante-sept pouces cubes d'eau.

Cet édifice (pl. 30), qui traverse la vallée de Bièvre, a environ deux cents toises de longueur et douze dans sa plus grande hauteur, à partir du lit de la Bièvre. Il consiste en une épaisse muraille soutenue de chaque côté par des contre-forts, entre lesquels sont vingt arcades d'environ vingt-quatre pieds de largeur; huit seulement de ces arcades, inégalement espacées, sont à jour, et la rivière de Bièvre passe sous deux d'entr'elles. Les contre-forts s'élèvent jusqu'à la belle corniche dorique, à grands modillons, qui règne dans toute sa longueur; au-dessus de cette corniche, s'élève un attique, formant intérieurement une galerie voûtée et recouverte en dalles de pierre. Dans le milieu de cette galerie, est le canal où les eaux coulent entre deux banquettes qui permettent

Gayet del. et sc.

Vue d'une partie de l'Aqueduc d'Arcueil.

E-VITTORIO EMANUELE III - BIBL... APOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

de parcourir à pied sec toute la longueur de l'aquéduc; le jour y pénètre par des ouvertures pratiquées entre les contre-forts. Au-delà de cette construction extérieure, du côté du village de Rungis, est une galerie souterraine, d'abord en ligne droite, puis sur les côtés d'un carré d'environ cent quarante toises. Cette galerie, percée de barbacanes, et flanquée de pierrées qui pénètrent dans les terres en divers sens, recueille les eaux qu'une autre galerie, en-deçà du mur aquéduc de la vallée, conduit à Paris. Un chateau d'eau, situé près de l'Observatoire, et vingt-sept regards dans lesquels on descend par des escaliers, facilitent le jaugeage des eaux, la visite et l'entretien des travaux, dont l'ensemble se développe sur une longueur de six mille six cents toises. Le tout dut être construit, suivant un marché passé le 20 octobre 1612, moyennant quatre cent quarante mille livres tournois; plus de douze cent mille de nos francs; le marc d'argent n'était alors qu'à vingt livres cinq sous quatre deniers.

Les eaux de Rungis tiennent en dissolution les principes d'une concrétion pierreuse qui s'attache aux parois des tuyaux en assez grande abondance pour qu'ils en soient obstrués en peu d'années; on a soin de les dégager de temps en temps, alors on en retire une espèce d'albatre agréablement veiné et susceptible d'un beau poli.

Cet édifice, d'une belle construction, d'un beau caractère de décoration, et d'une parfaite solidité, peut, sous ces rapports, se comparer aux plus beaux ouvrages des Romains. L'effet qu'il produit est infiniment supérieur à celui de l'aquéduc de Buc, dont nous parlerons plus tard, et qui se compose d'une simple muraille percée d'arcades, et sans décoration.

Le village d'*Arcueil*, dont l'église, construite vers le treizième siècle, est grande et assez bien bâtie, renferme plusieurs habitations agréables. Ses carrières fournissent cette pierre dure, d'un grain fin, et susceptible d'un beau poli, qu'on emploie, sous le nom de pierre de liais, à faire des statues, des tombeaux et des chambranles de cheminée.

FONTENAY-AUX-ROSES. — BAGNEUX. — CHATILLON.

Au-dessus du *Bourg-la-Reine*, qui est situé sur la route d'Orléans et dans lequel rien n'attire le voyageur, se groupent, sur le même coteau, les trois villages intéressants dont nous allons parler.

Fontenay-aux-Roses doit son nom à la culture particulière de cette fleur, dont il était autrefois en possession de fournir tous les distillateurs de Paris; mais cette culture des roses et autres fleurs n'est plus en vigueur à Fontenay:

c'est à Putaux et à Nanterre qu'elle est en vogue aujourd'hui.

Bagneux, dont la position pittoresque et le paysage varié rendent le séjour agréable, se distingue par un grand nombre de maisons de plaisance et par son église, dédiée à Saint-Herbland, qui date du treizième siècle. Le vaisseau de cet édifice est voûté et assez beau ; la nef est décorée de petites galeries dans le genre de celles de Notre-Dame de Paris. Sur le couronnement des bas-côtés, s'élèvent des arcs-boutants qui soutiennent la construction supérieure de la principale nef. Le portail paraît beaucoup plus ancien que le corps de l'église; on y voyait, dans un bas-relief, le Père éternel accompagné de quatre anges portant des chandeliers. Sur les restes de l'ancien clocher, qui est à côté de l'église, on en a élevé un nouveau.

Châtillon, dont la position est des plus heureuses, est remarquable par ses carrières. On parvient dans l'une d'elle, à quatre-vingt-cinq pieds de profondeur, par une rampe souterraine qui permet aux voitures d'en atteindre le fond. L'église, construite vers le seizième siècle, est fort jolie. Près de Châtillon est une maison de plaisance située dans le bas d'un vallon sauvage autant que solitaire; on ne l'aperçoit qu'en y arrivant. L'édifice est orné d'un portique, formé de deux colonnes et de deux cariatides,

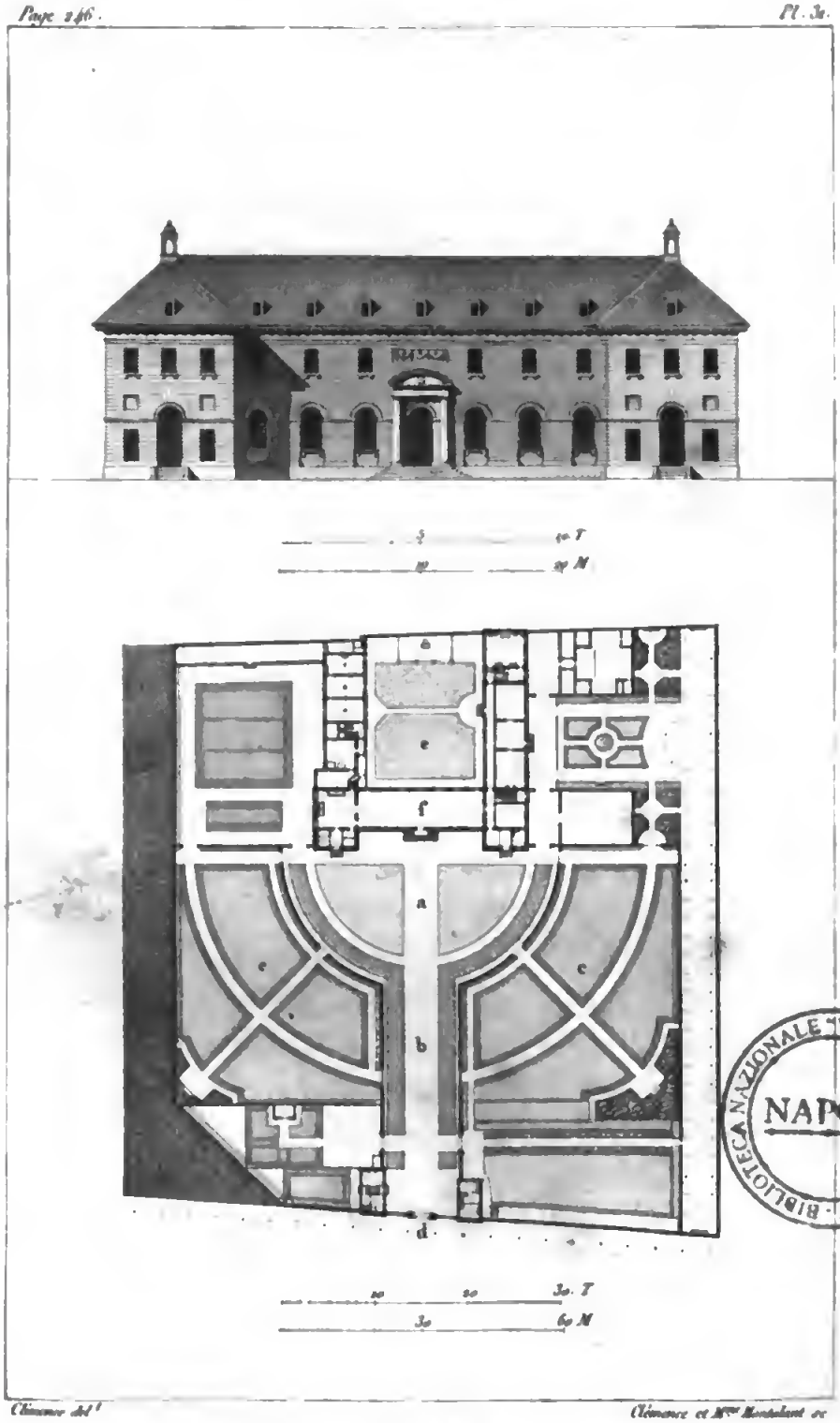
dont l'aspect est très-pittoresque. Cette décoration, qui est soignée, reçoit des bois qui l'entourent un effet piquant, auquel ajoutent encore le mouvement du terrain. Cette retraite romantique appartenait au vicomte de Châteaubriant.

MONTROUGE.

Montrouge, autrefois célèbre par ses maisons de campagne, est aujourd'hui bien négligé, et ne mérite plus l'attention des curieux que par ses guinguettes, qui renferment presque toutes des salles de danse. Les annexes de ce village sont, pour l'ouest et le midi de Paris, ce que sont, pour l'est, Belleville et Ménil-Montant. L'église de Montrouge, qui avait été bâtie en 1533, n'existe plus; il est présentement question d'en construire une nouvelle sur les dessins de M. Vallot, architecte.

La maison de retraite de Montrouge, dont nous donnons le plan et l'élévation (pl. 31), est située près de la barrière d'Enfer. Cette utile et philantropique institution fut fondée en 1781 par Louis XVI, pour servir d'asile aux anciens employés des hôpitaux et aux indigens des deux sexes; ceux-ci paient en entrant une somme fixe, et les autres y trouvent le prix de leurs longs et pénibles travaux.

Les hôpitaux, peu visités par les gens du monde,



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Clémence del.t Clémence et Mme Montalant sc.

Plan et Elévation, de la Maison de Retraite.
à Montrouge.

sont cependant des édifices qui, sans présenter comme ceux d'un autre genre, un éclat brillant de décoration, n'en sont pas moins susceptibles des beautés qui résultent d'une disposition simple, sage et grande, et d'un style sévère et caractéristique. Ces édifices exigent, plus rigoureusement que beaucoup d'autres, des connaissances profondes, et les talents nécessaires à la pratique de l'architecture. On doit y trouver réuni, solidité de construction, distributions savantes, appropriées à une multitude d'usages, et soumises à de nombreuses conditions, dont les plus légères sont importantes à l'humanité; enfin, l'économie, qui doit être rigoureuse, parce qu'il s'agit de l'emploi des deniers publics consacrés au bien-être de l'indigent.

On a vu, dans la description de Paris, quelques exemples dans lesquels toutes ces données sont bien remplies; la maison de Montrouge, par le célèbre Antoine, n'occupe pas un rang moins distingué que celles-ci.

L'édifice principal se compose d'un grand corps de bâtiment avec deux ailes en retour, précédé d'une esplanade circulaire (*a*), et d'une large avenue (*b*) qui sépare le jardin en deux parties (*cc*). Celle-ci a son entrée sur la route par une porte (*d*) assez bien ajustée. La façade, terminée par deux pavillons en avant-corps, est d'un caractère de

décoration sévère et sage; elle a quelque chose de celle de l'hôpital Cochin, et se fait particulièrement remarquer par une simplicité agreste, très-convenable à un édifice bâti hors de la ville. La porte est décorée de deux colonnes doriques isolées, portant un fronton de forme circulaire. Les autres parties de la façade, dont les baies du rez-de-chaussée sont cintrées, n'offrent d'ailleurs que des traits d'appareils horizontaux; une corniche, ornée de modillons, couronne cette élévation. Derrière le principal corps de-logis, et entre les ailes, se trouve une cour régulière (*e*). Quoiqu'il semble, à l'inspection du plan, que l'architecte ait été obligé d'employer utilement d'anciennes constructions, la distribution intérieure est fort bien appropriée à la destination de l'édifice; les bâtiments accessoires sont adroitement rejetés dans les irrégularités du terrain, et loin de nuire à l'harmonie générale de cette composition, ils la rendent plus parfaite.

Un immense vestibule (*f*) conduit, à gauche, à la chapelle (*g*), dont il forme au besoin la nef; à droite il communique à l'escalier principal, et, par un corridor, avec les cuisines placées à l'extrémité de l'aile droite. Les étages supérieurs sont distribués en logements. Les combles des pavillons sont terminés par des lanternes qui facilitent le renouvellement de l'air dans l'intérieur.

CATACOMBES.

Sous le sol qui porte le petit *Montrouge*, *Mont-Souris*, *etc.*, s'étendent, à plus de mille toises hors de Paris, d'immenses excavations, qui se prolongent dans l'enceinte des murs de cette ville, sous les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain; elles sont le fruit de l'exploitation des carrières qui ont fourni à la construction de Paris et des lieux environnants. A une époque où cette ville était moins grande, ses habitants employèrent, pour construire, les matériaux qui se trouvaient pour ainsi dire sous leurs mains; plus tard, la ville s'agrandissant, on bâtit sur ces cavités; mais plusieurs écroulements de leurs voûtes, qui entraînèrent dans leur chute les maisons qui les couvraient, avertirent les Parisiens de leur imprudence; la police fit visiter ce labyrinthe souterrain, dont la partie supérieure menaçait ruine de toute part, et pouvait, par un écroulement spontané, engloutir un cinquième de Paris. On entreprit alors, et l'on poursuit toujours avec activité, d'immenses travaux pour étayer ces voûtes délabrées. Des murs et des contre-murs furent élevés pour répondre aux rues situées sur la surface; dans leurs intervalles, de nombreux piliers soutiennent les plafonds; enfin, la vigilance active et le talent qu'ap-

portent à ces travaux, les hommes habiles qui en sont chargés, doivent bannir la terreur que quelques écrivains ont cherché à porter dans l'esprit des Parisiens qui, au reste, constants seulement dans leur insouciance, se sont moqués des sinistres prophéties, et reposent tranquillement sur ces abîmes.

Le *cimetière des Innocents* existait, depuis plusieurs siècles, au milieu de Paris, lorsqu'en 1186 Philippe-Auguste l'agrandit et l'entoura de hautes murailles; encore augmenté en 1218, par Pierre de Nemours, évêque de Paris, il était toujours insuffisant. Cependant l'insalubrité dont il était la source, en avait, dès 1360, fait désirer la suppression. Vivement, mais inutilement réclamée en 1554, cette suppression, si importante à la santé publique, et à laquelle les évêques s'étaient toujours opposés, fut enfin ordonnée en 1785, pour arrêter les ravages toujours croissants que causait la putréfaction d'un aussi grand nombre de cadavres. Les carrières dont nous venons de parler furent destinées à recevoir les débris de vingt générations. Ces nouvelles Catacombes disposées par les soins de M. Charles-Alexandre Guillaumot, architecte et inspecteur-général des carrières, furent consacrées au mois de mars 1786. En quinze mois de travaux, interrompus seulement par les grandes chaleurs, on enleva tous les ossements du charnier

des Innocents, et l'on continua successivement, jusqu'en 1813, l'évacuation de tous les cimetières et caveaux des nombreuses églises de Paris.

Dans une maison connue depuis long-temps sous le nom d'*Isoire* ou *la tombe Isoard*, dont le gouvernement avait fait l'acquisition, et qui était située, dans la campagne, près d'une entrée des Catacombes, on avait recueilli une grande quantité de monuments, de cercueils de métal et d'inscriptions : cette collection religieuse a été dévastée à la révolution, et la maison, vendue, est aujourd'hui transformée en un cabaret.

On descend ordinairement dans les Catacombes par l'escalier pratiqué à la barrière d'Enfer. Parvenu à une profondeur de cinquante-huit pieds, on trouve deux galeries : l'une parcourt la route d'Orléans ; l'autre, suivant le boulevard Saint-Jacques, est rencontrée par l'aquéduc souterrain des eaux d'Arcueil. Cet aquéduc s'étant trouvé, en quelques endroits, établi sur des carrières dont alors on ignorait l'existence, il a fallu faire d'immenses travaux pour sa conservation. Plusieurs autres galeries mènent de là aux Catacombes ; l'une d'elle est nommée du *Port Mahon*, à cause d'un plan en relief de ce fort qu'on y voit sculpté sur la pierre, qui est d'un grain fort tendre. Cet ouvrage curieux a été exécuté de 1777 à 1782 par un carrier nommé Décure, dit *Beau-Séjour*, militaire vétéran, qui

avait été long-temps captif dans les casemates du port Mahon. Il employa à faire ce relief les heures de ses repas qu'il prenait dans cette solitude. Il y ajouta un grand vestibule orné d'une mosaïque en silex.

Le vestibule des Catacombes construit en 1811 offre, sur les deux piliers d'entrée, cette inscription du cimetière Saint-Sulpice :

Hac ultrà metas requiescunt,
Beatam spem spectantes.

La disposition des Catacombes en longues galeries a permis d'apporter un certain ordre dans cette accumulation de débris humains. Les têtes et les membres, rangés symétriquement, composent de droite et de gauche deux longues murailles qui forment la galerie, et derrière lesquelles sont entassés tous les autres fragments. Cet ordre et les monuments qui se rencontrent dans ces galeries funéraires sont en partie dus aux soins de M. Héricart de Thury, inspecteur-général des travaux souterrains du département de la Seine.

Parmi les objets les plus remarquables de ces Catacombes, nous citerons : le cabinet minéralogique contenant la collection de tous les *bancs* de la tombe Isoire. Cette collection est due à M. Gambier-la-Pierre, chef d'atelier conservateur des Catacombes.

Dans un carrefour on voit une collection pathologique de toutes les pièces trouvées dans l'arrangement de chaque ossuaire. Sur une autre table est une réunion des têtes les plus curieuses par leur structure, ou les accidents qu'elles ont éprouvés. La crypte de Saint-Laurent, où sont déposés les ossements exhumés en 1804 de l'ancien cimetière de cette paroisse, mérite aussi de fixer l'attention; l'entrée en est décorée de deux pilastres doriques de pœstum; on y voit un piédestal construit en ossements, dont les moulures sont faites de tibias de la plus grande dimension. Sur ce monument est une tête d'une belle conservation.

Le grand autel des *obélisques* et le *sarcophage du lacrimatoire* sont de grandes consolidations exécutées en 1810, pour soutenir les éboulements, et auxquelles on donna cette forme monumentale. Sur le sarcophage, on lit ces vers de Gilbert :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Lors des premiers travaux, et pour faciliter la circulation de l'air, on avait placé sur un bloc de pierre une grande terrine de feu. On lui a substitué une lampe sépulcrale antique, élevée sur un piédestal.

Le pilier cruciforme du *memento* et celui de

l'*imitation* prennent leur nom, le premier de cette inscription :

Memento quià pulvis es,

Qu'il offre sur ces trois faces ; et le second de ses inscriptions tirées de l'imitation de Jésus-Christ. Il en est de même de celui des *nuits Clémentines*.

La *fontaine de la Samaritaine* prend son nom des paroles de Jésus à la Samaritaine, qui y sont gravées ; elle est alimentée par une source découverte par les ouvriers, dans le sol des Catacombes ; on l'a ingénieusement décorée, ainsi que les piliers qui soutiennent la voûte.

Ce n'est pas seulement aux anciennes générations que les Catacombes servent de demeure ; on y a aussi précipité les restes de ceux qui, à diverses époques, périrent victimes de nos discordes civiles ; les tombeaux de la *révolution* et celui des *victimes* renferment les cendres de ceux qui furent tués aux divers combats livrés dans Paris, et dans les massacres des 2 et 3 septembre.

En sortant des Catacombes par la porte de l'Est, on trouve un vestibule et une rampe dont la pente douce ramène dans les carrières supérieures ; de là deux chemins conduisent à l'escalier construit en 1784 sur le bord de la voie creuse, ou ancienne route d'Orléans. En remontant par cet escalier, on

se trouve dans une cour fermée par une grande porte, dont les piliers, en forme de tombeaux antiques, sont d'un style simple et sévère. Il y a pour le service de ces vastes souterrains une ouverture, dont la pente, assez douce, permet aux voitures d'arriver à la porte des Catacombes.

VANVRES. — ISSY. — VAUGIRARD.

Vanvres, très-grand village connu dès 998, est situé dans un vallon. Il est riche en sources qui donnent de très-belles eaux. Le château, situé sur une éminence assez élevée qui domine la vallée de la Seine, a été bâti, en 1698, sur les dessins de Jules-Hardouin Mansard, pour M. de Montargis. Vingt ans après, il fut vendu au duc de Bourbon, à qui les occupations du ministère ne permettaient pas d'aller à Chantilly aussi souvent qu'il le désirait.

Le château de Vanvres consiste en un grand corps-de-logis, dont la masse imposante et la belle situation font le mérite principal; il est d'ailleurs d'une décoration assez insignifiante. Le parc, qui s'étend au pied du coteau, est surtout remarquable par le grand parti que le dessinateur a su tirer des eaux qui l'arrosent. Les bassins, les canaux et les jets d'eau en sont d'autant plus beaux, qu'ils sont continuellement alimentés par des sources très-abondantes.

Au-dessous de ce château, on trouve le village

d'*Issy*, dont on fait dériver le nom de la déesse Isis. Ce lieu est fort ancien, puisqu'il était, sous Childebert, une possession royale. Un édifice gothique, situé sur la place qui est devant l'église, est encore nommé la maison de Childebert. Plusieurs rois habitèrent Issy. Parmi ses nombreuses maisons de plaisance, on remarque celle du séminaire de Saint-Sulpice, que Marguerite de Valois a possédée. C'est à Issy que s'assemblèrent, en 1696, les quatre docteurs chargés d'examiner la doctrine des livres publiés par l'illustre archevêque de Cambray : discussion dans laquelle Bossuet se montra très-passionné et ennemi de Fénélon.

Le château d'Issy, situé à l'extrémité occidentale du village, et dans une situation charmante, fut jadis possédé par le président de Besigny. Construit par Bullet, il est digne de l'attention des curieux, soit qu'on le considère sous le rapport de sa disposition, ou sous celui de la beauté de la décoration de ses différentes parties.

Vaugirard, village considérable qui tient immédiatement à l'enceinte de Paris, compte 3500 habitants. On y voit plusieurs maisons de campagne; il n'est célèbre que par ses guinguettes où le peuple de Paris se porte en foule les dimanches.

Près de Vaugirard est le cimetière de l'Ouest. Il n'a rien de bien remarquable. On y trouve les tombeaux de Laharpe et de la célèbre Clairon.

QUATRIÈME PROMENADE.

A VERSAILLES ET A RAMBOUILLET.

PASSY. — AUTEUIL.

La contrée située au couchant de Paris, est plus variée et non moins intéressante que celles que nous venons de parcourir. La Seine, accrue des eaux de la Marne, acquiert une largeur et une profondeur plus considérables. Sans se resserrer, la vallée se borde de coteaux plus élevés, et qui, au-delà de Mantes, prennent un caractère de sévérité qu'on n'a pas encore rencontré sur les bords de la Seine, depuis qu'elle est parvenue aux plaines de la Champagne. Les longs détours du fleuve qui forment autant de peninsules ou larges promontoires, dont les contours sont chargés de villes, de bourgs, de villages populeux; ses îles nombreuses, riches de culture, ou couvertes de grands arbres dont le sommet, mollement balancé par les vents, se réfléchit dans les eaux; les forêts qui ombragent les sommités des principaux plateaux qui l'envi-

rounent, et dont les pentes sont couvertes de vignobles; enfin, tout ce que la nature, aidée de l'art, peut offrir de plus agréable, semble être réuni, comme à dessein, pour orner les rives de la Seine et les rendre célèbres.

Ce fleuve semble n'avoir pas encore quitté les quais magnifiques de la Capitale, lorsqu'il coule au pied de celui de *Passy*, dont les beaux jardins et les maisons de plaisance s'élèvent en amphithéâtre sur la pente du coteau. Ce village, peu ancien, a pris un rapide et considérable accroissement, qu'il doit à sa belle position. C'est à Passy, connu par ses deux sources minérales, découvertes en 1658 et 1719, qu'habitait Franklin, lorsque fut signé le traité de reconnaissance des États-Unis.

Le château de Passy, bâti en 1678, doit une partie de sa belle apparence à sa situation, en amphithéâtre, sur la route de Versailles; les jardins en sont grands et remarquables par leur belle distribution. Passy compte deux mille habitants.

A l'extrémité du village, au *Ranelagh*, lieu voisin du bois de Boulogne, s'assemble tous les soirs, dans la belle saison, la plus brillante et la meilleure société, que des danses, des comédiens ambulans, le site le plus champêtre et le plus pittoresque, y attire de Paris et des environs depuis nombre d'années.

Auteuil, sur le même coteau, renferme, comme

Passy, un grand nombre de jolies maisons de campagne, dont l'agrément est augmenté par la proximité du bois de Boulogne, de Paris, de Saint-Cloud et de Versailles. Plusieurs personnages célèbres ont habité ce village. Boileau, Molière, Chapelle, Condorcet, Helvétius, Houdon, Cabanis, Rumfort y avaient leurs maisons; on montre encore avec respect celle du législateur du Parnasse. L'ancienne habitation de Molière ne conserve plus de trace de ce qu'elle était alors; tout y annonce, aujourd'hui, le goût d'un de nos peintres les plus agréables. L'église d'Auteuil fut construite vers le dix-septième siècle, mais la façade et la tour, dont la flèche est en pierre et de forme octogone, sont un ouvrage du douzième siècle; le vestibule qui précède cette façade est d'une construction moderne. On voit, dans cette église, le tombeau d'Antoine Nicolas de Nicolaï, premier président de la chambre des comptes, mort en 1731; et, sur la place publique, un obélisque en marbre, élevé à la mémoire du chancelier d'Aguesseau, mort en 1750.

SÈVRES. — BELLEVUE.

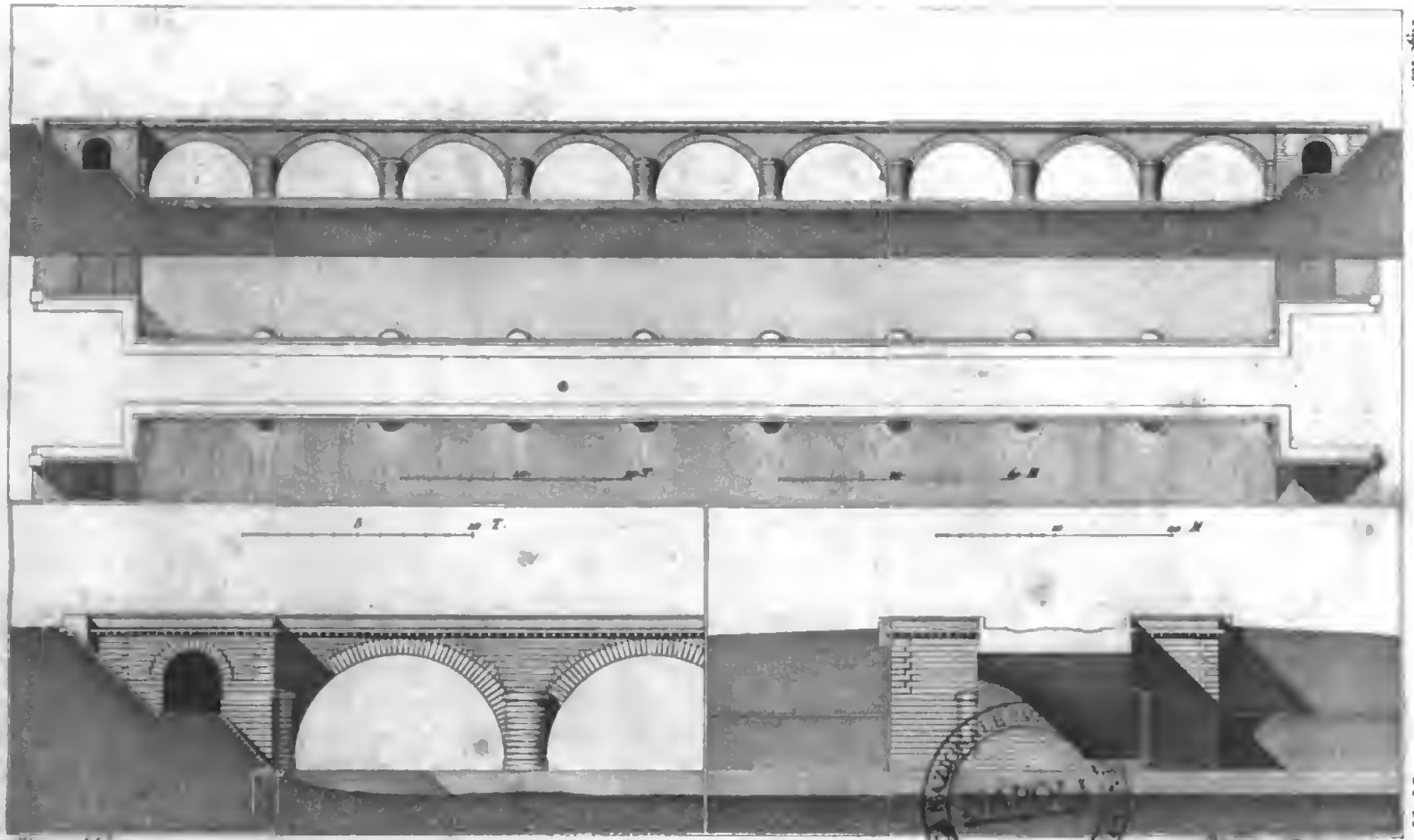
Sèvres, sur la rive gauche de la Seine, est un des plus anciens et des plus considérables bourgs des environs de Paris. C'est le siége d'une justice

de paix ; l'on y compte plus de trois mille habitants. Il est question de ce lieu, dès l'an 560, à l'occasion de la guérison miraculeuse, opérée par saint Germain, évêque de Paris, d'une fille possédée, nommée Magna Fléde, qui se fit ensuite religieuse.

Sèvres, par sa position dans un vallon aboutissant à la Seine, offre une infinité de sites agréables. On y remarque plusieurs jolies maisons de campagne. Une des plus remarquables est celle nommée la *butte de Coaslin*, dont la façade, du côté de la campagne qu'elle domine, présente une rotonde décorée d'un ordre corinthien.

L'église de Sèvres est un bâtiment gothique du treizième siècle, construit à plusieurs reprises et sur plusieurs axes, comme sont presque tous les édifices religieux du même temps.

On doit s'étonner que sur une route aussi fréquentée que celle de Versailles, où résidait la cour, ont ait pu laisser subsister, pendant plus d'un siècle, un pont de bois de la plus mesquine construction et d'une dégradation effrayante. Quoique Perrault avait proposé à Louis XIV de remplacer ce pont, alors déjà vieux, par un autre également en bois, mais d'une seule arche de trente toises d'ouverture; et que plus tard, en 1786, l'ingénieur Lamblardérie ait présenté le projet d'un autre pont en charpente de trois travées, la révolution vint avant qu'on se fût occupé d'une chose



Clémence del.

Pont de Sèvres.

aussi importante, et ce ne fut qu'en 1808 que fut commencé le pont dont nous donnons les plan, coupe et élévation dans la planche 32.

Ce pont, construit par M. Vigourenx, ingénieur, est bâti en pierre de taille; il a neuf grandes arches en plein cintre, et deux petites, pour le hallage, qui sont percées dans les massifs des culées. Les grandes arches, égales entre elles, ont chacune cinquante-cinq pieds et demi d'ouverture, leur courbe prend naissance au-dessus du socle des avant et arrière-becs. La longueur totale du pont, entre les avant-corps des culées, est de cinq cent quatre-vingt-quatorze pieds, et sa largeur de quarante; sa hauteur totale, y compris les parapets, est de quarante et un pieds; il est de niveau dans toute sa longueur, et décoré de voussoirs en relief, de traits d'appareil et d'une corniche à modillons.

Les fondations du pont de service, ont été faites par encaissements, sans batardeaux ni épuisement, tel qu'on a vu construire à Paris les quatre nouveaux ponts. Ce procédé est favorable à la célérité de la construction, puisqu'il permet d'entreprendre à la fois toutes les piles, sans mettre obstacle à la navigation; mais ils exige que le recepage des pilotis soit fait sous l'eau.

Ce pont, qui fut terminé en 1821, n'offre sans doute pas cette légèreté qu'on remarque dans ceux dont les arches surbaissées sont des courbes à

plusieurs centres; mais il présente une bien plus grande solidité apparente et réelle. En cela il a un grand avantage sur ceux de Louis XVI, de Neuilly, de Sainte-Maxence, construits par Perronnet. Celui-ci, comme les ponts des anciens, satisfait par un aspect de stabilité qui rassure le voyageur; ceux-là étonnent par la hardiesse de leur coupe et la légèreté de leur construction, mais laissent dans l'esprit quelque chose de pénible. — En effet, lorsqu'on voit ces masses énormes, suspendues en l'air par la seule force des culées, et par quelques piles légères, que les glaces paraissent devoir emporter, il est difficile de se défendre d'un mouvement d'effroi, surtout lorsque l'on sait que le moindre accident, qu'une seule pierre qui fléchit peut précipiter tout l'édifice à la fois dans le fleuve.

La longue ligne sur laquelle se développe le pont de Sèvres fait paraître ses arches un peu petites; ce défaut tient aux localités. Pour augmenter leur ouverture il eût fallu, nécessairement, leur donner plus de hauteur, et déjà l'on a été obligé de faire des remblais considérables pour former les abords. L'axe de ce pont et celui de la route qui conduit à Paris, sont dirigés sur le dôme des Invalides.

C'est à sa manufacture de porcelaine, que Sèvres doit une partie de son importance et sa grande célébrité.

Ce bel établissement avait ruiné le marquis de Fulvy, qui l'avait formé au château de Vincennes, en 1738, et qui, aidé des frères Dubois et de Henri Bulidon, sculpteur, était cependant parvenu à fabriquer une porcelaine, qui pouvait déjà rivaliser avec celle du Japon.

En 1750, les fermiers-généraux ayant acheté l'établissement de Fulvy, firent élever l'immense bâtiment qu'on voit à Sèvres, à gauche de la route de Versailles, et y transférèrent, en 1755, leur manufacture. Ils en confièrent la direction à Boileau, qui avait été sous-directeur de celle de Vincennes. Sollicité par madame de Pompadour, Louis XV fit, en 1759, l'acquisition de la manufacture de Sèvres; depuis cette époque, elle a toujours fait partie du domaine de la couronne.

Pendant la révolution, ce bel établissement courut plus d'une fois le danger d'être supprimé; en 1800, il éveilla enfin l'attention du gouvernement, et M. Brongniart, savant distingué par ses connaissances en minéralogie et en géologie, en fut nommé le directeur. Sous son administration, la manufacture de Sèvres, rendue à sa splendeur première, devint la plus célèbre de l'Europe par la beauté des matières, la pureté du dessin, l'élégance des formes et la richesse des ornements de ses produits. On n'en sera point étonné si l'on se rappelle que les Isabey, les Sweback, les Parens, les Jacotot sont

les peintres et les dessinateurs attachés à cet établissement.

Ce n'est que depuis 1800, qu'il se fabrique à Sèvres ce qu'on appelle vulgairement *porcelaine dure*. Le kaolin, qui en est la matière première, se tire des environs de Limoges, dans le département de la haute Vienne.

On voit, dans cette manufacture, une espèce de musée qui renferme une collection complète de toutes les porcelaines étrangères, et des matières première qui servent à leur fabrication; une autre collection de toutes les porcelaines, faïences et poteries de France, et des terres qui entrent dans leur composition; enfin, une collection des modèles de vases, d'ornements, de services, de figures, de statues, etc. qui ont été faits dans la manufacture depuis sa création. Ces différents modèles ou échantillons sont rangés par ordre, et forment un coup d'œil extrêmement curieux.

Le bâtiment de la manufacture est vaste et régulier, mais d'une décoration fort simple; il a trente-huit toises de face, sur dix-huit de profondeur. Sa situation en amphithéâtre sur des jardins et dominée par un bosquet, est infiniment pittoresque; ses dépendances occupent une surface considérable.

Sèvres, qui compte encore une manufacture de faïence de couleur, une autre d'émaux, est un lieu

très-commerçant. D'anciennes et vastes carrières souterraines, forment des caves qui ont une réputation particulière pour faire acquérir aux vins une qualité supérieure. On y remarque entre autre la cave du roi, divisée en trente parties par d'immenses galeries, dont sept aboutissent à un point central; elle peut contenir quinze mille pièces de vin. Les carrières de Sèvres sont très-importantes, et ses nombreuses blanchisseries sont en vogue.

La verrerie, dite de Sèvres, placée primitivement dans un bâtiment transformé aujourd'hui en caserne, est maintenant établie près de la Seine, au Val, territoire de Meudon. Elle jouit d'une grande réputation pour les belles bouteilles qu'on y fabrique.

Entre Sèvres et la verrerie, on trouve *Brimborion*, jolie maison de plaisance, sur le bord de la Seine, que Louis XV a souvent habitée avec madame de Pompadour.

BELLEVUE.—MEUDON.—CHAVILLE.-VIROFLAY.

Le château de *Bellevue*, dont une partie existe encore, occupait le sommet du coteau, et ses jardins descendaient jusqu'à Brimborion. Cette charmante maison de plaisance avait été bâtie, en 1748, pour madame de Pompadour, par Lassurance.

Rien n'est plus magnifique que le tableau qui s'offre au spectateur placé sur ses terrasses; son œil embrasse une campagne immense, et se promène sur les bourgs, les villages, les bois, les coteaux qui bornent l'horizon. Au pied de la montagne, la Seine que l'on voit s'approcher, disparaître, serpenter pour se perdre encore, semble, dans ses immenses contours, vouloir retourner arroser la grande cité qu'elle paraît quitter à regret.

Ce vaste château devait sa célébrité, bien plus encore à son agréable situation, à une assez belle disposition et à la richesse de son ameublement, qu'à sa beauté architecturale; on retrouvait dans toutes les parties de cet édifice, ce style incorrect et maniéré, ces licences de mauvais goût, ce caractère petit et mesquin qui étendirent de si fortes racines sous le règne de Louis XV. Il était enrichi de statues et de peintures estimées; Coustou, Sale, Falconet, Adam l'aîné, Pigal, Lagrenée, Fragonard, Brunetti, Boucher avaient été appelés à l'embellir de leurs chefs-d'œuvres; mais tout a été dévasté, et le corps-de-logis principal démoli. Le sol crayeux, sec et aride de Bellevue, avait cédé aux travaux de l'Isle, et les jardins qu'il avait dessinés, étaient fort agréables; il n'en existe plus que les terrasses. Sur les restes de ce château, on élève présentement des maisons

d'agrément d'où l'on jouira de cette magnifique vue qui fit les délices de l'habitation royale.

Sans suivre les antiquaires dans leurs savantes recherches sur l'étymologie celtique du nom de *Meudon*, qu'ils ont trouvé signifier *Poussière de la Montagne* ou *Montagne de la Poussière*, nous remarquerons seulement que la terminaison de ce nom, n'appartient qu'à ceux des lieux situés sur une hauteur, et telle est effectivement la position du bourg de Meudon, et principalement de son château.

Dans le sixième siècle, ce lieu fut donné par Childebert à l'abbaye de Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés. Une longue suite de seigneurs, dont les noms obscurs seraient ici sans intérêt, se succédèrent à Meudon pendant trois siècles, dans une suite non interrompue, jusqu'à Antoine Sanguin, qui fut évêque d'Orléans, ensuite cardinal, et qu'on appela cardinal de Meudon. Il abandonna ce domaine à sa nièce Anne de Piselcu, épouse de Jean de Bretagne, duc d'Étampes, et, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, toute puissante à la cour par ses liaisons avec François Ier. La belle duchesse obtint, en 1546, la permission de former un parc à l'entour de l'antique manoir seigneurial de Meudon. Bientôt, dégoûtée sans doute de cette terre, elle la céda à Charles, cardinal de Lorraine, qui voulant s'y

créer une habitation digne du rang qu'il tenait à la cour, y fit bâtir, par Philibert de Lorme, un château magnifique, aujourd'hui démoli.

Dubreuil dit que, de son temps, les restes du manoir qui avait précédé le château bâti par le cardinal de Lorraine, consistaient en plusieurs ruines de thermes ou bains qui se voyaient encore en 1639. Il y avait aussi, dans ce vieux château, les tours de *Mayenne* et de *Ronsard;* ces différentes ruines ont elles-mêmes disparu par la suite des temps. Après la mort du cardinal de Lorraine, arrivée en 1574, Meudon passa à son neveu Henri duc de Guise, assassiné au château de Blois ; son petit-fils le vendit, en 1654, au surintendant des finances Abel Servien, qui le fit ériger en baronnie. Louvois acheta, en 1680, le château de Meudon; sa veuve le vendit, en 1691, à Louis XIV, qui le céda au grand Dauphin en échange de Choisi.

Meudon, devenu ainsi maison royale, subit des changements considérables et reçut des embellissements que la main d'un prince pouvait seule opérer. A l'ancien château bâti par Philibert de Lorme, le Dauphin en joignit un autre, qu'il fit élever sur l'emplacement de la magnifique grotte que le duc de Guise avait fait construire. Les jardins, agrandis, furent plantés par Lenôtre, qui, surmontant les difficultés qu'opposait l'irrégularité du terrain, en fit un chef-d'œuvre. Les grandes et majestueuses

allées y étaient prodiguées; elles ont presque toutes été abattues dans le courant de la révolution. L'on a particulièrement regretté une superbe avenue de hêtres qui bordaient la grande terrasse, et que l'on regardait, par la beauté des arbres, comme unique en France dans son genre. A cette époque la *convention* multipliait les moyens de défense sur tous les points de la république, menacée par la coalition européenne; et en même temps qu'elle établissait à Grenelle une immense fabrique de poudre, elle créait à Meudon, par un arrêté du comité de salut public du 20 octobre 1793, un établissement national pour diverses épreuves de machines de guerre. C'est de là que sortirent ces aérostats propres à observer, dans les camps, les forces ennemies, et à l'application desquels nous dûmes en partie la célèbre victoire de Fleurus. Pour soustraire aux yeux du public les expériences que l'on tentait à Meudon, une espèce de camp retranché fut établi autour du vieux château, et subsista jusqu'à ce que le feu y ayant pris, le 16 mars 1795, les bâtiments furent en grande partie détruits : on ordonna plus tard leur entière démolition.

Lorsque Napoléon monta sur le trône, Meudon fut rendu à sa première destination; cependant il ne fut habité que pendant les années 1812 et 1813.

L'ancien château de Meudon consistait en un

principal corps de bâtiment, et deux ailes en retour du côté de l'entrée, réunies par cinq pavillons flanqués de tourelles. Le bâtiment du fond était décoré, au rez-de-chaussée, d'un portique d'ordre dorique d'un bon style. L'ensemble de l'édifice, ses combles élevés, l'emploi des ordres grecs dans les ajustements et sur un petit module, tout rappelait cette époque de la renaissance des arts, où, sans vouloir encore abandonner entièrement la disposition des anciens châteaux-forts, on les enrichissait de tous les ornements de l'architecture antique, que nos artistes allaient étudier en Italie. L'intérieur avait été décoré de peintures par Coypel, Jouvenet, Audran, La Fosse et autres artistes du premier mérite.

Ce qui, sans doute, n'est pas le moins remarquable à Meudon, c'est la grande terrasse qui servait d'avant-cour au château et qui domine le bourg. Elle a cent trente toises de longueur, soixante de largeur et plus de dix de hauteur; c'est Abel Servien, premier baron de Meudon, qui la fit établir. Il est impossible de calculer ce que coûterait aujourd'hui un pareil ouvrage, fait alors par un simple particulier. Mansard en fut l'architecte, ainsi que des fossés, des grilles et des derniers embellissements du vieux château.

Le nouveau château de Meudon (V. pl. 33), élevé, en 1699, sur les dessins de Mansard, est

Pl. 33

Vue du Château, et d'une partie du Bourg de Meudon.

NAPOLI

situé à droite de l'ancien; il fut bâti, comme nous l'avons dit, en place de cette célèbre grotte construite par Philibert de Lorme, et sur l'entrée de laquelle on lisait cette inscription :

Quieti et Musis
Henrici II Galliæ, PR. PPS.

Il ne reste plus, de cette magnifique grotte, dont heureusement la gravure nous a conservé le souvenir, que la grande terrasse en briques avec ses rampes; elle soutient le parterre qui est au devant de ce nouvel édifice. Ce château, bien moins considérable que l'ancien, lui est aussi bien inférieur sous les rapports de l'art. Il ne présente qu'un grand corps de bâtiment, assez semblable à une simple caserne, et dont la solidité fait le mérite principal. Des colonnes doriques ornent son avant-corps du côté de l'entrée. Au haut de l'escalier, qui est clair et commode, est placé, dans le vestibule, une superbe statue en bronze, faite par Jean de Bologne, représentant Esculape. Le second étage du château, communique de plain-pied avec le jardin haut.

Le bourg de Meudon, qui compte plus de dix-huit cents habitants, s'étend sur la pente du côteau au pied de la grande terrasse. Ses rues sont escarpées et sinueuses; il n'a guère de remarquable que son église, bâtie en 1570. Les environs sont ornés de

jolies maisons de plaisance, parmi lesquelles on remarque, dans le bas du bourg, celle bâtie par M. Leclerc, pour M. Villard; et, dans le hameau appelé le Bas-Meudon, la maison bâtie par M. Huvé, dont l'escalier, à double rampe, conduit à un joli salon couvert d'une coupole décorée de caissons et de rosaces.

L'ancien couvent des capucins de Meudon, fut le premier que ces moines aient eu en France, où ils furent amenés par le cardinal de Lorraine, après la tenue du concile de Trente. Les bâtiments forment aujourd'hui une agréable maison de campagne.

Le territoire de Meudon contient des carrières de pierre à bâtir et des carrières de craie; c'est des premières que fut tiré, en 1666, un bloc qui, taillé, est resté de cinquante-quatre pieds de long sur huit de large et plus de trois d'épaisseur. Scié en deux, il forme, seul, la cimaise rampante du grand fronton de la colonnade du Louvre. Les carrières de craie entremêlée de silex en rognons, sont d'une immense étendue, et à plusieurs centaines de pieds au-dessous du sommet de la montagne de Meudon; elles sont soutenues de distance en distance, par d'énormes piliers en craie d'une blancheur éblouissante, qui, à la lueur des flambeaux, font un effet assez pittoresque. Là, sous une voûte immense, les ouvriers manipulent la craie, et lui

font subir les préparations nécessaires pour la mettre dans le commerce, sous le nom de blanc d'Espagne; l'entrée de ces carrières, de plain-pied avec le sol, est près des Moulineaux.

Le village de *Chaville*, bâti sur la pente d'un coteau entouré de bois, appartenait, en 1654, au chancelier Michel le Tellier qui, en 1675, fit clore de murs environ huit cents arpents de terre. C'est au milieu de ce parc que Louvois fit élever, sur les ruines de l'habitation de son père, le beau château qui fut démoli à la révolution.

Sur l'emplacement de celui-ci, on vient d'en bâtir un nouveau remarquable par sa simplicité.

On trouve à Chaville d'immenses carrières abandonnées.

Viroflay est moins remarquable par ses maisons de campagne, que par son haras et sa situation sur la route de Paris, et près de la ville de Versailles.

VERSAILLES.

Au village de Viroflay commence la magnifique avenue qui conduit à *Versailles*.

La première origine de cette ville n'a rien de bien précis. Son église de St.-Julien fut érigée en paroisse en 1084. Alors Versailles n'était qu'un pauvre village au milieu des bois et des marécages, sur le penchant d'un des coteaux qui, joignant ceux de

Satory et de Jardy, séparait le val de Chaville et celui de Galie. Avant l'établissement du pont de Sèvres, et de la chaussée d'Auteuil, qui garantit aujourd'hui des inondations, autrefois fréquentes, ce voisinage de la Seine, la grande route de Paris à Brest, au lieu de traverser l'humble village de Versailles, passait sur le pont de Saint-Cloud, et prenait sa direction par Vaucresson, Roquencourt, Villepreux, Montfort, etc.

Un chemin du second ordre, sortant de Saint-Cloud par Ville-Davray, et se dirigeant vers les grands pâturages que renferme aujourd'hui le département de l'Orne, était celui qu'on faisait prendre aux bœufs expédiés pour la Capitale, et dont le marché, au treizième siècle, se tenait à Choisi-aux-Bœufs.

Les bois qui couvrent les collines environnant Versailles, et qui s'étendent, d'un côté, jusqu'à la forêt de Saint-Germain, de l'autre, à celle de Rambouillet, offrent des aspects variés, pittoresques, et conviennent singulièrement à ces courses à cheval dans lesquelles consistent le plaisir de la chasse à cors et à cris. C'est à cet attrait de la chasse que Versailles a dû l'avantage de posséder à son tour les rois, comme l'avaient en précédemment, à des époques diverses, Compiègne, Saint-Germain, Fontainebleau, Amboise, Chambord, et autres châteaux situés au milieu des forêts.

La liste des seigneurs laïques et ecclésiastiques qui possédèrent Versailles pendant cinq cents ans serait fastidieuse : le seul Loménie, victime de la saint Barthélemy, mérite d'être cité. C'est à sa prière que Charles IX institua, dans ce lieu, quatre foires et un marché. Antoine de Loménie, son fils, vendit Versailles à Louis XIII. Quoique le contrat ne soit que de 1632, il paraît que dès 1627 ce prince avait commencé à y construire un rendez-vous de chasse, qui devint assez promptement un petit château, composé d'un corps-de-logis et de deux ailes terminées par quatre pavillons, et accompagné d'un parc et d'une ménagerie.

Louis XIV, que les troubles de la fronde avaient dégoûté du séjour de Paris, contracta, dans celui de Saint-Germain, le besoin de vivre à la campagne. Il avait amélioré le vieux château de François Ier et celui bâti par Henri IV. Il eut même le projet d'élever, sur l'emplacement de ce vieux château, un palais que sa magnificence, la beauté de sa situation devaient rendre digne du siècle, et l'un des plus beaux monuments de l'Europe. Mais on prétend qu'une de ces faiblesses, dont ne sont pas exempts les plus grands cœurs, détourna Louis XIV d'un projet où tout semblait concourir à l'engager. Les clochers de Saint Denis, qu'il aurait vus de ses appartements, lui auraient trop souvent rappelé qu'un jour il irait retrouver là

ses ancêtres, se dépouiller des grandeurs du monde, et partager, avec la longue suite des rois, l'obscurité et le néant de la tombe.

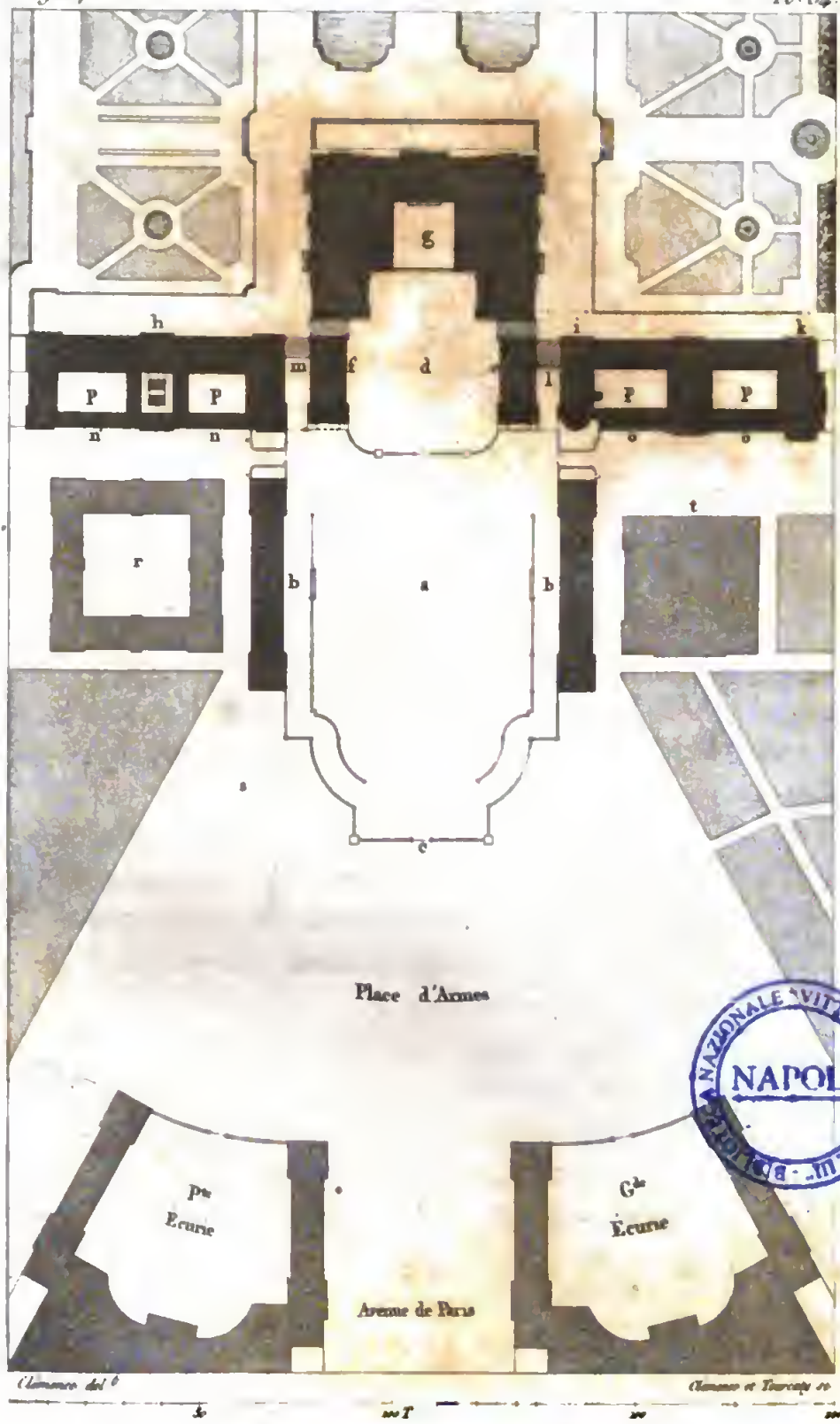
A cette pensée ce prince, si fier pendant sa longue et brillante carrière, subjugué par les terreurs de l'imagination, renonce au beau site de Saint-Germain pour le tertre assez ingrat de Versailles.

Cette situation, loin de présenter les nombreux avantages qui distinguaient St.-Germain, n'offrait au contraire qu'une vue monotone et assez bornée, un air malsain et de mauvaises eaux : par cela même tout était à créer, et cette circonstance fut peut-être ce qui, plus que toute autre raison, détermina le jeune monarque dans son choix. D'ailleurs, son goût naturel pour la grandeur lui fit pressentir qu'à Versailles, où il n'existait rien, il établirait à son gré, entre le palais qu'il allait construire et le bourg qui l'accompagnerait, une relation de supériorité d'une part et de dépendance de l'autre qui aurait un caractère unique.

CHATEAU DE VERSAILLES.

Si le *château de Versailles* ne jouit pas du brillant horizon que domine Saint-Germain, il a cependant quelques avantages qui ne sont pas à dédaigner. Situé sur un tertre élevé, entouré de collines peu hautes elles-mêmes, il ne peut jamais

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Plan Général, du Château de Versailles.

être aperçu d'assez loin pour perdre, dans une vague immensité, son caractère de grandeur, et rien autour de lui ne peut, en déployant la majesté de la nature, où même le pouvoir d'une grande réunion d'hommes, jeter parfois l'heureux potentat dans de sombres retours sur sa propre faiblesse. Cet immense palais, sans aucun appareil de défense, entre des parcs que l'étendue de l'œil ne peut embrasser, et une ville populeuse, que tout annonce n'exister que par le maître et que pour le maître, est celui qui répond le mieux à l'idée d'une souveraineté aussi paisible que puissante, et qui, réprimant les ennemis extérieurs, jouit du bonheur et de la prospérité de ses sujets.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions et des divers motifs qu'on a prêtés à Louis XIV, ce qui paraît le plus probable et ce qui ressortira de l'historique des constructions, c'est que ce prince, en commençant à bâtir, n'avait pas de projet arrêté, et qu'il ne prévoyait pas lui-même jusqu'où les choses devaient aller.

L'exposé qui va suivre des accroissements successifs du château de Versailles, fera connaître les causes du défaut d'ensemble qu'on remarque dans quelques parties de son plan, et du peu d'harmonie qui règne entre les différentes constructions qui composent son élévation générale du côté de la ville.

Cependant, malgré les raisons déduites dans cet exposé, lorsque l'on considère ce château dans son état actuel, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il serait difficile de trouver en Europe un édifice de sa nature et de son importance dont l'ensemble fût aussi soutenu, l'harmonie plus constante dans toutes ses parties, et qui pût faire croire, comme celui-ci, qu'un si grand monument soit l'ouvrage d'un seul jour. L'on peut donc dire, sans exagération, et malgré les légers disparates que nous signalerons, qu'il n'est pas de plus beau plan d'ensemble, mieux combiné, plus grandiose, plus magnifique, que celui du château de Versailles, considéré dans sa disposition générale.

Le petit château de Louis XIII (voy. *g*, pl. 34), qui n'avait que vingt-deux toises sur chaque face, ressemblait, comme on peut le voir, à ce que furent la plupart des édifices de ce genre depuis la renaissance de l'art en France, sous les règnes de Louis XII et de François Ier, jusqu'à la nouvelle révolution qui se fit dans l'architecture, sous le règne de Louis XIV.

Ces monuments élevés sur des lignes symétriques et régulières, plus spacieux, mieux éclairés, un peu plus commodément distribués, et plus ornés que les vieux manoirs dont ils prenaient la place, conservaient cependant beaucoup de rapport avec ceux-ci, soit qu'ils affectassent la forme

concentrée du donjon flanqué de tourelles, ou celle du château lui-même, composé de grandes tours liées ensemble par des courtines : tel est Ecouen, tel était Versailles, où quatre grands pavillons, liés par des corps de bâtiments simples, formaient l'enceinte d'une cour carrée. A Versailles comme à Ecouen, l'un de ces corps de bâtiments, réservé pour l'entrée de la cour, n'était qu'un simple portique en arcades, surmonté d'une galerie en terrasse, et décoré d'un frontispice; le tout s'élevait sur une fausse-braie, plus ou moins large; en-deçà étaient les fossés et le pont-levis.

Louis XIV, qui n'avait d'abord eu que la fantaisie de faire quelques nouvelles distributions à ce rendez-vous de chasse, et de l'orner de peintures, voulut ensuite l'habiter quelquefois pendant la belle saison et y tenir son conseil. Ce désir nécessita un accroissement de logement. Leveau fut donc chargé d'élever sur deux lignes parallèles, en avant et à quelque distance du château, en-deçà des fossés, deux corps de bâtiments qui formèrent les côtés d'une avant-cour. On fit en même temps disparaître la partie antérieure du château, et ainsi s'ouvrit la cour de marbre (*g*) telle que nous la voyons. Ces premières constructions devinrent comme le noyau de toutes celles ajoutées depuis, et l'on peut dire qu'elles ont décidé du sort du palais de Versailles.

Mansard, chargé des nouveaux agrandissements, ne se dissimulait pas la difficulté de se conformer aux anciens ouvrages, et quels inconvénients il y avait de sacrifier à leur conservation, les beautés qu'on aurait eu droit d'attendre d'un plan original, et conçu d'ensemble; mais le roi le voulait ainsi, pour ne point détruire ce que son père avait fait. L'inflexibilité naissante de ce caractère, qui ne voulut jamais céder, obligea Mansard à encadrer, en quelque sorte, dans sa vaste ordonnance, ce que Bassompierre appelait le *chétif château de Versailles*. On fit d'abord, de chaque côté de cet ancien château, une addition de construction de quinze toises de profondeur qui vint rejoindre les deux corps de bâtiments de Leveau, et, quelque temps après, on bâtit de même, au-devant de la façade du côté des jardins, un nouveau corps-de-logis qui masqua l'ancien. Ces dernières augmentations donnèrent la grande galerie, le salon de la guerre et les appartements d'apparat qui précèdent, depuis l'escalier des ambassadeurs, les appartements de la reine et la salle des gardes; mais les petits appartements du roi et de la reine, éclairés autrefois sur les jardins, perdirent les trois quarts de leurs jours, et n'eurent presque plus de vue que sur des petites cours. Cependant il ne vint point à la pensée de les reporter ailleurs, et Louis XIV, et ses deux successeurs,

furent constamment, et avec une patience inconcevable, fort mal logés dans le plus beau palais du monde, fait exprès pour leur demeure. Après cette seconde métamorphose, Versailles occupait un parallélogramme d'environ soixante-dix sur cinquante toises.

Peu après l'aile du sud (*h*) fut construite, mais sans tenir au corps du château. Si les deux ailes fussent demeurées ainsi séparées, ou tout au plus liées au rez-de-chaussée par des galeries ouvertes, il en serait résulté un effet plus agréable à l'œil que celui que produit l'excessive longueur du bâtiment sur une hauteur trop uniforme.

De l'autre côté, dans l'emplacement où s'élève aujourd'hui la chapelle (*i*), on construisit un de ces bâtiments de luxe destinés à l'ornement des jardins : la *fameuse grotte* qui présentait l'étonnant spectacle d'un torrent d'eau, se précipitant du milieu des rochers artificiels sous les voûtes de l'édifice.

Plus tard cette belle grotte fut détruite pour faire place à l'aile du nord, qui est symétrique à celle du sud dont nous venons de parler.

Chacune de ces deux ailes, où se trouvent renfermées plusieurs cours, occupe un espace de soixante-douze toises, sur trente. La chapelle (*i*) et le grand théâtre (*k*) font partie de celle du côté du nord. Dans cet état les bâtiments de Ver-

sailles, doubles presque partout, se développent, du côté des jardins, sur une ligne droite de trois cents toises; et, en retour des ailes du côté de la ville, autour des cours ouvertes ou fermées, sur plus de sept cents toises. Il semble que c'était assez. Cependant nous voyons qu'on ajouta, pour le logement des ministres, deux grands bâtiments (*bb*), et cela se fit encore à deux fois. On ne voulait d'abord que quatre pavillons isolés; les corps qui les tiennent s'élevèrent après coup. Il faut donc attribuer au hasard le rapport assez singulier de ces deux bâtiments avec ceux que Leveau avait élevés en avant de l'ancien château.

On voit que le vœu de Louis XIV, en faveur de la demeure de son père, n'avait eu pour résultat que la conservation, non sans quelques changements, des façades autour de la cour de marbre, dont le style est loin d'être sans mérite, et que les autres façades, masquées par le double corps-de-logis construit en avant, ne devinrent plus que des murs de refends. Si quelques-unes de leurs parties se retrouvent encore dans les petites cours qui ont été pratiquées entre les anciens et les nouveaux bâtiments, elles ont été tellement défigurées qu'elles sont aujourd'hui méconnaissables.

Du côté de l'entrée de la cour de marbre, Mansard fit précéder le château d'une place immense, formant le trapèze, et de trois magnifiques avenues, entre lesquelles il plaça les écuries, et,

derrière celles-ci, les habitations du grand-veneur et du grand-maître de la maison du roi. A droite et à gauche furent tracées des rues qui se bâtirent rapidement; le village de Versailles fit place à un quartier aligné qui conserva néanmoins le nom de vieux Versailles, et de nombreux édifices s'élevèrent de tous côtés.

Le château de Versailles était terminé en 1672, et le monarque fastueux, en y fixant sa brillante cour, enleva à la Capitale les ministères, les administrations et les principaux établissements qui donnent de la prépondérance aux cités. La noblesse et le clergé, abandonnant Paris à la robe et à la bourgeoisie, s'empressèrent d'habiter la nouvelle ville; chacun voulut y avoir un hôtel, ou au moins un pied-à-terre; mais en même temps que Louis XIV y encourageait les constructions, l'orgueilleux prince défendait, dans la bâtisse des maisons, l'emploi de la pierre de taille dont l'honneur était réservé au château royal et aux églises. Les dépendances du palais étant toutes en briques, comme l'était même ce qui restait du château de Louis XIII, les maisons de la ville furent assujetties à présenter, au moins par la peinture, l'apparence de cette construction.

Versailles que Louis XIV n'avait plus quitté, jusqu'à sa mort, que pour quelques voyages, fut abandonné pendant les sept ans de minorité

de Louis XV, et la ville était déjà bien déchue de son importance, lorsqu'en 1722 la cour revint s'y établir. Pendant les soixante-sept années qui s'écoulèrent jusqu'à l'époque où l'infortuné Louis XVI se vit arracher de son palais par une populace en furie, Versailles, ayant repris son essor d'accroissement, devint une ville du premier ordre, par sa beauté et sa nombreuse population. On y comptait près de cent mille ames.

Tout a changé de face à la révolution. Privé du séjour de la cour, du siége de l'assemblée nationale, qu'à cette époque Versailles aurait voulu retenir, cette ville perdit tout. Le palais, après avoir été dépouillé de la plupart de ses précieux ornements, ne présentait plus qu'une vaste solitude; la convention en fit alors une succursale de l'Hôtel des Invalides, et, pendant deux ans, ses magnifiques appartements furent exposés à tous les genres de dégradations.

Destiné trois ou quatre fois à de grands établissements publics, aussitôt oubliés que projetés, le palais de Versailles était encore en 1798 dans un état d'abandon déplorable; il fut même question de le détruire. Des soins plus importants ayant distrait l'attention du gouvernement, ce projet ne fut heureusement pas mis à exécution. Bonaparte, qui porta sa sollicitude sur tous les objets d'utilité publique, n'oublia pas le château

de Versailles, qui, réuni au domaine de la couronne, fut tiré de l'état d'abandon dans lequel il était depuis long-temps. Presque toutes les dépendances qui avaient été aliénées furent rachetées, et si les jardins ne recouvrèrent pas leur splendeur primitive, au moins cessèrent-ils de présenter aux amis des arts le spectacle de la solitude et de la dévastation.

Les travaux de restauration, repris avec une activité extraordinaire en 1814, se poursuivent aujourd'hui avec moins de célérité, il est vrai; mais ils ont donné déjà d'importants résultats.

Après cet exposé historique, un peu long, mais qu'autorise l'importance du sujet, nous allons décrire d'abord le château et ses dépendances, ensuite les principaux édifices de la ville de Versailles.

FAÇADE DU PALAIS DU CÔTÉ DE LA VILLE.

Le style de la décoration du château de Louis XIII n'était pas susceptible de s'appliquer aux vastes édifices ordonnés par Louis XIV, et Mansard sut, en habile homme, ne le conserver que dans les parties qui, se rattachant aux restes de cet ancien château, devaient se juger du même coup d'œil avec elles; mais pour les façades du côté des jardins, et pour les parties qu'on n'aper-

çoit pas, du côté des cours, en même temps que le centre, il suivit son propre génie.

Du côté de la ville le château s'annonce, sur la place d'armes, par une vaste avant-cour (*a*), que la pente du terrain a obligé de terminer en terrasse; de chaque côté elle est fermée sur les flancs par les bâtiments des ministres (*bb*), au-devant desquels règne la même terrasse. Une belle grille (*c*) de soixante toises de long, enrichie d'ornements dorés, et terminée par deux pavillons formant soubassement à des statues de la Victoire, ferme cette cour du côté de la place.

La cour royale (*d*) qui vient ensuite était fermée par une grille qu'on a détruite pendant la révolution. Des deux bâtiments neufs qui l'accompagnent, celui de droite (*e*), commencé en 1772, sur les dessins de Gabriel (Jacques-Ange) n'a été terminé que depuis quelques années, et à l'époque où fut commencé celui de gauche (*f*) qui s'achève. Ces deux bâtiments remplacent ceux construits par Leveau, et sont le commencement d'un projet de restauration, qui tend à faire disparaître les ressauts de ce côté du château, et a concilier sa décoration extérieure avec la distribution grandiose de son intérieur.

Ces deux nouveaux bâtiments sont en général d'un style assez médiocre ; l'ajustement des colonnes d'angles, et celui des avant-corps qui font

face à la cour des ministres, sont défectueux ; les détails sont lourds et tourmentés, et l'on peut dire que cette décoration ne présentera jamais un effet bien satisfaisant.

Mais ce qui ne surprendra pas ceux qui ont médité sur la versatilité des projets relatifs aux travaux du château de Versailles, c'est qu'après avoir détruit, pour faire des logements, le magnifique escalier, dit des ambassadeurs, construit par Mansard, on ait destiné le premier de ces bâtiments neufs, à en contenir un autre ; et que, loin de suivre un projet aussi raisonnable, on se soit empressé de nouveau, en 1784, de détruire jusqu'à la naissance des voûtes qui devaient le porter pour construire à sa place une salle de spectacle, alors regardée comme provisoire, mais qui subsiste encore. Le plan de cette salle est circulaire et d'une coupe assez heureuse ; les peintures en arabesques qui la décorent ont été exécutées par Deleuze sur les dessins de Lagrenée. Aujourd'hui il est question d'établir l'escalier d'honneur dans l'autre bâtiment. Au fond de la cour royale et entre les trois faces, restes modifiés du premier château de Louis XIII, on trouve la cour de marbre (*g*) dont le sol est exhaussé de quelques marches. Cette cour, qui doit son nom a son pavé en marbre, est la partie la plus élevée du château. Son niveau est à quatre cent soixante-six pieds au-dessus

de celui de la mer, et de trois cent quatre-vingt-quinze plus haut que les eaux de la Seine à Sèvres.

Les princes, les courtisans, avides d'étendre leurs logements ou de s'en créer de nouveaux, avaient successivement envahi les vestibules, et principalement celui qui, placé au centre de l'édifice, entre la cour de marbre et les jardins, servait de communication aux deux principales parties du château, et produisait un effet admirable, en procurant à la vue l'aspect charmant du parc et de la campagne qui lui sert de fond. Il ne restait qu'une seule issue pour passer des cours dans le jardin; à gauche de la chapelle, on en a ouvert une autre (*m*) qui fait symétrie à la première, et une troisième (*h*) au milieu de l'aile du midi. Chacun de ces vestibules est percé de trois arcades, et forme un péristyle de quarante-cinq pieds de long sur trente-huit de profondeur. Leurs voûtes sont soutenues par quatre groupes isolés de deux colonnes qui correspondent à d'autres colonnes engagées dans les pied-droits.

FAÇADE SUR LE JARDIN.

La *Façade* sur les jardins se compose, dans toute son étendue, d'un soubassement en arcades appareillées en refends, d'une ordonnance ionique en pilastres, que surmonte un attique couronné

...lemence et Tourcaty sc.

...u côté des Jardins.

Digitized by Google

d'une balustrade. Le corps principal de l'édifice, dont toutes les baies sont en arcades, et les deux ailes ainsi que les faces en retour sont décorées chacune par trois avant-corps uniformément ornés de colonnes accouplées, à l'exception de celui du milieu de la façade, dont les colonnes ont un même espacement. Des statues de treize pieds de hauteur, placées sur ces avant-corps, enrichissent cette composition, donnent du mouvement à ses longues lignes, et contribuent à diminuer, du moins en apparence, la trop grande hauteur de l'attique. Ces statues représentent les Mois de l'année, les Saisons, les Arts, etc.; elles sont de Marsy, Le Comte, Jouvenet, Tuby, Desjardins, Erard, Mazeline et autres sculpteurs. Autrefois les stylobates de la balustrade portaient des trophées et des torchères : l'état de vétusté de ces amortissements les a fait abattre; et, quoiqu'ils contribuassent à donner un peu plus d'élévation à l'ensemble, et à masquer la grande hauteur des combles, il est probable qu'on ne les rétablira pas.

Nous avons dit quels obstacles à l'exécution de ses projets Mansard trouva dans la volonté du roi : ce serait donc à tort qu'on lui reprocherait le peu d'élévation de cette façade relativement à sa longueur. Ce défaut est devenu bien plus sensible depuis l'addition des deux ailes qui triplent son développement, et, surtout, depuis la destruc-

tion des trophées et torchères placés sur la balustrade. Quoi qu'il en soit, en considérant l'immensité de cette façade, son bel ensemble, l'unité parfaite qui règne entre toutes ses parties, la magnificence et la richesse des ordres d'architecture et des nombreuses statues qui la décorent, enfin la beauté et la solidité de sa construction, on peut, et avec raison, la classer au nombre des belles productions de l'art en France, et convenir même qu'elle a peu d'égale en Europe, et peut-être en Italie. Honneur en soit rendu au génie de J.-H. Mansard, et à l'amour de la véritable gloire dont Louis XIV était inspiré.

Son assiette, élevée en amphithéâtre sur différentes terrasses qui s'abaissent insensiblement, contribue puissamment à l'effet majestueux, piquant et même original qu'elle présente à une certaine distance; et le mouvement produit par le corps de bâtiment principal, dont la perspective développe avantageusement la riche décoration, détruit victorieusement sa monotonie, et procure ces effets pittoresques et variés qui enrichissent les aspects du petit parc, et que son élévation, dessinée géométriquement, ne paraît pas devoir donner (1).

---

(1) Le grand développement de cette façade n'ayant pas permis d'en faire une élévation générale sur une

Le temps considérable pendant lequel le château de Versailles avait été abandonné, avait nécessité d'urgentes réparations; les fondations et le corps de l'édifice étaient bons, mais les entablements menaçaient ruine, et les parois des façades étaient fort délabrés. Il semblait que cette restauration dût exiger le déplacement des colonnes : M. Dufour, architecte du château, chargé de ces importants travaux, imagina un appareil au moyen duquel on les restaura sur place ainsi que les statues. Les entablements et l'attique furent réparés, et la balustrade refaite entièrement.

Les constructions antérieures des ailes sur la rue de la Surintendance (*n*) et des Réservoirs (*o*), peu liées, sans doute à dessein, avec le corps principal dont elles ne suivent pas l'ordonnance, n'ont rien d'un caractère propre à un palais : on les prendrait plutôt pour de vastes hôtels; mais en pénétrant plus avant on trouve, au fond des cours (*p*) qu'elles renferment, des parties de façade du plus grand caractère. Ces façades, composées de deux étages de portiques en arcades surmontés d'un attique,

---

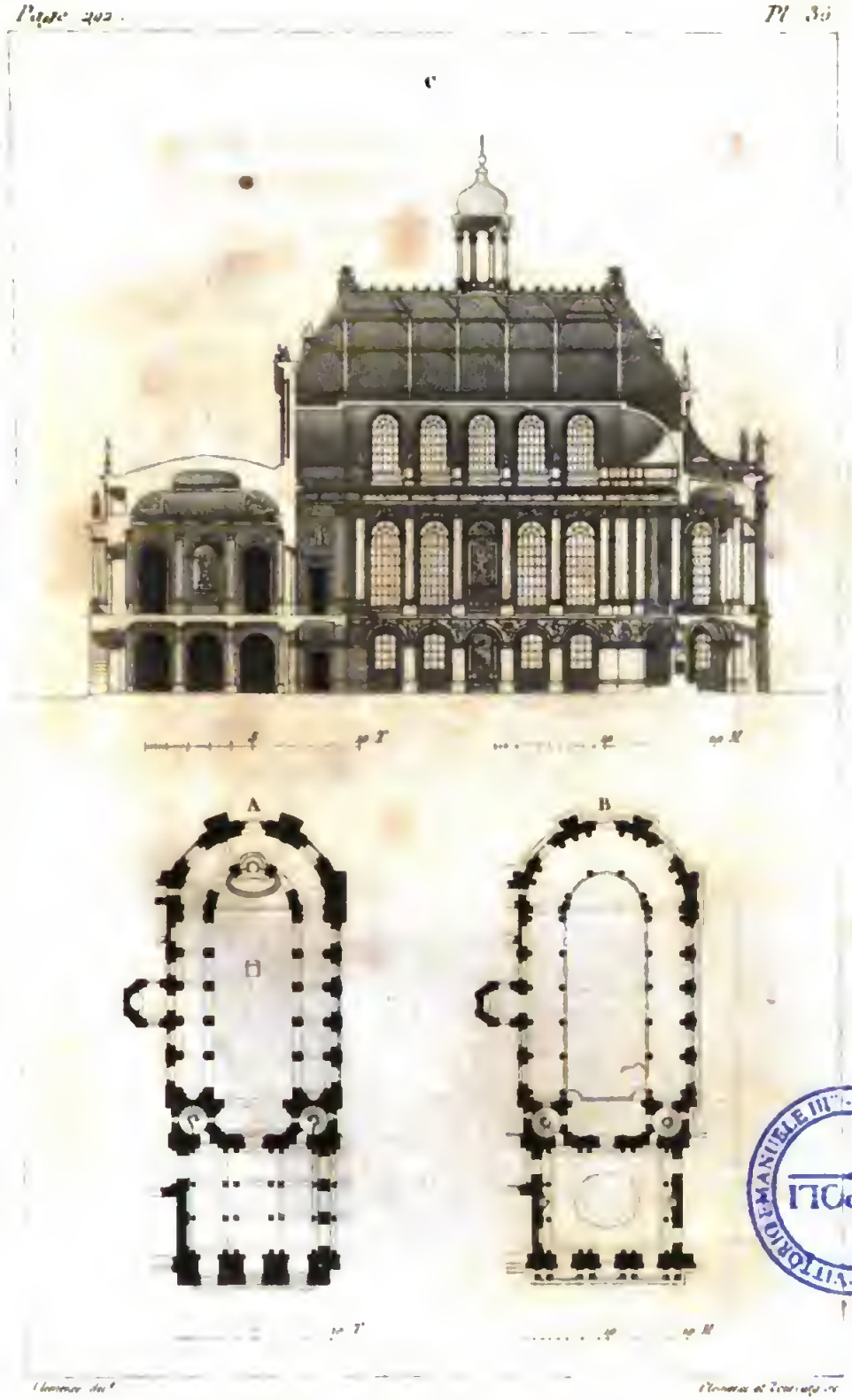
échelle convenable, nous donnons seulement un dessin du principal corps de bâtiment, avec les arrachements des deux ailes, et un dessin de l'aile méridionale. L'aile du côté du nord ne diffère de celle-ci que par la forme des combles de la chapelle et du théâtre.

appartiennent aux corps de bâtiments qui règnent sur les jardins ; elles sont de la plus solide construction.

CHAPELLE.

La *Chapelle*, dont nous donnons les plans et la coupe sur la planche 36, fut commencée en 1669, et terminée en 1710. La première idée de Louis XIV avait été de la bâtir entièrement en marbre, magnificence qui aurait coûté des sommes immenses à une époque où la construction de Versailles contribuait pour beaucoup à la ruine des finances. Madame de Maintenon, à qui les ministres s'adressèrent, obtint, sous un prétexte assez frivole, qu'elle ne serait bâtie qu'en pierre. On employa la pierre de liais pour les assises inférieures des piliers ; le reste se fit en pierre de Tonnerre, précieuse par son éclatante blancheur.

Les connaisseurs admirent l'harmonie et le bel ensemble de ce dernier ouvrage de Mansard, l'appareil et la solidité de sa construction, la richesse de ses ornements, et surtout son exécution parfaite. La longueur de cette chapelle est, dans œuvre, de dix-neuf toises et demie sur dix de large ; sa décoration extérieure consiste en un ordre de pilastres corinthiens, couronné d'un attique, avec un soubassement en arcades. Cet ordre est surmonté d'une balustrade, dont les piédestaux por-



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Chapelle du Château de Versailles.

A. Plan au Rez-de-Chaussée. B. Plan au niveau des Tribunes. C. Coupe prise sur la longueur de la Chapelle.

tent des statues de pierre de Tonnerre, de neuf pieds de haut, représentant les Apôtres, les Évangélistes, les Pères de l'église, et les Vertus théologales. Dans les entre-pilastres sont des arcades en plein cintre ornées de Génies.

L'intérieur est décoré d'un même ordre élevé sur un soubassement en arcades. La voûte repose sur un entablement qui couronne seize colonnes cannelées, entre lesquelles règne une balustrade de bronze, avec appui de marbre gris. Les bas-reliefs et ornements des piliers, et les archivoltes des arcades de la nef et des bas-côtés, sont de la plus belle exécution. Le maître-autel, revêtu de marbre choisi, est décoré d'une Gloire; sur les côtés sont des Anges adorateurs, le tout en bronze doré d'or moulu. En face est la tribune (*a*) où se place le roi. La petite chapelle de Saint-Louis (*b*), qui est placée hors d'œuvre et à gauche au rez-de-chaussée, a été ajoutée au beau et simple plan de Mansard, ainsi que la chapelle de la Vierge (*c*) située au-dessus et au niveau des tribunes. Les peintures de la voûte sont de trois différents maîtres; Jean Jouvenet a représenté la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, dans la partie qui est au-dessus de la tribune; dans la partie du milieu on voit le Père Éternel dans sa gloire, par Noël Coypel; et au-dessus du maître-autel, la Résurrection de Jésus-Christ, par Charles de Lafosse.

Les autres petits plafonds, tels que ceux qui ont pour sujet les douze Apôtres, ont été peints par les Boulogne aîné et jeune, et restaurés en 1788 par Durameau, artiste distingué. Les peintures de la chapelle de la Vierge sont de Boulogne le jeune : on estime son tableau de l'Annonciation, qui est sur l'autel; le dôme représente l'Assomption. Sur le bas-relief en bronze du rétable de l'autel, Couston a sculpté la Visitation. Le tableau de la chapelle de Sainte-Thérese est de Santerre, et les sculptures de Le Pautre; le bas-relief en bronze est de Vinache, et le coffre de l'autel, de Chauveau. Les autels des bas-côtés de la nef offrent des bas-reliefs en bronze, sculptés par les plus habiles artistes, tels que les Adam aîné et cadet, Bouchardon, Flootz, Vinache, Coustou. On a lavé avec le plus grand soin, il y a quelques années, les marbres et la pierre de cette chapelle, et l'on en a fait revivre les dorures : jamais Louis XIV n'a vu ce superbe monument plus magnifique qu'il ne l'est aujourd'hui.

THÉATRE.

Le grand théâtre, communément appelé l'Opéra, est un des plus beaux et des plus riches qui existent. Il fut commencé, en 1753, sur les dessins de Gabriel fils, dans l'emplacement qui lui avait été antérieurement destiné. Interrompu et

repris à diverses fois, il ne fut achevé qu'en 1770, sous la conduite de Leroi, pour les fêtes données à l'occasion du mariage de Louis XVI.

Le plan de la salle présente une ellipse tronquée par l'avant-scène, et qui a soixante-douze pieds de long sur soixante de large; sa hauteur est de cinquante-un pieds. Au-dessus du parterre, qu'entourent des loges grillées et un amphithéâtre, s'élèvent deux rangs de loges, l'un en pleine saillie, l'autre moitié en encorbellement et moitié en renfoncement de soubassement. Une galerie circulaire, formée par une colonnade ionique, dont la corniche architravée se raccorde avec l'entablement de l'avant-scène, s'élève au-dessus des deux premiers rangs de loges; des arcades, occupées par des glaces, décorent le fond de cette galerie; enfin, un quatrième rang de loges est pratiqué dans la voussure.

Le plafond a trente-sept pieds de long sur une largeur proportionnée; il représente Apollon et Vénus entourés des Muses et des Beaux-arts, auxquels ils préparent des récompenses. Cet ouvrage capital fait honneur à Durameau, ainsi que les diverses peintures des loges et du grand foyer. Les sculptures sont de Pajou. Tous les ornements sont en or, sur un fond de marbre vert antique. L'avant-scène est décoré d'une ordonnance corinthienne.

Dans les fêtes extraordinaires, le théâtre se change au moyen d'une construction mobile, de l'invention d'Arnoult, en une salle de bal de quatre-vingts pieds en carré, dont la décoration est une colonnade ionique élevée sur un soubassement et portant quatre arcs-doubleaux, sur lesquels s'appuie un plafond en voussure. La partie opposée à l'avant-scène, forme un cul-de-four. Dans cet état, cette salle, ainsi doublée par sa réunion au parterre, a cent cinquante-deux pieds de long, sur soixante à quatre-vingts de large. Les ornements de cette seconde partie sont, comme dans l'autre, en or et en argent sur un fond vert. Le plafond, représentant l'Olympe assemblé, a été peint par Briard, ainsi que ses accompagnements. Ce bel ouvrage prouve que cet artiste avait une grande connaissance de l'antique, et qu'il unissait la grandeur et la grace à une touche mâle et vigoureuse.

L'ensemble du bâtiment a cent soixante-deux pieds de long sur quatre-vingt-dix de large; sa hauteur, du fond du théâtre jusqu'au dernier entrait du comble, est de cent vingt pieds. La charpente du comble à soixante-six pieds dans la grande travée, et forme, au-dessus du théâtre et de la salle, une galerie de cent vingt-quatre pieds de long sur quarante de large et onze de hauteur. Cette charpente, exécutée par Briand, sur les dessins d'Arnoult, est aussi hardie qu'ingénieuse.

APPARTEMENTS.

Les appartements de l'aile du nord n'offrent rien de remarquable, outre le théâtre, la chapelle, et les salons qui les précèdent; mais immédiatement après la chapelle, en allant au midi, commence la suite des grands appartements dont nous allons essayer de donner une idée.

Le salon d'Hercule occupe le dessus du vestibule ouvert qui communique au jardin. Cette pièce, éclairée par six croisées, tire son nom du sujet de son plafond représentant l'apothéose du dieu vainqueur de l'hydre, peinte à l'huile, sur une toile marouflée, par Le Moine. Cette composition, qui a cinquante-sept pieds de long sur cinquante-quatre de large, est distribuée en neuf groupes comprenant cent quarante-trois figures, y compris celles feintes en stuc et qui reposent sur la corniche. C'est peut-être la plus vaste composition qui soit en Europe, et les connaisseurs la regardent comme supérieure même à celle du plafond de la principale salle du palais Barberini à Rome, qui passait jusqu'alors pour la plus grande machine en peinture.

On voit encore dans ce salon deux tableaux de Paul Véronèse : Rebecca recevant des mains d'Éliézer les présents d'Abraham, et le Repas chez Simon le Lépreux. Ce dernier fut donné, en 1665,

à Louis XIV par le sénat de Venise, qui l'obtint des pères Servites après qu'ils l'eurent refusé au roi de France.

Le plafond du salon de l'Abondance représente cette déesse avec la Libéralité. Il est de Houasse.

Dans le plafond du salon de Vénus on voit la déesse de la Beauté couronnée par les Graces, et entourée de Mars, Vulcain, Neptune et Jupiter. Les quatre compartiments des côtés contiennent des sujets tirés de l'histoire de Nabuchodonosor, de Cyrus, d'Alexandre et d'Auguste. Toutes ces peintures sont de Houasse et autres élèves de Le Brun.

La salle de Diane est ainsi nommée de ce que le plafond, peint par Blanchard, représente la Lune, sous la figure de Diane, assise sur un char traîné par deux biches : la déesse est entourée des Heures et des Attributs de la chasse et de la navigation. César, Cyrus, Jason et Alexandre ont fourni les sujets des quatre compartiments des côtés : les deux premiers sont de Audran, et les deux autres de Lafosse, qui a également peint, sur la cheminée, le Sacrifice d'Iphigénie, que l'on considère comme l'un de ses meilleurs tableaux. Le bas-relief au-dessous est de Sarrazin; il représente une Fuite en Égypte.

Le Dieu de la guerre, sur son char attelé de loups, forme le sujet du plafond du salon de Mars,

peint par Audran. Houasse et Jouvenet ont représenté, dans deux autres tableaux : l'un, la Terreur qu'accompagne la Colère et la Fureur; l'autre, la Victoire soutenue par Hercule.

Le plafond du salon de Mercure, ainsi que ses accompagnements, ont été peints par Champagne, d'après les dessins de Le Brun; il représente le messager des Dieux entouré de ses attributs. L'histoire d'Auguste, d'Alexandre, de Ptolémée, a fourni le sujet des quatre tableaux secondaires.

Le Soleil, accompagné des quatre Saisons, forme le sujet principal du salon d'Apollon, peint par Lafosse; la France, la Magnanimité, et la Magnificence, augmentent le cortége du Dieu des arts. Les tableaux accessoires offrent des sujets tirés de l'histoire d'Auguste, de Vespasien, d'Alexandre et de Coriolan.

Le Brun n'a négligé aucune des ressources poétiques que lui offraient la fable et l'allégorie pour caractériser la terrible Bellone, qui donne son nom au salon de la Guerre. Le plafond de cette pièce, est un œuvre achevé pour le brillant et la richesse de la composition. Toutes les autres peintures, principales ou accessoires, ne sont qu'une suite de l'idée principale qu'elles concourent à étendre ou à embellir.

La grande galerie reçut ce nom, lors de sa construction, par opposition à une autre galerie moins

considérable, que les peintures dont Mignard l'avait décorée avaient rendue célèbre, et qui a été distribuée en appartements, en même temps que le grand escalier des Ambassadeurs, dont nous avons parlé. Cette grande galerie à deux cent vingt cinq pieds de long, trente-deux de large, et cinquante-trois de hauteur sous clef.

Dix-sept grandes fenêtres cintrées, qui répondent à autant d'arcades décorées de glaces, sont séparées de chaque côté par une ordonnance de vingt-quatre pilastres composites, en marbre de Rance, dont les bases et les chapiteaux sont de bronze doré. Les deux extrémités sont ouvertes d'une grande arcade ornée de deux colonnes, et de six pilastres aussi en marbre de Rance.

Cette galérie, l'une des plus belles de l'Europe par son étendue, sa magnificence et la beauté de ses peintures, est due tout entière au génie de Le Brun. L'architecture qu'il a dirigée, les sculptures qui furent exécutées sur ses dessins par Coysevox, et l'immense composition dont il décora le berceau de la voûte, et qu'on peut considérer comme un véritable poëme épique en l'honneur de Louis XIV, attesteront à jamais la supériorité de cet artiste célèbre.

Vingt-sept tableaux, dont neuf grands et dix-huit petits, occupent tous les compartiments de cette voûte immense, et représentent autant de sujets

allégoriques de l'histoire de Louis XIV, depuis 1661, époque à laquelle il prit les rênes du gouvernement, jusqu'à la paix de Nimègue en 1676. Si, d'un côté, une semblable série d'actions éclatantes était faite pour échauffer l'imagination d'un peintre, d'un autre côté, il faut convenir que Le Brun n'est pas resté au-dessous de son sujet, et que son ouvrage est fait pour honorer et la France et les arts. Les inscriptions placées au-dessous de chaque tableau sont de Boileau et de Racine.

A l'extrémité méridionale de la grande galerie, et par opposition au salon de la Guerre qui la précède, on trouve la première pièce des grands appartements de la reine, à laquelle on a donné le nom de salon de la Paix. La France y est représentée assise sur un globe d'azur, et entourée de toutes les figures allégoriques et des symboles qui caractérisent la divinité du lieu. Cette grande et riche composition est accompagnée de tableaux secondaires représentant l'Europe, l'Allemagne, l'Espagne, la Hollande, recevant le bienfait de la paix.

Du salon de la Paix on entre dans la chambre de la reine dont les peintures, par de Sèves, ont été détruites. Il ne reste plus que quatre camaïeux exécutés par Boucher.

Au plafond du grand cabinet qui suit, on voit Mercure protégeant les arts; la Peinture, Pénélope,

Ariane et Sapho occupent les tableaux secondaires: toutes ces peintures sont de Michel Corneille. Les dessus de porte représentant Dibutade et Pygmalion ont été peints, en 1770, par Regnaud.

Le plafond octogone de la salle dite des Gardes est consacré à Jupiter. Le Dieu, placé sur un char attelé de deux aigles, est accompagné des emblèmes de la Piété et de la Justice; de jeunes enfants ailés volent autour de lui. Solon, Trajan, Ptolémée-Philadelphe et l'empereur Sévère forment le sujet des quatre tableaux qui caractérisent l'Équité.

De l'appartement de la reine on passe dans celui du roi, par le pallier du grand escalier. Cet appartement se composait ainsi : la salle des gardes; l'antichambre ; la seconde antichambre, dite aussi l'OEil-de-bœuf, parce que sa frise est percée d'un œil-de-bœuf destiné à donner plus de jour à la pièce; la chambre parée, autrefois chambre à coucher de Louis XIV; la chambre à coucher de Louis XVI; la salle du conseil; le cabinet du roi. Ces différentes pièces étaient, de même que celles composant l'appartement de la reine, ornées des plus magnifiques tableaux et des objets d'art les plus précieux. Les tableaux ont presque tous été transportés au musée du Louvre, et la plupart des objets d'art dilapidés et dispersés pendant la révolution.

JARDINS.

Le jardin de Louis XIII se terminait après l'emplacement des deux quinconces qui occupent à peu près le milieu du jardin actuel; et le parc ne s'étendait que jusqu'aux villages de Trianon et de Choisi-aux-Bœufs. Louis XIV voulait, pour les jardins comme pour le château, respecter ce qu'avait fait son père; cependant l'ordonnateur des nouvelles plantations, le célèbre Le Nôtre, parvint à obtenir du roi qu'on élargirait la grande allée, vulgairement appelée le Tapis vert. Trianon et Choisi furent détruits, et leurs terres, réparties aux trois fermes de Satory, de Galie et de la Ménagerie, formèrent, avec quelques parties de bois, ce qu'on appelait le Petit-Parc; tandis qu'une clôture de onze lieues de développement, renfermant les villages de Renne-Moulin, Noisy, Bailly, Fontenay, Bois-d'Arcy, Saint-Cyr, Guyancourt et Buc, forma le Grand-Parc proprement dit.

Le petit parc fut lié à la décoration du jardin par deux vastes conceptions : la pièce d'eau des Suisses et le grand canal, dont les deux bras se dirigeaient, au nord, vers le palais de Flore, plus connu sous le nom de Trianon, et, au midi, vers le pavillon de cette Ménagerie, où fut rassemblée

l'une des plus belles collections d'animaux vivants qu'on pût citer.

La clôture du grand parc, presqu'entièrement détruite et ses terres aliénées, ne lui laissent plus aujourd'hui qu'un vain nom; mais le petit parc, parfaitement entretenu, est encore un magnifique accompagnement au somptueux château que nous avons décrit.

Il n'entre pas dans notre plan de détailler tout ce qui, dans ce séjour de féerie, peut fixer les regards. Nous nous contenterons de parler sommairement des principaux objets, et nous renverrons, pour la nomenclature détaillée des statues et autres sculptures répandues dans les jardins avec une profusion vraiment royale, aux ouvrages qui en traitent spécialement.

C'est surtout dans les jardins de Versailles que Le Nôtre a développé toutes les ressources de son art, et prouvé que la France n'a plus rien à envier en ce genre à l'orgueilleuse Italie.

La nouvelle plantation de ce parc a été faite par Le Moine, qui, en conservant les belles et grandes distributions de Le Nôtre, a jugé nécessaire de supprimer quelques bosquets, et d'en simplifier quelques autres, afin que l'air pût y circuler plus librement.

Sur la terrasse qui règne en avant de la grande façade du palais, est le parterre nommé Parterre

d'Eau. Il est formé de deux bassins d'eau, bordés de plusieurs groupes de naïades, de dryades et autres nymphes, d'amours et de zéphyrs en bronze, fondus, les uns, par Anbry, Roger; et les autres, par les Keller. Aux deux angles de la grande terrasse, sont : à droite, en descendant, la Garonne et la Dordogne, la Seine et la Marne, par Coysevox ; à gauche, le Rhône et la Saône, la Loire et le Loiret, par Tuby. Dans le milieu de chaque bassin, une forte gerbe s'élève à environ vingt-cinq pieds; elle est accompagnée de seize jets d'eau courbés formant la corbeille.

Au-dessous et à peu de distance de ce parterre d'eau, se trouve le Bassin de Latone. L'amante de Jupiter y est représentée avec ses enfants en butte à la fureur des paysans de Lydie, transformés en reptiles, et qui lancent contre elle des torrents d'eau. La statue de la déesse est de Girardon.

Le Parterre de Latone et le Tapis vert, ou allée Royale qui vient à sa suite, sont bordés d'un grand nombre de statues, imitées ou copiées de l'antique, parmi lesquelles on remarque :

1°. Du côté du nord, le Midi et le Soir, par Marsy et Desjardins ; une copie de l'Antinoüs, par Lacroix ; l'empereur Commode, sous la figure d'Hercule, copié de l'antique, par N. Coustou ; la Nymphe à la coquille, par Coysevox; Arrie et Pœtus, par l'Espingole.

2°. A l'angle du tapis vert, Persée délivrant Andromède, par Pujet; Aristée liant Protée, par Sadtz père.

3°. Côté du sud, Vénus Callipige et Apollon Pythien, copiés de l'antique, par Clérion et Mazeline; Castor et Pollux, d'après l'antique, par Coysevox.

4°. A l'angle du tapis vert, Milon de Crótone, par Pujet; Ino et Mélicerte, par Granier.

Parmi une très-grande quantité de beaux vases de formes variées, on doit remarquer ceux des angles de la terrasse: les guerres de Louis XIV ont fourni les sujets des bas-reliefs qui les enrichissent; ils sont l'ouvrage de Coysevox et de Tuby.

Ce serait outre-passer les bornes que nous nous sommes prescrites que de nous étendre davantage sur l'indication des statues, thermes, vases et autres monuments de sculpture qu'on a prodigué dans les jardins de Versailles et de Trianon; leur nombre s'élève à plus de quatre cent soixante, sans comprendre ceux qui décorent les façades des bâtiments: nous n'indiquerons à l'avenir que les plus célèbres.

Le Bassin d'Apollon forme un carré long, dont les côtés sont arrondis au milieu; il a environ trois cent quarante pieds sur deux cent soixante-huit. Au centre, le dieu qui lui donne son nom est représenté sortant du sein des eaux, assis sur un char tiré par quatre chevaux, et en-

vironné de tritons. Ce groupe a été exécuté par Tuby, sur les dessins de Le Brun. Le bassin fut réparé en 1800. La gerbe du milieu est très-considérable; elle s'élève à cinquante-sept pieds, les deux autres à quarante-sept pieds seulement. Ce bassin était aussi décoré d'un grand nombre de statues; mais la plupart ont été enlevées, et ornent maintenant le péristyle du château des Tuileries.

Le Grand-Canal a environ trente et une toises de large sur huit cent cinq de long; il est traversé, dans son milieu, par deux bras de cinq cent vingt toises de long : l'un à droite du château, conduit au Grand-Trianon; l'autre, à gauche, à l'ancienne Ménagerie. Ce canal, depuis 1787, était dans un état complet de dégradation : converti en prairie en 1795, il a été rendu à sa destination sous le gouvernement impérial.

Le Bosquet de la Reine, riche en arbres étrangers, offre la plus belle salle de tulipier que l'on connaisse.

Celui de la Cascade, planté par Le Nôtre à son retour d'Italie, contient une cascade décorée en rocailles, une arène destinée à la danse et un amphithéâtre.

Le Bosquet de la Colonnade entoure un péristyle circulaire de cent pieds de diamètre, qui est formé par trente-deux colonnes ioniques répondant à autant de pilastres en brèche violette et marbre bleu turquin, avec bases et chapiteaux de marbre blanc.

Cette colonnade est couronnée d'une corniche architravée recevant la retombée des arcs. Une belle corniche et un acrotère surmonté de vases en amortissements, couronne cet élégant et gracieux édifice, qui a été exécuté par Lapierre, sur les dessins de J.-H. Mansard. Sous les arcades sont vingt-huit vasques de marbre blanc, d'où s'élancent des jets d'eau qui retombent en cascades et complètent cet ensemble magnifique.

Le Bosquet des Dômes doit son nom à deux pavillons de marbre blanc, couverts en dôme, qui en sont le principal ornement. La façade principale de chacun de ces pavillons, dont le style est peu sévère, est décorée de colonnes ioniques que couronnent un fronton enrichi d'ornements de bronze doré. Au milieu du bosquet est un bassin dont le jet d'eau s'élève à une hauteur de soixante-dix pieds.

Une statue faite par Marsy, et qui aurait vingt-quatre pieds de proportion si elle n'était pas cachée en partie sous des débris de rochers, représente Encelade foudroyé, et donne son nom au bosquet où elle est placée; de la bouche du Titan, qui semble encore menacer les cieux, s'élève, à soixante-douze pieds, un énorme jet d'eau.

Près de ce bosquet est celui de l'Obélisque, qui prend son nom d'un obélisque d'eau, formé par la réunion de cent jets, qui s'élèvent à cinquante-deux pieds.

Le seul bosquet disposé dans le genre libre est

celui des Bains d'Apollon, où, d'un grand rocher artificiel, se précipite une fort belle nappe d'eau. Cet objet n'est pas le plus remarquable de ces lieux: le beau groupe d'Apollon, servi par les nymphes de Thétis, tandis que des tritons abreuvent ses coursiers, est un des chefs-d'œuvres de la sculpture française et de son auteur, qui ne put l'achever: Girardon n'exécuta que la figure d'Apollon avec trois de ses nymphes; les autres nymphes sont de Regnaudin. Guérin et Marsy ont fait les groupes de chevaux et les tritons. Le bosquet, exécuté vers la fin du siècle dernier, est du dessin de Robert.

L'Allée d'Eau et le Bassin de Diane, sont de la composition de Perrault. Le bas-relief en bronze qui décore le bassin de cette fontaine, et sur lequel sont représentées les nymphes de Diane qui se baignent, a été exécuté par Girardon, ainsi que les quatre masques qui jettent de l'eau. A l'extrémité de cette allée se trouvent le fameux Jet du Dragon, qui s'élève à quatre-vingt-quatre pieds, et le Bassin de Neptune, l'un des plus magnifiques par la force du jet et l'abondance de ses eaux.

Cette dernière pièce d'eau, qui forme l'amphithéâtre, est décorée d'un groupe de Neptune, accompagné d'un grand nombre de tritons et d'animaux marins dont la variété prouve la brillante imagination de Girardon et des sculpteurs qui ont eu part à leur composition comme à leur exécution.

La Pièce d'Eau des Suisses est un vaste bassin de quatre cents toises de long sur soixante-dix de large. Son nom vient de ce qu'on employa pour le creuser le régiment des Gardes-Suisses. La vue de Versailles (pl. 36), prise des bois au-dessus de cette pièce d'eau, est des plus magnifiques. Le palais qui se présente de profil ne laisse apercevoir, de son immense étendue, qu'une masse suffisante pour balancer le magnifique développement de l'orangerie et de ses escaliers, dont nous parlerons bientôt, et qui, vus de ce côté, forment au palais le soubassement le plus riche et le plus grandiose. L'extrémité de ce bassin est décoré d'une statue que le Bernin fit pour représenter Louis XIV; mais cette figure n'ayant pas été trouvée ressemblante, elle fut changée en celle de Marcus-Curtius se dévouant pour sa patrie. Cette idée est peu heureuse; malgré les flammes substituées au rocher qui soutenait le cheval, il est aisé de voir que l'attitude de l'animal n'exprime que la vigueur, et rien de l'horreur du danger sur lequel l'amour de la patrie ferme les yeux du héros.

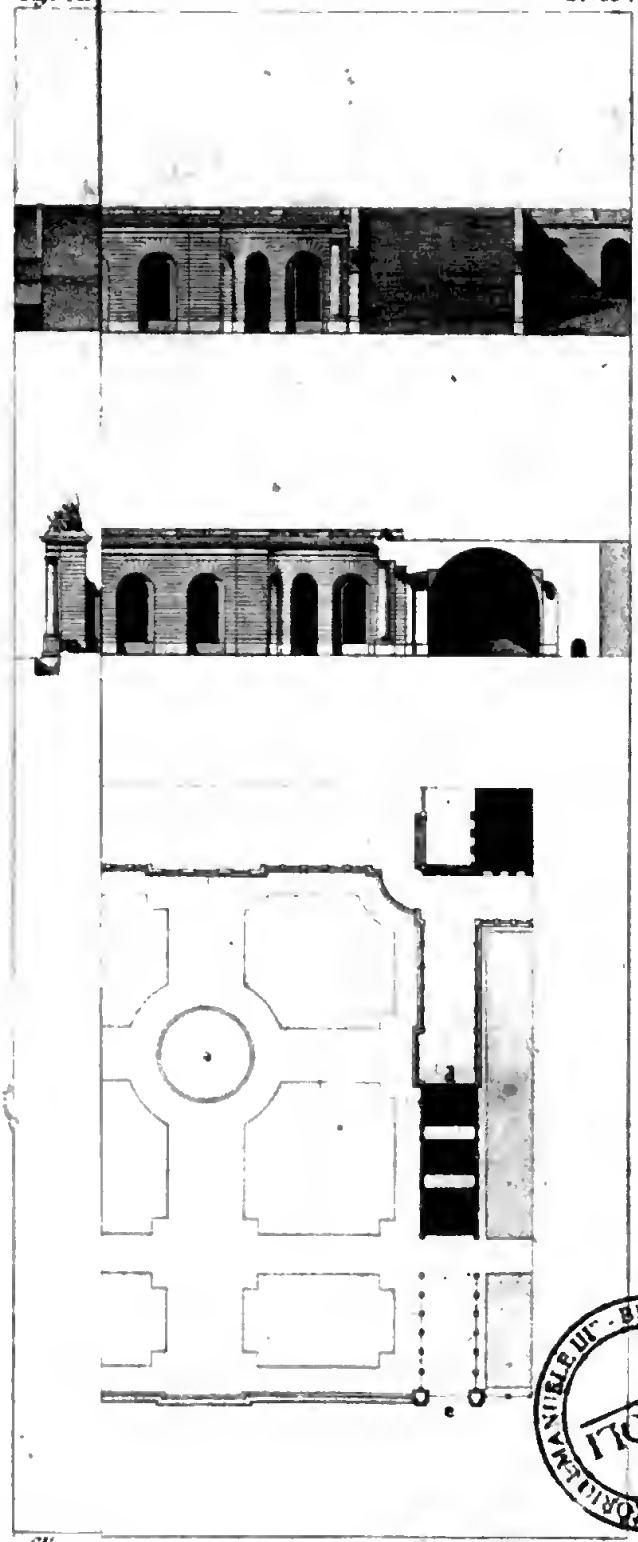
L'ORANGERIE.

L'Orangerie de Versailles, dont nous donnons les plan, coupe et élévation (pl. 37), fut cons-

Vue du Château de Versailles, du côté de l'Orangerie

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

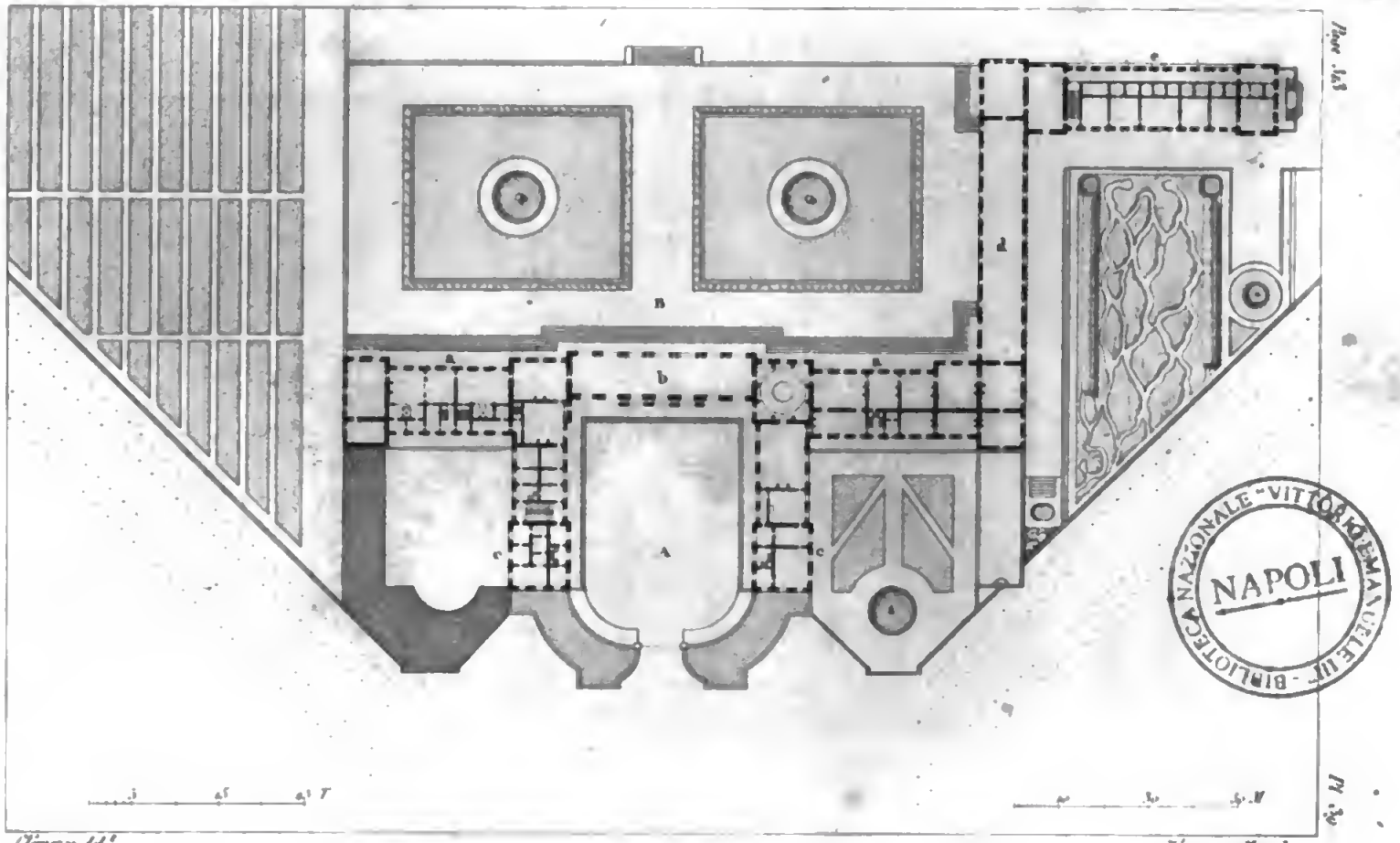
Clémence Clémence et Mme Montalant sc.

Digitized by Google

truite en 1685 et 1686. Cet édifice est bien moins remarquable par son étendue que par son heureuse disposition, sa belle construction et la manière simple et mâle à la fois dont il est décoré; aussi est-ce une des compositions qui font le plus d'honneur au mérite de J.-H. Mansard. L'ordre toscan, judicieusement employé dans cette décoration, lui donne ce caractère de solidité si convenable à la destination d'un édifice de ce genre. Cette belle serre, exposée au soleil d'une heure, se compose d'une galerie principale, éclairée par douze croisées cintrées et placées dans l'enfoncement des arcades de la façade; deux autres galeries, en retour, communiquent à celle du fond par deux tours rondes. Ces galeries sont décorées, extérieurement, de trois avant-corps formés de colonnes toscanes; celui de la galerie principale est composé de huit colonnes accouplées, et les deux autres de quatre colonnes isolées. L'ordonnance générale consiste en une décoration en arcade, dans lesquelles sont pratiquées les croisées. L'entablement des avant-corps, surmonté d'une balustrade, règne sans interruption sur les trois façades. La galerie du milieu (*a*) a quatre-vingts toises de large dans œuvre. Les deux galeries latérales (*bb*) ont chacune la même largeur et cinquante-quatre toises et demie de long, en comprenant les extrémités qui s'abaissent sous les escaliers.

Les voûtes, en plein cintre, ont quarante et un pieds de hauteur sous clef. Une tranchée faite derrière la grande galerie, et soutenue par un contre-mur, préserve de l'humidité cette importante construction. A gauche, à la réunion des deux galeries, est un petit salon circulaire (*c*), ouvert sur les jardins par une porte ornée de deux colonnes toscanes; cette décoration, simple, termine de la manière la plus gracieuse et la moins attendue, l'allée solitaire qui vient y aboutir. Au milieu de la grande galerie, on voit, dans une niche, une statue de Louis XIV vêtu à la romaine; cette figure en marbre est de Desjardins.

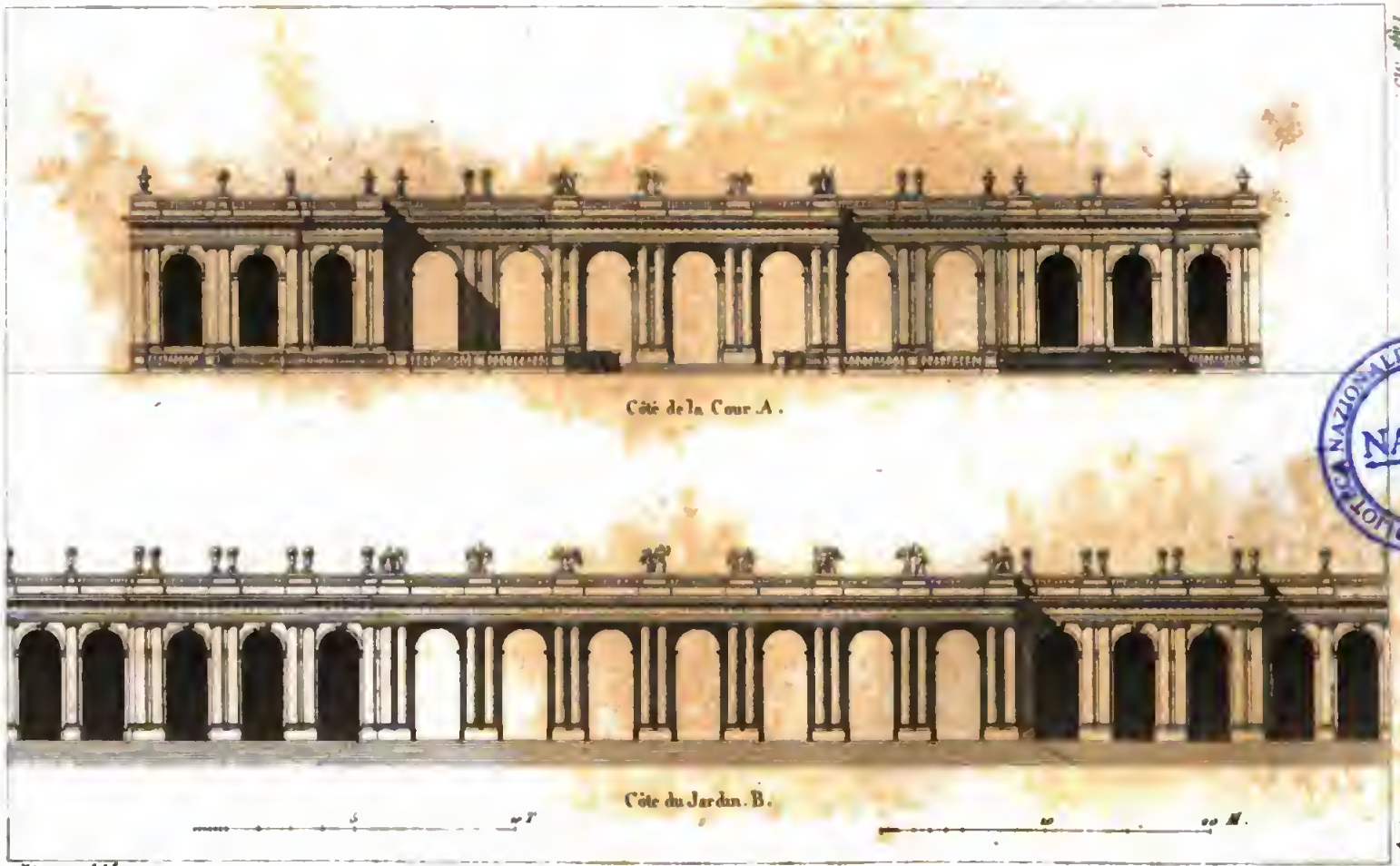
On descend du parc à l'orangerie par deux grands escaliers (*d*) de l'aspect le plus magnifiques, le plus grandiose et le plus noble. Ils ont soixante pieds de largeur, sont ornés de balustrades, et n'ont pas moins, chacun, de cent trois marches, partagées en trois rampes par deux larges palliers. Les deux principales entrées (*e*) de ces superbes escaliers et de l'orangerie, sont situées sur le chemin de Saint-Cyr; elles se composent de deux pied-droits, et sont décorées chacune de deux colonnes d'ordre toscan, dont l'entablement est surmonté de groupes en pierre représentant divers sujets de la fable. Le parterre, situé au centre des galeries de l'orangerie, est composé de compartiments de gazon, au milieu desquels est un



Plan du Château de Trianon.

Digitized by Google

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Élévations du Château de Trianon.

Digitized by Google

grand bassin circulaire, d'où s'élève une gerbe ou jet d'eau de quarante pieds de haut. C'est dans les allées de ce parterre qu'on dispose, pendant l'été, la nombreuse et magnifique collection d'orangers, citroniers, cédrats, limons, grenadiers, myrtes, lauriers, etc., que renferment, pendant l'hiver, les galeries de l'orangerie. Dans cette précieuse collection, sans contredit la plus complète de l'Europe, et qui mérite l'attention des curieux, on remarque l'oranger appelé le *Grand-Bourbon*. Cet arbre, qui n'a encore rien perdu de sa vigueur, avait déjà plus d'un siècle quand il fut compris dans la confiscation des biens du connétable de Bourbon, en 1530.

TRIANON.

A l'extrémité, et vers le midi du grand canal, J.-H. Mansard avait élevé le petit château de la Ménagerie, qui était entouré de plusieurs cours, séparées par des grilles et destinées aux animaux. Il ne reste plus rien de cet édifice; une ferme occupe son emplacement.

A l'extrémité septentrionale du même canal s'élève cet élégant Palais de Flore, ou du Grand-Trianon, dont les parterres avaient été destinés à rassembler toutes les espèces de fleurs connues.

Cet édifice, dont nous donnons le plan et les

élévations (pl. 38), a pris sa dénomination d'un village de Trianon qui fut démoli, en 1665, par ordre de Louis XIV, pour l'agrandissement du parc. Il se compose de deux corps de bâtiment (*aa*) sur la même ligne, réunis par un péristyle (*b*) ouvert de sept arcades du côté de l'entrée; et de deux ailes en retour, terminées par des pavillons (*cc*) qui forment, avec ce péristyle, une cour (*A*) de seize toises de large. Cette distribution, tout entière à rez-de-chaussée, présente dans ses élévations, construites en pierre de liais, une riche ordonnance de pilastres ioniques en marbre de Languedoc, entre lesquels sont les croisées ouvertes en arcades. Les colonnes du péristyle sont d'un seul bloc de marbre de Campan, du plus beau et du plus grand module qu'on connaisse; l'entablement est surmonté d'une balustrade qui masque le comble à l'italienne; enfin des vases et des groupes d'enfants, placés sur cette balustrade, à l'aplomb des colonnes et des pied-droits, complètent cette décoration. Les figures de ces groupes sont dues au ciseau des Coustou, Legros et autres sculpteurs célèbres.

A droite, et en retour sur le parterre où règne la même ordonnance, s'étend une galerie (*d*) éclairée par onze croisées et terminée par deux salons. L'aile (*e*), appelée Trianon-sous-Bois, et qui se dirige vers le nord, a été ajoutée sous le

règne de Louis XV. Elle est construite en pierre de taille ordinaire, et d'une décoration fort simple; mais les arbres la dérobant à la vue, elle ne détruit point la régularité de l'ensemble de l'édifice. Ses appartements donnent sur un parterre particulier.

A droite de la Cour d'Honneur, que ferme un fossé avec une balustrade, se trouve la Cour des Cuisines et du Commun. Les autres bâtiments accessoires sont séparés du palais.

J.-H. Mansard fut l'architecte du château de Trianon. Mais Robert Decotte fit ensuite exécuter, sur ses propres dessins, le péristyle ouvert entre la cour d'honneur et les jardins.

La distribution intérieure de ces différents corps-de-logis a été changée sous le règne de Louis XV; mais les ameublements et les ornements restèrent à peu près tels qu'ils existaient sous Louis XIV. Ces ornements étaient, pour la plupart, des tableaux enchâssés dans les boiseries des appartements. Après avoir éprouvé toutes sortes de dégradations, ces tableaux, parmi lesquels il y en avait d'un très-grand prix, ont été remplacés, sous le gouvernement impérial, par une quantité d'autres, tirés du château de Versailles et des Musées de Paris.

Parmi les tableaux à demeure qui décorent le Grand-Trianon, on remarque, dans la pièce (*f*),

à droite du grand salon, trois tableaux de fleurs, par Fontenay et Baptiste. Dans la troisième pièce, la Toilette de Vénus, par Bon Boulogne; et le Jugement de Midas, par Michel Corneille. Dans la quatrième pièce, Iris et Morphée, Diane et Endymion, Mercure et Argus, par Honasse. D'autres sujets traités par Verdier; et trois sujets tirés de l'histoire d'Hercule, par Noël Coypel; Apollon et Thétis, par Lafosse, décorent la cinquième pièce. Enfin vingt-quatre tableaux représentant les vues les plus intéressantes de Versailles, peints par Houasse, Bertin, Martin et Cotelle, occupent la galerie.

Les jardins du Grand-Trianon, qui, primitivement, avaient été plantés par Le Nôtre, ont été distribués, en 1776, d'après un nouveau dessin, par Leroy architecte.

On y remarque particulièrement les cascades, où l'on voit, sous la figure de Jupiter et de Junon, les statues de Louis XV et de Marie de Leczinska, son épouse, exécutées par les deux Coustou. Beaucoup d'autres habiles sculpteurs ont enrichi les jardins de Trianon de statues d'après l'antique.

Louis XV, qui menait à Trianon la vie d'un grand-seigneur, voulant s'isoler encore davantage, fit bâtir ce joli pavillon qu'on nomma le Petit-Trianon, pour le distinguer du Palais de Flore, auquel on donna, par opposition, le nom de Grand-

Trianon. D'Ayen, capitaine-des-gardes, et amateur de botanique, inspira à Louis XV l'idée de consacrer à cette science les jardins qui devaient accompagner cette nouvelle habitation royale. Cette idée fut adoptée, et les jardins botaniques de Trianon devinrent célèbres par les expériences de tous genres qu'y tenta Bernard de Jussieu, leur directeur.

La reine Marie-Antoinette, à qui son époux donna le Petit-Trianon, embellit beaucoup le parc en le faisant disposer dans le genre pittoresque; bientôt les arbres exotiques rapportés d'Angleterre, en 1764, par Antoine Richard, furent répandus dans les nouvelles plantations, et devinrent le riche et brillant ornement d'une des plus agréables conceptions de jardins, dans le genre libre et pittoresque, qui aient été exécutées en France.

Le pavillon, bâti sur les dessins de Gabriel, forme un carré de douze toises en tout sens. La façade principale est décorée de six colonnes corinthiennes cannelées; les autres faces n'ont que des pilastres. Les ornements de sculpture sont de Guibert. A gauche de la cour, sont les bâtiments de service avec une chapelle. Au milieu du parterre, ou jardin français, on trouve un pavillon formant une jolie salle à manger, et plus loin une laiterie. Dans la partie pittoresque du jardin, on voit une rivière arti-

ficielle, des rochers, assez bien imités, un lac et beaucoup de fabriques. Sur un tertre s'élève un kiosque octogone qui contient un salon de musique, décoré d'arabesques du meilleur goût. A la sortie du lac, le petit ruisseau artificiel, après avoir baigné ses humbles bords, qui meublent de si pauvres et si chétives cabanes, vient, par opposition sans doute, former une île au milieu de laquelle s'élève un temple à l'Amour. Ce riche et gracieux édifice, de forme circulaire, composé de colonnes corinthiennes isolées, est d'une belle exécution, d'une forme élégante et légère; il est encore remarquable par la richesse de ses sculptures. On en a retiré la statue de l'Amour, exécutée par Bouchardon.

Un hameau de sept à huit maisons, rustiques à l'extérieur, mais élégamment meublées, occupe le bord du lac, ainsi qu'une tour d'assez mauvais goût. Ce hameau est du dessin de Mique, qui, ne voulant pas y ajouter une chapelle imaginaire, y suppléa en ménageant une échappée de vue, au moyen de laquelle on découvrit la porte Saint-Antoine, une de celles du parc de Versailles, et une église qui n'existe plus aujourd'hui.

Les deux Trianons, réunis en 1804 en une seule enceinte, ont été rendus à leur splendeur première. Le Grand-Trianon contenait une bibliothèque précieuse, que les Prussiens pillèrent en 1815.

DÉPENDANCES DU CHATEAU DE VERSAILLES.

Les dépendances immédiates du château de e rsailles, du côté de la ville, sont : le Grand-Commun, la Caserne, le Château-d'Eau, le Grand-Réservoir et les Ecuries ; tous ces édifices lient au plan général.

Le Grand-Commun (voyez *r*, pl. 33), fut le premier édifice royal bâti près du château ; et certes il annonçait bien à quels gens il donnait demeure, et qui était leur maître. Cet édifice, de quarante-quatre toises de long sur trente-neuf de large, et quatre-vingts pieds sous le faîtage, renferme une vaste cour carrée. Le rez-de-chaussée contient quarante-huit pièces voûtées et six escaliers montant de fond. Du temps de la cour, près de mille chambres recevaient plus de deux mille personnes. Ce bâtiment reçut, en 1793, la manufacture d'armes établie par le ministre Bénézech, sous la direction de l'arquebusier Boutet. Douze cents ouvriers y confectionnèrent, pendant la durée de la guerre de la révolution, cinquante mille fusils par an. Mais c'est surtout par les armes de luxe que M. Boutet, devenu propriétaire de cette manufacture, lui acquit une supériorité qui la rendait sans rivale en Europe.

Le Grand-Commun devant être rendu à son

premier usage, la manufacture d'armes a été transférée dans une maison particulière. Les Prussiens l'ont pillée et ravagée complétement le 2 juillet 1815.

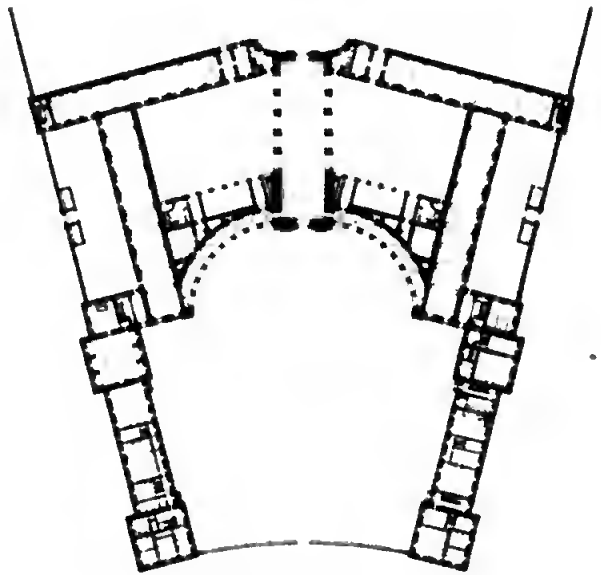
La Caserne (*s*) de la place d'armes, bâtie en 1773 sur les dessins de Trouard, a l'apparence d'un établissement passager qu'il a fallu lui donner pour qu'il pût être toléré sur l'emplacement qu'il occupe. Par sa décoration extérieure cette caserne présente l'aspect de cinq tentes. L'intérieur peut loger trois cents hommes, avec leurs officiers et l'infirmerie.

Le Château-d'Eau (*t*), derrière l'aile septentrionale, est un réservoir couvert et de la capacité de trente-deux mille pieds cubes, qui reçoit les eaux destinées à l'entretien d'une partie des cascades et des jets du parc. Sa doublure en cuivre pèse quarante milliers.

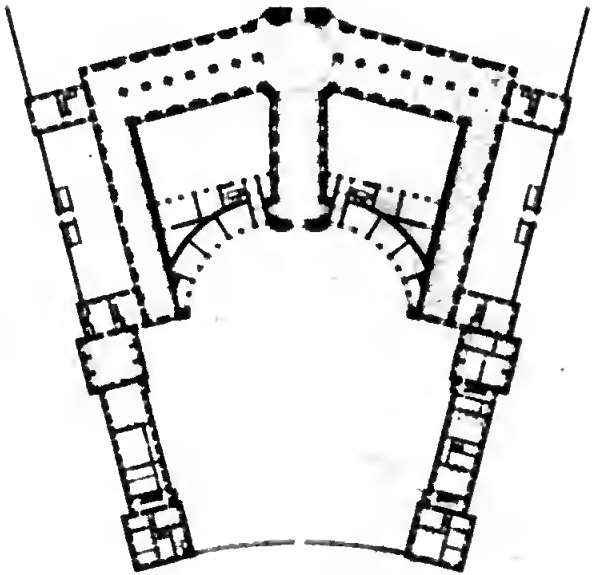
Le Réservoir de l'Opéra (*u*) domine les bâtiments où logent les gens attachés au château et aux jardins; il fournit les eaux jaillissantes du second ordre.

ECURIES.

Gêné dans la construction particulière du château, Mansard put au moins, dans ses dépendances, donner carrière à son génie, et les Écuries, placées entre les trois avenues principales du



Grande Écurie.



Petite Écurie.

Plans des Écuries, du Château de Versailles.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Digitized by Google

château, devinrent de superbes accessoires dignes de la grandeur de l'ensemble du palais. Suivant le projet de Mansard, ces bâtiments devaient être liés, en quelque sorte, à ceux de l'avant-cour par deux galeries qui auraient masqué entièrement les deux lignes de maisons qui bordent la place d'armes d'une manière assez mesquine, surtout celles à gauche, à cause de leur enfoncement.

A peu près égaux en grandeur, et parfaitement symétriques dans la partie apparente de leur plan, ces édifices ne doivent leur distinction en grandes et petites écuries, qu'à ce que la première logeait les chevaux de manége et de voiture d'apparat, et la seconde les chevaux-coureurs, tant de trait que de chasse. Elles furent commencées en 1679, et terminées en 1685.

Heureux dans la disposition générale du plan de ces écuries, ainsi que dans la distribution des parties qui en composent les dépendances, Mansard ne l'a point été dans ses élévations, auxquelles on peut reprocher, avec raison, un style incorrect et peu sévère, l'absence absolue du caractère propre à ces sortes d'édifices, et, par conséquent une physionomie vague et insignifiante, qui laisse même à deviner l'objet de leur destination. Les galeries voûtées destinées aux chevaux, sont très-belles, surtout celles des petites écuries qui viennent aboutir à une salle circulaire. La

voûte surbaissée qui couvrait cette salle, menaçant ruine, fut remplacée par une calotte à plein cintre, construite en bois léger, suivant le procédé de Philibert Delorme. Attenant aux grandes écuries, est un beau manége couvert, d'une construction nouvelle, et qui a soixante-deux toises de long sur neuf de large. L'esplanade qui est derrière sert de manége découvert.

LA VILLE DE VERSAILLES.

Il nous reste à parler des édifices de la ville de Versailles, parmi lesquels un grand nombre appartient aussi à la couronne.

La ville est naturellement partagée, par les larges avenues du château, en plusieurs quartiers, que divisent des rues tirées au cordeau et qui ont de six à vingt toises de largeur. Parmi ses places, peu nombreuses mais régulières, on distingue la place Dauphine.

Entre l'avenue de Paris et celle de Saint-Cloud, on trouve la Vénerie. Le tribunal civil siége aujourd'hui dans le pavillon du grand-veneur ; les autres bâtiments ont été réparés et rendus à leur première destination.

Dans le quartier de Notre-Dame, bâti sous Louis XIV, on remarque l'église qui lui donne son nom, et que ce monarque fit ériger, en 1680,

sur les dessins de J.-H. Mansard, peu après la destruction de l'église de Saint-Julien, ancienne paroisse du village de Versailles. En 1684, le roi posa la première pierre de cette église, qui fut terminée en 1686. Son portail, d'un goût médiocre, est décoré des ordres dorique et ionique couronnés d'un fronton; deux campanilles terminent cette ordonnance dont les entre-colonnements sont fort espacés. L'intérieur de l'église, divisé en trois nefs, est décoré d'un ordre dorique denticulaire. Le dôme, qui s'élève sur la croisée, paraît trop petit pour l'édifice qui a trente-six toises de longueur et dix-sept et demie de largeur. On y remarque une Assomption, par Michel Corneille, et quelques autres tableaux estimés; ainsi qu'une statue de la Vierge et un monument en marbre, à la mémoire du ministre de Vergennes, exécuté par Blaise.

Le Collége Royal occupe l'ancien couvent des chanoinesses augustines; il fut élevé en 1766, sur les dessins de Miqne, architecte du roi. Cet édifice peut être compté au nombre des plus beaux en son genre que la France puisse offrir, tant par son étendue, la beauté de sa construction que par sa jolie église. Il peut contenir quatre cents pensionnaires.

La façade de l'église, située au fond de la première cour et vis-à-vis de l'entrée, est décorée de

quatre colonnes ioniques cannelées, couronnées d'un fronton triangulaire dont le tympan est orné d'un bas-relief représentant la Foi, l'Espérance et la Charité. Sous ce péristyle est placé un bas-relief relatif au but de la fondation de cet ancien couvent. L'intérieur, dont le plan est disposé en croix grecque formée par quatre hémicycles, est décoré de vingt-six colonnes du même ordre; on y voit vingt bas-reliefs, par Bocciardi, représentant l'histoire de la Vierge. Les peintures de la coupole, par Briard, représentent l'Assomption. Lagrenée le jeune a peint, dans les pendentifs, les quatre Évangélistes. Cette petite église, dont le plan est bien disposé, la décoration d'assez bon goût, le péristyle bien en proportion et d'un bel effet, peut, en ne considérant que le but de sa destination primitive, mériter le reproche de montrer trop de richesse, d'élégance, d'afféterie même, surtout, dans sa décoration intérieure; quoi qu'il en soit, comme ouvrage de l'art, cet édifice ne laisse pas que d'être très-recommandable.

On voit dans ce collége, un superbe cabinet de physique; un autre pour la botanique; et le cabinet d'histoire naturelle, qui était autrefois au château.

L'Hôtel actuel de la Préfecture était jadis le garde-meuble de la couronne. Cet hôtel se compose de deux maisons construites en 1780, sur les

dessins de Heurtier et réunies intérieurement. La principale renferme une belle cour; sa façade, d'un assez bon style, a vingt-deux toises d'étendue. Les appartements sont parquetés en bois des Indes.

Le Théâtre fut construit en 1777, par Boullée, machiniste, sur les dessins de Heurtier, architecte. La façade, décorée simplement, est ouverte de cinq arcades dans son soubassement, qui porte un grand balcon formé de balustrades; un entablement ionique couronne l'étage supérieur; et un groupe composé de figures de Thalie et de Melpomène, sculpté par Boullée, frère du machiniste, surmonte et termine cette décoration. L'intérieur contient une salle circulaire à quatre rangs de loges et un assez beau foyer. Cette salle, décorée en arabesque et dont le plafond, refait en 1788, représente un *Véla*, est d'une disposition fort heureuse; elle peut contenir quinze cents spectateurs. Les dégagements, déjà très-commodes, sont encore augmentés par deux passages latéraux qui communiquent de la rue des Réservoirs aux jardins.

L'Hospice de Versailles doit sa première origine à une léproserie qu'on trouve avoir existé en 1350, et qui fut ruinée durant les guerres de religion. Louis XIII rétablit cet hôpital, qui fut appelé la Charité, et loua, pour cet effet, une maison dont Louis XIV fit l'acquisition en 1707.

Treize ans après Louis XV érigea cet hospice en infirmerie royale, et lui donna trente-huit mille neuf cents livres; il fit alors commencer, sur les dessins de Darnaudin, un très-beau bâtiment d'ordonnance dorique, que les malheurs des temps n'ont pas permis d'achever. Sa chapelle s'annonce avantageusement par un péristyle formé de quatre colonnes d'ordre dorique romain, de vingt-cinq pieds de hauteur. L'intérieur, disposé en rotonde, est décoré de quatorze colonnes du même ordre, qui forment une galerie circulaire, surmontée d'une coupole ornée de caissons et de rosaces. Cet hospice sert maintenant aux malades de Versailles, aux militaires, aux orphelins des militaires, et aux enfants trouvés; il peut contenir deux cents lits.

Dans le bâtiment qu'occupait encore, en 1815, la manufacture d'armes, son altesse royale, madame la duchesse d'Angoulême, a fondé un hospice pour des pauvres orphelins. La chapelle domestique a été construite par M. Châtelain. Cette petite nef ne reçoit que par la voûte un jour mystérieux, et l'air s'y renouvelle au moyen de ventilateurs cachés au pied des statues des douze Apôtres qui la décorent. Par leur disposition, ces ventilateurs renvoient vers la voûte l'air frais du dehors, que celle-ci, à son tour, réfléchit sur les assistants, qui sont ainsi préservés à la fois, et des

courants d'airs, et de la distraction que causerait la vue des objets extérieurs.

Le quartier des Prés, au nord du précédent, fut bâti sous le règne de Louis XVI d'après les plans de l'ingénieur Lebrun; il ne contient aucun édifice public. Dans le vieux Versailles, au midi du palais, on trouve les anciens Hôtels des Ministres, dont, pendant la révolution, on fit des casernes. Celui des Affaires Étrangères contient aujourd'hui la bibliothèque publique, qui est composée d'environ trente mille volumes, et dans laquelle on remarque une collection superbe des plus belles productions de la typographie, et un cabinet d'histoire naturelle.

C'est aussi dans ce quartier qu'est ce Jeu de Paume que les événements de 1789 ont rendu si célèbre; on y lit les deux inscriptions suivantes, gravées sur une plaque de cuivre :

« Les représentants des communes de France, constitués, le 17 juin 1789, en assemblée nationale, ont » prêté ici, le 20 du même mois, le serment qui suit :

« Nous jurons de ne jamais nous séparer, et de nous » rassembler partout où les circonstances l'exigeront, » jusqu'à ce que la constitution du royaume soit établie, » et affermie sur des fondements solides.

» Placé, le 20 juin 1790, par une société de patriotes;

» Ils avaient juré; ils ont accompli leur serment le 20
» décembre 1791, l'an 3 de la liberté.

» Par la société des amis de la constitution de
» Versailles. »

Le quartier Saint-Louis, bâti sous Louis XV sur l'emplacement d'un parc destiné à élever des cerfs, s'étend au midi de l'avenue de Sceaux. L'église, sous l'invocation du roi saint, aujourd'hui cathédrale, en est le monument le plus remarquable.

La première pierre en fut posée par Louis XV, en 1743, et la construction terminée en 1754. Mansard de Sagone, ou de Jouy, le dernier des architectes de ce nom célèbre, prouva, par cette composition, que les talents ne sont pas toujours héréditaires dans les familles. Un plan tourmenté de lignes courbes en différents sens; la maigreur des ordres dorique et corinthien qui décorent la façade, et sur lesquels des entablements ressautés portent des frontons mutilés; des campanilles de mauvais goût, et, s'il se peut, un dôme plus mauvais encore, sont un témoignage ostensible de cette décadence de l'art, justement reproché au siècle de Louis XV. Si Mansard de Sagone voulut donner à cette composition la légèreté qui se remarque dans les églises gothiques, on ne saurait nier qu'il n'ait presque réussi aux yeux de la multitude; mais à ceux de l'architecte, qu'on ne saurait tromper, il est au contraire

tombé dans l'excès du mauvais goût. L'intérieur de cette église n'est pas plus heureusement traité. L'ordonnance en pilastres ioniques offre les profils les plus incorrects; l'architecte y a prodigué les cartouches, les guirlandes, et cette multitude d'ornements que le bon goût réprouve.

Le premier projet de Mansard avait été de faire tourner les bas-côtés derrière le chœur, et de construire, en rotonde, la chapelle de la Vierge; mais le marquis de May, directeur des économats, effrayé de la dépense faite pour la fondation de l'église, exigea que cette partie fut supprimée. La chapelle de la Vierge fut rapprochée du chevet; et de là cette croisée feinte qui couronne si désagréablement le maître-autel; de là aussi les raccordements des cintres des bas-côtés au tournant du rond-point, où deux des arcs-doubleaux, destinés à annoncer la solidité de la construction, se trouvent coupés et terminés par un ornement de sculpture, qui prouve, bien plus qu'il ne le cache, l'embarras où se trouva l'architecte. Cette église possède plusieurs bons tableaux de Boucher, de Vien, d'Amédée Vanloo, et autres. L'autel, en tombeau, est d'un très-beau marbre de Sicile.

L'église Saint-Louis, devenue cathédrale lors de l'érection de l'évêché, est isolée en partie sur une place régulière; l'autre partie est entourée par le palais épiscopal.

Entre l'avenue de Paris et celle de Sceaux, et derrière les petites écuries, on trouve l'Hôtel de la Mairie, autrefois celui du Grand-Maître; il fut long-temps occupé par les princes de Condé. Dès 1788, Louis XVI l'accorda à la ville pour y tenir sa municipalité. On remarque dans l'appartement du rez-de-chaussée plusieurs tableaux de Restou, de Martin, etc. Dans la salle d'audience, il y a plusieurs bonnes copies d'après le Corrège, et un tableau de Coypel. Sur l'emplacement de l'ancien jardin, depuis long-temps détruit, on a ouvert une avenue que domine la nouvelle terrasse de la mairie.

Le village de *Montreuil* qui, dans les deux derniers siècles, avait acquis beaucoup d'importance par son voisinage de Versailles, fut en 1788 réuni à cette ville. Son église, dédiée à saint Symphorien, fut rebâtie de 1764 à 1770 sur les dessins et la conduite de Tronard, architecte des économats. Ce bel édifice, solidement construit, parfaitement isolé, et qui a cent onze pieds de long sur quarante-neuf à soixante-dix-sept de large, est une heureuse inspiration des temples antiques. Son péristyle, élevé de quelques marches sur le sol de la place, est formé de huit colonnes d'ordre toscan, dont quatre sont légèrement engagées, et les quatre autres isolées; elles sont surmontées d'un

fronton riangulaire. Cet ordre se fait remarquer par la beauté de ses proportions et la pureté de ses profils. Le plan de l'édifice est d'une disposition fort simple; il se compose, à l'intérieur, de trois nefs divisées par vingt colonnes d'ordre dorique cannelées, dont l'entablement reçoit la retombée de la voûte principale, qui est en berceau et décorée de caissons. Deux hémicycles terminent les extrémités de la grande nef; l'un d'eux contient le chœur, l'autre, l'atrium. Les portes des sacristies, placées de chaque côté du chœur, sont ornées de frontons et de bas-reliefs sculptés par Lecomte. Derrière le sanctuaire s'élève un clocher dont le dessin est assez lourd. Le peu de soin donné à sa construction ayant fait qu'il menaçait ruine avant d'être entièrement achevé, il fallut l'entourer d'un encaissement en pierre, auquel on joignit un petit portail postérieur ou *posticum*, décoré de deux colonnes. Quoique cette addition ne puisse pas être considérée comme faisant partie de la première disposition, l'ensemble de cette heureuse composition n'en fait pas moins honneur à notre école et à son auteur, qui occupera toujours un rang distingué parmi nos meilleurs maîtres.

On remarque encore à Versailles plusieurs belles Casernes qui formaient, avant la révolution, les Écuries de la reine et des princes, et les Hôtels des Gardes-du-Corps.

La Surintendance, la Chancellerie, la Geôle, l'hôtel du Gouvernement, la nouvelle Prison bâtie sur les dessins de Petit, sont encore des édifices considérables.

Outre les jardins du palais, qui sont ordinairement tres-fréquentés, les nombreuses avenues qui partagent la ville, et les campagnes charmantes qui l'entourent, lui procurent une infinité de promenades agréables, et attirent dans son sein la foule des étrangers.

Le peuple de Versailles est généralement inactif: aussi, dans cette ville, voit-on très-peu d'établissements industriels. La seule spéculation à laquelle ses habitants paraissent s'être livrés avec quelque succès, est celle des pépinières. On en trouve un grand nombre à Versailles, et toutes sont remarquables par leur bonne tenue, et la beauté des élèves qu'elles livrent au commerce.

Versailles a vu naître le général Hoche et le poëte Ducis.

Parmi les jardins particuliers, que contient la ville de Versailles, il ne faut plus chercher celui de madame Elisabeth, dont Delille a dit :

Les Grâces, en riant, dessinèrent Montreuil.

Il a été détruit comme celui de madame de Provence, dont il ne reste plus que le pavillon

élevé sur les dessins de Chalgrin. On retrouve encore cependant le jardin de madame Diane de Polignac, et un autre appelé l'Ermitage. Ce dernier doit tout son attrait à des plantations heureusement combinées, et à l'extrémité desquelles un petit temple se dessine agréablement au milieu d'un groupe d'arbres et d'arbustes ; nouvelle preuve qu'il ne faut souvent qu'une fabrique de bon goût, et sagement disposée, pour embellir un site, pour animer tout une scène. Le jardin du pavillon le Tellier, et quelques autres, méritent aussi d'être vus.

EAUX DE VERSAILLES.

C'est ici le lieu de parler de l'origine des eaux amenées à si grands frais dans un pays qui, relativement à la quantité nécessaire pour la décoration des jardins, en était dépourvu.

C'est dans les plaines élevées de Saint-Hubert et de Trappes, au-dessus des sources de l'Ivette et de la Bièvre, que, par des rigoles ouvertes au bas des diverses pentes naturelles du terrain, les eaux pluviales, rassemblées assiduement pendant une moitié de l'année, remplissent les étangs de la Tour, du Perray, de Saint-Hubert, de Trappes, de Bois-d'Arcis et de Bois-Robert ; d'où, soutenues le long de la côte au nord de la vallée

de la Bièvre, elles traversent, dans des aquéducs souterrains, la plaine de Satory, pour se verser dans un bassin assez voisin des réservoirs du Parc-aux-Cerfs, mais de quarante pieds plus élevés que lui. De là, par un tuyau fermé, ces eaux passent sous l'avenue de Paris, remontent sur la butte Montbauron, dont elles remplissent les réservoirs, et, par un second siphon, sont portées au château d'eau qui fournit les eaux jaillissantes les plus élevées du jardin de Versailles.

Vers l'autre extrémité de la chaîne qui sépare l'Ivette, d'autres rigoles rassemblent les eaux des plaines de Palaiseau, de Villeras et de Saclé dans les étangs de Saclé, d'où, par des galeries souterraines et l'aquéduc de Bue, elles parviennent aux réservoirs du Parc-aux-Cerfs. De ces bassins elles sont amenées par des tuyaux au réservoir de l'Opéra, pour fournir aux eaux jaillissantes du second ordre. Un service d'usine a été tiré de la différence du niveau entre ces deux eaux; et, la chute d'une partie des eaux supérieures dans les réservoirs inférieurs fait mouvoir une filature mécanique.

Quelques grands que soient ces travaux, dont cependant peu de personnes peuvent juger, parce qu'avec la connaissance de l'art il faudrait encore parcourir une étendue immense de pays, ils eussent été éclipsés par le projet conçu d'amener, sur

Digitized by Google

Pl. 4.

Vue de l'Aqueduc, du Village et de la Vallée de Buc.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

les buttes de Versailles, la rivière d'Eure détournée à Pontgouin, en traversant son propre lit sur le superbe aquéduc de Maintenon, qui tombe aujourd'hui en ruine.

Quant aux eaux potables, des vingt fontaines de la ville, dix sont alimentées par la Seine au moyen de la machine de Marly; deux par les eaux des étangs; et les huit autres par des sources que des conduits souterrains amènent des coteaux situés au nord et au nord-est de Versailles.

BUC. — JOUY. — SACLÉ.

Au midi, et au revers des coteaux qui couvrent les bois du Cerf-Volant et des Gonard, bois qui forment d'agréables et solitaires promenades, on trouve le vallon de la Bièvre, dans lequel est situé le village de *Buc*, qui tire son nom de la quantité de buis que l'on y voyait jadis. Ce village renferme une division du haras de Viroflay; il est destiné aux étalons et aux poulains; dans l'autre établissement on tient les cavales et les poulicches.

Les eaux des étangs de Saclé, pour se rendre dans les réservoirs de Versailles, traversent la vallée de la Bièvre, sur l'aquéduc dit de Buc, auquel elles arrivent par des galeries souterraines. Cet aquéduc (pl. 42), bâti en 1686, consiste en une épaisse muraille, de deux cent quarante-quatre toises de longueur, seize pieds d'épaisseur, et soixante-six

de hauteur ; les dix-neuf arcades dont il est percé ont cinquante-cinq pieds et demi de hauteur sur vingt-neuf pieds trois pouces de largeur. Cet édifice s'élève, ainsi que le chemin qui conduit de Versailles à *Villers-le-Bacle*, sur un terre-plein de quarante-cinq toises de large à sa base et seize de hauteur, lequel est percé d'une arcade sous laquelle passe la petite rivière de Bièvre.

L'aquéduc de Buc, dénué de tout espèce d'ornement, produit cependant l'effet le plus pittoresque, et le plus imposant par la belle masse de son ensemble, et sa situation élevée en travers d'une vallée profonde et bien boisée.

Le fond de ce vallon forme une belle prairie, arrosée par une multitude de sources, et coupée par des bosquets dont les grands arbres, masquant le terre-plein de l'aquéduc, ne laissent rien paraître que l'édifice auquel on pourrait naturellement supposer deux rangs d'arcades.

Du chemin qui suit parallèlement le pied de l'aquéduc, et à travers ses vastes arcades, on jouit de la vue la plus riche et la plus variée. Le village *de Jouy-en-Josas*, groupé avec les grandes constructions de sa manufacture, de l'église, du château, et les masses d'arbres des parcs de ses nombreuses maisons de plaisance, forment le tableau le plus brillant et le plus pittoresque. Cette scène animée et gracieuse, contraste agréablement

avec le site agreste et la sombre verdure de la partie opposée de la vallée.

Le fameux connétable Olivier de Clisson était, au temps de Charles VI, seigneur de Jouy, village qui serait peut-être encore peu de chose sans la célèbre manufacture de toiles peintes créée en 1760 par le patriarche de l'industrie française, Philippe-Christophe Oberkampf, suisse d'origine, mort en 1814, âgé de plus de quatre-vingts ans. Cet habile fabricant fut le premier en France qui fit voir ce que peut l'industrie manufacturière pour la prospérité d'un état. Il avait donné une telle impulsion à son établissement, qu'il employait journellement dans ses ateliers douze cents ouvriers de tout âge et de tout sexe, indépendamment d'un grand nombre d'autres occupés à son domicile, et faisait entrer annuellement plusieurs millions dans la balance du commerce. Les toiles peintes qui sortent de sa fabrique sont recherchées surtout par la solidité de leurs couleurs et la qualité des matières premières qui entrent dans leur fabrication; on leur accorde encore la préférence sur la plupart de celles versées dans le commerce par d'autres manufactures, soit françaises, soit étrangères. C'est ainsi que M. Oberkampf a su rendre le monde entier tributaire du pays auquel il a consacré son industrie.

Assis à l'extrémité d'une vaste prairie entourée

d'eau et qui sert à l'étendage des toiles, les bâtiments de la manufacture sont disposés sans symétrie et de la manière la plus pittoresque. Ouvrages de plusieurs architectes, ces grandes fabriques sont en général d'un bon caractère. Près de la manufacture est une vaste maison de plaisance, où venait se délasser de ses utiles travaux celui dont tous les habitants de Jouy semblaient être les enfants, et qui, par l'importance de ses établissements, paraissait être l'unique propriétaire de tout le canton.

Le château de Jouy est bâti à mi-côte et au midi de la Bièvre, dans une situation pittoresque, mais dont la vue bornée ne peut s'étendre au-delà des coteaux qui l'environnent. Abandonné depuis long-temps, il était dans un état de délabrement complet, lorsque, il y a environ vingt ans, M. Séguin en fit l'acquisition. Ce nouveau propriétaire chargea successivement MM. Bienaimé, de Lannoy, Berthault, de la restauration générale du château, et de ses dépendances. Dans son état actuel, il présente un corps-de-logis principal et deux ailes en retour du côté de la vallée. Élevé sur un soubassement formant terrasse de ce côté, deux étages le divisent dans sa hauteur. Sa décoration, simple et correcte, consiste en un ordre de pilastres formant un avant-corps sur le bâtiment principal, et de toute la

hauteur de l'édifice, qui est couronné, dans son pourtour, par l'entablement de cette ordonnance; un fronton triangulaire termine l'avant-corps, et s'élève à la hauteur des combles; ceux-ci sont apparents. La belle diposition de ce plan produit un effet aussi riche que piquant, et les grandes lignes de l'édifice, ses formes franches et pures acquièrent encore plus de valeur par leur opposition avec le paysage pittoresque sur lequel il se dessine. Son parc est d'une grande étendue, bien disposé, et embelli par des eaux abondantes.

On doit visiter, dans la plaine de *Saclé*, les étangs de ce nom, creusés, en 1684, par ordre de Louis XIV. Ces étangs sont séparés par une très-belle chaussée, et couvrent près de trois cent cinquante arpents. De là, en parcourant une petite partie du système de rigoles qui alimente ces étangs, on arrive à Châteaufort.

CHATEAUFORT. — PORT-ROYAL.

Le village de *Châteaufort* n'est recommandable aujourd'hui que par son ancienne célébrité, sa situation pittoresque et ses énormes ruines. Avant d'avoir été détruit par les guerres de religion, son château était compté au nombre des places les plus importantes des environs de Paris. Il s'élevait sur un escarpement, et dominait la gorge profonde qu'arrose le ruisseau de *Port-Royal*.

Entouré de murailles épaisses, il était ceint d'un double fossé très-large, et appuyé de trois grosses tours qui faisaient sa principale défense. Deux de ces tours sont encore presque entières, quoiqu'à plusieurs reprises on ait fait jouer la mine pour les abattre : elles sont là, comme d'énormes et inutiles rochers, pour attester aux générations futures qu'à l'époque de leur fondation, de ces temps reculés où le peuple était esclave des seigneurs, ceux-ci n'épargnaient ni ses bras ni les matériaux pour construire des édifices dont les masses indestructibles pussent perpétuer de génération en génération et leur puissance et sa servitude.

Il était alors d'usage que les paysans, ou vilains, vinssent se ranger autour des forteresses bâties par leurs seigneurs. Ils avaient à cela un intérêt particulier. A l'ombre de ces hautes tours, ils vivaient tranquilles et à l'abri des incursions étrangères, avantages que n'avaient pas ceux qui restaient épars dans les campagnes, ou qui habitaient les bourgs ou villages ouverts. Ceux-ci, à la première déclaration de guerre que se faisaient les seigneurs voisins, étaient envahis, leurs propriétés pillées, ravagées, eux-mêmes étaient souvent massacrés; au lieu que ceux qui vivaient dans le bourg seigneurial, n'avaient à craindre que lorsque le seigneur, vaincu en pleine campagne, était assiégé dans sa forteresse. Telle est l'origine de la

plupart de nos bourgs, et particulièrement de ceux dont le nom rappelle l'existence des châteaux seigneuriaux. Dans ces premiers temps, Châteaufort avait une riche léproserie et deux paroisses. L'une de ces paroisses était destinée pour le bourg proprement dit; l'autre pour les manants établis hors des murs, et du côté de la campagne. L'église du bourg et le bourg lui-même, sont maintenant détruits; on en voit les ruines éparses autour de celles du château, et l'on remarque encore quelques vestiges des rues et places du bourg, ainsi qu'une espèce de contiguité dans les maisons. La seconde église paroissiale qui, alors était la plus petite et la plus pauvre, subsiste encore aujourd'hui. Châteaufort ayant perdu son antique splendeur, et ne possédant plus qu'un très-petit nombre d'habitants, ce seul temple suffit pour contenir tous les fidèles; il est situé sur la pente de la montagne, et à mi-côte. A le voir, on le prendrait pour une espèce de chapelle isolée et solitaire; car les habitations en sont très-éloignées, et ne paraissent point lui appartenir.

Le féroce Hugues de Crécy, que sa maigreur effrayante faisait nommer Hugues le *Cadavre*, était grand-sénéchal de France en 1112, et seigneur de Châteaufort. C'est lui qui, comme nous l'avons dit dans l'article sur Montlhéry, étrangla, de ses

propres mains, son cousin Milon II, dit le Grand, seigneur de Montlhéry.

En remontant le ruisseau qui passe au-dessous de Châteaufort, on arrive au vallon de *Port-Royal,* un des plus profonds et des plus solitaires de la contrée. Ce lieu sauvage, qui s'appelait autrefois *Por-Roy,* ou *Forroy*, a été le berceau du monastère célèbre de Port-Royal, dont une partie des religieuses fut transférée à Paris, en 1604.

Ce monastère, doté par les libéralités de Mathilde de Garlande, femme de Mathieu d'Attichy, de la famille de Montmorency, avait été établi, en 1204, par Odon de Sully, évêque de Paris. Cette maison, en partie ruinée par les guerres civiles, devint l'asile où des solitaires formèrent cette fameuse société de Port-Royal qui a produit tant d'excellents écrits dans le beau siècle de Louis XIV. On sait que l'attachement que les religieuses et la société de Port-Royal manifestèrent pour les sentiments de leurs fondateurs, et leur persévérance à soutenir les propositions condamnées, causèrent leur ruine. Louis XIV, autorisé par le pape Clément XI, fit, en 1708, détruire cette abbaye jusque dans ses fondements. Aujourd'hui, le lieu qu'elle occupait n'est plus qu'une solitude animée seulement par la vue de quelques parties de la ferme que mas-

Vue d'une partie de la Ville, et du Château de Chevreuse.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

quent les masses de bois qui recouvrent les vestiges de ce célèbre monastère.

CHEVREUSE. — DAMPIERRE. — LES VAUX.

Chevreuse (pl. 43), petite ville située sur la pente d'un coteau, dont le nom paraît venir de la grande quantité de chevreuils ou peut-être de chèvres sauvages qui peuplaient les bois d'alentour, était autrefois un des châteaux les plus forts et les plus renommés des environs de Paris. Dès le dixième siècle, ce lieu, sans doute déjà considérable, avait ses seigneurs particuliers. Milon, l'un d'entre eux, soutint plusieurs guerres contre Louis-le-Gros et les comtes de Montfort-l'Amaury. En 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle, l'oriflamme était portée par Ansel de Chevreuse, qui, après s'être battu avec une rare intrépidité, périt de chaleur et de soif, étouffé sous le poids de ses propres armes. Philippe-le-Bel parcourant les provinces de son royaume, accompagné de l'impératrice de Constantinople, logea à Chevreuse en 1306 et 1308. Cette ville fut prise en 1414 par le duc de Bourgogne, à qui Tanneguy du Châtel l'enleva en 1417, malgré la vigoureuse résistance des Bourguignons, qui, abandonnant la ville au pillage des Armagnacs, se retirèrent dans le château. L'usurpateur Henri ne la posséda que jusqu'en 1431, époque où elle se rendit à Charles VII.

Louis XI confisqua la baronnie de Chevreuse, parce que le seigneur avait pris part à la guerre du bien public, et le château fut démantelé. Cette terre, érigée en duché-pairie, en 1555, changea souvent de seigneurs, jusqu'en 1692 que le roi la donna aux dames de Saint-Cyr.

Le château de Chevreuse ne présente plus maintenant qu'un monceau de ruines; cependant il en reste encore assez pour reconnaître qu'il était carré et environné de huit ou dix tours fort épaisses. (V. pl. 43.)

Chevreuse a conservé un air de ville qui rappelle son ancienne importance. Sa position, sur la pente d'un coteau que dominent encore les ruines de l'ancien séjour des barons, lui donne un aspect pittoresque et agréable.

La vallée de Chevreuse renferme plusieurs habitations agréables, parmi lesquelles on doit remarquer: le château du village de *Gif*, commencé en 1756, et terminé en 1771; la maison de *Courcelles*, où se trouve une belle vacherie suisse; celle de *Coubertin* et le château de *Mauvière*.

A quelque distance de Chevreuse, sur un des coteaux du midi, et au milieu du bois qui le couronne, on voit encore les ruines d'un château-fort, qui s'appelait *Méridon*.

Dampierre, au-dessus de Chevreuse, est un bourg et un vaste château que ses dépendances

rendent un des plus importants des environs de Paris. Cet édifice, construit originairement par un trésorier, fut acquis vers 1560 par Charles de Lorraine, cardinal et archevêque de Reims. Depuis, le duc de Luynes le fit restaurer, embellir et augmenter sur les dessins de J.-H. Mansard. Il est construit en brique et en pierre, comme la plus grande partie des édifices de ce canton. Le caractère de sa décoration primitive lui donne cet aspect de sévérité qu'on retrouve dans la plupart des édifices du même genre, appelés Maisons-Fortes, construits vers le commencement ou le milieu du seizième siècle, et qui, privés des élégants et riches ornements prodigués à tant d'autres, ne présentent que la physionomie de la force et de la solidité. Il faut convenir cependant que sa situation au fond d'un vallon, ses larges fossés et les eaux qui l'environnent, l'emploi simultané de la pierre et de la brique contribuent encore à lui donner cet air sombre et austère qu'on peut lui reprocher. Ce château est précédé par une vaste avant-cour accompagnée de bâtiments de service. Sa situation, enfoncée dans l'endroit où le vallon se rétrécit, le prive d'une vue étendue; mais son parc, d'une superficie considérable, est traversé par la rivière d'Ivette et le ruisseau des Vaux; et les pièces d'eau y sont multipliées et fort belles; enfin le bois est percé d'allées spacieuses et

contient beaucoup de bêtes fauves. Cet ensemble de magnifiques dépendances, rendent Dampierre digne du séjour d'un prince.

Ceux qui recherchent les sites pittoresques, agrestes, sauvages même, peuvent remonter le petit vallon de Senlisse, jusqu'à l'ancienne abbaye des *Vaux-de-Sairnay*, après avoir passé le château de Senlisse, entouré de fossés et flanqué de tourelles. Les étangs, les chutes multipliées du ruisseau, et quelques moulins, embellissent singulièrement ce paysage, auquel des masses de rochers et la sombre verdure des bois donnent un caractère de sévérité très-remarquable. A la chute de l'étang des Vaux, on trouve les ruines de cette ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, dont la fondation remonte à l'an 1128. L'église, dont il ne reste que les quatre murs et les piliers intérieurs, fut construite dans le même siècle, sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste. L'abbatial forme aujourd'hui une jolie maison de campagne, et ce qui n'a pas été détruit des bâtiments conventuels, est divisé en habitation particulière. Dans l'une d'elles, on remarque une belle terrasse, plantée d'arbres, qui repose sur un vaste cellier, édifice gothique percé d'arcades, et partagé dans toute sa longueur par une file de piliers qui supportent les retombées des voûtes en ogives. Ce monument d'architecture est remarquable par sa solidité, son

état de conservation, et l'effet pittoresque que produit son intérieur.

RAMBOUILLET.

Un pays uni, mais élevé et très-boisé, sépare le canton que nous venons de parcourir du vallon de *Rambouillet*. D'un côté la forêt des Ivelines, qui s'étend jusqu'à Rochefort, offre des percés très-réguliers; de l'autre, la forêt de Rambouillet, unie à celle de Saint-Léger, couvre, dans une surface de trente mille arpents, de nombreux coteaux, et s'étend jusqu'à Montfort-l'Amaury et la vallée de Houdan. De tout temps, la vaste étendue de ces bois a fait de cette contrée un lieu favorable à la chasse; c'est à cet avantage que le château de Rambouillet dut sa construction. L'établissement qu'on y fit d'une maîtrise des eaux et forêts, donna plus tard quelque importance au bourg bâti près du château; cette importance s'est encore accrue par l'ouverture de la nouvelle route de Chartres, et s'augmente chaque jour davantage depuis que ce bourg est devenu le siége d'une sous-préfecture. On y compte deux mille huit cents habitants, en comprenant la population de divers hamaux qui l'entourent.

De toutes les résidences royales, celle-ci est,

comme telle, la moins ancienne et la moins magnifique.

Lorsque François Ier mourut au château de Rambouillet, cet édifice n'était encore que la demeure d'un simple gentilhomme de la famille d'Angennes, et la terre, dans toute son étendue, produisait à peine un revenu de 10,000 livres. Ce domaine reçut dans la suite de notables accroissements par les soins du comte de Toulouse, qui l'avait acquis au commencement du siècle dernier. Quoi qu'il en soit, le vieux manoir resta le même, et Louis XVI, qui l'acheta en 1783, n'exécuta même aucun des projets de restauration qui lui furent présentés, en 1785, par Renard, architecte distingué; tout au contraire, en attendant la décision du roi, une partie du château fut démolie. Des trois projets de Renard, celui qui, après de longues discussions, fut enfin adopté, était certainement le plus imparfait. Le meilleur, qu'on avait rejeté parce qu'il était trop simple, formait du château un pentagone régulier, présentant les façades voulues, tandis que l'intérieur formait une cour d'honneur circulaire. Le soubassement, d'architecture rustique, réprésentait un bastion sur lequel s'élevaient, un peu en retraite, deux étages d'une décoration simple, mais régulière. Les angles étaient flanqués de tours rondes, et sans ses combles élevés, dont l'aspect est romantique, Rambouillet

Digitized by Google

Vue du Château de Rambouillet, du côté de l'entrée.

NAPOLI BIBLIOTECA NAZIONALE

eût rappelé ce beau château de Caprarola, bâti par Vignole.

La distribution intérieure était bien entendue; on y aurait surtout distingué un magnifique escalier à double rampe.

Le château de Rambouillet, dont nous donnons une vue pittoresque (pl. 44) ne couvre guère au-delà de trois cents toises de terrain. Ses élévations présentent la décoration la plus simple, sur un plan très-irrégulier. Une partie de sa construction en brique ne semble pas remonter au-delà des règnes de Louis XIII ou de Henri IV. Parmi les cinq tours qui le flanquent, une seule paraît antérieure au quinzième siècle : c'est celle dans laquelle on montre la chambre où la mort frappa François Ier, le 31 mars 1547.

Le rez-de-chaussée est peu élevé. Au-dessus de l'étage principal, dont le plain-pied est interrompu, règne un deuxième étage qui est pratiqué en partie dans les combles. Le mauvais état du mur de face du côté des canaux ayant exigé qu'il fût reconstruit entièrement, on profita de cette circonstance pour élever un avant-corps, dont le milieu s'enfilât avec la ligne principale des canaux. La décoration de cette nouvelle façade, exécutée sur les dessins de M. Famin, rappelle celle de plusieurs palais de Florence. Considérée isolément, elle produit un bon effet; mais elle offre

l'inconvénient de ne point se lier avec les autres parties de l'édifice. Ce défaut d'harmonie ne peut être imputé à l'architecte : tant qu'une restauration générale ne mettra pas d'unité dans cet assemblage de façades irrégulières, on ne parviendra jamais à faire de ce château un édifice remarquable sous le rapport de l'art.

Les appartements se ressentent de l'irrégularité de l'édifice. Aussi, n'a-t-on pas cherché à y étaler un luxe d'ameublement auquel leur disposition se serait peu prêtée. Aucun ornement précieux, aucune peinture n'attire les regards de l'homme de goût. Le portrait de François Ier, son épée, son casque et sa cotte-d'armes, qu'on conservait à Rambouillet, ne s'y voient plus.

A gauche de l'entrée un vaste Commun, ouvrage du duc de Penthièvre, et d'un aspect assez imposant, communique avec l'intérieur du château par une galerie souterraine de quarante-cinq toises de longueur, et contient les cuisines. Un autre Commun, bâti plus tard et destiné au service de la chambre, est moins remarquable par sa construction que par la commodité de ses distributions.

Ces deux bâtiments contiennent les logements de quarante officiers, de onze cents hommes de peine et de livrée, ainsi que tous les accessoires du service, et des écuries pour six cents chevaux.

L'entrée du château est également une construction moderne; elle est dans l'axe d'une belle avenue. La cour est étroite et petite.

L'axe de cette avenue forme un angle de cent-quarante-deux degrés avec celui des canaux, qui est aussi celui de la nouvelle façade. Cet angle de l'axe présentera toujours, pour la restauration générale du château de Rambouillet, une grande difficulté.

Sous le dernier gouvernement, on avait commencé, sur les dessins de M. Famin, et à peu de distance du vieux château, un petit palais pour l'enfant décoré du titre de Roi de Rome. Ce palais devait se composer d'un corps-de-logis principal, et de deux ailes en retour; une cour de quinze toises de longueur sur neuf de large aurait été fermée, du côté de la ville, par une grille richement décorée. Les élévations orientales et occidentales, d'un beau caractère de décoration, eussent rappelé les bons modèles; enfin, le centre de l'intérieur de l'édifice, qui lui-même était heureux de distribution, devait être occupé par un vestibule décoré de colonnes d'ordre ionique. Le jardin n'aurait eu que peu d'étendue, mais on devait lui ménager une communication avec le parc; enfin, l'architecte n'avait pas perdu de vue, dans sa disposition, qu'il devait servir aux jeux et aux exercices du premier âge : tous ces travaux sont restés imparfaits.

Les contours des jardins de Rambouillet, dessinés par Le Nôtre, quoiqu'irréguliers, se lient très-heureusement au parc et à la forêt qui les entourent. Leur plus bel ornement est une pièce d'eau dont la surface, d'une étendue de quatre-vingt-dix arpents présente un trapèze, que quatre grandes îles et deux petites, toutes couvertes de verdure et plantées d'arbres et d'arbustes, partagent en plusieurs canaux. Cette distribution, qui offre une espèce de patte-d'oie, est on ne peut plus favorable à la promenade sur l'eau, que favorise un embarcadère à la manière de ceux de Venise, construit au pied de la terrasse du château.

Au-delà de ces canaux, du côté de la forêt, est un jardin pittoresque, non moins remarquable par l'abondance de ses eaux, et les monuments qui le décorent, que par la multitude et la beauté des arbres exotiques qu'il renferme. La plupart sont les premiers de leur espèce apportés en France.

Outre plusieurs fabriques de bon goût, construites en partie par M. Famin, on remarque une très-belle laiterie, bâtie il y a trente-cinq ans, et au fond de laquelle, dans le creux d'un rocher, on voit une statue d'Andromède. Cette figure assez médiocre, et d'ailleurs peu appropriée à sa situation, a remplacé une Baigneuse sculptée par Julien, et qui, outre l'avantage d'une savante

exécution, joignait celui d'avoir été exécutée pour le lieu même. Deux sarcophages antiques, placés au milieu d'une épaisse futaie, y produisent un effet extrêmement romantique. Plus loin, et toujours à peu de distance du château, sont: un parc où l'on élève la bête fauve; une vaste faisanderie; une belle ferme; et les bergeries où s'est acclimatée une précieuse race de moutons espagnols.

Quoique Rambouillet ne puisse être comparé ni à Compiègne, ni à Fontainebleau, ni à Saint-Cloud, châteaux où se déploie toute la magnificence des édifices destinés aux plaisirs d'une cour pompeuse, rien ne manque à ses agréments. Plus particulièrement consacré aux douceurs du repos et de la vie privée, ce lieu offre une simplicité, un calme que ne trouble pas même le mouvement inséparable du séjour des monarques, et qui est ici moins apparent, moins tumultueux que partout ailleurs. A ces charmes particuliers se joignent encore la beauté des eaux, la végétation la plus belle et la plus vigoureuse, le voisinage de la forêt, et des établissements agricoles qui semblent faire renaître, dans cette résidence royale, la simplicité des premiers âges, de ces temps où les revenus de la couronne ne consistaient que dans les troupeaux du souverain.

Le bourg de Rambouillet n'offre rien de remarquable que son hôtel-de-ville, bâti, sous le règne

de Louis XVI, pour y placer un tribunal civil. Cet édifice, d'une décoration simple, renferme une grande et belle salle où siége le tribunal de première instance.

ÉPERNON. — MAINTENON. — SAINT-HUBERT. — MONTFORT-L'AMAURY.

Nous ne pousserions pas notre excursion au-delà de Rambouillet, si *Épernon* ne nous offrait les ruines, très-pittoresques, de son château-fort, bâti par Hugues Capet, et si l'on ne voyait, à *Maintenon*, les restes de l'immense et magnifique aquédnc destiné, comme nous l'avons dit, à amener à Versailles les eaux de l'Eure : projet digne de Louis XIV; mais abandonné par des motifs un peu tardifs d'économie.

Près de la route de Chartres était le rendez-vous de chasse et château royal de *Saint-Hubert*, construit sous le règne de Louis XV par Gabriel. Il ne reste, de cet édifice, que le nom qu'en a retenu le vaste étang sur le bord duquel il était situé, et qu'on appelle aussi *Etang de Poura*, dont les eaux alimentent les cascades de Versailles.

La petite ville de *Montfort-l'Amaury*, située à six lieues, au couchant de Versailles, est célèbre dans l'histoire par ses valeureux comtes : elle offre encore sur un mamelon escarpé qui domine la ville, déjà très-élevée, les restes d'un ancien château-fort.

Les sculptures qui ornent les portes des deux tours encore existantes, et les modillons de leur couronnement, indiquent l'époque la plus brillante de l'architecture gothique, vers le treizième siècle, et font connaître aussi quelle fut la richesse et la magnificence de la décoration de ce château. Les assises qui composent ses murs sont alternativement de pierres et de plusieurs rangs de briques; construction qui offre quelque analogie avec celle des Thermes de Julien à Paris. Depuis quelques années, on a formé sur les flancs de ce mamelon, auquel on donne le nom de *Saint-Laurent*, une promenade, du haut de laquelle on jouit de la vue la plus étendue et la plus variée.

Montfort, siége d'une justice de paix, compte dix-huit cents habitants; ses rues sont propres, ses maisons bien bâties; et son église, d'architecture gothique, est remarquable par sa grandeur. Jacques Amyot, évêque d'Auxerre et précepteur des enfants de Henri II, naquit dans cette ville.

PONT-CHARTRAIN. — GRIGNON. — SAINT-CYR. — ROQUENCOURT, etc.

Le château de *Pont-Chartrain*, situé dans une belle vallée qu'arrose la Mandre, a été bâti à la fin du siècle dernier par le comte de ce nom,

chancelier de France. Cet édifice, bien que considérable, ne présente rien qui soit digne d'être remarqué sous le rapport de l'architecture. Il consiste en un corps de bâtiment principal, accompagné de deux ailes flanquées de quatre pavillons, et d'un beau parc, entouré de larges fossés pleins d'eau. La façade sur le jardin, est décorée d'un fronton et d'un dôme carré, surmonté d'une campanille. Ce château, que précède une vaste avant-cour, est au milieu d'un jardin pittoresque.

Le château de *Grignon* est remarquable par l'étendue de son parc et les belles eaux qui l'arrosent; de nouvelles plantations l'ont fort embelli; mais ce qui rend son séjour intéressant, surtout aux yeux des naturalistes, c'est l'énorme banc de coquilles fossiles qui se trouve dans son parc. M. de France en a compté près de six cents espèces différentes; elles ont toutes été décrites et figurées par M. de Lamarck. Beaucoup de ces mollusques ont encore leurs analogies bien reconnues, et vivent dans des mers éloignées.

Saint-Cyr, village attenant au petit parc de Versailles, et traversé par la route de Bretagne, est célèbre par son école militaire établie dans les bâtiments de l'ancienne maison dite de Saint-Cyr. Tout le monde sait que cette maison fut originairement destinée à l'éducation de deux cent cinquante demoiselles nobles et sans fortune, que

ce fut madame de Maintenon, aidée des libéralités de Louis XIV, qui la fonda; que les constitutions de cette communauté furent composées par une religieuse ursuline, madame de Brinon, dont la vie agitée fournirait la matière d'un roman, et que c'est elle qui en fut la première institutrice. On se rappelle aussi que c'est pour les jeunes pensionnaires de Saint-Cyr que Racine, après avoir abandonné la carrière dramatique qui ne lui attirait que des tracasseries et des dégoûts, fit ses deux tragédies religieuses qu'on place au premier rang parmi les chefs-d'œuvres de son théâtre. La maison de Saint-Cyr, que nous voyons revivre dans celle de Saint-Denis, ayant été supprimée en 1793, on établit dans ses bâtiments un hôpital militaire, que remplaça bientôt, sous le nom de Prytanée, une école destinée aux jeunes officiers. Plus tard celle-ci fit place à une autre école du même genre qui avait été établie à Fontainebleau en 1803, et le prytanée fut transféré à la Flèche; enfin, l'ordonnance de 1814, qui réunit toutes les écoles militaires en une seule, établie à Paris sur les bases de celle qui avait été fondée, en 1751, par Louis XV, n'ayant pas reçu son entière exécution, la maison de Saint-Cyr est restée occupée par une école militaire.

Le vaste édifice de Saint-Cyr fut élevé, en 1685,

sur les dessins de J.-H. Mansard. Deux mille cinq cents ouvriers y furent constamment employés pendant un an que durèrent les travaux. Cet édifice, qui se fit sous les yeux de Louis XIV, a quatre-vingt-seize toises de long sur soixante-quatorze de large; il est partagé en trois cours égales et carrées : deux ailes, saillantes de vingt-deux toises sur le jardin, enferment une quatrième cour. Quoique sans aucune décoration, cette masse régulière de bâtiments élevés ne manque pas d'un certain caractère. L'enclos, d'environ soixante arpents, est aujourd'hui distribué suivant les besoins de l'école, et contient un vaste champ d'exercice. Dans les bâtiments de service se trouvent une infirmerie, une pompe, etc. Au-dehors est un polygone pour le tir du canon.

Le village de *Roquencourt*, dont la longue suite de seigneurs n'est pas plus connue que Barthélemi le Poilu qui fut le premier en 1120, passa, en 1580, dans la maison des Sanguin. Ceux-ci le vendirent à un bourgeois de Paris, qui y bâtit un château. Vers 1750, cet édifice, peu convenable pour Madame, qui avait acheté la terre de Roquencourt, fut reconstruit, en 1780, sur un plan plus vaste et un dessin plus riche, par de Wailly, architecte distingué. Il est couvert d'un comble à l'italienne et couronné d'une balustrade; du

coteau sur lequel il est bâti, il domine Versailles, ses jardins et tout le Val-de-Galie.

Le 2 juillet 1815,, dans un combat très-animé, les Prussiens eurent deux régiments écrasés et faits prisonniers à Roquencourt.

Le *Chesnay*, *Vaucresson*, *Marnes* et *Garches*, villages entourés par cette masse considérable de bois qui couvre tout le pays entre Versailles et la Seine, offrent un grand nombre de belles maisons de plaisance, qu'il serait trop long de décrire; mais qui toutes sont intéressantes, soit par leur situation, leur décoration, ou l'abondance de leurs eaux. Sous ce dernier rapport, on doit distinguer le château de *l'Etang*, dont le parc, quoique très-élevé, renferme des étangs dont l'eau alimente les cascades de Saint-Cloud.

L'église paroissiale du village de *Ville-d'Avray*, construite vers la fin du dernier siècle par les soins de Thierry, premier valet-de-chambre de Louis XVI, se fait remarquer par la simplicité de son plan et la sagesse de sa décoration, qui est parfaitement bien appropriée à la destination de l'édifice, et peut être même citée comme un exemple du caractère qu'il convient de donner aux églises de la campagne.

SAINT-CLOUD.

L'histoire de *Saint-Cloud* se confond avec celle des premiers temps de la monarchie. Peu considérable alors, il portait le nom de Nogent (*Novigentum*). Lorsque, par une des perfidies si communes dans ces siècles barbares, Clotaire et Childebert voulurent s'emparer de la succession de leur frère Clodomir, tué à la bataille de *Vesuence*, deux seulement des enfants de ce prince, Théobalde et Gunthaire, tombèrent sous le poignard du cruel Clotaire. Clodoalde, le troisième, sauvé apparemment par les gens de Childebert, se réfugia dans un cloître où il vécut ignoré jusqu'en 551, époque où il vint bâtir, dans les bois de Nogent, l'ermitage dans lequel il termina ses jours à l'abri des recherches de Clotaire. En mourant, il légua son ermitage, et l'église qu'il avait fait bâtir, au chapitre de Notre-Dame de Paris.

Les miracles qui, dit-on, eurent lieu sur la tombe du prince ermite, le firent révérer sous le nom de *Saint-Cloud*, corruption de celui de Clodoalde. Ses reliques devinrent des plus célèbres du diocèse de Paris, et le clergé, qu'on dut entretenir à cette église, ayant formé, en 811, une collégiale, concoururent, avec l'affluence des pélerins, à donner quelque consistance au bourg qui

prit le nom de Saint-Cloud, et resta toujours dans la seigneurie du chapitre de Notre-Dame de Paris.

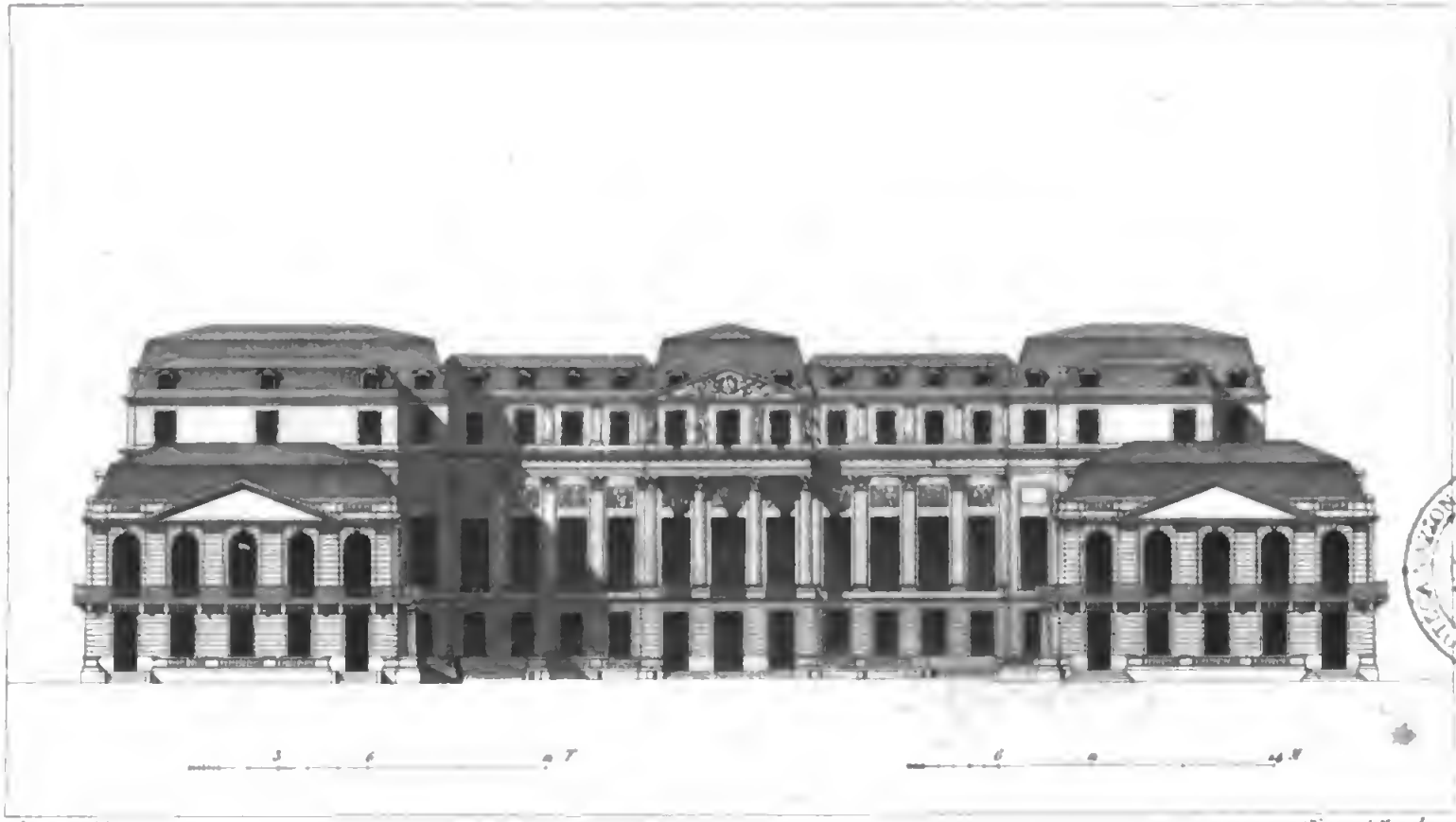
Saint-Cloud, resté long-temps ignoré, ne reparaît dans l'histoire que pour attester, en 1358, les ravages des Anglais, et, en 1411, les fureurs des Armagnacs et des Bourguignons. Henri III, qui habitait dans ce village la maison de Gondy, pendant le siége de Paris, y fut assassiné le 2 août 1589 par Jacques Clément. En 1674, Louis XIV érigea la terre de Saint-Cloud en duché-pairie, en faveur des archevêques de Paris. François de Harlay de Champvallon, cinquième archevêque, fut le premier prélat qui eut cette dignité. Enfin Louis XVI, en 1785, échangea la seigneurie de Bois-le-Vicomte, qu'il érigea en duché-pairie, contre celle de Saint-Cloud. Mais ce qui rendra ce bourg à jamais célèbre dans nos annales, c'est qu'il fut le théâtre de la malheureuse révolution du 18 brumaire; révolution qui renouvela l'exemple donné par Cromwel, d'un général qui, sans mission, expulsa, par les baïonnettes de ses soldats, les représentants de la nation dont il tenait ses pouvoirs. C'est à l'occasion de cet attentat qu'un grand poëte a dit :

Hélas! le malheureux, sur ce bord enchanté
Ensevelit sa gloire avec la liberté.

La maison que Jérôme de Gondy avait fait bâtir, en 1572, fut l'origine du palais actuel de Saint-Cloud ; dès 1629 cette habitation était déjà célèbre par la grandeur et la beauté de ses jardins. Louis XIV l'acheta, en 1658, et en fit don à son frère le duc d'Orléans. Tous les auteurs cependant ne sont pas d'accord sur ce point; mais quelque soit au reste la manière dont Monsieur devint propriétaire de Saint-Cloud, il est du moins constant que c'est Girard, architecte, qui fut chargé de la construction du principal corps de bâtiment, et ce fait est celui qu'il nous importe le plus de faire connaître. Antoine Le Pautre y ajouta successivement les deux ailes faisant avant-corps ; enfin J.-H. Mansard eut part aux différents travaux d'embellissement qu'on fit à ce château, qui ne fut terminé qu'en 1680.

Le Nôtre, chargé des travaux du parc et des jardins, donna un libre essor à son génie fécond et inventif, et sut profiter habilement de la beauté du site, et tirer le parti le plus heureux de ses coteaux pittoresques. Il n'existe pas en France de jardin plus varié dans ses aspects, plus magnifique dans ses effets, plus agréable enfin que le parc de Saint-Cloud ; aussi est-il admiré de toutes les personnes qui vont le visiter.

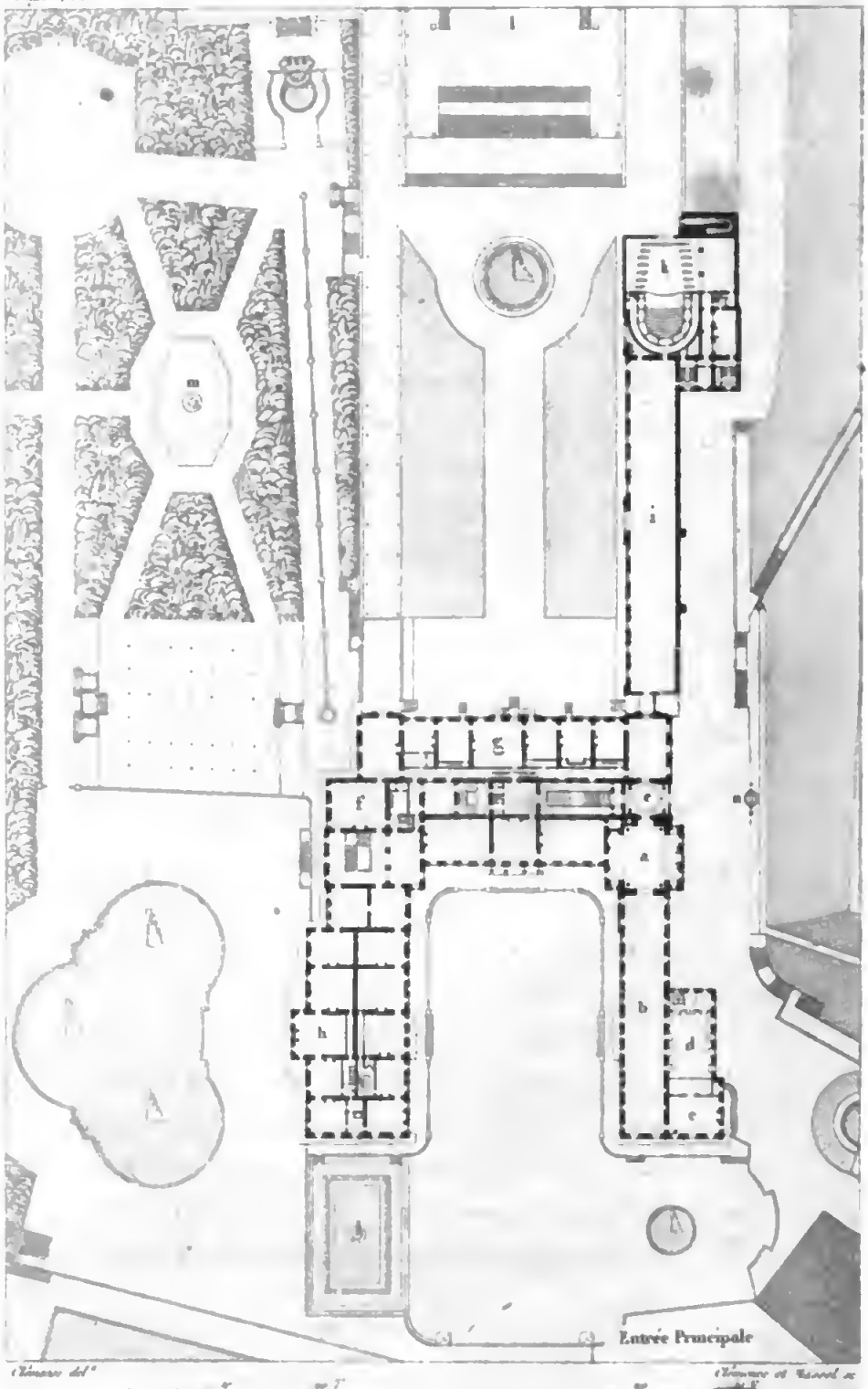
Le château de Saint-Cloud ayant été acquis, en 1782, par la reine Marie-Antoinette, cette prin-



Élévation, du Château de Saint-Cloud.
Côté de la Cour.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE NAPOLI

Digitized by Google



Plan du Château de Saint-Cloud.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

cesse y fit faire par Mique, premier architecte du roi, de grands changements dans la décoration et la distribution intérieure. A cette époque aussi, pour ne pas priver le public de la jouissance du parc, elle en fit enclore seulement, pour son jardin particulier, la partie décorée de statues et attenante au château. Napoléon, qui avait pour Saint-Cloud une prédilection marquée, en faisait presque sa résidence habituelle; il y fit exécuter différents travaux d'embellissement, qui rendirent ce palais digne de recevoir le monarque et la cour de la première puissance de l'Europe.

Ce château (dont la planche 45 donne le plan) est situé à l'extrémité d'une avenue qui commence sur la grande place, à gauche du pont en entrant dans le bourg, et sur le penchant méridional de la colline sur laquelle le bourg est assis. Cette disposition s'oppose à ce qu'il ait une vue étendue de toutes parts, dominé comme il est de trois côtés par la colline; mais à l'est les regards se promènent sans obstacle dans un espace immense, sur Paris et les campagnes voisines.

L'ensemble du château se développe sur un plan d'environ neuf cent cinquante toises de superficie. Il se compose d'un corps-de-logis principal, triple en profondeur, et ayant cent quarante-quatre pieds de façade, et de deux avant-corps en retour du côté de l'entrée, de chacun cent vingt-

deux pieds de longueur sur soixante-un dans leur plus grande largeur; l'un est simple et l'autre double en profondeur, mais tous les deux sont terminés par des pavillons d'égale proportion.

La façade principale (pl. 46), élevée sur les dessins de Girard, au fond de la cour d'honneur, fut restaurée et embellie vers la fin du siècle dernier. Elle se compose d'un soubassement orné de refends, percé de croisées et de portes carrées, sur lequel s'élève une ordonnance de pilastres corinthiens; quatre colonnes du même ordre, et d'une belle proportion, forment l'avant-corps de cette façade et sont surmontées des figures de la force, de la prudence, de la richesse et de la guerre. Les douze mois de l'année sont représentés dans les bas-reliefs qui ornent le dessus des croisées du bel étage. Cette façade, dont la décoration est terminée par un attique orné de pilastres composites et percé de croisées, est décorée d'un fronton qui couronne la partie de cet attique correspondant à l'avant-corps. Le tympan de ce fronton est enrichi d'un cadran et des figures du temps et des quatre parties du jour.

La décoration des ailes en retour sur la cour, se compose d'un ordre de pilastres doriques, élevé sur le soubassement continu du corps de bâtiment principal. Un péristyle de quatre colonnes toscanes fait avant-corps à ce soubassement. Au-dessus de

cet avant-corps l'ordre de pilastres doriques est surmonté d'un fronton ; enfin des niches, ornées de figures, décorent cette ordonnance, que termine une balustrade en pierre qui règne également sur le pourtour de ces deux ailes. Sur les faces de ces ailes, du côté de l'entrée, le même soubassement est couronné d'un grand balcon ; l'étage au-dessus est ouvert de cinq grandes croisées en arcades, séparées par des pilastres en refends, qui, faisant avant-corps sur trois de ces croisées, supportent un grand fronton.

L'ensemble de ces élévations, sans présenter une unité parfaite et un caractère soutenu, offre néanmoins un tout assez agréable, qui annonce bien une riante et magnifique habitation de plaisance. Les ailes, qui ne s'élèvent pas au-dessus du bel étage du bâtiment principal, tout en contribuant à lui donner plus de dignité, laissent aussi plus d'air et de jour à la cour; enfin, un petit trottoir, élevé de quelques marches, et bordé de balustrades, en présentant un moyen de communication facile entre les différentes parties de l'édifice, donne encore à cet ensemble une certaine apparence d'unité, et ajoute à la richesse de sa décoration.

La façade du corps de bâtiment principal, sur le jardin, présente une décoration plus simple ; elle n'a point de soubassement en raison de

l'élévation du sol : les fenêtres sont décorées de frontons et de corniches qui donnent un peu de mouvement à son ordonnance monotone.

L'avant-corps de la façade latérale du midi, du côté des jardins, est décoré, au rez-de-chaussée, d'un petit péristyle d'ordre dorique, élevé sur un perron, et surmonté d'un grand balcon. Ce péristyle, dont la décoration est d'un assez bon style, et produit un effet très-piquant, donne entrée à un grand vestibule qui est au niveau de la cour d'honneur, à laquelle il sert de communication avec la partie méridionale des jardins.

On ne doit pas s'attendre à trouver, dans l'intérieur du château de Saint-Cloud, cette unité de distribution qui caractérise un projet conçu d'ensemble ; aussi, malgré tous les travaux de raccordements, distingue-t-on toujours les additions successives qu'on y a faites.

Le grand escalier de marbre, qui était originairement dans l'aile méridionale, a été reporté au centre du bâtiment principal. On y parvient par un vestibule, dans lequel on remarque une figure égyptienne antique en basalte, deux coupes en porphyre, et deux groupes en bronze représentant l'enlèvement de Proserpine et celui d'Orythie : cet escalier conduit aux grands appartements.

On trouve d'abord le salon de Mars (*a*)

Digitized by Google

orné de seize pilastres et de quatre colonnes ioniques chacune d'un seul bloc de marbre. Le plafond, en voussure, est regardé comme un des plus beaux ouvrages de Mignard.

La galerie d'Apollon (*b*), dont les neuf compartiments de la voûte offrent l'histoire du dieu de la Lumière, passe pour le chef-d'œuvre du même peintre, à qui l'on doit aussi les peintures du salon de Diane (*c*). Ces trois pièces occupent le premier étage, à droite sur la cour; elles sont, par la disposition du sol, au rez-de-chaussée du côté du parc. On y entre de plain-pied par le vestibule (*e*), auquel aboutit le grand escalier. Les trois pièces du milieu de l'édifice, sur la cour, sont : le salon de Louis XVI, où l'on voit une figure de la vérité par Prud'hon; le salon des princes et le salon cramoisi. Elles sont toutes décorées de peintures en grisaille, par Munich.

Les autres parties du palais offrent encore trois appartements principaux appelés du Roi, de la Reine, compris dans l'aile gauche, et des Enfants de France, situé dans le corps-de-logis principal du côté des jardins. De celui-ci font partie la salle à manger (*f*) décorée en stuc, et la bibliothèque (*g*) qui contient environ six mille volumes.

Tous ces appartements sont richement meublés; ils renferment un très-grand nombre de sta-

tues, de vases de porcelaine, de coupes d'albâtre et de porphyre, et plus de cent cinquante tableaux, parmi lesquels on distingue : dans le salon de Mars, la mort de Desaix, par Regnault; dans la galerie, les Muses, par Le Sueur; l'empereur Sévère, par Greuze; dans le salon du Roi, Phèdre et Hippolyte, par Guérin; la Bergère des Alpes, de Vernet. Presque tous les autres tableaux sont de l'Albane, de Rubens, du Guerchin, de Vandyck, du Guide, de Spada, etc.

Dans le salon (*h*), qui est au milieu de l'appartement du Roi, on remarque une cheminée dont le dessus est une fenêtre fermée par une seule glace nue, mobile à volonté, et qui procure une vue très-agréable.

La chapelle (*d*), située au rez-de-chaussée, a quarante-huit pieds de long sur vingt-six de large; elle est décorée d'une ordonnance ionique en pilastres, élevée sur un soubassement dorique, sur lequel reposent deux colonnes, qui supportent la tribune du Roi, placée en face de l'autel. On entre dans les tribunes de la chapelle par le salon de Diane, et par huit portes croisées donnant, d'un côté, sur la galerie, et, de l'autre, sur le parc. Les archivoltes des arcades sont ornées de groupes, sculptés par Deschamps; les peintures de la voûte sont de Sauvage.

L'orangerie (*i*), qui est adjacente au palais,

avait été bâtie, par le duc d'Orléans, pour un jeu de paume. Le rez-de-chaussée peut contenir deux cent cinquante orangers; au-dessus sont des appartements : c'est dans cette vaste salle, disposée à cet effet, que se tint, le 18 brumaire, l'orageuse séance du conseil des cinq-cents, où, dans la suite, Bonaparte prétendit avoir été menacé d'un poignard : le conseil des anciens était assemblé dans la galerie.

Au bout de l'orangerie se trouve la salle de spectacle (*q*), restaurée par M. Fontaine en 1803; elle peut contenir cinq cents personnes.

Les écuries, le manége et autres bâtiments accessoires ou bordent l'avant-cour, ou sont construits irrégulièrement au bas des terrasses qui sont des deux côtés de l'avenue du château, et se lient pittoresquement avec les masses d'arbres qui les entourent.

Le parc de Saint-Cloud s'étend depuis le bord de la Seine jusqu'à Garche; il se divise naturellement en plusieurs parties. Celle qui est au pied du coteau, fort reserrée et sinueuse, forme, grace à la nature du site et aux talents de Le Nôtre, une des plus belles promenades qu'on puisse voir. C'est principalement dans cette partie que se tient, au mois de septembre, la célèbre foire de Saint-Cloud, qui y attire une foule innombrable.

C'est aussi dans cette partie, sur la pente du

coteau, et à une petite distance du château, que se trouve une cascade célèbre par sa beauté, et dont la composition est attribuée à Le Nôtre, mais à laquelle il paraît cependant qu'Antoine Le Pautre eut quelque part; du moins la partie supérieure passe pour avoir été exécutée sur ses dessins. Cette partie a cent huit pieds de face et autant de pente; elle est décorée d'un grand nombre de vases en marbre, et d'un beau groupe représentant la Seine et la Marne, sculptés par Adam l'aîné. La partie inférieure, séparée de la première par une large allée, a été reconstruite sur les dessins de J.-H. Mansard. Elle est disposée en fer à cheval; sa dimension, y compris son bassin, est de deux cent soixante-dix pieds de long sur quatre-vingt-seize de large; elle est ornée d'un grand nombre de figures en plomb, représentant des animaux aquatiques.

Cette cascade dépense, dans une heure, trois mille sept cents muids; les réservoirs qui distribuent cette masse d'eau extraordinaire, sont disposés de façon qu'elle peut jouer, tous les quinze jours, pendant trois heures de suite, et quatre heures en laissant vider les bassins.

Cette immense composition hydraulique jouit, à juste titre, d'une grande célébrité: tous les hommes de goût la considèrent comme une des belles productions de l'art; elle peut être comparée à ce que l'Italie a produit de plus parfait en ce genre.

Près de cette cascade, du milieu d'un vaste

bassin entouré d'un rideau de grands arbres, s'élance, à cent vingt-cinq pieds, un jet d'eau surnommé le Géant, qui dépense six cents muids d'eau par heure.

Le petit parc, comme nous l'avons dit, est le jardin particulier du palais. Les statues qui le décorent sont en petit nombre, mais généralement assez bonnes. On distingue, dans le parterre de l'orangerie (*l*), une Diane de Coyzevox; Melpomène, par Coustou le fils; Bacchus par Suzini, et Antinoüs par Bonazza : près du bassin des Trois-Bouillons, une copie de l'Amour, de Bouchardon, qui était à Trianon; dans la salle de verdure, Méléagre, par Coustou; une copie du Gladiateur blessé (*m*); enfin, dans la grotte (*n*) qui fait face au vestibule du bel étage, un Faune et l'Amour.

Le haut du parc est en partie formé par un bois percé de belles et larges allées. La variété du sol a permis d'y ménager quelques pelouses, et des champs en culture. Sur un des points le plus élevé et qui domine à la fois Saint-Cloud, Sèvres, et l'immense bassin au milieu duquel est situé Paris, on a élevé, en 1801, une tour carrée, surmontée d'une copie en terre cuite du joli monument de Lisycrate, appelé vulgairement *Lanterne de Démosthènes*. On sait que l'original, en marbre blanc, l'un des ouvrages d'architecture les plus

curieux et les mieux conservés d'Athènes, avait été élevé pour consacrer le trépied de bronze que la tribu Acamantide avait eu pour prix aux fêtes de Bacchus, trois cent trente-cinq ans avant l'ère vulgaire.

Tous les détails de la sculpture ont été fidèlement rendus, d'après les plâtres moulés à Athènes par M. Fauvel, peintre et antiquaire, chargé des affaires de France à Athènes. Cette belle copie, qui reproduit exactement les proportions du monument antique, n'en diffère que par la suppression de la cloison, qui, dans l'original, réunit les colonnes : cette modification a permis d'en faire un belvéder, auquel on parvient par l'escalier pratiqué dans l'intérieur de la tour.

Sa belle exécution fait honneur aux frères Trabucchi. Elle présente un exemple de la perfection à laquelle le travail de la terre cuite est susceptible d'arriver, et jusqu'à quel point la difficulté de conserver la finesse des détails, la pureté des formes et la justesse des proportions, pendant l'action de la cuisson, peut être vaincue.

Cet élégant monument offre, à l'aile méridionale du château, un agréable point de vue. On l'aperçoit aussi de plusieurs parties du parc dont il enrichit les aspects. Vu des campagnes voisines, et à une grande distance, sa forme élancée, et ses contours gracieux se dessinent agréablement sur la belle végétation qui l'entoure; il contribue

encore à l'embellissement des riches coteaux de Saint-Cloud, et devient ainsi l'ornement de l'un des plus beaux cantons des environs de la Capitale.

Après le château, ses dépendances, son parc et quelques jolies maisons de plaisance, le bourg de Saint-Cloud, qui compte dix-huit cents habitants, n'offre plus rien d'intéressant, si ce n'est sa situation charmante, et son hospice, dont la reine Marie-Antoinette fit construire, vers 1788, la jolie chapelle par Mique, architecte de mérite.

L'église collégiale et paroissiale de Saint-Cloud, dont les constructions les plus anciennes paraissaient dater de plus de six cents ans, menaçait ruine, lorsqu'en 1784 on la fit démolir pour en élever une autre sur le même emplacement. M. Henri Trou, qui fournit les dessins de cette nouvelle église, ne fut point assez heureux pour la voir exécutée dans son entier.; il n'y eut alors d'à peu près achevé que la façade du portail exposée au levant. Elle se compose d'un péristyle de quatre colonnes doriques, élevées de quelques marches sur le sol de la place, et couronné d'un fronton triangulaire. Deux clochers devaient surmonter les arrière-corps de cette élévation; ils n'ont pas été construits. L'intérieur, divisé en une grande nef et ses bas-côtés par deux files de colonnes ioniques, était élevé des deux tiers lorsque cette belle construction fut abandonnée. Mais, depuis

peu d'années on en a démoli la partie postérieure, et les matériaux ont été employés à l'édification d'une chapelle, ou petite église paroissiale provisoire, disposée dans l'autre partie de l'édifice; la porte d'entrée a été ouverte au couchant, et le maître-autel adossé à la façade élevée par H. Trou.

Le pont de Saint-Cloud existait déjà en 841. En 1411 on y éleva une forteresse pour en défendre l'entrée; rebâti en pierre par Henri II, en 1556, il fut coupé par les ligueurs après la bataille d'Ivry, et les travées en bois qui remplacèrent les deux arches abattues existaient encore en 1810, époque à laquelle le pont fut élargi et réparé. En 1815, il eut encore une arche coupée par suite des opérations militaires, mais elle fut rétablie l'année suivante.

Une belle route conduit de ce pont au *Point-du-Jour*, où l'on rejoint la route par laquelle nous avons commencé cette excursion.

Nous donnons (pl. 47) une vue générale de Saint-Cloud, prise du coteau de Sèvres. Dans cette vue on distingue la lanterne de Démosthènes, le pavillon de Breteuil, le château, le bourg, le pont de Saint-Cloud, et, dans l'éloignement, le Mont-Valérien, que nous visiterons dans la cinquième promenade.

Digitized by Google

Vue des Coteaux de Sevres, et de St Cloud.

NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III

Digitized by Google

CINQUIÈME PROMENADE.

A SAINT-GERMAIN ET A MANTES.

Si les palais des rois, les grands édifices publics, ont besoin de spacieux abords, qui, en les laissant apercevoir dans toute leur étendue et leur beauté, donnent ainsi une haute idée de la puissance du souverain, ou de la richesse et du luxe de la nation qu'il gouverne; à plus forte raison une ville immense, populeuse, la Capitale d'un des plus riches royaumes, le siége des arts, et dont les portes sont, pour ainsi dire, assiégées par les curieux et les étrangers, doit-elle avoir de vastes et magnifiques avenues, qui, en lui procurant un accès facile, embellissent encore ses approches, et disposent en quelque sorte le voyageur aux impressions qu'il doit recevoir des beautés de tous genres que son enceinte renferme et va déployer à ses yeux.

Néanmoins, pendant plusieurs siècles, Paris manqua de cet ornement; et, tandis que Rome montrait avec orgueil son entrée de la porte du Peuple; Milan sa porte orientale; Madrid son arrivée par le pont de Tolède; Turin son *Stradone de Rivoli;* que plusieurs villes de France, telles que Versailles, Marseille, Tours, etc., offraient de magnifiques abords, on n'arrivait dans la Capitale du royaume que par des chemins généralement étroits, sinueux, et qui semblaient plutôt aboutir à un village, qu'à une des villes les plus considérables de l'Europe.

Aujourd'hui, entre les quinze grandes et belles routes qui forment les avenues de cette ville immense, on distingue celles de Vincennes et de Saint-Denis; mais la plus belle, la mieux disposée de toutes; celle qui annonce le plus dignement l'opulente et magnifique cité; et qui, par sa liaison au plus bel ensemble de palais, de promenades et de lieux d'agrément qu'on puisse citer, est la plus convenable à une entrée triomphale, c'est, sans contredit, l'avenue de Neuilly, qui est aussi une des routes de la Normandie.

Lorsque le spectateur est placé sur la butte de l'Etoile, au pied de ce monument triomphal et gigantesque qui terminera si heureusement la longue perspective des Champs-Élysées, il voit se dérouler devant lui une riche plaine, et, à droite

de l'avenue, les coteaux de Courbevoie, terminés, fort au loin, par les monticules de Sannois. A gauche se présente le bois de Boulogne, dont le Mont-Valérien et les coteaux de Suresne et de Saint-Cloud enrichissent l'horizon; mais, en suivant la direction de l'axe de la porte du château des Tuileries, qui est le même que celui des Champs-Élysées et du pont de Neuilly, sa vue se promène sur une triple allée de quarante-huit toises de large dans toute sa longueur, et qui descend, par une pente insensible, jusqu'au bord de la Seine, qu'elle traverse sur le magnifique pont de Neuilly; là, cette triple allée remonte le coteau en face, et change enfin de direction à une belle étoile qui fait point de vue à l'Arc-de-Triomphe, dont nous avons parlé.

BOIS DE BOULOGNE. — LONGCHAMP. — BOULOGNE.

Tout le plateau élevé que la Seine enferme dans son détour de Paris à Neuilly, par Sèvres, est couvert par le *Bois de Boulogne*, espèce de parc clos de murs, percé d'une multitude de belles allées, et qui offre la promenade la plus brillante des environs de Paris. Ce bois, que, jusqu'à la fin du seizième siècle, on appelait indifféremment bois *de Rouvray* et bois de *Saint-Cloud*, avait été replanté en 1801; mais, en 1815, les Anglais le dévastèrent tellement lorsqu'ils y établirent leur camp,

qu'il fallut depuis le replanter entièrement. Sa principale entrée est située sur l'avenue de Neuilly, en face de celle qui conduit à Saint-Denis.

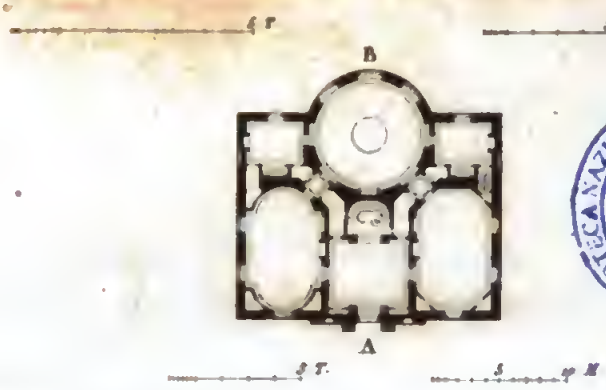
L'ancienne abbaye de *Longchamp*, fondée en 1260 par Isabelle, sœur de saint Louis, était devenue un pèlerinage célèbre, et l'usage d'y aller les mercredi, jeudi et vendredi saint, entendre de belles voix chanter l'office des Ténèbres, en avait fait le but d'une promenade d'autant plus agréable, qu'on la faisait au milieu du bois de Boulogne. Depuis lors, cette abbaye ayant fait place à une métairie, on ne va plus y entendre les Ténèbres; mais le désir de jouir des premiers beaux jours du printemps, l'envie de briller par un équipage élégant, ou une parure nouvelle, a maintenu l'usage de cette promenade qui, pendant ces trois jours, offre le concours de ce que la ville et la cour possèdent d'opulent et d'oisif.

Le village de *Boulogne*, qui a définitivement donné son nom au bois dont nous venons de parler, n'est séparé de Saint-Cloud que par la Seine. Ce grand village, qui compte deux mille cinq cents habitants, se nommait, sous les rois de la première et de la deuxième race, *Menus-lez-Saint-Cloud;* mais, en 1320, quelques Parisiens, à leur retour d'un pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, ayant fait bâtir, auprès du village de Menus, une église exactement semblable,

Digitized by Google

A. Côté de la Cour.

B. Côté du Jardin.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Clémence del.t Clémence et Mme Montalant sc.

Plan et Élévations, du Pavillon de Bagatelle.

dit-on, à celle de Notre-Dame de cette ville; peu à peu le village retint le nom de Boulogne, qu'ils avaient donné à cette église, qui devint paroissiale vingt-trois ans après son édification.

BAGATELLE. — MADRID.

Le bois de Boulogne renferme dans son enceinte, le pavillon de *Bagatelle* (pl. 48) qu'on appela long-temps la *Folie d'Artois*. Bâtie en 1778 par Bellanger, cette jolie maison fut élevée et rendue habitable en soixante-quatre jours. Elle est située dans un parc agréablement dessiné, partie en jardin naturel, et partie en jardin régulier. Un chemin qui serpente dans le bocage, conduit à l'habitation, qui se compose d'une première cour dans laquelle s'élève, sur un dessin assez beau, le bâtiment des cuisines, les écuries, les remises et le commun. Sur la grande arcade, sous laquelle on traverse ce bâtiment pour passer dans la cour d'honneur, on lit, sur un marbre noir, cette inscription en lettres d'or : *parva sed apta*. A l'extrémité de cette cour, sur un soubassement en terrasse, décoré de deux fontaines, et auquel on arrive par un perron qu'accompagnent des sphinx, s'élève le pavillon principal. Son plan, carré dans sa masse, présente un avant-corps circulaire du côté du jardin. Le rez-de-chaussée est distribué en vestibule,

salle à manger, salle de billard, salon, cabinet de bains et boudoir; au centre est l'escalier principal. Le salon, décoré dans le goût qu'on a long-temps appelé italien, offre l'intérieur d'une rotonde ornée de glaces et de bas-reliefs formant des arabesques. L'étage supérieur contient les petits appartements, qui sont de même décorés avec beaucoup de goût.

L'agencement de toutes ces pièces, des dégagements aussi multipliés qu'habilement ménagés, et une distribution simple et commode décèlent le talent qui distinguait particulièrement Bellanger.

La façade antérieure de ce pavillon est d'une proportion élégante; ses détails sont riches et gracieux. Les deux statues en marbre, de Flore et de Vénus Callipyge, qui ornent les niches, sont exécutées d'après l'antique. La façade sur le jardin est beaucoup moins ornée, mais sa simplicité n'est dépourvue ni de goût, ni de grace; et l'avant-corps circulaire produit un effet assez piquant.

Bellanger, doué d'un esprit inventif et fécond, mais trop souvent licencieux, a donné carrière à son imagination dans la composition du jardin de Bagatelle, en réunissant toutes les scènes variées de la nature, et tous les genres de fabriques dans l'espace le plus exigu. On ne peut disconvenir que, dans tout ce qui tient aux simples mouvements du terrain, et à la distribution des masses, dans les plantations, *la nature*, comme le dit à ce

sujet un auteur, *n'ait été rencontrée par les graces;* mais nous ne pouvons applaudir à cette multitude de petits monuments sans objet, d'ermitages sans anachorètes, de grottes en moellon, de ponts inutiles, de kiosques, de pavillons chinois ou indiens, qui ne sont souvent que des écarts de talent trop près du grotesque, et qui, rassemblés dans un aussi petit espace, s'offrent à la vue plusieurs à la fois, à chaque détour d'un chemin tourmenté, sans que rien vous y ait préparé. Ce que nous disons du jardin de Bagatelle s'applique à tous ces jardins anglais dont la nature n'a pas disposé le sol, et dont les eaux, fournies par un réservoir, ou même par une pompe, se reposent plutôt qu'elles ne roulent dans un canal de ciment.

> ... ces eaux, dont les sources factices
> Se fermant, tout à coup, par leur morne repos,
> Attristent le bocage et trompent les échos.

C'est bien pis encore lorsque la médiocrité, prenant pour modèles les idées licencieuses ou fantastiques du talent, en reproduit à grands frais les bizarreries dépouillées des graces qui leur servaient de passe-port.

Non loin de Bagatelle, et de la jolie maison de campagne appelée *Madrid-Maurepas*, se voyait

le château de *Madrid*, que François Ier fit construire au retour de sa prison en Espagne.

Cette maison royale, dont le premier nom était *Château de Boulogne*, fut nommée *Madrid*, non pas par rapport au palais de cette ville avec lequel elle n'avait aucune ressemblance, mais par allusion à ce que François Ier, dans ses fréquentes retraites au château de Boulogne, était presque aussi inaccessible pour ses courtisans que durant sa captivité en Espagne.

Cet édifice, commencé vers 1529 par François Ier, fut terminé par Henri II, son fils. Il offrait un des plus beaux exemples du goût du siècle, et des progrès de l'art, à l'époque de sa renaissance en France; il participait du style alors dominant en Italie, et qui nous fut apporté par les artistes célèbres de ce pays que François Ier fit venir à sa cour. On y reconnaissait le goût des Jean Joconde, des Cortone, des Primatice et autres artistes qui fleurirent vers le commencement de ce siècle; mais c'est à Girolamo della Robbia, sculpteur et architecte Florentin, qu'il faut, au dire de Vasari, attribuer la plus grande partie de la construction de ce château, dont la décoration était puisée dans l'architecture grecque moderne, alors fort en usage à Venise. Cet édifice dont le plan, disposé en carré long, et entouré de fossés, se présentait sur son plus grand dévelop-

Digitized by Google

pement, était élevé sur un soubassement formant terrasse. Les offices et autres pièces de service pratiqués dans cette partie, jouissaient d'une grande célébrité par leur construction et leur distribution ingénieuse. Quatre pavillons carrés et symétriques divisaient, sur chacun des grands côtés, la longueur de l'édifice en trois parties presque égales dont les intervalles s'unissaient aux pavillons par une galerie ouverte et servant, au moyen de passages ouverts dans ces pavillons, le pourtour des bâtiments auquel elle présentait une communication aussi utile qu'agréable. Chaque partie des galeries se composait de cinq arcades soutenues par de petites colonnes engagées dans des pied-droits; un large perron donnait entrée, sur les deux façades principales, aux appartements du rez de-chaussée, qui occupaient tout le sol compris entre la galerie du pourtour de l'édifice; enfin, six beaux escaliers en tours rondes, placés dans les pavillons carrés, desservaient les étages supérieurs.

L'ordonnance très-régulière des façades se composait d'un soubassement sans ornement, sur lequel s'élevaient d'abord deux étages en arcades, appuyées sur les pavillons. Ces étages étaient couronnés d'entablement d'un beau profil, régnant sans interruption dans tout le pourtour de l'édifice. Les frises de ces entablements étaient enrichies de

sculptures d'un bon style. Des croisées bien ajustées, ouvertes dans les murs intérieurs des galeries, correspondaient aux arcades de la décoration extérieure. Des terrasses étaient pratiquées au-dessus de ces galeries, entre les pavillons qui s'élevaient encore, ainsi que les autres parties de l'édifice, de deux étages percés de croisées à l'aplomb de celles des étages inférieurs. Enfin des combles très-élevés, de formes pyramidales et élégantes, ornés avec goût, terminaient les différentes masses de ce château, et complétaient sa gracieuse et riche ordonnance. Les tympans des arcades, et d'autres parties de l'édifice, étaient enrichis de beaux médaillons, dessinés d'après l'antique, et exécutés en terre cuite vernissée, par Girolamo della Robbia. Les plafonds des galeries, ou portiques, étaient aussi décorés des plus riches compositions arabesques, exécutées avec une grande finesse. A l'intérieur, la décoration des appartements répondait, par sa magnificence, sa richesse, et le luxe de ses ornements, à la rare beauté de l'ordonnance des façades; enfin tous les arts, appelés à concourir à l'exécution de ce magnifique monument, répondirent dignement aux intentions et au génie d'un monarque protecteur des lettres et des beaux-arts.

La simplicité de la disposition de cet édifice; l'heureuse opposition des corps lisses des pavillons et

les riches galeries ouvertes en arcades qu'ils séparaient; le jeu des différentes parties qui composaient ce bel ensemble; la beauté de ses sculptures et des brillantes faïences qui l'ornaient; l'élégance et la grace répandues dans toutes ces parties, le faisaient considérer comme le véritable type du style de l'architecture à cette époque, et du goût des artistes du temps; il offrait encore un bel exemple du caractère des maisons de plaisance, construites pour les princes au commencement du seizième siècle. Mais, par suite des troubles politiques qui agitèrent le règne des successeurs de François Ier, ce monument fut dans un abandon tel, que, dans le courant du dix-septième siècle, on y établit une manufacture.; enfin, l'état de dégradation excessif où il se trouvait vers 1793, en fit ordonner la démolition. Ainsi disparurent, à des époques différentes, une partie des chefs-d'œuvres de l'architecture et des monuments historiques de nos arts: tels que le cénotaphe ou tombeau des Valois, à Saint-Denis; le temple de Charenton; le château de Dammartin; celui de Wincester; la nouvelle église de Sainte-Geneviève-des-Bois; l'hôtel de Thélusson et celui de Beaumarchais, à Paris, etc. (1)

(1) L'importance de ce précieux monument, soit qu'on le considère comme production de l'art, ou comme document historique, dont il n'existe plus de vestiges,

La plaine *des Sablons*, qui s'étend entre Neuilly et Paris et faisait jadis partie du bois de Rouvray, était, il y a trente ans, une campagne stérile, où les les rois passaient en revue l'infanterie de leur garde. Aujourd'hui, indépendante du parc des Sablons, agréable jardin pittoresque, planté en 1800, et qui fait face au bois de Boulogne ; on y trouve quantité de jolies maisons de campagne.

NEUILLY.

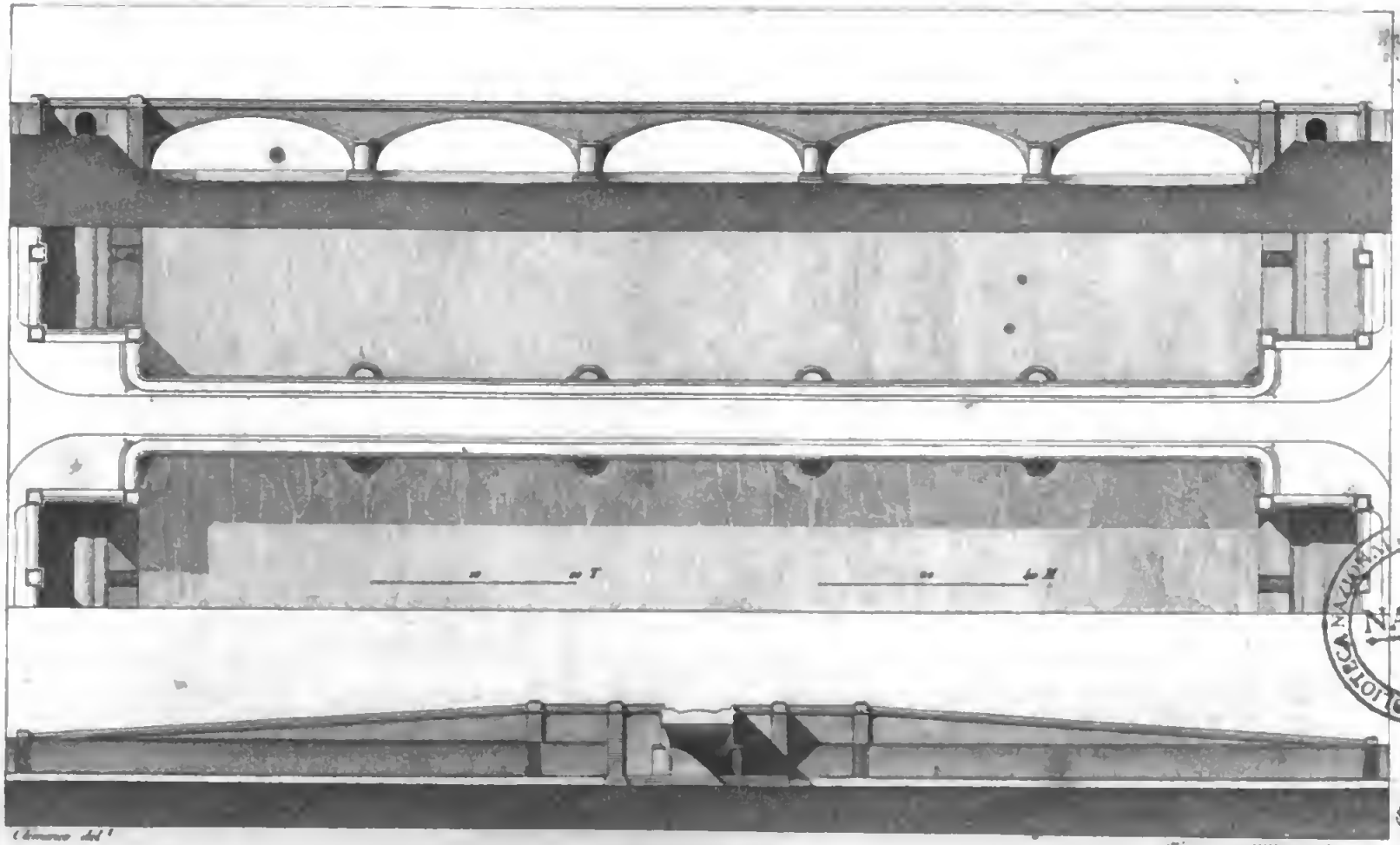
Neuilly, qui compte deux mille cinq cents habitants, est le siége d'une justice de paix du département de la Seine. Traversé par de belles avenues, occupant une étendue considérable, enrichi d'une multitude de maisons de plaisance, ce village est un des plus beaux des environs de la Capitale; mais ce qui le rend plus remarquable encore, c'est son superbe pont construit sur la Seine.

En 1606, il n'y avait encore qu'un bac à Neuilly, lorsque Henri IV faillit être noyé à cet endroit, en traversant la Seine. Cet accident détermina, dans

---

méritait la description détaillée, quoique insuffisante, que nous venons d'en donner. Ceux qui voudront le connaître avec plus de détails, pourront consulter le premier volume *Des plus excellents bâtiments de France*, *recueillis par Jacques Androuet - Ducerceau*, 2 vol. *in*-fol., 1576; et les belles planches gravées par Leclerc.

Digitized by Google



Pont de Neuilly.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

la même année le monarque à y faire construire un pont. Ce *beau* et *excellent* pont, comme l'appelait Dubreuil, était déjà emporté en 1628; rétabli quelques temps après, on fut, de nouveau, obligé de le reconstruire en 1667; enfin, ce pont, toujours en bois, et partagé en deux par une île, fut encore emporté en 1768. C'est alors que le célèbre Perronnet fit un projet pour le pont en pierres, dont nous donnons les plan, coupe et élévation (Pl. 49). Ce projet fut agréé par Trudaine, alors directeur des ponts-et-chaussées, et par l'abbé Terray, contrôleur-général des finances. L'adjudication d'entreprise en fut passée le 29 mars 1768, à François Rimbaux, pour deux millons trois cent quatre-vingt-quatorze mille neuf cents livres, sans y comprendre les terrasses; les travaux furent commencés le 28 avril de la même année.

Jusqu'à cette époque, le tracé des arches d'un pont se faisait d'une manière très-simple en France; elles étaient en demi cercle, n'ayant d'ouverture que le double de leur hauteur sous clef, ce qui, sur une rivière un peu large, obligeait de les multiplier. Le grand nombre de piles devenait, dans ce cas, un obstacle au passage des grandes eaux et à la navigation. On comprit alors qu'il fallait faire des arches d'une grande ouverture, sans leur donner plus de hauteur. C'est ainsi que, depuis long-temps, l'Italie et particulièrement Florence,

possédaient plusieurs ponts. Au lieu du cercle, l'éllipse semblait devoir donner la courbe demandée; mais elle était d'une exécution trop difficile, et trop assujettisante pour les ouvriers, par la variation de courbure de chacune de ses parties. D'ailleurs les portions d'ellipses, les plus rapprochées de la naissance de l'arc, ne s'élevant pas assez en proportion de la clef, ne laissent point encore un passage assez ouvert aux eaux dans leurs grandes crues; il fallut donc tracer le cintre de ces voûtes surbaissées avec trois arcs de cercles dont on varia l'amplitude; mais toutes ces courbes avaient conservé un défaut qui frappait tous les yeux, et particulièrement les géomètres, meilleurs juges que les autres: c'était le passage subit d'un arc d'un très-grand rayon à un autre d'un rayon plus petit. Pour obvier à ce grave inconvénient, Perronnet imagina de composer ses voûtes d'un plus grand nombre d'arcs de cercles différents; la courbure qui en résulta fut nommée courbe à plusieurs centres.

L'ingénieur, qui avait bien observé le régime du fleuve, donna cinq arches au pont qu'il devait construire, et une étendue suffisante à chacune pour éviter le gonflement des eaux qui forment cataracte quand on resserre leur cours. La crue de 1740, qui était montée à vingt-trois pieds, le détermina à donner à ses arches trente pieds sous clef.

La courbure du cintre primitif de ces voûtes

a été décrite de onze centres, de telle sorte qu'elle laisse plus de débouché aux eaux, que si l'on eût employé la demi-ellipse. Les têtes ont été tracées en portion d'arc, de cent cinquante pieds de rayon. Le raccordement entre ces têtes et les cintres primitifs des voûtes, est formé par des espèces de cornes de vaches, en voussure, portant sur les avant et arrière-becs, et dont la courbe du plan est pareille à celles des voûtes, ce qui, en facilitant l'introduction de l'eau, donne au pont plus de légèreté et de hardiesse. Jusque-là on avait donné d'épaisseur aux piles, que le cinquième et quelquefois le quart de l'ouverture de l'arche; mais ici l'homme habile n'a point abusé de ses moyens en jouant avec la coupe des pierres, pour produire des effets étonnants. Il a bien senti que ce ne serait qu'aux dépens de la solidité; et lors même qu'elle eût été égale, il n'eut point encore été exempt de blâme, car il ne suffit pas qu'un ouvrage d'architecture soit solide en effet, il faut encore qu'il le paraisse. Il faut que, malgré sa hardiesse, l'œil soit tranquille en le considérant, et que l'esprit ne soit point alarmé sur la possibilité de sa chute. Cependant la connaissance de la force des pierres, que Perronnet avait acquise par de nombreuses expériences, l'engagea à ne donner que treize pieds d'épaisseur à ses piles, qui auraient pu même n'en avoir que dix, au lieu de vingt-quatre qu'elles

auraient eu d'après l'ancien système, chacune des arches ayant cent vingt pieds d'ouverture.

Ce pont a six cent soixante-sept pieds de longueur, et quarante-cinq pieds d'une tête à l'autre, dont six pieds trois pouces de chaque côté sont employés aux trottoirs, et vingt-neuf pieds à la chaussée.

Comme c'est le plus souvent par les fondements que manquent les édifices de ce genre, l'ingénieur a donné à ses piles de larges empatements, établis sur pilotis battus jusqu'au fond solide, avec racinaux et plate-forme en charpente, à huit pieds trois pouces au-dessous des plus basses eaux. L'élévation des trottoirs est de quinze pouces au-dessus du pavé. Le pavé, les parapets et les abords, de seize toises de large, ont été faits de niveau, et l'on a eu soin de donner, sur la largeur du pavé, les pentes convenables pour l'écoulement des eaux, qui se fait par des ouvertures cylindriques pratiquées dans l'épaisseur des voûtes.

Le pont de Neuilly a été bâti, comme celui de Mantes, en pierre de Saillancourt, taillée avec le plus grand soin et posée sans démaigrissement dans ses lits, et jointe avec un bon mortier de chaux et de ciment.

Les pierres qui entrent dans cette construction ont communément de trente à quarante pieds cubes; le parapet en offre qui ont trente-quatre

pieds de long. On en avait même tiré de la carrière une de quarante-quatre pieds, qu'il a fallu couper au passage dans Meulan. Toutes ces pierres furent amenées par terre.

Ces travaux, presque terminés, le décintrement du pont eut lieu, en présence du roi, le 22 septembre 1772. Pour en rendre la manœuvre simultanée, et par conséquent plus intéressante, on avait ôté les moises et les lignes, hors les contrefiches et les boulons des moises qui tenaient les fermes entre elles; on avait établi, au droit de chaque arche, deux cabestans auxquels étaient arrêtés des cordages, passés, d'un bout, dans des oulies mouflées, et attachées, par l'autre bout, en haut des fermes. Quelque temps avant l'arrivée du roi, on avait placé neuf hommes à chaque cabestan. Les manœuvres se firent au son du tambour pour chaque tour de cabestan, et les fermes furent toutes renversées en trois minutes et demie. La chute d'une aussi grande quantité de bois, qui pesait au moins trois mille sept cent vingt milliers, fit remonter l'eau en écume jusque sur le pont, qui n'éprouva pas le moindre tassement.

La médaille, frappée à cette occasion, porte d'un côté l'effigie du roi, avec ces mots :

Ludovicus XV christianissimus.

Au revers, le dessin du pont avec cette légende :

Novam artis audaciam mirante Sequanâ,

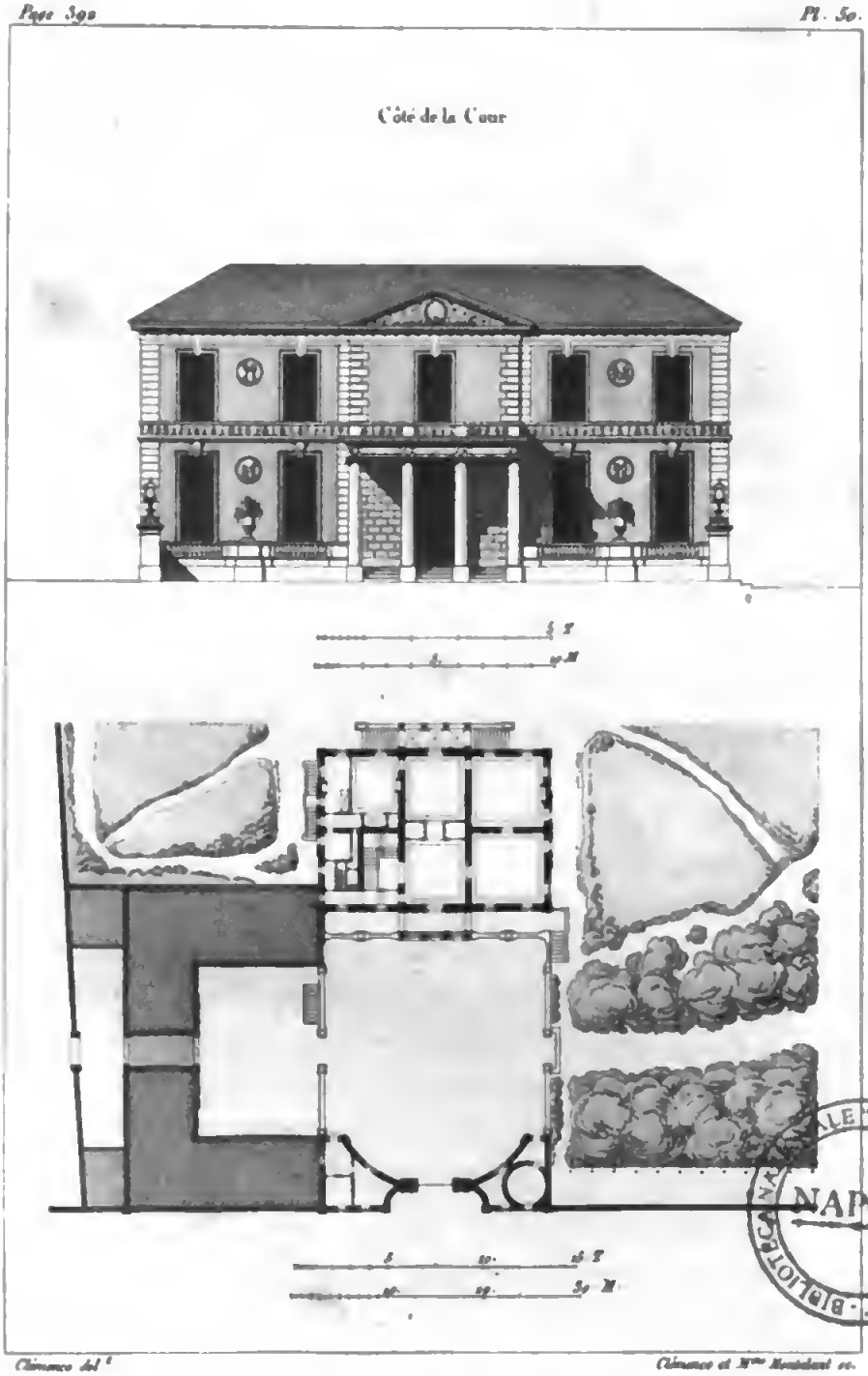
Et pour exergue :

Pons ad Lugnanum exstractus. M. DCCLXXII.

Nous nous sommes un peu étendus sur la description de ce pont, parce qu'il est, sans contredit, le plus beau et le plus magnifique modèle que nous puissions citer entre ceux qu'on a construits d'après le système qui illustra Perronnet. On peut dire encore que sa noble simplicité, la grandeur de ses arches, la beauté de leurs courbes, gracieuses et hardies, le choix des matériaux, et les soins apportés dans l'appareil, lui assignent le premier rang parmi les monuments de ce genre. A cet avantage il joint encore celui d'être le premier essai en France de cette méthode de construction.

Les abords du pont, sur la rive gauche, sont formés de bâtiments symétriques.

La maison (pl. 50), connue sous le nom de *Saint-James*, qui était le nom du particulier à qui elle appartenait avant la révolution, est une des plus élégantes des environs de Paris, et la plus remarquable de Neuilly. Sa construction était déjà ancienne lorsque Bellanger l'a rajustée, et décorée avec le goût qu'on retrouve dans la plupart de ses ouvrages. Elle est précédée d'une



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Plan et Élévation, de la Maison Sainte-James.

Digitized by Google

Digitized by Google

cour régulière, dont trois des côtés sont ornés d'une balustrade élevée sur quelques marches, décorée de vases et de fanaux. Cette cour donne entrée, à gauche, aux cuisines, et, à droite, aux jardins. Le péristyle, composé de quatre colonnes ioniques dont la pierre est très-blanche, supporte un balcon, et se dessine d'une manière piquante sur le fond de brique de cette élévation. Du côté du jardin, un perron à deux rampes, terminé par des piédestaux en marbre bleu turquin, portant des lions, communique aux appartements du bel étage; ce perron est couvert par un petit porche décoré de quatre colonnes dans le genre mauresque. A quelque distance de la maison, dans les bâtiments qui composent la basse-cour, est une salle de spectacle construite par Chaussard, et de nombreux logements, ainsi qu'une belle volière et des écuries pour trente-six chevaux.

Les jardins sont distribués avec beaucoup de goût; ils offrent alternativement, pour perspective, la Seine et ses îles nombreuses, le Mont-Valérien et le pont de Neuilly. La laiterie, petit édifice gothique, et la salle des bains pratiquée dans un rocher artificiel, sont deux agréables compositions. Le potager, séparé de la maison par la voie publique, est richement décoré de vases de marbre et d'un temple à Bacchus, qui est

orné de bas-reliefs bien traités. L'ensemble de cette habitation, sans avoir l'importance d'un château, offre cependant à l'opulence, à la grandeur même, toutes les commodités du luxe le plus recherché; aussi a-t-elle été souvent le lieu de fêtes magnifiques, où la cour de Napoléon s'est trouvée plus d'une fois réunie. Dévastée par les Anglais en 1815, il faudra des sommes immenses pour rendre à cette habitation sa splendeur première.

La maison de *Saint-Foix*, construite en 1755, par Cartaud, pour le comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, s'élève sur plusieurs terrasses qui dominent la Seine. De ce côté elle offre une ordonnance ionique et un péristyle de quatre colonnes surmonté de statues. La façade opposée n'est enrichie que par quelques statues; le vestibule est décoré de pilastres ioniques; et le salon d'été, d'une ordonnance corinthienne en stuc, par Clérici : ce salon est enrichi, ainsi que la galerie qui règne sur le jardin, de peintures exécutées par Doublet. La situation de cette maison est des plus heureuses, tant par la belle vue dont on y jouit que par la distribution agréable de ses jardins.

Le château de *Villiers* est encore une maison ornée avec luxe, bien que sans caractère de décoration. La Seine baigne ses vastes jardins, dont plusieurs îles font partie.

Le hameau *des Ternes*, qui touche aux murs

de Paris, est entièrement composé de maisons de plaisance, dans l'une d'elles est établi, sous le nom de *Panstéréorama*, une collection curieuse et unique de plans en reliefs des plus grandes villes de l'Europe (1). Dans les jardins d'une autre maison de ce hameau, M. Julien a fait, en 1816, le premier établissement de ces jeux, bizarres et sans but réel, connus sous le nom de montagnes Russes.

PUTEAUX. — SURESNE.

En remontant le fleuve, vers Saint-Cloud, on trouve *Puteaux*, village qui a un château dont les appartements ont été décorés de peintures par M. Misback; et *Suresne*, autre village, peuplé de mille quatre cents habitants, célèbre par sa fête de la Rosière, à l'imitation de celle de Salency.

Non loin de Suresne est le *Mont-Valérien*, montagne remarquable par son élévation et sa forme conique. Le sommet en était occupé depuis long-temps par des ermites, qui y avaient érigé trois grandes croix et plusieurs chapelles,

(1) Cette collection, due à M. de Vergy, est très-intéressante. Les villes sont exécutées avec tant d'exactitude, que les personnes qui les connaissent bien s'y promènent et retrouvent les habitations qu'elles ont fréquentées.

ou stations, dans lesquelles les différents sujets de la passion étaient représentés par des figures de ronde-bosse coloriées. Un grand escalier, bien disposé, conduisait de l'entrée extérieure à la plate-forme, sur laquelle étaient placées les croix du Christ et des deux larrons. Cette disposition, qui n'était pas sans effet et s'apercevait de très-loin, fit donner à la montagne le nom de *Calvaire*. Depuis, Richelieu accueillit et aida de ses libéralités, la fondation d'une communauté de prêtres que fit, dans ce lieu, Hubert Charpentier, licencié de Sorbonne. La maison des prêtres et celle des ermites, leurs voisins, furent supprimées en 1791, et leurs biens vendus. Cependant l'une de ces maisons, rachetée par quelques ecclésiastiques, devint, en 1800, un lieu de conciliabule pour les opposants au concile national. Napoléon, irrité de leurs secrètes menées, fit, une nuit, arrêter les délinquants, et raser de fond en comble l'église et la maison. Se repentant bientôt, sans doute, de cet excès de colère, il ordonna, quelque temps après, que, sur les ruines de l'ancienne communauté de la Croix, on construisît une maison beaucoup plus considérable, pour recevoir une succursale de la maison impériale d'éducation d'Econen. Cet édifice vient enfin d'être rendu à sa première destination : on y élève en ce moment une église considérable, ainsi que de nouvelles stations et

autres dépendances sur les dessins de M. Huyot, architecte. On voit encore, sur le Mont-Valérien, plusieurs maisons de campagne, dont la vue très-étendue n'est pas le moindre agrément.

COURBEVOIE. — NANTERRE.

En quittant le pont de Neuilly, à droite, on entre dans le village de *Courbevoie*, qui s'élève sur la pente du coteau. Entre un grand nombre de maisons de plaisance, on en remarque une d'une décoration gracieuse, batie, en 1797, par M. Bien-Aimé, pour des négociants; la frise en est richement ornée. Du côté du jardin, deux grands perrons conduisent aux pavillons en ailes, qui sont décorés chacun d'un péristyle d'ordre dorique couronné d'un fronton.

L'église paroissiale de cette commune n'était originairement qu'une chapelle dépendante de la paroisse de *Colombe;* elle fut reconstruite presque en entier en 1789, sur les dessins, et sous la direction de M. Le Masson, ingénieur des ponts-et-chaussées et architecte. Reserré entre les dernières maisons de la rue, à l'extrémité de laquelle cet édifice est élevé, et les constructions de l'ancienne chapelle qu'il fallait conserver, l'architecte prit le parti ingénieux d'en disposer le plan de manière à gagner sur la largeur du sol, ce qu'il était impossible de trouver

sur sa profondeur; en conséquence, il donna à la nef principale la forme d'une ellipse, dont il établit le grand axe (d'environ soixante-dix pieds), sur la largeur du terrain. Il fit précéder cette rotonde elliptique d'un petit péristyle de quatre colonnes, faisant face à la rue, et donnant entrée à l'église. En regard de cette entrée, et sur le petit axe il plaça le sanctuaire, de forme rectangulaire, et ses collateraux, séparés par des arcades portant sur des piédroits; il éclaira cette partie de l'édifice par des croisées ouvertes en face des arcades. Une grande porte bien ajustée, et correspondant à celle du péristyle, décore le fond du sanctuaire, et donne entrée à la sacristie placée derrière l'église. Le chœur ou sanctuaire, et ses collatéraux sont ouverts en arcades sur la rotonde, et font pénétration dans sa voûte sphérique; ces trois arcs reposent sur la corniche dorique qui couronne le mur lisse de la rotonde dans son pourtour intérieur, et reçoit la retombé de la voûte en calotte. L'extrémité supérieure de cette voûte est ouverte par un œil, qui donne à cette partie de l'église un jour tranquille très-convenable au recueillement. Deux grandes niches, pratiquées aux extrémités du grand axe, sont destinées aux chapelles des fonts et des mariages. D'autres niches moins grandes correspondent aux collatéraux, et accompagnent la porte d'entrée.

Digitized by Google

Les deux belles portes, la corniche dorique, d'un bon style, les niches et l'œil de la coupole font la seule décoration de l'intérieur de cet édifice, qui doit toute sa beauté à la disposition ingénieuse de son plan, et à la sagacité avec laquelle l'architecte fit l'application des parties décoratives, et distribua les effets de lumière.

L'extérieur se compose du corps peu élevé de la rotonde, sur lequel se dessine, en avant-corps, un petit péristyle de quatre colonnes lisses, d'un ordre grec pœstumien, qui est élevé de quelques marches sur le sol de la rue, et que couronne un fronton triangulaire, dont la corniche de l'entablement d'ordre toscan, règne dans tout le pourtour extérieur de la rotonde. Une belle porte, composée d'un chambranle et d'une corniche, décore l'intérieur du péristyle, dont le mur est orné de bossages; au-dessus de la corniche s'élèvent trois gradins, qui, faisant amortissement, lient la coupole à la partie inférieure de l'édifice. Le caractère de l'ensemble de cette élévation, le style sévère de sa décoration, et les belles proportions du péristyle, peuvent faire considérer cet édifice comme un exemple des bonnes productions de l'art, vers la fin du dix-huitième siècle; et comme un nouveau modèle du caractère à donner aux édifices religieux dans les campagnes. La voute de cette rotonde est construite en po-

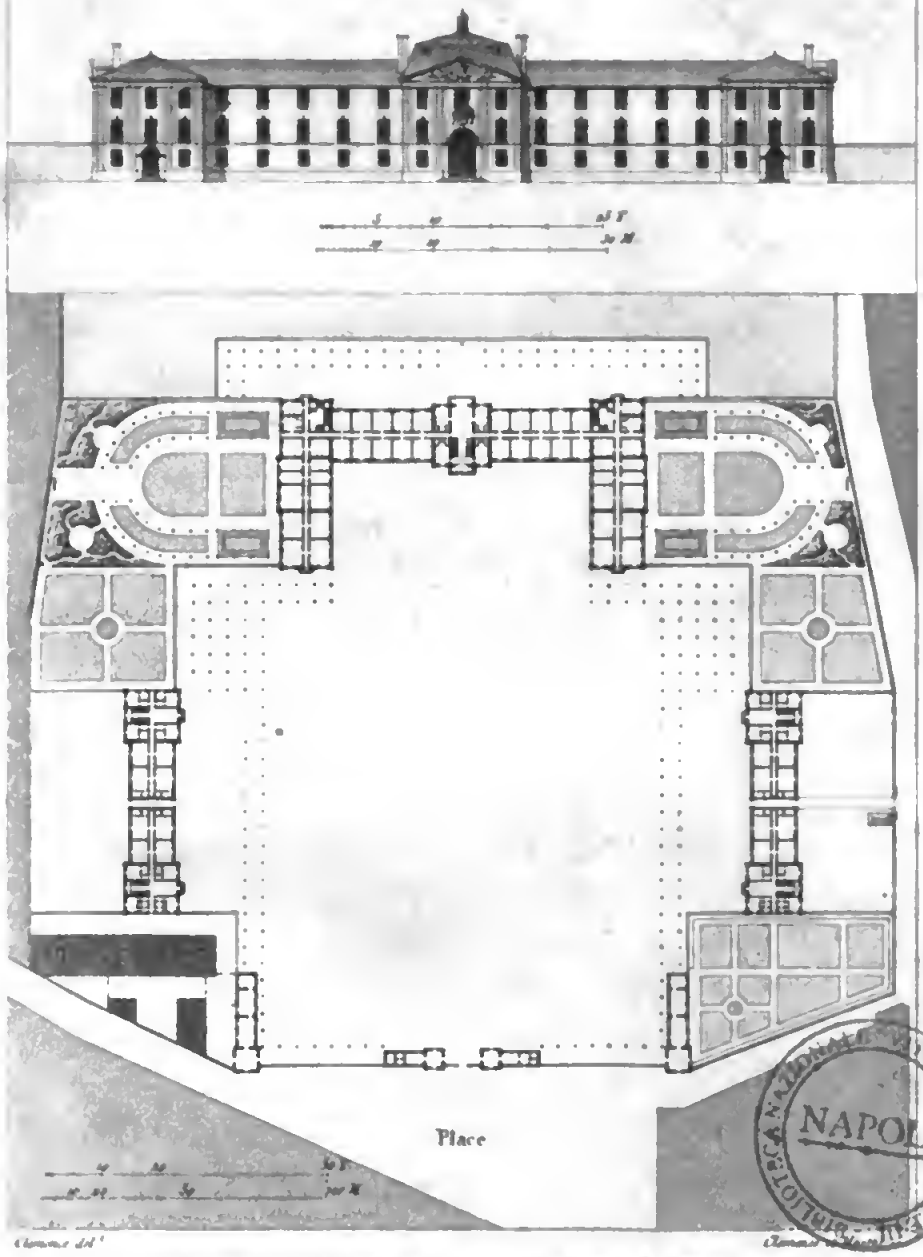
terie, assemblée sur une armature en fer. et recouverte par un enduit en plâtre, sur lequel était fixée l'ardoise qui fut remplacée par une couverture en plomb, qu'il fallut substituer par suite de l'abandon dans lequel cet édifice resta si long-temps, et pendant lequel tous les enduits de la voûte se détériorèrent. Depuis quelques années, les ingénieurs, chargés des réparations de cette église, firent à sa décoration extérieure et intérieure des mutilations notables, qui font déplorer aux amis des arts l'inconvénient d'abandonner les monuments de l'architecture à des hommes qui sont étrangers à cette science. Aujourd'hui l'administration, éclairée enfin sur un abus qui dura trop long-temps, vient de rendre ces édifices à leur mère naturelle: quatre architectes de mérite (1) sont actuellement chargés, soit, des travaux de construction des nouvelles églises, soit de l'entretien des anciennes, dans toute l'étendue du département de la Seine, *extra muros*.

Si la caserne de Courbevoie, dont nous donnons (dans la planche 51) le plan général et l'élévation du principal corps-de-logis, est la plus considérable des environs de Paris, elle est aussi, quant à sa disposition et à sa décoration, le type

(1) MM. Protain, Vallot, Chatillon et Guenepin.

Digitized by Google

Elévation du côté de la Terrasse.



Plan Général et Elévation de la Caserne d'infanterie, à Courbevoye.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

de toutes celles qui furent bâties vers le milieu du siècle dernier, pour loger l'infanterie de la maison du roi. Cette caserne consiste, d'abord, en un grand corps de bâtiment de soixante quatre toises de face, situé au fond de la cour, et ayant deux ailes en retour. De ce côté, le bâtiment et ses deux ailes, doubles en profondeur, sont partagés dans leur longueur, par un corridor donnant entrée aux chambres, qui contiennent chacune plusieurs lits. Du côté de la terrasse trois pavillons font avant-corps sur cette facade, qui, ainsi que les autres corps-de-logis, est élevée de deux étages au-dessus du rez de-chaussée.

Le pavillon du milieu, décoré d'un fronton, et percé d'une grande porte en arcade, contient un grand vestibule et un vaste escalier. Les pavillons des angles, distribués en logements d'officiers, ont aussi leur escalier. Sur les côtés de la cour, s'élèvent deux bâtimens en regard, ayant aussi des pavillons à leurs extrémités, et dont la distribution est assez semblable à celle du bâtiment principal.

Le quatrième côté est fermé par un mur, contre lequel sont appuyés divers petits pavillons symétriques, à l'usage du concierge, du corps-de-garde, des cuisines, etc. Cette vaste cour, formant à peu près la croix, est ombragée de plusieurs rangs d'arbres, son étendue de cent toises

de long sur autant de large, la rend propre aux manœuvres. Au delà des deux bâtiments latéraux sont des cours servant d'entrées particulières. Derrière le bâtiment principal est une belle terrasse, de dix toises de large, aussi plantée d'arbres, et dont la vue étendue est très-agréable; sur les côtés de ces bâtiments sont des jardins à l'usage des officiers.

La disposition générale de ce plan présente une distribution commode, et surtout bien appropriée à son usage; sa vaste cour, ses plantations, ses jardins, et sa terrasse en font un lieu riant et agréable, avantage qui n'est pas indifférent dans une caserne militaire. Les élévations, quoique dans la manière incorrecte du temps, ne présentent cependant pas cette foule de détails de mauvais goût qu'on retrouve communément dans les édifices construits vers le milieu du dernier siècle; l'aspect général de cette caserne est assez satisfaisant, et le caractère de la décoration n'est pas très-éloigné de celui qui convient à la destination du bâtiment.

C'est à travers les vignes, et les champs plantés de rosiers qui couvrent la butte de *Chante-Coq*, ramification du Mont-Valérien, qu'on descend dans le bourg de *Nanterre*, qui est très-peuplé, et l'un des plus considérables des environs de Paris. Sa situation, entre cette ville et celle

de Saint-Germain-en-Laye, sur la route de Rouen, le voisinage de ses carrières à pierres, et surtout les anciens pelerinages à la chapelle de Sainte-Geneviève, qui naquit en ce lieu, lui ont depuis très-long-temps acquis une grande célébrité; il est d'ailleurs un des plus anciens bourgs des environs de la Capitale. Sa chapelle, dont une partie paraissait dater de la fin du onzieme siècle, est présentement démolie, et le pélerinage transféré à l'église paroissiale, qui est un édifice construit en différents temps, et dont la façade, assez bien décorée de deux ordres en pilastres, fut bâtie en 1638. Nanterre, situé dans une grande plaine, à peu de distance de la Seine, est fermé de murailles, et entouré de plantations qui procurent à ses habitants une agréable promenade.

Un peu plus loin, sur la Seine, on trouve le pont de *Chatou*, construit depuis peu d'années, et le village qui lui a donné son nom, et dont la situation, sur la rive gauche de ce fleuve, est très-agréable. L'ancien pont avait été construit en 1700, au frais d'un particulier. On voit, dans les jardins du château, une terrasse et une grotte, qui sont l'ouvrage de Soufflot. Plusieurs autres maisons de plaisance embellissent encore ce village.

Le village de *Croissy* n'est pas moins agréablement situé que celui de Chatou. Dans son

église, qui est très-ancienne, on remarque un Christ de Simon Vouet. L'abbé de Vertot fut, en 1689, curé à Croissy : il y composa ses révolutions de Portugal : celui de ses ouvrages qu'on estime le plus.

En suivant la rive gauche de la Seine, les villages se pressent les uns sur les autres au pied ou dans les vallons d'un riche coteau.

Ruel est un gros bourg qui compte trois mille habitants, et qui doit son accroissement au long séjour qu'y fit le cardinal de Richelieu. Ce ministre y avait acheté un château, bâti pour un nommé Moisset, riche bourgeois de Paris. Cette habitation devint bientôt magnifique. Simon Vouet l'enrichit de ses ouvrages. C'est là que, dans une espèce de donjon, le vindicatif cardinal tenait ceux que menaçait sa haine, et qu'il fit pratiquer, dit-on, *ce cabinet des oubliettes*, où il entassait, sous un secret impénétrable, les victimes de son insatiable ambition. Pendant la minorité de Louis XIV, la cour, menacée par la fronde, se retira à Ruel en 1648. Après avoir changé plusieurs fois de propriétaire, ce château appartint au prince d'Esling, qui le rendit à son ancienne splendeur. Mais, en 1815, tandis que les Anglais dévastaient la Malmaison, les Prussiens pillaient le château de Ruel, brisaient ce qu'ils ne pouvaient emporter, saccageaient le parc, et se vengeaient

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Clemence del. Clemence et Massel sc.

Elévation de l'Eglise Paroissiale, de Rueil.

ainsi, sur les ouvrages des arts, de la renommée de celui-là même que, dans leur enthousiasme, ils avaient surnommé *l'enfant gâté de la victoire.*

L'église paroissiale de Ruel a été reconstruite en grande partie en 1584. La première pierre en fut posée par Antoine Ier, roi de Portugal, connu dans l'histoire sous le nom de *Prieur de Crato*, et par ses deux fils Emmanuel et Christophe, circonstance qui a fait sculpter leurs armes dans les ornements de l'église. Cet édifice, assez bien bâti, et décoré dans le goût du seizième siècle, est divisé en trois nefs par deux filés de colonnes. Le portail, dont nous donnons le plan et l'élévation (pl. 52,) est dû à la munificence du cardinal de Richelieu, qui le fit bâtir en 1635, par Jacques Le Mercier, son architecte. Il est orné des ordres dorique et ionique en pilastres. Cette décoration, en bas-reliefs, n'offre pas, il est vrai, d'effet de lumière; mais ses profils sont corrects et purs, ses portes et ses niches sont bien distribuées, et l'ensemble produit un bon effet. Devant ce portail est une assez belle place carrée. Le clocher, reste de l'ancienne église, porté sur quatre piliers, entre la grande nef et le sanctuaire, est construit en pierres. Il est de forme octogone et pyramidale, comme la plupart de ceux qui furent construits vers les onzième et douzième siècles.

Les statues de saint Pierre et de saint Paul qu'on voit dans l'église de Ruel, dont ils sont les patrons, passent pour être du sculpteur Sarrazin.

Il y a à Ruel, comme nous l'avons déjà dit, une belle caserne bâtie vers le milieu du siècle dernier; elle est précédée d'une vaste cour, fermée d'une belle grille et précédée de plantations. Elle se compose de trois corps de bâtiments réunis, dont le principal fait face à la route de Rouen; les deux autres sont en retour du côté du bourg. Ruel est situé au bas d'une colline, dans une position très-avantageuse. On y trouve un grand nombre de sources abondantes, qui ont permis aux habitants d'avoir de l'eau dans presque tous leurs jardins.

LA MALMAISON.

Au midi et à côté de Ruel, est situé le parc et le château de *la Malmaison*. En 1244, il n'y avait dans ce lieu qu'une grange connue sous le nom de *Mala Domus*, ou *Mala Mansio*; soit, comme disent les uns, à cause des ravages des Normands qui y débarquèrent au neuvième siècle; soit, suivant d'autres, à cause des marécages qui l'entourent. Après avoir été longtemps une habitation obscure, la Malmaison était devenue une des plus agréables maisons de plaisance des environs de Paris. Vendue comme

bien national en 1792, elle passa, en 1793, à cette Joséphine Tascher de la Pagerie, qui devait atteindre à de si hautes destinées. Ses goûts simples et purs l'engagèrent à faire embellir ces jardins qui, sous ses yeux, devinrent bientôt un véritable lieu de délices.

Instruite dans toutes les branches de l'histoire naturelle, Joséphine fit de sa retraite un vaste musée vivant, spécialement consacré à recevoir tout ce qui pouvait contribuer aux progrès d'une science qu'elle affectionnait; et les savants que cette femme généreuse protégeait, qu'elle encourageait par sa munificence, et auxquels elle fournissait les moyens de voyager, s'empressèrent à l'envi de lui envoyer, des quatre parties du monde, les objets les plus rares et les plus dignes de fixer sa curiosité.

Joséphine réunit à son parc toute la plaine qui est entre la route de Saint-Germain et la *Côte-d'Or :* elle y ajouta encore les bois de Saint-Cucufa. Dans la nouvelle distribution qu'elle en fit, une partie fut destinée à l'étude théorique et pratique de la science qu'elle aimait. Par ses soins un jardin botanique, une ménagerie et une école d'agriculture furent établis à la Malmaison; et c'est sous ses yeux, et presque sous sa direction, que les amis de la nature venaient en observer les phénomènes variés.

Le jardin botanique de la Malmaison contenait, soit en plein air, soit dans des serres chaudes, toutes les plantes les plus rares que l'art et la patience de l'homme ont pu faire végéter dans notre climat (1). La ménagerie, l'une des plus complètes de l'Europe, renfermait tous les animaux terrestres, aquatiques et aériens qui peuvent vivre dans notre atmosphère; enfin, l'école d'agriculture, établie sur le plan de celle de Rambouillet, était consacrée à d'utiles expériences.

Le petit château de la Malmaison (pl. 53), restauré et décoré par M. Fontaine, ne présente rien de bien remarquable sous le rapport de l'architecture. On y entre par un porche, en forme de tente, servant de premier vestibule. Un second vestibule, décoré de quatre colonnes, divise l'édifice en deux parties : d'un côté se trouve le salon, la salle de billard et la galerie ; de l'autre côté, la salle à manger, la salle de conseil, et le cabinet. L'étage supérieur est distribué en appartements. La façade est décorée de bustes, et le perron de statues. Les deux pavillons, d'ordre dorique, qui forment l'entrée du parc, ser-

(1) On possède un ouvrage curieux de Ventenat, intitulé les *Jardins de la Malmaison*, un vol. in-folio, orné de planches.

Pougeau del et sc

Vue du Château de la Malmaison.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

vaient de corps-de-garde, et sont plus analogues, par le caractère de leur décoration, au rang de l'ancien propriétaire qu'à l'habitation d'un simple particulier. Une petite fontaine, placée entre ces deux pavillons, ne contribue pas peu à l'embellissement de cette entrée.

Les jardins de la Malmaison avaient été dessinés par le célèbre Morel. M. Berthault, architecte, tout en conservant ce qu'il était possible de cette première composition, l'a étendue à toutes les nouvelles acquisitions sans la défigurer. Ces jardins se divisent naturellement en deux parties bien distinctes par le caractère du paysage. La première offre à la vue du château, la plaine, ses eaux multipliées, et le lac qui termine le parc. Les bords de la petite rivière sont ornés de fabriques qui se dessinent sur un fond magnifique, qu'une habile disposition a comme appelé à faire partie de ces jardins. L'aquéduc de Marly, qui se dessine au loin sur le ciel, rappelle ceux qui couvrent la campagne de Rome, et ne laisse pas une moindre impression de grandeur.

La colline est couverte d'une futaie, que borde la longue allée de maronniers qui fait la séparation des deux paysages. Cette allée prête son ombrage à un ruisseau limpide, qui sort d'un réservoir régulier protégé par un massif de peupliers et de platanes. On croit voir, en ce lieu solitaire, une de

ces nymphées antiques, à laquelle il ne manque que la pierre consacrée à la divinité champêtre. Une petite fabrique, construite à l'origine des sources, et décorée d'un péristyle de quatre colonnes en marbre, ressemble, par sa forme et sa structure, au joli temple de Clitumnus, au pied duquel jaillissent les sources qui arrosent les belles campagnes de l'Ombrie.

La serre chaude est construite sur un très-grand plan, et entretenue suivant les mêmes principes que celles de Schœnbrunn et de Kiew. Peut-être devrait-elle tenir au palais, ou y être rattachée par un portique. Sur les flancs du coteau, de nombreux arbres verts couvrent de leur ombrage deux vallons dont les agréables sinuosités conduisent au bois de *Saint-Cucufa*. La bergerie s'élève au milieu d'une belle pelouse qui va se perdre au bord du lac, dont les rives agrestes et solitaires sont enrichies de la plus belle végétation. Un peu plus loin, dans un site non moins champêtre, on trouve la vacherie.

Le parc de la Malmaison est distribué noblement et orné d'une immense quantité des plus grands végétaux exotiques; il était animé par les plus belles races de quadrupèdes étrangers Des vaches suisses, des troupeaux de mérinos paissaient sur la pelouse; de nombreuses espèces d'oiseaux habitaient les volières. Sur les eaux on

voyait se promener, avec les cygnes de nos contrées septentrionales, les cygnes noirs que Peron envoya de la Nouvelle-Hollande.

Cette délicieuse habitation, ravagée en 1815 par les Anglais, n'est plus qu'une vaste solitude dépouillée de tous les monuments des arts que quinze ans de soins y avaient rassemblés. Ce que ces vandales n'ont pas détruit des chefs-d'œuvres des Canova, des Cartellier, des Lemot, des Vernet, des Taunay, a été enlevé par les Russes; aujourd'hui l'intérieur du palais est nu et le parc désert.

A côté du parc de la Malmaison, on trouve celui de *la Jonchère* auquel tient une jolie maison de plaisance bâtie sur le penchant de la colline, et de laquelle on jouit d'une magnifique vue sur la Seine, qui en est peu éloignée, et sur la Malmaison, qui est au pied.

BOUGIVAL. — MACHINE DE MARLY.

Bougival, village dont dépend *la Jonchère*, a une petite église assez belle pour la campagne, et dont la construction du sanctuaire, et celle du clocher en pierre, paraissent remonter au treizième siècle. A l'extrémité occidentale de l'aile droite de cette église, on lit cette épitaphe :

Ci gisent honorables personnes RENNEQUIN SUALEM,

seul inventeur de la Machine de Marly, décédé le 29 juillet 1708, âgé de 64 ans; et dame Marie Nouelle, son épouse, décédée le 4 mai 1714, âgée de 84 ans.

A *la Chaussée*, hameau qui dépend aussi de Bougival et borde la route de Saint-Germain, on remarque un ancien château dont la construction en brique, le caractère de la décoration paraissent appartenir au règne de Henri IV. Il est du nombre de ceux qu'on prétend avoir appartenus à Gabrielle d'Estrées.

La *Machine de Marly* a joui d'une trop grande célébrité pour que nous n'entrions pas dans quelques détails sur ce qu'elle a été et ce qu'elle est aujourdhui. Elle fut commencée en 1676 par Rennequin Sualem, charpentier liégeois, qui, dit-on, ne savait pas même lire. Malgré le titre de *seul inventeur* de la machine, qu'on lui donne dans l'épitaphe que nous avons rapportée, il paraît probable que le chevalier Deville, ingénieur de mérite, ne fut pas étranger à sa composition, ou du moins à son exécution.

Cette machine était beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais on peut juger de son importance primitive par ce qui en est resté. Elle occupait un bras de la Seine, était destinée à faire franchir à une partie des eaux de cette rivière le coteau de Louvecienne, pour les conduire dans le parc de Marly, et de là

à Versailles. Quatorze roues de trente-six pieds de diamètre, composées chacune de deux manivelles et disposées sur deux rangs, étaient mues par la Seine, et mettaient en mouvement soixante-quatre pompes aspirantes et foulantes qui portaient l'eau par cinq conduits, de huit pouces et demi de diamètre, dans des puisards à mi-côte, et élevés de cent-cinquante pieds au-dessus de la rivière. Soixante dix-neuf pompes, mues par le moyen de vingt tirants fixés aux manivelles des grandes roues, élevaient les eaux de ces puisards dans un autre de cent cinquante pieds plus haut, d'où elles étaient encore tirées, pour parvenir à l'aquéduc, par soixante dix-huit pompes que vingt autres tirages mettaient en jeu. Ces quarante tirants étaient soutenus par quatre mille balanciers distribués sur le penchant de la montagne. Cette effrayante complication de mécanisme, dont le moindre défaut était de consommer sans effet une grande partie de la force prodigieuse donnée par les quatorze roues, avait pour résultat d'élever deux cent quatre-vingt-douze pouces d'eau équivalant à vingt-un mille muids par jour. La multiplicité des frottements, qui diminuaient l'effet de la machine, nécessitait de fréquentes et dispendieuses réparations. On estime que cette construction, qui avait coûté deux millions, exi-

geait en outre annuellement quatre-vingts mille francs d'entretien, et cependant son produit diminuait, car, au temps de Bélidor, il n'était plus que de cent cinquante pouces, qui se réduisirent à soixante. Cet inconvénient fit rechercher des moyens plus simples pour atteindre le même but. En 1798, l'architecte hydraulique Brunet fit d'heureux essais pour monter l'eau d'un seul jet. Après beaucoup d'autres expériences et de débats entre les savants nationaux et étrangers, le bélier hydraulique de Montgolfier parut d'abord mériter la préférence, et on s'occupa, depuis 1808 jusqu'en 1810, des travaux préparatoires nécessaires à son établissement. Ce projet ayant ensuite été abandonné, M. Baader, ingénieur allemand, en présenta un autre qui fut examiné en 1812 par la première classe de l'institut. Dans le même temps, MM. Perrier avaient proposé d'adapter à l'objet demandé le système des pompes à feu. Ce dernier projet a été définitivement adopté, et les travaux préparatoires commencés.

On sait que ces pompes, dont le mobile est dans la vapeur de l'eau bouillante, ne sont qu'une heureuse application des effets de la marmite de Papin

Quoique leur invention remonte à peu près à la fin du dix-septième siècle, c'est seulement de nos jours qu'on a établi en Angleterre un grand

nombre de ces machines; et ce ne fut qu'en 1778 que les frères Perrier obtinrent l'autorisation d'en construire à Paris pour l'usage public, mais aux frais d'une compagnie d'actionnaires.

Cependant, comme la machine de Sualem était tout-à-fait hors de service, avec ses débris on en construisit une provisoire. Celle-ci, assise sur les mêmes charpentes que l'ancienne, se compose de deux roues qui font agir chacune quatre corps de pompes dont le mouvement est tellement combiné, que l'air, comprimé continuellement par deux de ses pompes, réagit sans intermittence sur l'eau de la conduite. L'écoulement du fluide aqueux étant ainsi uniforme, il n'y a point de force perdue à rétablir le mouvement; elle est toute employée à le maintenir; et, bien qu'il y ait, du bas de l'aquédue au sommet, soixante-douze pieds d'ascension verticale, l'eau y arrive d'un seul jet, et monte ainsi à quatre cent soixante-seize pieds sur une distance de six cent cinquante toises. Cette machine fournit aujourd'hui soixante-quinze pouces d'eau à Versailles.

Le bâtiment construit pour la pompe à feu présente un pavillon, ouvert sur la façade par une belle arcade, et couronné d'un entablement toscan, avec fronton. On y parvient par un perron, de chaque côté duquel des fontaines jettent, en cascade, une eau abondante, qui, un peu plus

loin, alimente d'autres fontaines à l'usage du public. Dans les cours latérales, fermées par des grilles, sont des bâtiments symétriques pour les ateliers et les magasins. Cet édifice, commencé en 1811, n'était encore parvenu qu'au niveau du sol, lorsqu'en 1820 la première pierre en fut posée avec les cérémonies d'usage; des médailles et toutes les monnaies de l'époque y ont été enfermées.

Un petit canal de dérivation, qui passe sous la chaussée, amène l'eau de la Seine dans le fond du bâtiment, d'où les corps de pompes, mus par la machine à vapeur, l'élèvent au moyen de conduites inclinées d'un seul jet, jusque sur l'aquéduc.

Sans doute, dans la persévérante intention de faire boire aux habitants de Versailles l'eau de la Seine, il fallut avoir recours aux machines hydrauliques; mais est-ce bien de cette manière que l'on doit fournir à une grande ville, l'eau nécessaire à sa consommation? Convient-il d'assimiler un pareil objet, dont la durée doit être éternelle, à une usine, à une extraction de mine? Nous ne le pensons pas, et ce n'est point ainsi que les anciens en usaient, lorsqu'ils allaient chercher à quarante, cinquante milles, des sources abondantes, qu'ils amenaient par des canaux, tantôt souterrains, le plus souvent élevés sur des

arcades à double et triple étages. Quoiqu'ils eussent poussé très-loin la science de la mécanique, ils n'employèrent jamais de machines pour élever les eaux des fleuves au-dessus de leur niveau et les distribuer ensuite sur des terrains plus bas, et cependant près de sept mille pouces d'eau jaillissaient, jour et nuit, des innombrables fontaines qui décoraient la Capitale du monde.

D'ailleurs, si les machines à vapeur n'ont pas, comme les autres, l'inconvénient d'embarrasser le lit des fleuves, elles sont aussi sujettes à de fréquentes et dispendieuses réparations, et de plus, elles consomment journellement une assez grande quantité d'un combustible que sa rareté croissante rendra bientôt précieux. Revenons donc aux moyens, grands, simples et peu dispendieux d'entretien dont les Romains de l'antiquité, comme ceux des temps modernes, ne se sont pas montrés avares. Revenons aux aquéducs, aux canaux dont toute la dépense est dans leur édification. Les Romains en bâtirent même pour la chétive Lutèce, et la machine de Marly elle-même n'a pas dispensé de la construction d'un monument de ce genre.

L'aquéduc de Marly, semblable, mais de beaucoup supérieur en étendue à celui de Buc, est moins riche de décoration, mais dans une position bien plus pittoresque que celui d'Arcueil, qui lui

cède encore en étendue. Il a trois cent trente toises de longueur et quinze de hauteur. Il est formé de trente-six arcades de trente pieds d'ouverture sur soixante-dix à soixante-onze de hauteur. Il est terminé par deux massifs, dont un supporte le réservoir de dégorgement, et l'autre renferme les tuyaux de chute qui mènent aux réservoirs de Marly, d'où l'eau se rend dans un autre bassin construit à Versailles, au pied de la butte de Picardie : c'est de ce dernier que les fontaines tirent leurs eaux.

Une suite de jolies maisons, aussi remarquables par leurs décorations et leurs dispositions, que par leur agréable situation, bordent la route de Saint-Germain, jusqu'au *Port-Marly*, village situé sur le bord de la Seine, et dont l'église paroissiale, construite vers la fin du siècle dernier, mérite quelque attention. Le plan de cette église est un carré long; une grande arcade, soutenue par deux colonnes ioniques, donne entrée au sanctuaire, de forme semi-circulaire, dont la voûte est décorée de caissons et de rosaces. La façade offre un grand avant-corps orné d'un appareil en refends, et couronné d'un fronton ionique à modillon. La porte est aussi décorée d'un fronton supporté par deux colonnes ioniques; deux niches l'accompagnent. Aux côtés de cette façade, deux galeries du même ordre, communiquant à l'église, se rat-

tachent à deux pavillons qui forment les logements du curé et du maître d'école ou sacristain, et terminent l'ensemble de cet édifice dont la disposition générale fait honneur à son auteur.

MARLY. — LUCIENNE. — LA CELLE-SAINT-CLOUD.

Marly-le-Roi, aujourd'hui siége d'une justice de paix, est un bourg peuplé de 1400 habitants, connu dès 676 par deux chartres de Thierry I, et célèbre par le palais que Louis XIV y fit élever dix siècles plus tard; tous les arts avaient été appelés pour embellir cette demeure qu'accompagnaient douze élégants pavillons, comme les poètes nous représentent les douze palais du soleil que ce grand monarque avait pris pour emblème. Tous les auteurs qui ont parlé de ces édifices, l'ont fait avec enthousiasme, et bien que leur architecture ne fût pas recommandable par la pureté du style, la magnificence, l'ensemble de la disposition, la multitude de statues, les brillants effets d'eau qui enrichissaient ce lieu, justifiaient les descriptions pompeuses qu'on en avait faites, et qui, aujourd'hui, sont plus que jamais du domaine de la poésie. Il faut relire les vers de Delille; leur harmonie seule peut donner une idée de ce lieu créé, embelli par le monarque qui ne cherchait

que des obstacles à vaincre, que des projets à exécuter. Maintenant la charrue se promène sur le sol jadis occupé par les treize palais de Louis XIV; l'épi doré a remplacé le chêne orgueilleux qui prêta son ombrage à une cour brillante; des ruines, un lieu solitaire, au milieu duquel cependant s'est formé un établissement industriel, voilà ce qu'offre aujourd'hui l'emplacement de l'ancien palais, et des jardins de Marly dont on peut dire avec le prince des poètes :

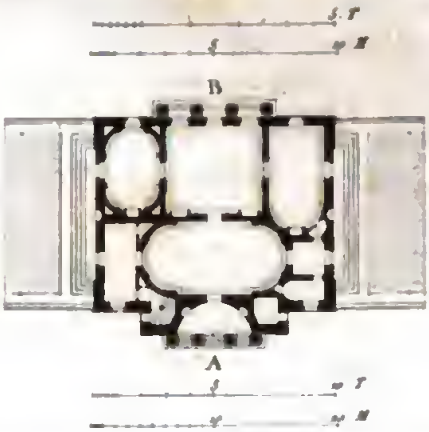
Seges ubi Troja fuit.

L'église paroissiale de Marly a été rebâtie en 1682. On trouve dans ce bourg, situé dans une charmante campagne, au milieu de plusieurs coteaux bien cultivés, plusieurs maisons de plaisance très-agréables.

Lucienne, ou *Louvecienne*, village situé à côté de l'aquéduc de Marly, se recommande par une position délicieuse et plusieurs maisons d'agrément, au nombre desquelles on remarque, par l'étendue et le goût de ses jardins, celle qui a appartienu à la princesse de Condé. Le château, par lui-même, est assez joli, mais ce qui en fait la principale beauté, c'est le *pavillon* dit *de Lucienne*, construit en 1772 par Ledoux, pour la fameuse Dubarry. Cet édifice, que nous donnons dans la planche (54), est peu éloigné du château ; il est bâti sur

A. Côté de l'entrée.

B. Côté de la Rivière.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Clémence del.t Clémence et M.me Montalant sc.

Plan et Élévations, du Pavillon de Lyrienne.

Digitized by Google

une terrasse, dans la plus magnifique exposition. Sa façade, du côté de l'entrée, est ornée de refends, et présente un vestibule semi-circulaire, ouvert par trois entre-colonnements ioniques, dont le fût des colonnes est cannelé. L'intérieur de ce péristyle est décoré de deux statues et d'un bas-relief, par Lecomte.

Le plan de ce pavillon est carré; il présente dans sa distribution une salle à manger ovale, revêtue de marbre blanc et décorée de pilastres corinthiens, avec bases et chapiteaux de bronze doré; un salon carré, orné d'une magnifique corniche composée à consoles. Les peintures de ce salon sont de Feuillet, de Metivier et de Fragonard; à droite est un salon de jeu, et à gauche un boudoir richement orné, dont le plafond est dû au pinceau de Briard. La façade du côté de la rivière, sur laquelle donne le grand salon, est décorée de quatre colonnes ioniques, élevées sur un stylobate; le même entablement couronne tout l'édifice. Cette jolie habitation, qui avait beaucoup souffert, a été réparée depuis quelques années; mais le génie et le goût de Ledoux, qui en fut premier architecte, n'a point inspiré le prétendu restaurateur.

La Celle-lez-Saint-Cloud, petit village, dans une charmante campagne, près de Bougival, renferme un fort beau château, bâti sous le règne de

Louis XIV, pour le duc de la Rochefoucauld, embelli depuis par madame de Pompadour, et qui appartient aujourd'hui à un agronome distingué, M. Morel-de-Vindé, pair de France.

SAINT-GERMAIN-EN-LAIE.

Saint-Germain-en-Laie est une ville des plus agréables, des mieux situées et des plus considérables du département de Seine-et-Oise. On y compte neuf mille huit cents habitants; elle est le siége d'une justice de paix. La forêt de Laie, qui lui donna originairement son nom, a pris ensuite celui de la ville, et ne s'appelle plus que *forêt de Saint-Germain*. Cette ville doit son origine à un oratoire, chapelle, ou peut-être même, petite abbaye, que le roi Robert bâtit en ce lieu, en 1010, sous le vocable de Saint-Germain et Saint-Vincent. Elle n'occupe même pas une place importante dans l'histoire jusqu'en 1346, époque où elle fut brûlée avec son château royal par les Anglais, qui, en 1419, lui firent, de nouveau, éprouver le même sort.

Charles IX établit en 1561, à Saint-Germain, la première manufacture de glaces que nous ayons eue en France. Le procédé en avait été apporté par *Theseo Matia*, ouvrier vénitien, que quelque mécontentement avait forcé à s'expatrier.

Le roi naturalisa cet étranger, l'anoblit et lui donna, pour monter sa manufacture de glaces, la manufacture de verres et de bouteilles, déjà établie dans cette ville, et dont les ouvriers devaient s'entendre mieux que d'autres à un travail qui avait tant de rapports avec celui auquel ils étaient accoutumés.

Henri IV, en bâtissant le nouveau château de Saint-Germain, exempta, en 1598, les habitants de cette ville de toute espèce de charges et d'impôts. Ils jouirent jusqu'en 1789 de ce précieux privilége, qui avait beaucoup contribué à l'accroissement de leur cité.

L'église paroissiale, qui avait probablement été rebâtie après l'incendie de 1346, fut réparée en 1562 et 1677; elle s'écroula en partie dans l'année 1681. Louis XIV la fit réparer de nouveau l'année suivante. Le portail, d'une assez belle décoration, date de 1676. Louis XV, en confirmant tous les priviléges des habitants de Saint-Germain, leur accorda cent mille livres pour bâtir une seconde église, dont la première pierre fut posée le 20 novembre 1766, et les travaux commencés sur les dessins et la conduite de Potain. L'édifice ayant été conçu sur un plan trop vaste et trop magnifique, la somme accordée fut insuffisante, et l'édifice ne s'acheva pas. Laissé depuis cinquante ans à moitié de sa hauteur, son

élévation principale, décorée d'un péristyle de six colonnes doriques, ne présente aujourd'hui que l'aspect d'une vaste ruine. Les hommes de goût et les artistes regrettent que cet édifice ne soit point achevé. La disposition de son plan, et son élévation principale, assez avantageuse, donnent une idée de cette composition et du talent de l'architecte.

Les chroniques ayant tenu une note assez exacte des événements qui ont eu lieu au château de Saint-Germain (pl. 55), on peut remonter presqu'à la première construction de cet ancien manoir royal, qui paraît être due à quelques prédécesseurs de Robert, et dans lequel il est constant que, depuis Louis-le-Gros, les rois se rendirent assez souvent. En 1247, Louis IX logea Baudouin, empereur de Constantinople, dans ce château que quelques auteurs prétendent avoir été rebâti de nouveau en 1300, par Philippe-le-Bel. La première mention du parc de Saint-Germain date de 1331. Le roi Jean entreprit de rebâtir sur les anciens fondements le château brûlé avec la ville par les Anglais, et Charles V continua cet ouvrage. En 1483, Louis XI donna plus tard à son médecin Cottier le revenu de ce manoir, qui fut réuni à la couronne et fut aussi le lieu où furent célébrées les noces de François Ier. Ce prince, qui avait la passion de la chasse, aima

Pl. 55

Vue du vieux Château de St. Germain-en-Laye, du côté du Parc

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

fort le séjour de Saint-Germain. Il fit élever d'un étage, et couvrir en terrasse l'ancien bâtiment auquel il fit de notables augmentations, et mit tous ses soins à embellir son séjour de prédilection.

Par ces constructions nouvelles, le château se trouva former un pentagone irrégulier, dont les cinq corps de bâtiments entouraient une cour assez spacieuse. Cette habitation devint ainsi digne du monarque qui, pour en augmenter encore les agréments, fit enclore quatre cent seize arpents des bois de la forêt, ce qui forma un parc très-vaste dont les arbres sans régularité, croissaient jusqu'au pied du château. Cette belle futaie, peuplée de bêtes fauves, détruite par le temps, fut replantée sous Louis XIV.

Henri II, Charles IX et Louis XIV, naquirent dans le château de Saint-Germain. C'est là qu'en présence du premier de ces princes eut lieu le fameux duel entre *la Châtaigneraie* et *Jarnac*.

Louis XIV, pour augmenter le nombre des logements, ajouta au château de François Ier les cinq gros pavillons qui le flanquent; mais bientôt après, Versailles étant achevé, le même roi abandonna pour jamais Saint-Germain, où il avait eu d'abord le projet de construire un palais magnifique, qui aurait eu au moins l'avantage précieux d'être dans la situation la plus belle que puisse

avoir jamais habitation royale; mais nous avons dit les motifs superstitieux qui firent prendre à Louis une détermination contraire. Depuis cette époque, le château de Saint-Germain fut habité par la tendre La Vallière et par le dévot Jacques II, qui y termina dans l'oubli une existence déshonorée. Napoléon avait établi dans ce lieu une école de cavalerie. Aujourd'hui le château de Saint-Germain sert de caserne à deux compagnies de gardes-du-corps.

Tel est le précis historique de cet édifice, dont le premier architecte est ignoré. Le château présente, comme nous l'avons dit, un pentagone irrégulier flanqué à ses angles de cinq gros pavillons élevés sur les dessins de Jules-Hardouin Mansard; un large fossé l'entoure et ajoute beaucoup à la hauteur déjà considérable de l'édifice. Le sommet, couronné d'une balustrade, est voûté : sa couverture en dalles a été remplacée par une autre couverture en plomb. Les cheminées, en forme de grands pilastres, disposées assez régulièrement, sont enrichies de sculptures. Dans plusieurs parties du pourtour extérieur, un grand balcon de communication réunit les appartements.

Du côté de la cour, les cinq façades qui sont divisées par de grands pied-droits, présentent trois étages en portique, dont le caractère sévère, ro-

mantique et pittoresque, produit un effet piquant.

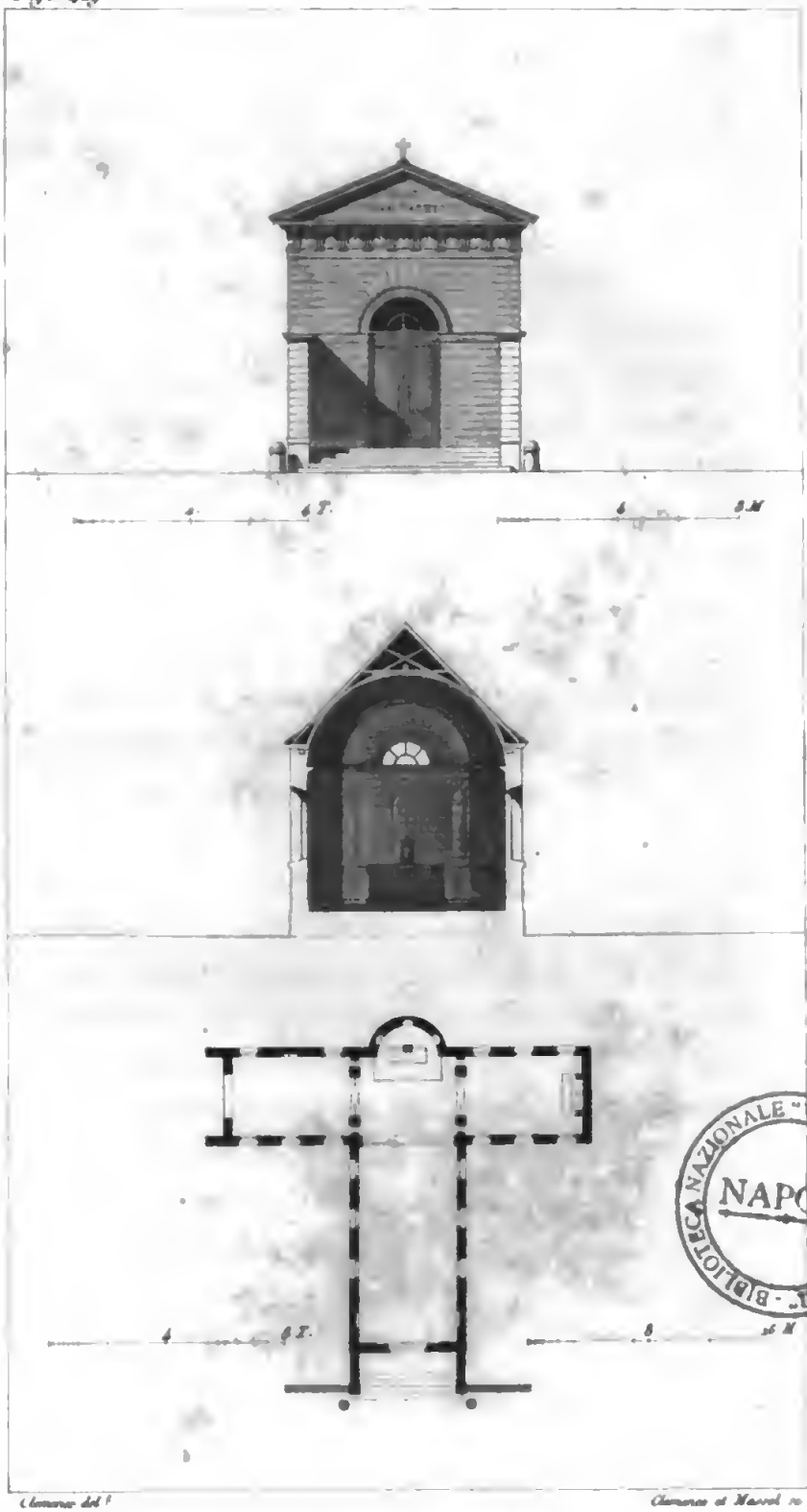
Henri IV se plaisait beaucoup à Saint-Germain, et s'y rendait souvent. Non content d'avoir successivement donné à Gabrielle d'Estrées une multitude de maisons de plaisance, ce prince galant, afin de mieux prouver sa tendresse, voulut encore faire bâtir, pour celle qu'il aimait, à deux cents pas du vieux château de Saint-Germain, une nouvelle habitation. Cet autre édifice, élevé par Marchand, et nommé le Château-Neuf de Saint-Germain, était remarquable par la beauté de la disposition de son plan, de ses terrasses, et surtout par son admirable situation. Il serait difficile en effet d'en trouver une plus convenable à l'érection d'un palais. Si Louis XIV eut employé à Saint-Germain-en-Laie le quart des sommes énormes qu'il sacrifia à la construction de Versailles, ce monarque en eût fait un lieu délicieux. La forêt, contenant cinq mille sept cents arpents, étant une des plus belles de la France, aurait servi de parc au château; et les eaux de la Seine, élevées sans beaucoup de frais, auraient fourni les bassins, les jets et les cascades des jardins avec une profusion qui manque à ceux de Versailles.

Matthieu dans sa vie de Henri IV, assure que c'est pour l'embellissement du château neuf de Saint-Germain que Claude de Monconis, président des finances de la généralité de Lyon,

fit, pour la première fois, l'application du principe hydraulique à l'élévation des eaux au-dessus de leurs sources. Il paraîtrait même, d'après les descriptions que nous avons des effets de ces eaux, que cette invention fut de bonne heure perfectionnée.

Ce château, presque inhabité depuis Louis XIII et jamais réparé, n'était qu'un amas de ruines vers la fin du dernier siècle. M. le comte d'Artois, à qui il appartenait, pour en tirer parti, résolut de faire élever en ce lieu un magnifique palais. En conséquence, il fit abattre presque entièrement ce qui restait encore des constructions de Henri IV, et déjà l'on jetait, sur les dessins de Bellanger, les fondements d'un nouveau palais, lorsque la révolution vint y mettre empêchement. Il ne reste plus aujourd'hui du château neuf que les terrasses restaurées et décorées par Bellanger, et la grotte construite par Marchand, dont l'effet est encore magnifique.

Le Nôtre, qui fut le créateur de ce grand nombre de jardins qui font encore l'admiration et l'orgueil de la France, présida aux embellissements du parc de Saint-Germain. Il avait dessiné le vaste et beau parterre qui a été depuis transformé en un tapis de verdure; ce fut aussi lui qui acheva cette magnifique terrasse commencée par Henri IV, et qui sûrement n'a point sa pareille en Europe.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Clemence del.t Clemence et Marcel sc.

Plan, Coupe, et Elévation
de l'Eglise de la Charité, à St Germain-en-Laye.

Digitized by Google

Elle a mille deux cents toises de long sur quinze de large, et ce qui surtout la rend admirable, c'est l'immense horizon qui se développe devant elle.

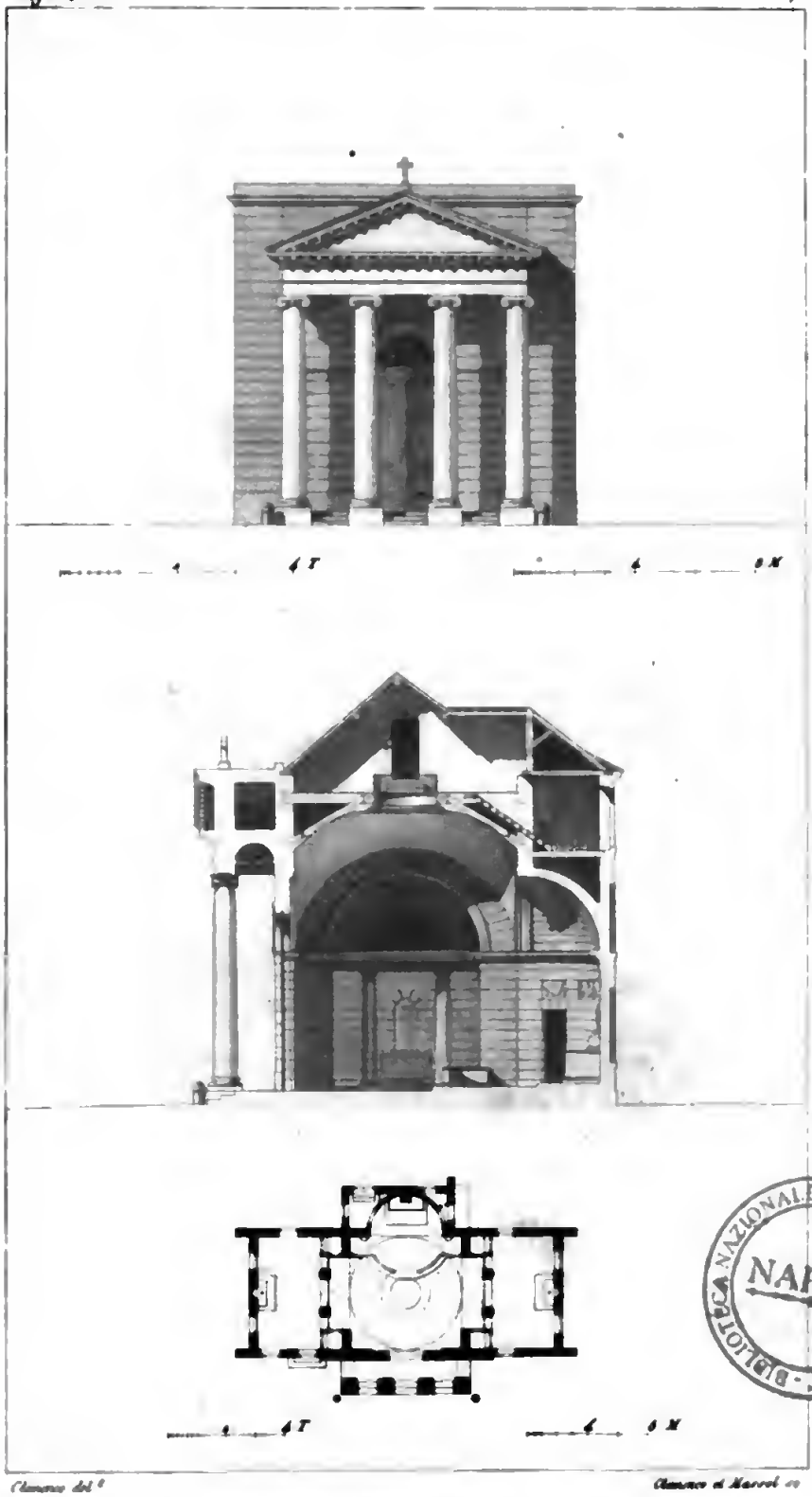
La ville de *Saint-Germain* est assez vivante, et les maisons y sont bien bâties; les rues, pour la plupart, sont larges et bien pavées; elle a plusieurs places, une paroisse, un hôpital, une communauté de femmes, une halle aux blés, et une salle de spectacle assez jolie. Des tanneries, qui sont ses seuls établissements industriels, ont quelque réputation.

L'hospice de la Charité (pl. 56) est remarquable par sa belle chapelle. En 1784, le curé de la ville de Saint-Germain proposa à ses paroissiens de contribuer à la dépense de la construction d'une petite église pour l'hospice de la Charité, qui servirait en même temps de succursale à sa paroisse. M. A. F. Peyre fut chargé de ce projet, qu'il exécuta en apportant la plus grande économie dans la disposition des constructions, et dans l'emploi des matériaux. La dépense totale de cette église, dont le portail est entièrement en pierres de taille, ne s'est élevée qu'à seize mille huit cents francs, prix pour lequel avaient été faites les soumissions. La belle disposition de son plan en croix latine, est d'une grande simplicité; sa petite façade est appareillée en refends, couronnée d'un

bel entablement dorique et d'un fronton; elle est ouverte par une porte en arcade, donnant entrée à la nef, destinée au public. On trouve dans cette simple, mais judicieuse décoration, le caractère propre à l'édifice, de beaux profils et d'heureuses proportions, qualités qui caractérisent les ouvrages de cet habile architecte. L'intérieur offre un berceau de voûte en plein-cintre, dont un entablement continu, et d'un profil pur, porte les retombées; des joints d'appareil tracés sur les murs et les voûtes, sont, avec les niches du rond-point, les seuls ornements de cette chapelle. Elle a été restaurée il y a peu d'années, par M. Lemoine, architecte.

La communauté (pl. 57) des dames de Saint-Thomas-de Villeneuve, fut établie à Saint-Germain pour l'instruction des jeunes demoiselles, et pour servir de retraite à des dames d'un âge avancé.

Le service de cette maison exigeait qu'il y eut une chapelle, et l'on avait destiné à cet usage une pièce où cette chapelle est maintenant, et qui se trouvait à la portée des classes; les dames pensionnaires pouvaient y aller de leur appartement et à couvert. M. Peyre proposa de supprimer le premier plancher, de faire monter la chapelle jusqu'au deuxième étage, de pratiquer des tribunes au premier, et d'ouvrir le second plancher pour



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Plan, Coupe, et Elévation
de l'Eglise de la Communauté, à St. Germain en Laye.

Digitized by Google

former une tribune à la portée des personnes qui habitaient ce plain-pied; enfin, de faire l'entrée principale de la chapelle sur la rue, afin que le public pût assister aussi à l'office divin. Son projet fut exécuté tel qu'il l'avait conçu. L'entrée publique s'annonce par un péristyle de quatre colonnes d'ordre ionique surmontées d'un fronton, et se dessinant agréablement sur un mur orné de traits d'appareil horizontaux; une porte en arcade, avec imposte et archivolte, est ouverte sous ce péristyle, auquel on pourrait peut-être reprocher un peu de maigreur; il y manque aussi quelques marches, en saillie sur les socles des bases, afin de faire empatement. L'intérieur, d'un bon effet, est aussi bien disposé que le permettaient la cage de l'édifice, déjà faite. Des traits d'appareil sont tracés sur les murs et les voûtes; deux chapelles sont ouvertes sur la nef par des entre-colonnements doriques; une corniche architravée règne dans tout le pourtour de cette petite église, dont le sanctuaire est, ainsi que celui de la Charité, terminé en hémicycle.

Parmi les autres édifices de Saint-Germain, on remarque les écuries du roi et le bel abreuvoir qu'on vient d'y construire.

L'hôtel de Noailles, élevé sur les dessins de Jules-Hardouin Mansard mérite aussi quelque attention. On y arrive par une avant-cour qu'une belle

grille sépare de la rue, et qui est bordée, de chaque côté, de plusieurs allées de maronniers. La façade, d'une décoration simple et noble, est ornée de bustes portés sur des consoles. Un péristyle de peu de saillie, formé par des colonnes doriques d'une belle proportion, donne entrée au vestibule de cette agréable maison.

Les jardins, dessinés dans le genre anglais, méritent la célébrité qu'ils ont obtenue par le goût qui les a dirigés.

Le bourg du *Pecq*, qui s'étend sur la pente de l'escarpement du coteau de Saint-Germain, et le long de la Seine qu'on y passe sur un pont de bois, semble être un faubourg de cette ville.

La forêt de Saint-Germain, dont l'étendue est de cinq mille sept cents arpents, couvre tout le plateau élevé qu'entoure la Seine jusqu'à Poissy. Quoique bien moins vaste qu'au temps du roi Robert, c'est encore une des plus considérables des environs de Paris et l'une des mieux percées de la France.

Presqu'au milieu de cette forêt on trouve la maison *des Loges*, succursale de celle de Saint-Denis, pour l'éducation des orphelines de la légion-d'honneur. Des ermites s'établirent en 1624 dans ce lieu, où ils furent remplacés, en 1685, par des religieux augustins déchaussés, pour qui

Anne d'Autriche fit bâtir le monastère et le pavillon, dit *les Loges*. La foire ou fête champêtre, qui se tient dans la forêt près de cette maison, le dimanche qui suit le 30 août, est une des plus agréables et des plus suivie des environs de Paris.

LE DÉSERT. — POISSY.

Le Désert est le nom que porte une jolie habitation située à une lieue et demie de Saint-Germain, et à l'extrémité d'un vallon agréable et fertile. Son jardin, dans le genre pittoresque, est cité avec raison comme un des plus remarquables des environs de Paris. La disposition originale, bizarre même de l'habitation principale, à laquelle on a donné la forme d'un débris de colonne gigantesque et cannelée, attire le voyageur dans ce lieu. Construite sur un terrain incliné, d'un côté on ne distingue que le congé et le listel de la base de cette colonne; de l'autre, on voit encore le tore, qui est en partie engagé et perdu dans un mur qui semble le soutenir. Les cannelures ont six pieds, et les côtés deux pieds et demi; le diamètre de la colonne est d'environ quarante pieds; sa hauteur, si elle était entière, serait de trois cent soixante. Les assises, travaillées en refends, imitent assez bien les

dégradations du temps. Au centre de la colonne est l'escalier en vis, et, entre la cage circulaire de cet escalier, et la circonférence du monument, on a pratiqué, jusqu'au sommet de la colonne, de petits appartements, pour la distribution desquels l'architecte, par la bizarrerie de sa composition, s'était préparé plus d'une difficulté à surmonter. Le premier étage prend jour par des portes-croisées; au second, les baies sont carrées, au troisième, elles sont ovales, et toujours placées dans les cannelures; enfin, le quatrième étage ne reçoit la lumière que par des lézardes qui paraissent assez naturelles.

On trouve encore dans ce parc un temple d'ordre toscan dont le plan est moitié carré et moitié circulaire, et qui, par sa position, se dessine sur un fond très-riche; une espèce de ferme habitée par le concierge et qui est d'un effet assez pittoresque; enfin, un rocher artificiel bien composé, d'une imitation assez heureuse, et dont l'effet est encore augmenté par la plantation de pins et de mélèzes qui le couvrent.

Le pavillon chinois du Désert jouissait dans le siècle dernier d'une grande réputation; mais aujourd'hui il est très-négligé, et cet abandon atteste et notre frivolité, et l'empire de la mode.

Après avoir traversé la forêt de Saint-Germain par une large et belle route, on descend à *Poissy*, petite ville dont le nom latin *Pisciacum* paraît

venir de ses piscines, ou de quelques établissements de pêcheurs. Ce lieu devait être déjà considérable en 868, puisque Charles-le-Chauve y tint une assemblée nationale des grands seigneurs et des prélats du royaume.

Le roi Robert, fils de Hugues Capet, qui monta sur le trône en 997, avait une maison ou hôtel de campagne à Poissy; et l'altière Constance, sa femme, princesse dont l'atroce caractère causa tant de chagrins à ce prince, en avait une autre à côté de la sienne.

Louis IX, qui naquit à Poissy le 24 avril 1215, ou, suivant une autre opinion, y fut seulement baptisé, se plut à y séjourner; et, non content d'embellir le manoir royal, il agrandit la ville, et la fit ceindre d'un fossé et de murailles flanquées de tours. Pour donner à ce lieu une certaine importance commerciale et en faire le centre des arrivages de la Normandie, il fit construire un pont en pierre, de deux cents toises de longueur, sur les fondements duquel a été construit celui qui existe aujourd'hui, dont l'utilité est des plus grandes. Enfin, pour augmenter encore la prospérité d'une sa ville qu'il protégeait, saint Louis y établit le marché aux bestiaux, pour l'approvisionnement de Paris, marché qui se tenait précédemment à *Choisy-aux-Bœufs*, dans le Val-de-Galie.

L'église paroissiale de Poissy, dont on attribue

la construction au roi Robert, ne paraît cependant pas remonter plus haut que le douzième ou le treizième siècle. Cet édifice, qui a deux cent-cinq pieds de longueur sur cent de largeur, est divisé en trois nefs, avec chapelles latérales. Dans l'une de ces chapelles, on montre les fonts sur lesquels la tradition veut que saint Louis ait été baptisé, et sur les vitres de laquelle est représenté l'accouchement de la reine Blanche, sa mère.

Cette église, d'une architecture gothique, fort riche, n'a jamais été achevée; il y manque encore le portail, et l'on y entre par le côté.

Plusieurs historiens ont prétendu qu'en place du manoir royal, Philippe-le-Hardy, pour honorer la mémoire de son père, fit bâtir l'église et le couvent des Dominicains, dont l'abbatiale forme aujourd'hui une belle habitation bourgeoise.

Sur l'emplacement du monastère des Ursulines, on a construit en 1818 une maison de détention pour les condamnés du département de Seine-et-Oise. Cet édifice, élevé sur les dessins et sous la conduite de M. Dumanet, se compose de deux corps de bâtiments parallèles à quatre étages, et contenant, au rez-de-chaussée, de vastes ateliers, et, au-dessus, des dortoirs. Ces deux corps-de-logis sont réunis à leur extrémité par des galeries appuyées à un mur fort élevé. Ce carré, qui a trente toises de côté, est encore par-

tagé en quatre cours qui ont chacune cinquante-deux pieds de long sur quarante-trois de large, par deux galeries qui se coupent au centre, et servent de réfectoires. A leur intersection s'élève, sur un plan octogone, une chapelle ouverte sur ces quatre réfectoires. L'autel, simplement orné, est décoré d'une statue de la Vierge, dont l'exécution est belle. L'entrée de cet édifice s'annonce par un petit porche composé de quatre pilastres d'ordre toscan. De hautes murailles, qui laissent autour de la prison un chemin de ronde de douze pieds de large, renferment aussi le bâtiment contenant les cachots, qui sont au-dessous du sol et très-sains. Cette composition présente une belle disposition de plan, mais le caractère des élévations ne répond pas à la destination de l'établissement : la construction des divers bâtiments manque de cette solidité qu'exige plus impérieusement que tout autre un édifice de ce genre. Dans une partie des anciens bâtiments du couvent on a placé l'infirmerie, la caserne, les cuisines, la boulangerie, et la buanderie.

Le marché aux bestiaux se tient à Poissy sur une place irrégulière et beaucoup trop petite, mais qu'on se propose de mieux approprier à cet usage. A cet effet M. Dumanet a présenté plusieurs projets, entre lesquels des motifs d'économie ont

long-temps fait balancer l'administration. Celui qui paraît avoir obtenu la préférence est sagement pensé; mais, par son étendue et son caractère, il ne répond pas à l'importance de son objet.

La ville de Poissy est le siége d'une justice de paix, et compte deux mille quatre cents habitants. Sa situation sur la Seine est très-agréable; mais elle est assez mal percée et mal bâtie, quoique vivante et très-passagère. Ses environs sont beaux et pittoresques : l'air y est très-sain.

Mignaux est une maison fort agréable. Le village de *Vilaines*, qui n'a plus son grand château, possède maintenant une jolie maison dont la situation, sur le coteau qui borde la Seine, est fort remarquable. Une ordonnance ionique, surmontée d'un fronton, décore sa façade que couronne une balustrade.

Un trajet fort agréable est celui de Poissy à *Rolleboise* par eau. A chaque instant les sites les plus pittoresques changent d'aspect; et, sans cesse variés, les paysages qui se succèdent aux yeux du voyageur enchanté, ne se ressemblent que par la richesse des détails.

TRIEL. — MEULAN. — MANTES.

Triel, village considérable, peuplé de mille huit cents habitants, est connu par ses belles carrières à plâtre.

Meulan, petite ville très-avantageusement située sur la Seine, n'est pas plus considérable que Triel. Elle fut jadis fermée de murs, et opposa même, dans nos guerres civiles, une vive résistance au duc de Mayenne qui fut forcé d'en lever le siége. Ses deux ponts furent bâtis par une comtesse de Gallerande. Celui qui est entre la ville, et qu'on appelle le Fort, fut rétabli sous la direction du marquis de Roi; il est de niveau dans toute son étendue, et présente de belles arches surbaissées (*).

Plessis et *Aubergenville*, sur le coteau qui borde, à gauche, la vallée de la Seine, offrent des châteaux dont la situation est fort agréable.

Le petit château de *Falaise*, situé au bord de la rivière de Mandre, quoiqu'il n'ait rien de recommandable sous le rapport des arts, mérite cependant que les yeux s'arrêtent un instant sur

(*) Dans un vallon un peu au-dessus de Meulan, est située la belle carrière de *Saillancourt* que le Gouvernement fait exploiter pour son compte.

lui. Ses jardins, sans être bien vastes, sont disposés dans le genre pittoresque avec un goût rare. De très-beaux rochers naturels, qu'il n'a fallu que mettre en évidence, et de magnifiques plantations y sont animés par une chute d'eau d'un volume extraordinaire. Delille fait mention de la Falaise, dans les notes de son poëme des Jardins, et l'on prétend que c'est dans ce lieu charmant que ce poëme a été composé.

Mantes s'annonce de loin par les deux tours symétriques de sa grande église gothique. Cette ville, située sur la Seine, compte quatre mille habitants; elle est le siége d'une sous-préfecture du département de Seine-et-Oise.

Avant qu'il fut ruiné, en 1087, par Guillaume-le-Bâtard, roi d'Angleterre, duc de Normandie, Mantes était plus étendu qu'aujourd'hui; en le rebâtissant après ce désastre on le restreignit de beaucoup. L'église Saint-Martin, qui était celle de l'Hôtel-Dieu, était devenue paroissiale; on l'a démolie pendant la révolution; mais sa belle tour gothique a été conservée.

On attribue à Tibère II, empereur d'Orient, en 516, la fondation de l'église Notre-Dame, autrefois collégiale, et qui aujourd'hui est la seule paroisse de Mantes. Cependant, en examinant attentivement le style de l'architecture de cet édifice, on reconnaît qu'il doit être considéré comme

un ouvrage du treizième ou du quatorzième siècle. Tout porte à croire qu'il fut bâti par Charles-le-Mauvais, devenu seigneur de Mantes et de Meulan par l'échange qu'il avait fait, avec Charles V, de ses comtés de Champagne et de Brie. Mantes a plusieurs promenades, et de belles fontaines. On les doit au marquis d'O qui les fit construire en 1590, et y amena, par des aquéducs souterrains, l'eau recueillie sur la côte des Célestins, sur l'autre bord de la Seine.

Entre quelques maisons bien bâties qui décorent la ville de Mantes, on remarque celle de M. Moitte, élevée sur les dessins de M. Happe. Un vestibule ouvert, et décoré de colonnes doriques en forme l'entrée et conduit à une salle à manger, éclairée à la fois d'en haut et sur le vestibule, et qui est entourée d'une tribune soutenue par des colonnes. Le beau salon ovale est ouvert sur le jardin par un péristyle de quatre colonnes ioniques.

Mais ce qui contribue le plus à l'embellissement de Mantes, c'est le pont qui traverse le bras gauche de la Seine, et dans l'axe duquel une rue alignée, et de trente pieds de large, traverse toute la ville. Avant 1756 il n'y avait en ce lieu qu'un mauvais pont de treize arches, dont la plus grande n'avait que trente pieds d'ouverture, ce qui rendait très-périlleux le passage des bateaux qui ont

ordinairement vingt-huit pieds de bord. Le projet du nouveau pont fut dressé sous le ministère de Trudaine, par Huppeau, premier ingénieur des ponts et chaussées. Commencé en 1756 et supendu par les malheurs de la guerre, la construction de ce pont fut reprise en 1763, par Péronnet, après la mort de Huppeau, et terminée en 1765. Il coûta 612,000 livres.

Le pont de Mantes se compose de trois arches surbaissées, décrites de onze centres. Celle du milieu a cent vingt pieds d'ouverture et les autres cent huit. Les piles ont vingt-quatre pieds d'épaisseur, les culées vingt-sept. La hauteur de ce pont est de trente-sept pieds sous le couronnement. La naissance des arches est à trois pieds sous l'étiage, ou niveau des plus basses eaux. La grande arche a trente-cinq pieds de flèche et les autres trente-trois pieds six pouces; la largeur du pont est de trente-trois pieds quatre pouces entre les têtes, et trente pieds d'un parapet à l'autre.

Le pont de *Lemay*, qui traverse le bras droit de la Seine, porte aussi le nom de *Fayol*, qui est celui de l'ingénieur qui l'a bâti sous le ministère du contrôleur-général Orry. Ce pont a treize arches et communique au bourg de Lemay, qui n'a rien de remarquable.

Digitized by Google

ROSNY. — VÉTHEUIL. — LA ROCHE GUYON. — VIGNY. — CONFLANS-SAINTE-HONORINE.

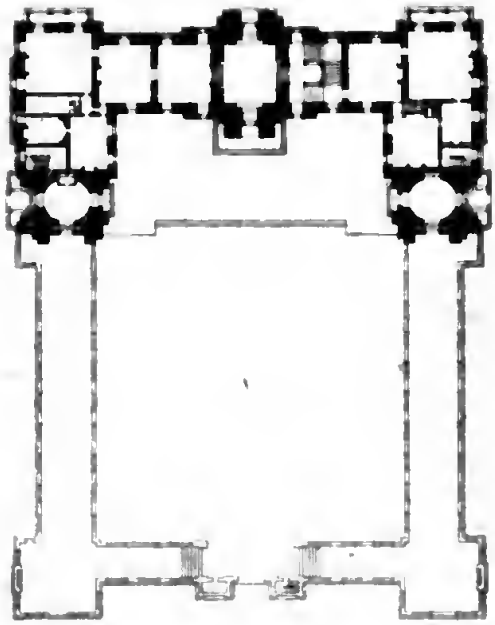
Les environs de Mantes sont très-agréables, et l'on ne peut les quitter sans avoir visité *Rosny*, beau château dont le nom rappelle l'ami du Béarnais, et le modèle des ministres. En 1529 il fut apporté en dot à Jean de Béthune, par Anne, fille de Hugues, comte de Meulan. Sa construction en briques et les colonnes qui en décorent l'entrée semblent fixer l'époque de son érection au seizième siècle; il est vaste, solidement bâti, entouré de fossés larges et profonds, et placé au milieu d'un parc dont le moindre agrément n'est pas d'être bordé par la Seine. C'est dans ce parc que madame la duchesse de Berry fait élever un monument à la mémoire de son époux.

Le village de *Vétheuil* mérite aussi quelque attention par sa situation agréable et sa belle et grande église gothique, qui paraît avoir été construite vers le quatorzième siècle. Le portail est un bel ouvrage du seizième siècle, et remarquable par le goût qui règne dans les détails d'architecture et les jolies sculptures qui le décorent. Cette église est divisée en trois nefs; elle a cent quarante-quatre pieds de long et soixante-neuf de large.

C'est d'un canton près de Vétheuil que se tire la pierre pour la construction du pont de Rouen. C'est de là qu'a été tirée, ainsi que de Saillancourt, la pierre qui a été employée pour le pont de Mantes.

En suivant la rive droite de la Seine, au pied des rochers de craie que coupent des bancs de silex noir en rognons, on passe devant les restes du château d'*Haute-Isle* qu'habita Boileau, et dont une partie est taillée dans le roc, et l'on arrive à la *Roche-Guyon*, bourg peuplé de neuf cents habitants, et célèbre par son château. Cet édifice, d'un aspect très-pittoresque, est presque adossé au rocher taillé à pic qui le domine. Il se compose de divers corps de bâtiments anciens et modernes, dont quelques-uns remontent, dit-on, jusqu'au temps des premiers Normands. Leur élévation et le portique feint qui règne au rez-de-chaussée, ainsi que leur situation, donnent à ce château un aspect vraiment grandiose. On y voit une très-ancienne chapelle creusée dans le roc à une élévation considérable. Le château de la Roche-Guyon, qu'accompagnent de vastes dépendances, est entouré d'un parc agréable qui s'étend sur le sommet de la montagne dominé par une vieille tour. Le 6 avril 1418 ce château fut pris par le comte de Warwick; mais Guy VII, sire de la Roche-Guyon, le reprit en 1449, aidé

Côté de la Riviere



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Clemence del.t Clemence et Tourcaty sc

Plan et Elévation, du Château de Maisons.

du sire de Jalongues, maréchal de France. Il appartient aujourd'hui à la famille de Rohan. La place du bourg est décorée d'une fontaine du plus mauvais goût, mais qui verse de l'eau abondamment.

En revenant à Paris on peut encore voir, dans les environs de Pontoise, l'ancien et pittoresque château de *Vigny*, appartenant aussi à la famille de Rohan. Il a été bâti par le cardinal Georges d'Amboise; des fossés larges et profonds, remplis d'eau vive, entourent cette masse de bâtiments et de tourelles.

Un chemin de traverse conduit à *Conflans-Sainte-Honorine*, bourg peuplé de deux mille habitants, et situé très-avantageusement, au confluent de l'Oise et de la Seine. Il n'a de remarquable que deux tours fort anciennes; on y passe la Seine, ainsi que l'Oise, au moyen d'un bac.

MAISONS.

Maisons est un village assis sur la rive gauche de la Seine, entre ce fleuve et la forêt de Saint-Germain, et dans une des plus agréables positions. Le château (pl. 58) fut élevé en 1650 par François Mansard, pour René de Longueil, surintendant des finances. L'entrée, du côté du village, s'annonce par une vaste avant-cour accompagnée de pavil-

lons décorés de colonnes doriques, avec des groupes d'enfants en amortissement. Elle s'ouvre sur trois avenues qui traversent le parc. Dans cette avant-cour, ornée des statues de Mars et de Minerve, on voit, à gauche, le bâtiment des écuries, décoré de pilastres doriques accouplés et terminés par deux pavillons à pans avec des portes grillées enrichies de sculptures. Le milieu de ce bâtiment s'annonce par un avant-corps de six colonnes portant des vases, et surmonté d'un attique, avec un lanternon dans lequel est une horloge. Des chevaux, en bas-relief et en demi-bosse, font la décoration de cet avant-corps. Le centre des écuries est occupé par un manége couvert, au-dessus duquel est une galerie. A ce manége communiquent d'autres corps d'écuries; dans le fond est une grotte qui forme l'abreuvoir.

Le château est isolé et entouré de fossés, ainsi que la cour d'honneur qui est bordée d'une belle balustrade.

La façade sur cette cour, est décorée des trois ordres : dorique, ionique et corinthien, élevés l'un sur l'autre. Les deux pavillons carrés qui en occupent les extrémités, forment des avant-corps auxquels se rattachent deux petits bâtiments en retour sur la cour, lesquels ne s'élevant que de la hauteur de l'ordre dorique, forment terrasse au premier étage. L'avant corps du milieu est

décoré de dix colonnes; à chacun des deux étages inférieurs, quatre colonnes corinthiennes, couronnées d'un fronton, s'élèvent en pavillon. Au milieu de cet avant-corps, ce pavillon est surmonté d'un petit dôme carré, avec sa campanille. Les combles de ce château sont fort élevés et terminés par des balustrades en fer.

La façade que nous donnons (pl. 58) est celle qui règne sur le jardin, ou, pour mieux dire, sur la rivière; elle ne diffère de l'autre qu'en ce que les pavillons ont peu de saillie, et que, dans ceux des extrémités, l'ordre dorique forme galerie au rez-de-chaussée, ce qui donne à cette élévation une grace particulière. A l'ensemble harmonieux de cet édifice, à l'heureuse combinaison des masses, se joignent les plus beaux détails et la plus grande pureté dans les ordres qui décorent ses façades : toutes les parties en sont soignées, et il n'y a pas jusqu'aux tuyaux des cheminées qui ne soient un objet de décoration du meilleur goût; en un mot, le château de Maisons a contribué, à juste titre, à la réputation de François Mansard, qui en fut l'architecte.

L'intérieur de ce château a éprouvé de grands changements. M. Peyre, chargé dernièrement de sa restauration, a beaucoup ajouté à la beauté de la distribution par la construction d'une galerie décorée richement, et ornée de belles peintures exécutées par M. Bidault.

Du côté de la rivière, le château de Maisons paraît s'élever sur un escarpement qui est d'autant plus désagréable à l'œil que le terrain, très-bas et souvent inondé, n'est point garanti par un quai, ou par quelque construction de cette nature. Le pont, qui fut construit en bois sur des piles en pierres, à l'époque où le maréchal Lannes possédait ce château, en procurant l'agrément d'un abord facile, augmente aussi l'inconvénientde l'abaissement du sol au-devant de l'édifice; mais M. Lafitte, propriétaire actuel, fait prolonger ce pont par une construction en fer qui arrivera jusqu'au sol du château.

HOUILLES. — ARGENTEUIL. — GENNEVILIERS.

Au sud-est de Maisons, on trouve *Houilles*, village qui, au quinzième siècle, était entouré d'épaisses murailles; on y voit une église paroissiale assez régulière, accompagnée d'une belle tour carrée, que surmonte un lanternon circulaire, décoré d'un petit ordre toscan dont l'effet est heureux. C'est à tort que les habitants attribuent la construction de cette tour aux Anglais; car il est aisé de juger, par le style de son architecture, qu'elle est de la fin du seizième siècle.

Le village de *Bezons* possède un château dont la situation est agréable, et dans le parc duquel

on voit une machine hydraulique mue par le vent, et qui fournit les eaux nécessaires aux jardins et à la maison.

Le pont de Bezons est en charpente, sur piles en pierres; il fut construit en 1800. Sa longueur est de cinq cent quarante pieds sur trente de large.

Argenteuil, un peu au-dessous de Bezons, est aussi, comme ce village, sur la rive droite de la Seine. Ce gros bourg, ou plutôt cette ville, est renommé par son vignoble, le plus considérable des environs de Paris; il est peuplé de près de cinq mille habitants, et le siége d'une justice de paix. Le prieuré d'Argenteuil, fondé en 656, a été célèbre par la retraite d'Héloïse après le malheur d'Abailard. Elle le quitta en 1129, lorsque les religieuses en furent expulsées à cause de leurs déréglements, et se retira au Paraclet, qu'avait fondé son amant.

Argenteuil était jadis fermé de murailles; il conserve encore une grande partie de son enceinte. Ce bourg, d'ailleurs bien situé, est assez mal bâti, mal pavé, et ne contient rien d'intéressant. Son église paroissiale est assez grande, mais irrégulière et construite à des époques différentes.

Genevilliers, village qui a cruellement souffert des guerres civiles dans les quatorzième et quinzième siècles, est situé dans un terrain si bas, que chaque

année il est inondé par les eaux de la Seine; il fut même entièrement détruit par la grande crue de 1740. On admire dans le parc seigneurial une superbe glacière bâtie pour le maréchal de Richelieu en 1768. Elle est couverte d'un bois taillis, du milieu duquel s'élève un élégant pavillon périptère, surmonté d'une coupole avec une statue de Mercure en amortissement. Douze autres statues sont placées sur l'entablement à l'aplomb des colonnes.

Ici se termine cette cinquième et dernière promenade aux environs de la Capitale, dans laquelle on rentre en passant par les deux beaux villages d'*Asnières* et de *Clichy-la-Garenne*, séparés l'un de l'autre par la Seine, que l'on traverse à cet endroit au moyen d'un bac, en attendant que soit achevé le pont en pierre qui doit établir entre eux une communication plus facile. Non loin de Clichy-la-Garenne est la barrière du même nom, qui donne entrée au beau quartier de la Chaussée-d'Antin.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

LIEUX CITÉS OU DÉCRITS DANS L'OUVRAGE.

A.

Pag.

Ablon, village..... 174
Alfort, hameau et château, école vétérinaire.... 135
Andilly, village..... 32
Angervillers, village..... 229
Antin, pont..... 181
Anvers, village..... 224
Arcueil, village et aquéduc. (Pl. 30.)..... 240
Argenteuil, bourg..... 449
Armainvilliers, château..... 120
— forêt d'..... ibid.
Arnouville, village..... 88
Arpajon, anciennement Châtres, ville..... 174-228
Asnières, village..... 450
Athis, village et château..... 175
Aubergenville..... *439
Aubervilliers, village..... 6
Aumont, village..... 53
Auteuil, village..... 258
Avon, village et château..... 214

B.

Pag.
Bagatelle, château royal. (Pl. 48.) 379
Bagneux, village 245
Barbeaux, abbaye 126
Beaumont-sur-Oise, ville 35
Beauregard, château et village 230
Beaurepaire, château 187
Beauté, moulin, et porte du bois de Vincennes... 156
Belles-Fontaines. (pont des) Pl. 22 176
Belleville, village, jadis Savie et Poitrouville..... 97
Bellevue, château et nouveau village 265
Bercy, village et château 144
Bernay, château 119
Bertrand (ferme de) 87
Betz, château 112
Bezons, village et pont 448
Bicêtre, château, et présentement hospice et prison. (Pl. 21.) 164
Bièvre, village, rivière et vallon 237
Bois-d'Arcis (étang de) 333
Bois-Robert (étang de) ..... ibid.
Boissise-la-Bertrand, village 126
Boissy, maison (Pl. 6.) 34
Boissy-le-Chatel, village et château. (Pl. 18.).. 117
Boissy-St.-Léger, village 132
Bondoufle (plaine de) 230
Bondy, village et château 100
Bonnelles, village 229
Bonneuil-sur-Marne, village 134
Bouchet, ancien château et poudrière 227
Bougival, village 411

Pag.
Boulogne (bois de) 377
— village 378
Bourg-la-Reine, village 244
Brevannes, hameau et château 134
Briare (canal de) 215
Briche (la), hameau 5
Brie-Comte-Robert, ville 129
Brinborion, maison de plaisance 265
Brunehaut, maison de plaisance et château 222
Brunoy, village et château 128
Buc, village et aquéduc. (Pl. 42.) 335
Butte de Coaslin (maison de plaisance) 260

C.

Calvaire, mont, église et stations 395
Camaldules, ancien couvent 132
Camp Romain 74
Canal St.-Martin 94
Canal de l'Ourcq 90
Carrières-Charenton, annexe du bourg de Charenton-le-Pont 137
Catacombes 249
La Celle-lèz-St.-Cloud, village et château 421
Cely, château 189
Cerf-Volant, bois 335
Chamarande, château et village 224
Champ-de-Bataille, canton 233
Champeaux, village 121
Champigny 224
Champlatreux, village et château 41
Champlieu, village 74

Pag.
Champmotteux, village..... 220
Chante-Coq, butte et moulin..... 402
Chante-Merle, maison..... 185
Chantilly, bourg, château et forêt..... 43
Chapelle (la), village..... 1
Charenton-le-Pont, bourg et pont..... 137
Charenton-St.-Maurice, village..... ibid.
Chartrettes..... 126
Chateauport, village et château.....232-339
Chatenay, village..... 237
Chatillon, village et carrières..... 245
Chatou, village et pont..... 403
Chatres, aujourd'hui Arpajon..... 174
Chaulmes, bourg..... 121
Chaussée (la), hameau et château..... 412
Chaussée-Brunehaut, ou voie militaire..... 68
Chaville, village et château..... 273
— val de..... 274
Chelles, bourg et ancienne abbaye..... 103
Chesnay (le), village..... 359
Chevrette (la), château..... 26
Chevreuse, ville et château. (Pl. 43.)..... 343
— vallée..... 344
Choisi-le-Roi, ville..... 171
— pont de..... 172
Choisi-aux-Boeufs, village..... 435
Cimetière des Bourguignons, canton..... 233
Claye, bourg..... 107
Clichy-la-Garenne, village..... 450
Colombe, village..... 397
Combreux, château..... 120

Pag.

Compiègne, ville 58
— château royal. (Pl. 11 et 12.) 61
— forêt 67
Conflans, village et château, annexe de Charenton-le-Pont 137
Conflans-Ste.-Honorine, bourg 445
Corbeil, ville 182
— halle aux blés de (Pl. 23.) 183
Coubertin, maison 344
Coudray (le), village et château 183
Coulommiers, ville 116
Courance, château 188
Courbevoie, village 397
— caserne de (Pl. 51.) 400
Courcelles, maison 344
Courtalin, papeterie 117
Courtille (la), village 97
Cramayel, château 127
Crécy, bourg 116
Creil, ville, et ancienne collégiale. (Pl. 9.) 52
Crépy, ville et église. (Pl. 14.) 72
Creteil, village 134
Croissy, village 403
Crosne, village 133
Crussol (parc de) 175

D.

Dammartin, ville et château 109
Dampierre, bourg et château 344
Désert (le), maison 433
Deuil, village 26

Pag.
Dourdan, ville et château..... 228
Draveil, village et château..... 128
Duvy, village..... 74

E.

Eaubonne, village..... 25
— (maison St.-Lambert à). (Pl. 4.)..... ibid.
Ecole (vallée et rivière de l')..... 189
Ecouen, bourg et château. (Pl. 7 et 8.)..... 36
Epernon, château et ville..... 354
Epinay sur-Seine, village..... 23
Epine, filature..... 227
Ermenonville, village et château..... 78
— jardins..... 84
Ermitage-J.-J. Rousseau..... 30
Ermont, village..... 32
Essonne, village..... 186
Etampes, vallée..... 220
— ville..... ibid.
Etang (château de l')..... 359
Etioles, village et château..... 127
Etrechy, village..... 224

F.

Falaise, château..... 439
Faremoutier, ancienne abbaye..... 118
Fayol, pont. (Voyez Limay.)
Ferté-Gaucher (la), ville..... 121
Ferté-Alais (la), ville..... 227
Ferté-Milon (la), ville et château..... 112

Pag.
Fleury, village, bois et château..... 186
Fleury-d'Argouges, château..... 189
Fontainebleau, forêt..... 190
— ville..... 191
— château. (Pl. 24, 25 et 26.)..... 193
Fontenay-sur-Bois, village..... 156
Fontenay-aux-Roses, village..... 244
Fontenay-Tresigny, bourg et château..... 121
Franconville, village..... 24
Fremigny, château..... 225
Frémont, jardin..... 181
Fromenteau, hameau..... 176

G.

Galie (val de)..... 274
Garches, village..... 359
Genevilliers, village..... 449
Gentilly, village..... 164
Gif, village et château..... 344
Gometz, plaine et village..... 230
Gonard, bois..... 335
Gonesse, ville..... 88
Grand-Ménil, château..... 236
Grand-Vaux, maison de plaisance..... 180
Grange (la), château..... 132
Grange-Bleneau (la), château..... 120
Grange-du-Milieu, château..... 131
Grange-la-Prévôté, château..... 127
Gravelle, château..... 224
Griffon, butte..... 133
Grignon, château..... 356

Pag.
Gros-Bois, château..... 129
Groslay, village..... 34
Guerard, bourg..... 118

H.

Hallate, forêt..... 54
Haute-Isle, château..... 444
Hérissy, village..... 126
Hérivaux, forêt..... 43
Houdan, vallée..... 347
Houilles, village..... 448

I.

Ile-Adam, bourg..... 34
Ile-St.-Denis, village..... 27
Isoire, maison..... 251
Issy, village et château..... 256
Ivelines, forêt..... 347
Ivry, village..... 163

J.

Jardy, coteau..... 274
Jeurre, château..... 224
Jonchère (la), château..... 411
Jouy-en-Josas, village, château et manufacture célèbre..... 336
Juilly, village et collége..... 108
Juine, vallée et rivière..... 225
Juvisy, village et château..... 178

L.

Pag.
Lachaise (cimetière du père)..... 157
Lagny, ville..... 105
Langres (montagne de)..... 103
Leverdy, village et château..... 121
Liancourt, village..... 53
Limay, bourg et pont..... 442
Limours, bourg et château..... 229
Linas, bourg..... 234
Lisy-sur-Ourcq, bourg..... 93
Livry, village, château et ancienne abbaye..... 100
Loges (les, maison d'éducation..... 432
Longboyau (plaine de)..... 171
Longchamp, ancienne abbaye..... 378
Longjumeau, bourg..... 235
Longpont, village..... 234
Lormoye, château..... 235
Louvres, bourg..... 87
Lucienne ou Louvecienne, village, château. (Pl. 54.) 420
Luzarches, ville, château-fort et vallée..... 42

M.

Madrid, ancien château..... 382
Madrid-Maurepas, maison de plaisance..... 381
Mahet (buttes de)..... 87
Mail (le), montagne..... 213
Maintenon, aquéduc..... 335
Maison, près Charenton, village..... 135
Maison-Rouge..... 24

Pag.

Maisons, près Saint-Germain, village et château. (Pl. 58.) 445
Malmaison (la), château. (Pl. 53.) 406
Mantes, ville et pont 440
Marais (le), château 229
Marcoussis, vallée, village et château 230
Mareuil 114
Margency, village 32
Marly (machine de) 412
— aquéduc 417
— bourg 419
Marnes, village 359
Maupertuis, château 118
Mauvière, château 344
Meaux, ville 114
Melly, hameau 135
Melun, ville 124
Ménil-Aubry, village 41
Ménil-Montant, hameau 97
Ménil-Voisin, château 225
Mennecy, bourg 187
Méréville, château et parc 216
— bourg 219
Meridon, château 344
Meudon, bourg et château 267
— (nouveau château de) Pl. 33 270
— carrières de 272
Meulan, ville 439
Mignaux, maison 438
Milly, bourg 189
Montargis, ville et canal 215
Montataire, village 54

Pag.
MONTBAURON, butte..... 334
MONTEPILLOY, château. (Pl. 15.)..... 75
MONTFERMEIL, village..... 103
MONTFORT-L'AMAURY, ville et château..... 354
MONTGERON, village et château..... 133
MONTLHÉRY, château. (Pl. 29.)..... 231
— ville..... 234
MONT-LOUIS. (Voyez Lachaise.)
MONT-LOUIS (le petit), maison..... 30
MONTMARTRE (butte)..... 2
— village..... 4
— cimetière de..... 3
— asile de la Providence (maison de refuge). 5
MONTMEILLAN, village et montagne..... 87
MONTMORENCY (vallée de)..... 26
— (ville de) dit Enghien..... ibid.
— château. (Pl. 5.)..... 28
— forêt..... 29
MONTREUIL-LÈZ-VERSAILLES, faubourg de Versailles. 330
MONTREUIL-LÈZ-PARIS, village..... 156
MONTROUGE, village..... 246
— maison de retraite. (Pl. 31.)..... ibid.
MONTROUGE (petit), hameau..... 249
MONTSOURIS, hameau..... ibid.
MONT-VALÉRIEN. (Voyez Calvaire.)
MORET, ville. (Pl. 27.)..... 215
MORIN, vallée et rivière..... 118
MORMANT, village..... 121
MORTEFONTAINE, village et château..... 85
MOULIGNON, village..... 32
MOULINEAUX, hameau près Meudon..... 273

N.

Pag.
Nainville, village et château..... 188
Nangis, bourg..... 121
Nanterre, bourg..... 402
Nantéuil-le-Haudouin, bourg..... 110
Nantouillet, village et château..... 107
Neuilly, village..... 386
— pont de (Pl. 49.)..... 387
Nogent-sur-Marne, village..... 156
Noisy-le-Sec, village..... 98

O.

Orge, vallon et rivière..... 176
Orléans (canal d')..... 215
Orly, village..... 173
Orsay, village..... 236
Ourcq (canal de l')..... 89

P.

Palaiseau, plaine et bourg..... 334
Pantin, village et maison dite Bellanger. (Pl. 17.). 98
Paray, village..... 175
Passy, village et château..... 258
Pecq, bourg et pont, près St.-Germain..... 432
Perray, étangs..... 333
Petit-Bourg, château..... 181
Peupliers. (île des) Pl. 16..... 81
Picardie (butte de)..... 418
Piedefer, maison de plaisance..... 180

Pag.
Pierrefitte, village. 26
Pierrefond, village et château. (Pl. 13.). 69
Plessis. 439
Plessis-Chamant, château. 75
Plessis-Piquet, village. 237
Plessis-St.-Père, château. 235
Plessis-Villette, château. 57
Pocancy, tour. 225
Poissy, ville, pont et marché. 434
Pomponne, village et château. 104
Pont d'Antony, hameau et pont. 237
Pont-Chartrain, château. 355
Pontgouin. 335
Pont de St.-Maur, hameau et pont. 142
Pont-Ste.-Maxence, ville. 54
— pont de. (Pl. 10.) . . . . . ibid.
Pontoise, ville et pont. 23
Port-a-l'Anglais, hameau. 163
Port-Mahon, galerie des Catacombes. 251
Port-Marly, village et port. 418
Port-Royal, vallon et ancienne abbaye. 342
Pré-St.-Gervais, village. 98
Puteaux, village. 395

R.

Raincy, château de. 100
Rambouillet, vallon, forêt, bourg et château. (Pl. 44.) 347
Ranelagh, lieu de plaisance. 258
Remarde (la), vallée et rivière. 229

Pag.
Ris, village et château..... 181
Rochefort, bourg..... 229
Roche-Guyon, bourg et château..... 444
Rochette (la), village et château..... 190
Rolleboise, village..... 438
Romainville, village..... 98
Roquencourt, village..... 358
Rosny, village et château..... 443
Rosoy, ville..... 119
Rouge aux, forêt..... 127
Roussay, château..... 224
Royaumont (ancienne abbaye de)..... 42
Ruel, bourg, château et casernes..... 404
— église. (Pl. 52.)..... 405

S.

Sablons (plaine des)..... 386
Saclé, plaine et village..... 334
Saillancourt, carrière..... 439
Saint-Arnoult, bourg..... 229
Saint-Brice, village..... 35
Saint-Chaumont (butte de)..... 89
Saint-Cloud, bourg..... 360-373
— château. (Pl. 45-46.)..... 363
— parc..... 369
— vue générale. (Pl. 47.)..... 374
Saint-Cyr, village et école militaire..... 356
Saint-Denis, ville..... 7
— église et abbaye de (Pl. 1-2-3.).... 10
Sainte-Foix, maison à Neuilly..... 394

Pag.

Saint-Germain-en-Laye, ville 422-429
— château. (Pl. 55.) 424
— église de l'hospice de la Charité. (Pl. 56.) 429
— de la communauté. (Pl. 57.) 430
— forêt 432
Saint-Gobin, manufacture de glaces 53
Saint-Hubert, ancien château et étang 354
Saint-James, (maison de) à Neuilly. (Pl. 50.) .. 392
Saint-Jean-aux-Bois 69
Saint-Jean-de-l'Isle, commanderie 185
Saint-Léger (forêt de) 347
Saint-Leu-Taverny, village et château célèbre .. 3
Saint-Maur (village, canal et pont de) 141
Saint-Ouen, village et château 6
Saint-Vandrille (bois de) 230
Saint-Vrain, village et château 229
Sainte-Assise, château 126
Sainte-Geneviève-des-Bois, village et château ... 186
Sannois, village 24
Sarcelles, village 35
Satory, village et coteau 274
— plaine 334
Savigny, village et château 179
Sceaux, bourg, château et marché 238
Senlis, ville 76
Senlisse, vallon et château 346
Sennart, forêt 127
Sèvres, village 259
— manufacture de porcelaine 262
— pont. (Pl. 32.) 261

Pag.
Soisy, village 25
Soisy-sous-Étiole, village 128
Stors, château 34
Suresne, village 395

T.

Taverny, village 33
Ternis, hameau 394
Thiais, village 171
Tour (la), étangs de 333
Tournans, bourg 120
Trappes, village, étangs 333
Trianon, château royal. (grand) Pl. 39-40 313
— (petit) 316
Triel, village 439

V.

Valenton, village 134
Vallée des Tombeaux, près Montmeillan 87
Valvin, port et hameau 215
Vanvres, village et château 255
Vaucresson, village 359
Vaugirard, village et cimetière 256
Vaux-le-Pénil, village 126
Vaux-le-Praslin, château 122
Vaux-de-Sairnay, ancienne abbaye 346
Verberie, bourg 57
Verrières, village et bois 237

Pag.

VERSAILLES, ville..... 273-322
— château. (Pl. 34.)..... 276
— façade du palais du côté de la ville.. 285
— façade sur le jardin. (Pl. 35.)..... 288
— chapelle. (Pl. 36.)..... 281-292
— théâtre..... 294
— appartements..... 297
— jardins..... 303
— vue du château de Versailles. (Pl. 37.) 310
— orangerie. (Pl. 38)..... ibid.
— Trianon. (Voyez la lettre T.)
— dépendances du château de Versailles. 319
— écuries. (Pl. 41.)..... 320
— eaux..... 333
VÉTHEUIL, village..... 443
VICTOIRE (ruines de l'abbaye de la)..... 78
VIGNY, château..... 445
VILAINES, village..... 438
VILLE-D'AVRAY, village..... 359
VILLE-BOUZIN, château..... 235
VILLEGENARD, moulin..... 120
VILLEJUIF, bourg..... 170
VILLENEUVE-LE-ROI, village..... 174
VILLENEUVE-ST.-GEORGES, bourg..... 133
VILLERAS, plaine..... 334
VILLEROY, château..... 187
VILLERS-COTERÊTS, bourg, château et forêt..... 71
VILLETTE (la), village, et bassin du canal de l'Ourcq. 96
VILLIERS-LE-BACLÉ, village..... 336
VILLIERS-LE-BEL, village..... 41
VILLIERS-EN-BIERRE, village et château..... 190

Pag.
Villiers-la-Garenne, château et village..... 394
Vincennes, bourg..... 144
— château et parc de. (Pl. 19-20..... 149
Viroflay, village..... 273
Viry, village..... 180
Vitry, village..... 163
Vivier (le), château..... 121

W.

Wincester, à présent Bicêtre, ancien château... 164
Wissous, village..... 135

Y.

Yères, vallon, rivière, village, ancienne abbaye.. 128

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

641673

L.-É. HERHAN, IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE,
RUE SERVANDONI, N° 13.

Errata.

Page 11, ligne 16. *Lisez* partie *au lieu de* porte.
— 38, — 8. *Lisez* de l'arc *au lieu de* l'un.
— 66, — 12. *Lisez* vingt-quatre *au lieu de* quatre.
— 88, — 15. *Lisez* Arnouville *au lieu d'*Amourelle.
— 105, — 5. *Lisez* s'étendent et non l'étendent.
— 174, — 2. *Lisez* entre Châtres, aujourd'hui Arpajon.
— 290, — 22. *Lisez* produit, *au lieu de* procure.
— 310, — 5. *Lisez* pl. 37 et non 36. - Et dernière ligne, pl. 38 et non 37.
— 314, — 1. *Lisez* pl. 39-40, et non 38.
— 369, — 11. La lettre de renvoi au plan est (*k*) et non (*q*).
— 402, — 14. *Lisez* habitation militaire.
— 437, — 13. *Lisez* au-dessus du sol *au lieu d'*au-dessous.

Digitized by Google